



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

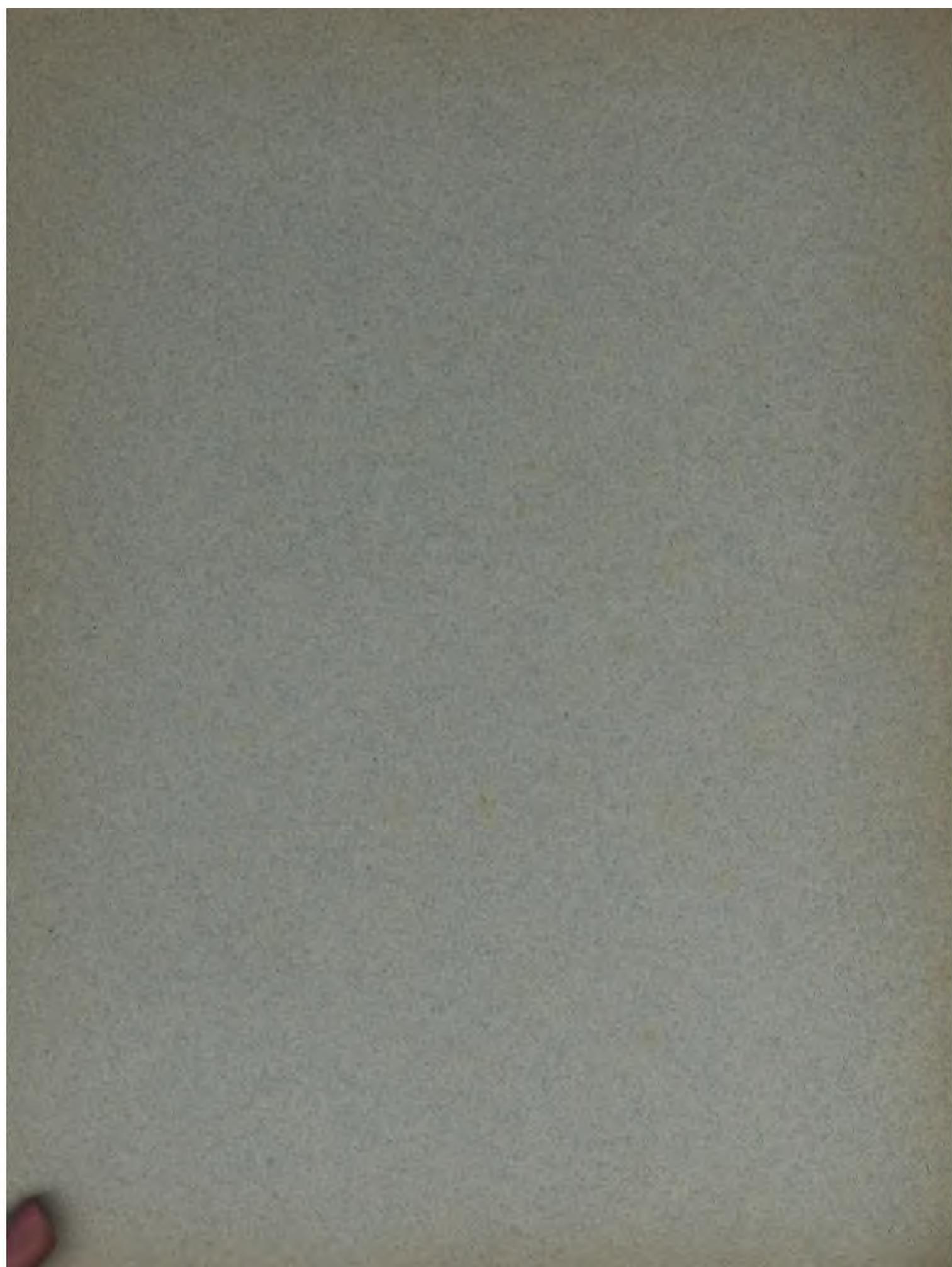
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

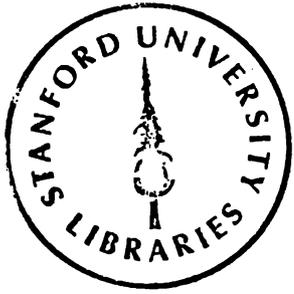
## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>













PUBLICATION DE LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DU NIVERNAIS

---

# DICTIONNAIRE BIOGRAPHIQUE

DES PERSONNES NÉES EN NIVERNAIS OU REVENDIQUÉES  
PAR LE NIVERNAIS,  
QUI, PAR LEURS TRAVAUX, LEURS SERVICES, LEURS MÉRITES,  
LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES, ONT MÉRITÉ  
DE N'ÊTRE PAS OUBLIÉES,

PAR

VICTOR GUENEAU

• Affections, souvenirs, amour du pays, culte des aïeux,  
premières joies, premières douleurs, tout cela c'est  
le meilleur de nous-mêmes, c'est ce qui forme notre  
personnalité, c'est ce qui fait notre vertu et notre  
valeur morale. •

GEORGES LEYGUES,  
Maître de l'Instruction publique

Toulouse, Avril 1899.

NEVERS  
IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE MAZERON FRÈRES

1899

FC611  
N73299

## UN MOT

---

Il y a deux ans, la *Société académique du Nivernais*, jalouse à bon droit de faire connaître et de conserver les noms de ceux d'entre nos concitoyens qui avaient pu se distinguer d'une façon quelconque, me demandait de réunir en un seul volume toutes les biographies nivernaises éparses un peu partout, en donnant à cette compilation le plus d'exactitude possible. La Société désirait, en outre, y voir figurer non seulement les biographies de nos nivernais jouissant d'une certaine notoriété publique et qui n'avaient pas été publiées, mais encore celles des personnes qui, par leurs services, leurs travaux, leurs alliances ou leurs possessions, méritaient d'y figurer et d'être considérées comme nôtres.

C'était un travail considérable et ce n'est pas sans appréhension que je me suis mis à l'œuvre.

Grâce à l'obligeance de la plupart des maires de notre département et de ceux de différentes communes d'autres départements, auxquels j'ai dû m'adresser pour tout ce qui concernait l'état civil, et auxquels j'envoie cordialement mes bien sincères remerciements, j'ai pu rectifier, d'une manière sûre, bien des renseignements erronés. Ainsi, pour ne citer que trois exemples, les biographes font naître le peintre Aligny à Chaumes, le docteur Flandin à Aubues et le général Frébault à Amognes. Or, il y a en Nivernais de très nombreux Chaumes, pas mal d'Aubues et tout le monde sait que les Amognes sont une contrée de notre pays.

Aujourd'hui, ces inexactitudes sont rectifiées. Néanmoins, malgré tout mon bon vouloir, il ne m'a pas encore été possible de recueillir tous les renseignements que je désirais posséder et, comme attendre plus longtemps, c'était risquer de ne jamais publier ce travail, j'ai dû laisser de côté les biographies incertaines et



·

**DICTIONNAIRE BIOGRAPHIQUE**

**DU NIVERNAIS**

.

le 5 pluviôse an vi (24 janvier 1798). Dix ans après, il était à Paris avec ses parents. Il devait entrer à l'École polytechnique, mais sa vocation pour la peinture l'emporta. Tout jeune, il fréquenta les ateliers des peintres Regnault et Watelet. Il débuta au Salon de 1822 par le paysage historique de *Daphnis et Chloé*. Il obtint une deuxième médaille en 1831, une première médaille en 1837 et fut décoré le 2 juillet 1842. Membre correspondant de l'Institut, il fut nommé, en février 1861, directeur de l'École des Beaux-Arts de Lyon. C'est dans cette ville qu'il mourut le 24 février 1871. — Admirateur passionné des œuvres du Poussin, il avait un esprit aimable et distingué. D'un caractère énergique, il avait le cœur très bon. — Ses principaux ouvrages sont : *le Massacre des Druides*, 1831 ; — *les Carrières de Fontainebleau*, 1833 ; — *Prométhée enchaîné*, 1837 ; acheté par l'État, ce tableau fut longtemps une des œuvres les plus remarquables du Luxembourg ; — *la Campagne de Rome*, 1839 ; — *les Bergers de Virgile*, 1841 ; — *Vue de Capri*, 1841 ; — *Hercule et l'hydre de Lerne*, 1842 ; — *le Bon Samaritain*, 1844 ; — *Bacchus enfant*, 1848 ; — *la Solitude*, 1850 ; — *la Gorge-aux-Loups*, 1852 ; — *Episode de la révolte des Gaulois au III<sup>e</sup> siècle*, 1855 ; — *l'Acropole d'Athènes*, 1855 ; — *la Tarentelle, près Naples, le soir* ; — *les Longs-Rochers* ; — *le Val d'Enfer*, 1859 ; — *les Baigneurs* ; — *le Tombeau de Cecilia Metella*, acquis par la baronne James de Rothschild ; — *Souvenir des Roches Scyriennes*, acheté par l'État, 1861 ; — *le Printemps et Villa antique* ; — *Ermitage sur les bords du Rhône*, 1863 ; — *la Chasse*, 1865. — N'oublions pas *Environs de Rome* et *Famille napolitaine*, donnés par l'État au musée de Nevers. On lui doit aussi un *Recueil d'eaux-fortes*, 1846, et *la Chapelle baptismale de Saint-Etienne-du-Mont*, 1851. — En 1874, le Salon de Nevers fut assez heureux pour obtenir l'exposition de deux de ses œuvres : *Hylas entraîné par les Nymphes* ; — *Paysage* (dessin), pris à Mallevall, près Condrieu. — Jean Gautherin exécuta magnifiquement son buste.

**ALLIX (Jean-Alexandre-François)**, né à Percy (Manche), le 21 décembre 1776, mourut à Courcelles (Nièvre), le 26 janvier 1826. Entré dans l'artillerie, il était colonel à vingt ans, se distingua à Marengo, puis à l'expédition de Saint-Domingue. Foncièrement républicain, il fut oublié par Bonaparte et prit du service en Westphalie, sous le roi Jérôme Bonaparte, qui le nomma général de division. Il rentra en France au moment de l'envahissement et contribua à la défense de sa patrie. Au retour des Bourbons, il fut proscrit et se réfugia en Westphalie. Autorisé à rentrer en 1819, on le trouve, en 1822, à Saint-Léger-des-Vignes, où probablement il était interné et où il a publié son *Traité des effets du Sulfate de chaux, vulgairement Plâtre, considéré comme engrais des prairies, par le lieutenant-général ALLIX, résidant en la commune de Saint-Léger-des-Vignes* (Nevers, Roch, 1822).

**ALLOURY (Jean-Louis-Antoine)**, né à Anizy, aujourd'hui hameau de la commune de Limanton, le 2 vendémiaire an xiv (24 septembre 1805), était fils de Marie-Jean Alloury, propriétaire, et de Marie-Louise Lorton. Sa famille était fort bien posée dans l'arrondissement de Château-Chinon. Il fit ses études au collège Sainte-Barbe, puis suivit les cours de l'École de droit à Paris et, enfin, travailla pour divers avocats, notamment pour M. Dupin aîné. — Sur la recommandation de M. Cuvillier-Fleury, son ancien professeur, il fut attaché, en 1841, au *Journal des Débats* qu'il ne quitta plus et où il dut, d'abord, rendre compte des discussions de la Chambre. L'année suivante les journaux de la Nièvre parlèrent de lui pour la députation, mais il ne posa pas sa candidature. Il fut décoré le 20 mai 1845. Dans les premiers mois de 1846 il se présenta, dans la Nièvre, comme candidat à la Chambre des Députés contre M. Benoist qui n'était pas encore Benoist d'Azy. Il fut naturellement combattu par les légitimistes, spécialement dans le journal *la Mode*, et les

libéraux de la Nièvre firent chorus. Le 12 juillet 1846 il fut obligé d'adresser la lettre suivante à l'*Union libérale* (journal de la Nièvre, du Cher et de l'Allier) : « Monsieur, vous remplissez la mission que vous avez reçue en distribuant l'injure à vos adversaires. Vous en avez usé libéralement avec moi sans m'avoir donné l'envie de m'en plaindre; mais, si je vous permets de m'injurier, je ne vous permets pas de me calomnier. Dans votre numéro du 10 de ce mois, vous avez reproduit l'article d'un journal légitimiste où je suis signalé comme un ennemi de la religion, comme un homme capable d'avoir exprimé le regret qu'en 1830 la tête du clergé eût glissé dans les mains de la justice populaire. Cette accusation est fondée sur un article de moi qui a paru dans le *Journal des Débats* il y a trois ans. Cet article dans lequel il ne s'agissait pas du clergé mais des jésuites, contient le passage que voici : « Il y a treize » ans que la contre-révolution vaincue dans » la lutte héroïque des trois jours, s'embar- » quait silencieusement à Cherbourg. La » France, victorieuse et libre, croyait en avoir » fini pour toujours avec la contre-révolution, » avec ses instruments, ses suppôts et ses » complices. Il paraît qu'elle se trompait; » il paraît que la contre-révolution ne s'est » pas embarquée tout entière à Cherbourg. » La contre-révolution avait deux têtes : » en juillet, la France n'en a frappé qu'une; » l'autre a plié sous l'orage et glissé dans » les mains de la justice populaire. En juillet, » la France a vaincu le pouvoir absolu, mais » elle n'a pas vaincu l'esprit d'intolérance » et de cabale religieuse. » — Je demande à tous les hommes de bonne foi qui liront ce passage, s'il peut avoir un autre sens que celui-ci : « La Révolution de juillet aurait dû frapper du même coup et de la même peine les deux têtes de l'hydre contre-révolutionnaire; elle aurait dû traiter les représentants de l'intolérance comme elle a traité les représentants du pouvoir absolu; en chassant Charles X, elle aurait dû chasser aussi les

jésuites. » — Le seul crime dont je me sois rendu coupable en écrivant ces lignes, c'est donc d'avoir pensé comme la Chambre des Députés qui, dans la session de l'année dernière, a demandé l'expulsion des jésuites. Je proteste de toute ma force contre l'intention atroce que l'imagination d'Escobar a voulu me prêter dans ce passage en substituant par un artifice grossier le sens littéral des mots au sens figuré. J'attends de votre impartialité, Monsieur, qu'après avoir reproduit l'attaque, vous voudrez bien accueillir la défense. » L'*Union libérale* en reproduisant cette lettre, le 17 juillet 1846, déclara que M. Alloury avait exprimé une pensée atroce en regrettant que certaines têtes eussent glissé sous la main de la justice populaire en 1830 et ajouta : « Ce qui fait, ce qui fera l'éternel honneur, l'impérissable gloire de notre jeune révolution, c'est d'avoir su se montrer clément dans la victoire. » Et, dans le numéro du 29 juillet suivant, Jules Miot lui-même, écrivit : « M. Benoist est légitimiste, mais il est loyal et marche franchement dans les rangs de l'opposition. Nous ne devons voir dans M. Benoist qu'un membre de l'opposition et lui donner nos suffrages..... » M. Alloury fut battu. — Après le 24 février 1848, il continua à défendre les idées modérées mais libérales. Pendant le gouvernement impérial, pour lequel il n'avait pas de tendresse, il se renferma longtemps dans les questions religieuses et de politique générale, puis il rédigea le bulletin quotidien du journal. Le 17 avril 1875 il écrivit l'éloge de notre peintre Aligny, et ne vécut pas longtemps après. Marié deux fois, il n'eût pas d'enfants.

**ANDRAULT, comte de LANGERON** (Louis-Alexandre), d'une vieille famille nivernaise, naquit à Paris en 1763 et fit ses premières armes dans la guerre d'Amérique, 1782-1783. Il était colonel, attaché au régiment d'Armagnac, lorsqu'il émigra et prit de suite du service en Russie. Placé sous les ordres de Potemkim, en Bessarabie, il se fit remarquer

à l'assaut d'Ismaïl, 1790. Il combattit ensuite contre la France, dans la Belgique, avec le duc de Brunswick et le prince de Saxe-Cobourg. Brigadier en 1796, général-major en 1797, lieutenant-général en 1799, il commanda une division russe à Austerlitz, en 1805. Envoyé de nouveau contre les Turcs, il défendit Bukarest, prit Silistrie, Routschouk, Giurgewo. Lors de l'expédition de Napoléon en Russie, 1812, il eut un commandement dans l'armée de Tchitchagof. Après avoir fait les campagnes de 1813, 1814 et 1815, il devint gouverneur général de la Crimée. Il commença la guerre de Turquie, en 1828, mais n'ayant pas obtenu le commandement en chef, il prit sa retraite et mourut trois ans après.

**ARCHAMBAULT (Philippe, dit Emile)**, fils d'Edme Archambault, épicier, et de Marie Léveillé, naquit à Prémery le 11 juin 1793. D'abord épicier, il devint marchand de bœufs, puis marchand de bois et fabricant d'huile, et acquit une certaine fortune. Dès 1823, on le trouve conseiller municipal de Prémery; il est adjoint en 1830 et maire en 1844. De 1834 à 1851, il fut conseiller général du canton de Prémery. Pendant tout le règne de Louis-Philippe, il se signala par sa résistance à l'arbitraire administratif et son opposition aux actes de la préfecture. Condamné pour un délit de presse, il allait subir sa peine quand éclata la Révolution de février 1848. Il fut nommé représentant à la Constituante, en avril 1848, le troisième sur huit, par 34.070 voix. Il vota habituellement avec la fraction la plus modérée du général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il prit peu de part aux travaux de l'Assemblée. Il ne fut pas réélu à la Législative et mourut à quatre-vingts ans, le 8 mars 1873.

**ARMES (Jean d')**, fils de Renaud d'Armes, conseiller du comte de Nevers, naquit vers 1435. « Dès sa plus tendre jeunesse, écrit Blanchard, il appliqua si soigneusement son

esprit à l'étude des bonnes lettres et particulièrement à la jurisprudence, qu'il se rendit enfin capable de l'enseigner et parut de telle sorte entre les avocats suivants alors le Barreau du Parlement, qu'il fut tenu pour un des plus grands jurisconsultes de son temps, même mérita cet honorable titre de docteur ès-lois. » Le 9 juillet 1461, il épousa Jeanne Lamoignon, fille de Guy, seigneur de Vielmanay, et d'Alixand de Maison-Comte. Vingt et un ans après, il fut élu à la charge de quatrième Président au Parlement, vacante par la promotion de Jean de la Vacquerie à celle de premier. Il exerça cette charge jusqu'en 1490, année pendant laquelle il la résigna à Jean de Ganay. Il mourut à Paris, en 1495, et fut inhumé en l'église Saint-André-des-Arts.

**ARNAUD, comte de SAINT-SAUVEUR (Pierre-Jules-Louis-Amable)**, fils de Louis-Ignace-Marie, comte Arnaud de Saint-Sauveur, lieutenant des gardes du corps du roi, ayant rang de maréchal de camp, chevalier de Saint-Louis, officier de la Légion d'honneur, et d'Anne-Aimée-Virginie Vigier, naquit vers 1826. Sa famille habitait alors la commune du Ouagne, qu'elle quitta pour aller habiter celle de Saint-Firmin, par suite d'un échange fait avec M. Paignon. Ayant choisi la carrière des armes, il entra à l'Ecole militaire et, après avoir parcouru tous les grades, fut nommé général de brigade le 20 décembre 1869 et commandeur de la Légion d'honneur en 1871.  
*voir pag 173.*

**ARNOLET (Jean)**, natif de Saint-Saulge, fut le premier régent du collège de Nevers. Il fit imprimer à Paris, en 1524, un traité latin de l'orthographe et composa quelques hymnes sur la Trinité, la Vierge, etc.

**D'ASIS-GAILLISSANS (Joseph-Marie-Etienne)**, fils de François Gaillissans, négociant, et d'Antoinette Carboneill, naquit à Orléans le 18 octobre 1826. On dit que sa famille était d'origine espagnole et que le

nom d'Asis, qu'il prit plus tard, viendrait de *François d'Assise*, nom que sa mère aimait à donner à son père et que lui-même aurait été dans son enfance appelé le petit *d'Assise*. Quoiqu'il en soit, il ne fut guère connu à Nevers que sous le nom de d'Asis. — Après d'excellentes études, il entra à l'École normale, devint ensuite professeur dans divers lycées et enfin fut nommé, en 1806, professeur de philosophie au lycée de Nevers. Quand il fut mis à la retraite, il était officier de l'Instruction publique. La ville de Nevers lui confia alors les fonctions de conservateur de la bibliothèque dont il sut faire connaître un des coins les plus intéressants en publiant *l'Inventaire descriptif des incunables de la ville de Nevers* (Nevers, 1887, in-8°). Il fut un des fondateurs de la Société académique du Nivernais dont il devint le président et fut, à ce titre, décoré en 1895. Il s'éteignait l'année suivante, laissant de nombreuses curiosités littéraires et artistiques dont sa veuve fut obligée de se séparer. Il avait publié dans le *Bulletin de la Société académique : Les « Heures » de la Vierge*, de Pierre Le Dru, (1490), 188. ; — *la Fontaine commémorative monumentale de la place de la République* (ancienne place Ducale), à Nevers.

**AUGER (Charles)**, né à La Charité-sur-Loire, le 29 juillet 1809, était fils de Pierre Auger, négociant, et de Marie-Anne Guesde. Il entra à l'École polytechnique le 1<sup>er</sup> novembre 1829, en sortit, avec le n° 1, le 16 août 1831, et passa en qualité de sous-lieutenant à l'École d'application de Metz. Placé au 10<sup>e</sup> régiment d'artillerie le 17 avril 1833, il fait les campagnes de 1833 et 1834 en Afrique. Le 1<sup>er</sup> janvier 1834, il est nommé lieutenant en second. Le 1<sup>er</sup> janvier 1836, il passe comme lieutenant en premier, au 1<sup>er</sup> régiment d'artillerie. Capitaine en second au 12<sup>e</sup> régiment de la même arme le 23 août 1839, il est détaché comme adjoint à la Direction de Metz qu'il quitte le 20 mars 1841 pour aller à la Direction d'Alger. Sa brillante valeur au combat des Oliviers

(29 octobre 1841) le fait citer à l'ordre de l'armée. En 1842, il est de l'expédition du Bas-Cheliff, de la première occupation d'Orléansville, et prend part aux combats de l'Ouarensi, des Sbeaks et des Ouled-Sounek. Dans la province de Tlemcen, il se distingua aux combats des 11 et 13 juin contre les Beni-Snouffs et est de nouveau cité à l'ordre de l'armée. La razzia du mois de juillet lui vaut le même honneur. Décoré le 2 octobre, il est chargé du commandement de l'artillerie à Orléansville le 26 août 1843. Capitaine en premier au 11<sup>e</sup> régiment d'artillerie le 26 novembre suivant, il passe successivement au 14<sup>e</sup> régiment d'artillerie le 11 novembre 1844 et au 15<sup>e</sup> régiment de pontonniers le 10 juillet 1846; il revient au 14<sup>e</sup> régiment d'artillerie le 17 décembre suivant et rentre en France en avril 1848. Chef d'escadron au 6<sup>e</sup> régiment d'artillerie le 1<sup>er</sup> mai 1848, il est chargé de la direction du service de l'artillerie au Ministère de la Guerre, emploi qu'il exerça jusqu'au 27 décembre. Le 10 mai 1852 il est nommé lieutenant-colonel et adjoint au commandant de l'artillerie à Metz. Un an après il est placé au 6<sup>e</sup> régiment d'artillerie. Le 10 mai 1854 il est chargé, comme colonel, du commandement du 2<sup>e</sup> régiment d'artillerie à pied nouvellement organisé. Au commencement de l'année suivante (10 janvier), il est nommé chef d'état-major de l'armée d'Orient et fait officier de la Légion d'honneur quelques mois après (9 mai). Il se distingue à la prise du Mamelon-Vert (7 juin) et au combat du 18 juin contre les ouvrages de la Tour Malakoff. A l'assaut de Sébastopol il se couvrit de gloire. Général de brigade le 14 juillet 1856, il commande l'artillerie de la 7<sup>e</sup> division militaire. Le 12 janvier 1859 il est appelé à la tête de l'artillerie de Vincennes et de l'armée de Paris. Lors de la formation de l'armée d'Italie, il reçut, le 23 avril, le commandement de l'artillerie du 2<sup>e</sup> corps. A Turbigo, il s'empara lui-même d'une pièce de canon et à Magenta il déploya les qualités d'un véritable homme de guerre. A Solferino, il a le

bras gauche emporté par un boulet. Nommé général de division sur le champ de bataille, il succombe quelques jours après des suites de l'opération douloureuse qu'il avait dû

subir. — Une simple plaque de marbre indique au touriste la maison où il est né.

**D'AUNAY** Voir Le Pelletier .

Balandreau, ancien maître tanneur et qui fut maire de Nevers, et de Marie-Louise Buy. Avocat à la Cour d'appel de Paris, il se fixa à Melun. Le 26 juin 1870, il remporta, au concours académique de Saint-Quentin, le prix de littérature (médaille d'or) pour sa notice biographique sur Condorcet. Il devint ensuite maire de Melun, puis député de Seine-et-Marne.

**BALLARD (Philibert)**, né à Luzy le 8 février 1750, du mariage de Jean Ballard, bourgeois, avec Jeanne-Françoise Ballard, fit ses études de droit et ayant été reçu avocat au Parlement de Dijon il fut installé, le 19 février 1777, comme avocat au siège présidial de Saint-Pierre-le-Moûtier. Peu après, il est conseiller du roi au même siège et, le 13 avril 1784, il prend officiellement les fonctions de maire de Saint-Pierre-le-Moûtier. En 1790, il est membre du Directoire exécutif de la Nièvre et devient, en 1791, procureur général syndic. Soupçonné de modérantisme et de fédéralisme, il fut incarcéré par décret du 6 juillet 1793. Un an après, le 3 floréal an II (22 avril 1794), sa conduite fut examinée publiquement par le comité de surveillance de la commune de Nevers, réuni au Temple de la Raison, sous la présidence de Noël Pointe, député par la Convention dans le département de la Nièvre. Plusieurs citoyens rapportent « qu'il avait montré de la mauvaise humeur envers les députations de la Société populaire qui se présentaient au département; qu'il protégea le fanatisme dans les temps et fit assembler la gendarmerie pour protéger les soi-disants honnêtes gens; qu'étant chargé des affaires tendant à la liquidation des droits des femmes d'émigrés, il avait un peu trop pris leurs intérêts. Il a été cependant rapporté en sa faveur qu'il avait engagé ses enfants à aller au secours de la patrie et qu'un individu s'étant permis de dire devant lui qu'un Jacobin venait d'être nommé ministre et parlant contre lui, il lui répliqua qu'il pouvait se faire qu'il existât parmi les Jacobins de mauvais citoyens

mais qu'ils y étaient rares. » Ballard resta encore quelques mois en prison avant d'être élargi. Le 3 floréal an III (22 avril 1795), il fut reçu au sein du Directoire du département en qualité de procureur général syndic, suivant les prescriptions de la loi du 28 germinal (7 avril), décidant que les administrations départementales reprendraient les fonctions qui leur étaient déléguées par les lois antérieures au 31 mai 1793. Dans une courte improvisation, le citoyen Ballard, passant légèrement sur ce qui lui était personnel, raconta comment, *sondant avec effroi l'abîme de l'avenir*, il avait conçu le projet de sauver la chose publique, projet qui le fit considérer comme criminel, amena sa destitution et l'enveloppa dans la proscription générale. — Le 6 septembre 1795, il fut élu député de la Nièvre au Conseil des Anciens. Ce Conseil ayant disparu après le 18 brumaire (9 novembre 1799), Ballard ne fut probablement pas défavorable à Bonaparte, car il fut nommé, le 18 floréal an VIII (8 mai 1800), conseiller à la Cour de Bourges. C'est là qu'il finit sa carrière et sa vie, le 11 juillet 1814.

**BARAT (Jean-Claude)**, né à Nevers le 5 octobre 1785, fut élevé à l'École centrale de Nevers et se livra presque exclusivement au dessin, la passion de toute sa vie. Ne se sentant pas la force d'entrer à l'École polytechnique, il se décida pour la marine et partit pour Toulon, le 27 frimaire an XII (19 décembre 1803). A son arrivée, il fut placé sur la corvette d'instruction *le Rhinocéros*. Ce genre d'existence ne lui sourit pas du tout, aussi, après les démarches nécessaires, s'empressa-t-il de le changer. Il s'engagea dans un bataillon de vélites grenadiers de la garde et endossa son nouvel uniforme à Courbevoie, le 12 juillet 1804. Peu après, il est au camp de Boulogne, qu'il peut quitter le 9 août 1805, pour entrer à l'École militaire de Fontainebleau. Il avait vingt ans. L'année suivante, le 23 septembre, il est nommé sous-lieutenant au 52<sup>e</sup> de ligne et rejoint son régiment à

Ferrare, en Italie. De Ferrare, il est envoyé à Bologne former des recrues. Le 8 octobre 1807, il fait son entrée dans Rome, d'où on l'envoie dans la Terre de Labour, à la poursuite de Fra Diavolo et de Panetta, dont la bande fut dispersée. On le trouve successivement à Mantoue, Vérone, Vicence, Citadella. En 1809, il prend part à la guerre contre les Autrichiens, devient lieutenant le 31 mai, est blessé à Wagram (6 juillet) et dirigé sur Vienne pour être pansé. Il est alors proposé pour la croix, qu'il ne tarda pas à obtenir. Guéri de sa blessure, il passe le Danube à Presbourg et va au camp de Bruk. L'Italie le revoit en 1810. L'année suivante, en conduisant des conscrits à Oleron, il rencontre à Pau son père revenant d'Espagne, où il commandait un corps de gendarmerie. Heureuse rencontre qui remua le cœur de ces deux braves. Le 8 février 1812, Barat est nommé capitaine et part bientôt pour Savone, et tient garnison sur les côtes de la Spezia. C'est de là qu'il partit pour l'Espagne. Arrivée à Pampelune, sa troupe ne tarda pas à être investie et réduite à manger chiens, chats et rats. Malgré des prodiges de valeur, il fallut se rendre et, le 21 octobre, Barat remit la citadelle. Le jour de la Toussaint, les prisonniers défilèrent devant douze mille alliés et furent presque tous embarqués pour l'Angleterre. Ce n'est qu'après la paix, 20 mai 1814, que Barat vit finir ses misères et put quitter Douvres pour regagner la France. Il rentra à Nevers, qu'il n'avait pas vu depuis huit années. Quelques semaines plus tard, il rejoignait son régiment à Toulon. En 1815, il est à Waterloo. Après la dissolution de l'armée de la Loire, il fut chargé de former la compagnie provisoire de la Légion de la Nièvre. Le 14 août 1816, il part pour Douai. Le repos était venu. Le 12 août 1812, il est nommé chevalier de Saint-Louis et, le 26 février 1823 il est attaché, comme capitaine, au 5<sup>e</sup> régiment de la garde en garnison à Orléans. Licencié en septembre 1830, il rentre à Nevers qu'il quitte bientôt pour aller à Lyon rejoindre

le 58<sup>e</sup> de ligne, où il vient d'être nommé chef de bataillon. En 1833, il assiste au siège d'Anvers et reçoit, à Maubeuge, la croix d'officier de la Légion d'honneur. L'année suivante il est en garnison à La Rochelle et sollicite sa retraite qu'il obtient, non sans peine, en 1835. Après avoir assisté et pris une si grande part à tant de spectacles extraordinaires, il put enfin suspendre son épée au chevet de son lit. Fixé à Nevers d'une manière définitive il reprit ses crayons, qu'il maniait facilement et exactement, cultiva les arts et coopéra activement à l'*Album du Nivernais*. Il a exploré tous les coins de notre vieux Nivernais et recueilli des objets d'art et des fragments d'anciens monuments qui ont été l'origine de plusieurs de nos musées. La ville de Nevers lui doit spécialement le tableau *les Visitandines*. Il mourut, aimé et respecté de tous, le 29 août 1855.

**BARDET (Edme-François)**, fils d'Edme-François Bardet, avocat en Parlement, et de Marie-Françoise Faulquier, naquit à Clamecy le 24 octobre 1777 et mourut le 25 mai 1861. Il devint docteur en médecine, mais n'exerça jamais sa profession. Se crut-il poète? c'est possible puisqu'il a publié deux poèmes : *Les Nuits* (Paris, Eugène Renduel, 1836, in-8°); — *Eleuthérie ou la Liberté*, poème satirique en douze chants avec des notes explicatives, sans date ni lieu de publication. (1) Il faut reconnaître que M. Bardet ne respecta ni les règles de la versification ni les règles de l'art. Doit-on dire que son style est incorrect et que le bon sens lui fait souvent défaut? Dans tous les cas, M. Bardet n'avait pas le feu sacré. Il a laissé un manuscrit de *Souvenirs* sur l'époque révolutionnaire à Clamecy. En 1882, M. Adrien Faulquier, possesseur de ce manuscrit, a bien voulu me permettre d'en prendre copie. Quoique classés sans ordre et rédigés

(1) Le titre de quelques exemplaires de cet ouvrage annonce quinze chants avec la rubrique : (Paris, Ch. Parisse, 1848).

à un point de vue particulier, les renseignements laissés par M. Bardet ne manquent pas d'intérêt.

**BARGEDÉ (Edouard)**, fils de Gaspard Bargédé, bailli de l'abbaye de Saint-Léonard de Corbigny, et de Marguerite Goussot, sa femme, fut baptisé à Corbigny le 10 mars 1651. Les registres de l'état civil constatant ce baptême sont nettement signés Bergédé. Il fit ses études à Nevers, y fut ordonné prêtre et devint curé de Montreuillon, puis de Saint-Aricle de Nevers. En 1694, il est vicaire général de l'évêque de Nevers et, en 1701, il ajoute à ses titres ceux de grand chantre et chanoine de la cathédrale. Le jour où il reçut en commende l'abbaye de Beaulieu, 15 août 1705, il fut nommé par le roi coadjuteur de l'évêque de Nevers, Edouard Vallot. Le 1<sup>er</sup> novembre suivant il fut appelé à l'évêché de Nevers. Préconisé à Rome le 26 janvier 1706, il obtint ses bulles le 22 mars et fut sacré à Paris le 2 mai suivant. Le 25 juillet 1710, il obtint l'abbaye de Saint-Cyran (Indre), diocèse de Bourges, de l'ordre de saint Benoît, dont le logis abbatial formait une charmante demeure au milieu des eaux de la Claise et dont les revenus n'étaient pas à dédaigner. Il fut député à l'Assemblée générale du clergé qui se tint à Paris le 1<sup>er</sup> juin 1715 et assista, au mois de septembre suivant, aux funérailles de Louis XIV. Au mois de juillet 1719, ayant ordonné une procession générale dans le but d'obtenir la cessation d'une longue sécheresse, il assista à cette procession avec ses habits pontificaux. Son embonpoint excessif et la chaleur extrême le fatiguèrent tellement qu'après avoir bu un verre d'eau en rentrant, il fut atteint d'une fluxion de poitrine qui l'enleva le 20 juillet 1719. Il n'avait pas toujours vécu en bonne intelligence avec les chanoines. C'est tout ce qu'on sait de lui.

**BAUDIAU (Jacques-Félix)**, fils de Claude Beaudiau, propriétaire-cultivateur, et de Reine Chaumien, sa femme, naquit aux

Fèvres, commune de Planchez, le 15 octobre 1809, mourut à Quarré-les-Tombes (Yonne), le 17 septembre 1880 et fut inhumé à Entrains le 21 du même mois. Destiné à l'état ecclésiastique, il était vicaire à Château-Chinon quand il fut chargé de desservir la paroisse de Montigny-sur-Canne, 1<sup>er</sup> novembre 1834. Il signa d'abord Baudiot puis Baudiau. C'est à Montigny-sur-Canne qu'il tenta ses premiers essais historiques. Le registre de cette paroisse contient, en effet, sur Montigny-sur-Canne de longues et fort intéressantes notes toutes écrites par lui. De 1844 à 1876, il est curé de Dun-les-Places et, de 1876 à sa mort, il est curé doyen d'Entrains. C'est avec fruit, mais avec prudence, que l'on consultera ses ouvrages : *Le Morvand ou essai géographique, topographique et historique sur cette contrée* (1<sup>re</sup> édition, Nevers, Fay, 1854, 2 vol. in-8°) ; (2<sup>e</sup> édition, Nevers, Fay, 1865, 3 vol. in-8°), avec une carte du Morvand, une vue de Château-Chinon et une carte de la commune de Glux. — *Histoire d'Entrains* (Nevers, Vallière, 1879, 1 fort vol. in-8°), avec de nombreuses gravures hors texte, plans et pièces justificatives.

**BAUDOT (Pierre)**, né à La Charité-sur-Loire, le 13 février 1725, était fils de Toussaint Baudot et de Magdeleine Gestat. Reçu docteur en médecine, il exerça son art à La Charité et publia : *Essais anti-hydrophobiques* (Paris, 1770, in-4° de 24 pages).

**BAYLENS DE POYANNE (Charles-Léonard de)**, fils d'Antoine de Baylens, marquis de Poyanne, et de Marie de Gassion, devint marquis de Vandenesse par son mariage avec Charlotte-Louise du Bois de Fiennes. Il était déjà un brillant officier, presque toujours employé en Allemagne. Lieutenant-général en 1758, il se fait remarquer à Creweld et à Herberen. L'année suivante, il reçoit plusieurs blessures à la bataille de Minden. En 1760 et 1761, il obtient de véritables succès contre les ennemis de la France. Nous le trouvons, en 1765,

gique des imprimeurs et de leurs œuvres. Le 9 août 1870, à propos d'un article du journal, la *Liberté du Centre*, article relatif à nos premiers désastres, le domicile de Bégat fut envahi et lui-même, traité de vendu, de prussien, fut accablé de coups et conduit en prison. Une demi-heure seulement après son incarcération, la justice lui notifia un mandat d'écrou sous l'inculpation du double délit de fausse nouvelle et d'excitation à la haine et au mépris du gouvernement impérial. Ce n'est que le 7 septembre suivant, trois jours après l'amnistic et la proclamation de la République qu'il fut mis en liberté. Aucune enquête ne fut faite contre ou sur les auteurs de cette scène de terroriste. Bégat avait voué sa vie au travail et aux travailleurs. Une ardente sympathie le portait vers ceux qu'il considérait comme des déshérités. La générosité de ses idées et de ses sentiments à cet égard ne s'est pas un seul instant démentie jusqu'à sa mort arrivée en 1889. Il a publié, dans le *Bulletin* de la Société académique du Nivernais : *Notice sur l'Inventaire de la Bibliothèque nivernaise, annexée à la grande Bibliothèque municipale de Nevers*, 188..

**BENARD (Laurent)**, né à Nevers en 1573, se consacra au service divin dans la Congrégation de Saint-Maur, fut docteur en Sorbonne et prier du collège de Cluny, à Paris, où il mourut le 20 avril 1620. On a de lui plusieurs ouvrages ascétiques parmi lesquels le *Mémorial de la Vie religieuse* qui parut en 1618.

**BENOIST D'AZY (Denis-Aimé-René-Emmanuel)**, né en janvier 1796, était fils de Pierre-Vincent Benoist, lieutenant-général civil et criminel au bailliage d'Angers, ministre de l'Intérieur par intérim en 1814, créé comte en 1828 et ministre d'Etat de Charles X, et d'Emilie Delaville-Leroulx, à laquelle le poète Demoustiers dédia ses *Lettres à Emélie, sur la Mythologie*. Sous la Restauration, il entra dans l'Administration des finances, fut nommé inspecteur par M. de Villeb et décoré

le 26 octobre 1829. Après juillet 1830, il donna sa démission et s'occupa d'industrie métallurgique et d'agriculture et concourut à l'établissement des premiers chemins de fer français. En février 1841, l'élection de M. Pelletier-Dulaç, député de l'arrondissement de Château-Chinon, ayant été annulée parce que l'élu ne payait pas 500 francs d'impôts, l'*Echo de la Nièvre*, du 30 mars suivant, écrivait sur les candidats probables : « M. de Saint-Léger paraît trop légitimiste ; M. Benoist, légitimiste moins puritain, professe adroitement des opinions d'une nature et d'une tendance plus conciliantes, mais les grands intérêts industriels qui le préoccupent à Alais, paraîtront à beaucoup d'électeurs, et pour plus d'un motif, un obstacle sérieux au succès de sa candidature. M. Delangle sera pour lui un concurrent sérieux. » M. Benoist fut élu le 4 avril. Les élections du 9 juillet 1842 lui furent favorables quoique la *Revue de la Nièvre* eut fait remarquer : « que sa politesse était de la plus aimable distinction, qu'il possédait un rare talent de discussion et qu'il se montrait d'ailleurs un homme sérieux ; qu'en 1841, à l'occasion de la discussion des chemins de fer, le zèle du député s'est adjoint le grand industriel pour obtenir une ligne favorable à son établissement de Montluçon, il a poussé le dévouement jusqu'à se proposer pour l'entrepreneur au risque de gagner un million ou deux sur l'entreprise et d'assurer la faveur d'un plus grand débouché immédiat à sa fabrication de Montluçon. » Réélu le 1<sup>er</sup> août 1846, il échoua dans la Nièvre, en 1848, pour l'Assemblée nationale, mais le Gard l'envoya à la Chambre en 1849. Il devient alors vice-président de la Chambre, fait partie de la coalition des anciens partis contre la République, demande la revision de la Constitution et proteste énergiquement contre le coup d'Etat du 2 décembre 1851. Il présida même la réunion des représentants à la mairie du X<sup>e</sup> arrondissement, lut publiquement le décret de déchéance et fut enfermé à Mazas pendant quelques jours. Il vit alors

en dehors des affaires publiques, s'occupe d'élevage et remporte diverses médailles dans les concours. Actionnaire du Comptoir d'es-compte de Nevers, il eut, dans cette affaire, d'assez considérables déboires, 1869. Le 8 février 1871, il fut appelé à la Chambre par le Gard et par la Nièvre. Il fut cinq fois vice-président de cette Assemblée et ne se représenta pas aux élections de 1876. Son séjour en Nivernais, où il fit construire le magnifique château d'Azy, fut la conséquence de son mariage avec M<sup>lle</sup> Léontine-Rose-Amélie Brière d'Azy. Par ordonnance royale, du 20 juin 1847, il fut autorisé à ajouter à son nom celui de d'Azy. Il mourut le 26 février 1880 et fut inhumé à Saint-Benin-d'Azy où l'évêque de Nevers prononça son oraison funèbre.

**BERGER (Maurice)**, fils de Gilbert Berger, propriétaire, et de Clotilde-Hélène-Madeleine Robert, est né à Chiddes le 25 septembre 1852 et fit ses études chez les Jésuites à Izeure. Rentré chez lui, il embrassa résolument les idées républicaines et fut maire de Chiddes de 1878 à 1892, conseiller général du canton de Luzy de 1880 à 1892 et député pour l'arrondissement de Château-Chinon, le 4 octobre 1885. Se trouvant fatigué, il abandonna la politique active, fut nommé juge de paix du canton de Luzy le 20 août 1892, et les soins qu'il donna à ses terres lui valut la décoration du Mérite agricole le 12 janvier 1896.

\* **BERNAY (P.)**. On lui doit : *Poétique de Marc-Jérôme Vida*, traduite en vers français, par P. Bernay, de Crux-le-Châtel, en Nivernais (Paris, Challamel, 1845, in-8°. — Nevers, Regnaudin-Lefèvre, 1845, 1 vol. in-8°). — M. le Maire de Crux-la-Ville consulté, n'a trouvé sur les registres de l'ancienne paroisse de Crux-le-Châtel qu'un Bernet Jean, fils d'Antoine et d'Elisabeth Lévêque, né le 16 décembre 1786. Ce n'est certainement pas le Bernay que je cite.

\* **BERNOT (Louis-Joseph, sieur de CHARANT)**, né à La Charité-sur-Loire le 27 mai 1663, avocat en Parlement, lieutenant particulier du bailliage de La Charité, fut maire de La Charité de 1694 à 1706, puis subdélégué de l'Intendant de la généralité de Bourges. — Il a publié : *Abrégé historique du prieuré et de la ville de La Charité* (Bourges, 1709, in-12).

**BERRYAT (Charles-Jean-Jacques)**, né à Clamecy le 10 mai 1718, était fils de Charles Berryat, procureur en l'élection de Clamecy, et de Marie Gabelin. Il eut pour parrain Jacques Dupin, bailli de Varzy et allié à sa famille. Il fit de bonnes études médicales et devint médecin ordinaire du roi et intendant des eaux minérales de France. Envoyé, en 1754, par le gouvernement à Coulanges-la-Vineuse, près d'Auxerre, pour y étudier le caractère d'une maladie épidémique qui sévissait dans ce pays, il y contracta le germe de la maladie à laquelle il devait succomber, victime de son dévouement à la science et à son devoir. Il a publié : *Observations physiques et médicales sur les eaux minérales d'Appoigny, Pourrain, Diges et Toucy, aux environs d'Auxerre* (Paris, 1752, in-12). Il est l'auteur ou plutôt le préparateur des quatre premiers volumes du *Recueil de mémoires ou Collection de pièces académiques concernant la médecine, l'anatomie, etc.*, tirées des meilleures sources et mises en ordre par J. Berryat, Lavirotte et autres (Dijon et Paris, 1754 à 1757, 16 vol. in-8°, figures). On dit plus simplement qu'il est l'auteur des quatre premiers volumes des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*.

**BERTHIER (Augustin-François de)**, fils de Louis de Berthier, seigneur de la Bussière, et de Bonne de la Cassagne, serait né à Saint-Benin-des-Bois. En 1649, il est dit diacre et curé de Saincaize. Philosophe, aimant son ministère, poète à ses heures, il

laissa doucement aller sa vie sans trop s'éloigner de son presbytère :

Nous passons doucement nos jours,  
Sans que rien en trouble le cours,  
Loin de cette troupe importune  
Qui rend hommage à la fortune  
Et qui n'en reçoit bien souvent  
Que la fumée et du vent.  
Dans ces lieux rien ne nous empêche  
De goûter la chasse et la pêche.

Il fut l'ami et le mécène d'Adam Billault et l'histoire locale ne doit pas oublier que c'est par ses soins que le *Villebrequin de maître Adam*, fut édité en 1663. C'est un peu pour cette raison qu'il a sa place ici. Il écrivit sans prétention et sans songer à la postérité car, disait-il :

Je fais des rimes sans finesse  
Et j'espère, avant qu'il soit peu,  
En allumer un petit feu.

Ses œuvres ont été publiées par E. Minoret, Paris, 1889, en 1 vol. in-8°, tiré à cent exemplaires non mis dans le commerce.

**BERTRAND (Félix-Dominique-Hippolyte)**, fils de Paul-Marie-François Bertrand, notaire, et de Françoise-Augustine-Noémie Beaudot, naquit à Larochemillay le 18 juillet 1833. Après avoir fait ses études au collège d'Autun, il entra à l'École navale en 1850. Il était lieutenant de vaisseau à bord de la *Normandie*, lorsqu'au mois d'août 1864, ayant aperçu un marin jeté à la mer par un coup de vent, il se précipita tout habillé du haut du bâtiment pour sauver le malheureux qui se noyait. Ce trait de courage lui valut les félicitations du Préfet maritime de Cherbourg en présence de quarante officiers. On le trouve à toutes les campagnes, de Crimée, d'Italie, du Mexique et de Terre-Neuve. En 1870, il commandait un navire sur les côtes du Sénégal, lorsqu'il fut rappelé en France pour être attaché à l'armée du Nord. Placé à la tête d'une batterie d'artillerie, il fut deux fois blessé, la deuxième fois dangereusement,

au combat de Dury-les-Amiens. Ne voulant pas tomber entre les mains de l'ennemi, il se traîna à Abbeville où il mourut en recevant la croix d'officier de la Légion d'honneur.

**BIGOT (Claude-Henry)**, né à Pouilly-sur-Loire le 11 juillet 1815, fils de Pierre-Henry Bigot, collecteur, et de Anne Guilletat, entra à l'École Saint-Cyr le 1<sup>er</sup> décembre 1835 et en sortit sous-lieutenant au 4<sup>e</sup> de ligne le 1<sup>er</sup> octobre 1837. Il passe au 3<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied le 21 octobre 1840; est nommé lieutenant au 9<sup>e</sup> bataillon le 13 mars 1841 et envoyé en Afrique en 1843. Il rentre en France comme capitaine en 1846, retourne en Afrique en 1849, est décoré le 18 novembre 1851 et nommé chef de bataillon au 59<sup>e</sup> de ligne le 3 octobre 1854. L'année suivante, le 21 novembre, il entre au 21<sup>e</sup> de ligne, fait l'expédition de Crimée et devient lieutenant-colonel au 85<sup>e</sup> de ligne le 24 décembre 1858. Envoyé en Italie, il fait partie de la 1<sup>re</sup> division du iv<sup>e</sup> corps, prend part à la bataille de Magenta où son régiment fit des pertes douloureuses. Blessé au genou à Solferino, il meurt à l'hôpital de Novare le 3 juillet 1859. Ses états de services portaient cette élogieuse mention : « Officier de mérite et d'avenir, calme, égal et énergique. »

**BILLARDON DE SAUVIGNY (Edme-Louis)**, serait né, d'après les biographes, vers 1730, à Moussy, canton de Tannay. Or, Moussy est du canton de Prémery, arrondissement de Cosne. Je n'en ai pas moins fait suivre les registres de l'état civil de Moussy depuis 1710 jusqu'à 1750, mais les recherches ont été infructueuses. Je me suis alors adressé à la mairie de Moissy-Moulinot (canton de Tannay, arrondissement de Clamecy) et j'ai pu découvrir : 1<sup>o</sup> Edme Billardon, fils de Jean, marchand, et d'Anne Le Fiou, né le 25 avril 1719; 2<sup>o</sup> Billardon Edme, fils d'Edme, procureur-fabriqueur et vigneron, et d'Edmée Le Fiou, né le 15 janvier 1743. Aucun des deux n'est prénommé Edme-Louis. Les dates que

je vais citer devraient faire préférer le premier, mais alors il faudrait que ses parents eussent été riches (1). Billardon servit d'abord dans les gendarmes de la maison du roi, puis passa dans les gardes du corps de Stanislas Leczinski, roi de Pologne, beau-père de Louis XV, réduit à régner sur le duché de Lorraine. Les dispositions qu'il avait pour les lettres le mirent en relations, à Lunéville et à Nancy, avec les beaux esprits de la Cour, notamment avec Charles Palissot de Montenoy. Il publia successivement : *L'une et l'autre ou la Liberté commerçante et militaire*, 1756 (in-12); — *La France vengée*, poème écrit à l'occasion de l'attentat de Damien, 1757; — *La Religion révélée*, poème en quatre chants; — *Réfutation du poème de la religion naturelle par Voltaire*, 1758; — *Voyage de Mesdames Adélaïde et Victoire en Lorraine*, 1761 (in-12); — *Poésies légères, Lettres philosophiques en vers et Odes anacréontiques*, 1762 (in-12); — *Apologues orientaux*, dédiés à M<sup>gr</sup> le Dauphin, 1761 (Paris, Duchesne, in-12); — *Histoire amoureuse de Pierre Le Long et de sa très honorée dame Blanche Bazu*, avec musique de Philidor (Londres, Paris, 1765, in-8°, frontispice et vignettes); — *La Rose, ou la Fête de Salency*, 1768; — *Le Parnasse des Dames, ou choix de Poésies des dames de toutes les nations* (10 vol. in-8°, 1770 et années suivantes); — *Washington ou la Liberté du Nouveau-Monde*; — *Œuvres de Caius Sollius Sidonius Apollinaris*; — *Essais sur les mœurs des Français* (Paris, Maillard d'Orivelle, 1792, 8 vol. in-8°, nombreuses gravures). Il s'était surtout attaché à l'art dramatique. Après de nombreuses difficultés, sa première pièce, *La mort de Socrate*, tragédie en 5 actes, fut

jouée sans succès à la Comédie Française, au printemps de 1763. Certains auteurs disent qu'il quitta l'armée avant la représentation de cette pièce, d'autres écrivent qu'il se retira seulement après la mort du roi Stanislas, 1766. Quoiqu'il en soit, ses pièces, représentées à la Comédie Française, à la Comédie Italienne et au Théâtre lyrique ne réussirent que médiocrement. On cite : *Hirza, ou les Illinois*, tragédie en 5 actes et en vers, jouée en 1767; — *Le Persifleur*, comédie en 3 actes et en vers, représentée au Théâtre Français en 1774; — *Gabrielle d'Estrées*, tragédie en 5 actes et en vers, jouée en 1778, dans laquelle on trouve de la finesse et une versification agréable; — *Péronne sauvée*, opéra en 3 actes, musique de Dezède, représenté à l'Académie de musique le 27 mai 1783. On lui doit aussi : *Les Après Soupers de la Société* (1) : *Petit théâtre lyrique et moral sur les aventures du jour*, dont une nouvelle édition in-16 (1782-83) comprend 23 parties en 6 volumes avec 28 figures par Eisen, Binet, Martinet. En 1776, il avait remplacé Crébillon fils comme censeur de la police, place importante dans la littérature et qui lui valut des déboires. En 1788, en effet, il fut exilé à trente lieues de Paris pour avoir, comme censeur, approuvé le *Dictionnaire des honnêtes gens* de Sylvain Maréchal. L'année suivante, il fut attaché à l'Etat-major de la cavalerie parisienne en qualité d'adjudant général; il en avait le commandement provisoire en 1792, époque à laquelle il réprima une émeute qui avait éclaté rue de Varenne et il parut à la barre de la Convention pour rendre compte de cette journée. Après la Terreur, il obtint un emploi au ministère de l'Intérieur et finit obscurément, dans un âge très avancé, le 19 août 1812.

**BILLAULT (Adam)**, fils de Pierre Billault et de Jeanne More, fut baptisé le 31 janvier 1602, en l'église de Saint-Jean de Nevers. Il a signé

(1) Il est à remarquer que Sauvigny était de la paroisse de Marigny-sur-Yonne où on trouve beaucoup de Billardon. A Moulinot, commune de Moissy, une famille Billardon possédait une habitation assez importante et située près de l'ancien presbytère. Il y avait aussi à Moissy, près du château, une grosse maison qui fut possédée par des Billardon occupant une assez belle situation.

(1) Voir : *Une loge maçonnique d'avant 1789 : La loge des Neuf-Sœurs*, page 325 et 326.

son nom de différentes façons : Billiot, Billaud, Billaut. Devenu maître menuisier, il épousa Catherine Renard qui, de 1630 à 1648, lui donna sept enfants. Il caressait les muses et composa quelques petites pièces qui attirèrent vite l'attention sur lui ; on le surnomma même le *Virgile au rabot*. L'abbé Berthier, prieur et curé de Saincaize, l'abbé Carpentier de Marigny, furent ses amis et ses protecteurs. Les princesses Anne et Marie de Gonzague parlèrent de lui et de ses œuvres à la cour et, en 1637, notre poète menuisier est à Paris. Le cardinal de Richelieu, Gaston d'Orléans, le prince de Conti, le duc de Guise, le grand Condé, la reine Christine de Suède, le reçoivent, Pierre Corneille fait des vers en son honneur. Richelieu et le duc d'Orléans lui donnèrent chacun une pension, mais, peu à peu, l'engouement passa, l'oubli vint et les pensions ne sont pas payées. Dans une épître au cardinal, il s'écrie :

Grand prince je suis de retour  
 Dans les pompes de votre cour  
 Pour me plaindre à votre Eminence  
 Que, par faute de souvenance,  
 Votre lustubron (1) m'a laissé  
 Comme si j'étais trépassé.

Il est probable que l'argent ne vint pas, car maître Adam voulant nourrir sa famille, revint à Nevers et reprit son rabot. Il mourut le 18 mai 1662. Ses œuvres, remarquables par la verve et un peu par les incorrections, ont été imprimées en 1806, à Paris, chez Hubert, puis en 1842 à Nevers. La Nièvre n'oubliera pas : *Les Chevilles de maître Adam, menuisier de Nevers* (Paris, Toussaint Quinet, 1644, petit in-4°. Edition originale, 28 p. p. chiff. y compris un joli portrait gravé de l'auteur, 4 ff. non chiff., 100 p. p. et 4 ff. d'approbation du Parnasse ; 315 p. p. pour les Chevilles). On cite un exemplaire de cet ouvrage dans lequel a été jointe une pièce en vers fort rare de 4 feuillets ayant pour titre : *Claquet de la Fronde* sur la liberté des princes avec une

(1) Payeur désagréable.

élégie des dames frondeuses, par le menuisier de Nevers, 1651 ; — *Stances de maître Adam au parc de Nevers* sur le départ de la Sérénissime Reyne de Pologne (Paris, Toussaint Quinet, 1645, in-4°) ; — *Le Villebrequin de maître Adam*, menuisier de Nevers, contenant toutes sortes de poésies galantes tant en sonnets, épîtres, épigrammes, élégies, madrigaux que stances et autres pièces, autant curieuses que divertissantes sur toutes sortes de sujets, dédié à M<sup>sr</sup> le Prince (Paris, Guillaume de Luynes, 1663, in-12, édition originale publiée par les soins de François Berthier, prieur de Saincaize). Nevers a donné son nom à la rue dans laquelle se trouvait sa maison. Son souvenir a été conservé dans deux comédies assez inconnues : *Maître Adam, menuisier de Nevers* (Paris, an IV, in-8°), et *Les Chevilles de maître Adam*, un acte par Francis et Moreau, représenté pour la première fois à Paris, le 28 décembre 1805, in-8°.

**BLANCHEFORT (Pierre de)**, fils de Guy, seigneur de Château-des-Bois et de Fondelin, et de Perrette du Pont, naquit vers 1520. A l'âge de trente ans, il épousa Léonarde de Clèves, fille d'Herman et de Léonarde Perreau, dame d'Asnois, Saint-Germain-des-Bois, Saligny et autres. Il fit ses premières armes sous Imbert de La Platière, seigneur de Bourdillon, qui devint maréchal de France, et servait encore avec lui en 1554. On le trouve à la bataille de Saint-Quentin en 1557. Il devint mestre de camp d'un régiment par brevet du 6 avril 1575. On raconte qu'il fit de telles dépenses pour le service du roi Henri III, qu'il ne put rétablir le pont d'Asnois rompu par ses ordres, de l'avis de Louis de Sansac, lieutenant-général de l'armée royale alors campée à Lucy-le-Bois, près d'Avallon. La rupture de ce pont empêcha la jonction des troupes de la Ligue qui étaient les unes à La Charité-sur-Loire et à Varzy, les autres à Vezelay et Avallon. Les *Mémoires de Louis de Gonzague, duc de Nevers*, racon-

tent que pendant le séjour qu'il fit aux Etats de Blois, en 1576, Blanchefort tint un journal exact des choses les plus importantes qui y furent traitées et ajoutent qu'il fut le seul qui ait découvert le mystère de la Ligue naissante, qui lui ait fait lever le masque et qui ait appris à ses collègues avec quelle dextérité et par quelles pratiques on corrompait les principaux députés des Etats pour les faire entrer dans la conjuration de ceux de la Ligue et les y engager par leurs serments et leurs signatures. Blanchefort déclara, en pleine assemblée, qu'il ne voulait ni ne devait, en qualité de député et de bon Français, entrer dans une association préjudiciable au roi, aux princes du sang et à toute la noblesse, et soutint la nécessité d'observer l'Edit de pacification. Après les Etats, il leva un corps de troupes considérable pour le service du roi, rendit inutiles les principaux desseins des Ligueurs, contint le Nivernais, y commanda pendant les seconds troubles excités en 1585 et se jeta dans Nevers toutes les fois que les ennemis de l'Etat menacèrent cette ville. Ce brave testa le 30 mars 1588, et fut inhumé dans l'église d'Asnois le 15 juin 1591.

**BLANCHEFORT (Adrien de)**, fils du précédent, naquit en 1557. A dix-sept ans il est à l'armée commandée par le duc de Mayenne, et en 1582 on le trouve dans les guerres des Pays-Bas, comme mestre de camp d'un régiment de son nom. Par brevet du 8 novembre 1589, Henri IV le fit mestre de camp du premier régiment d'infanterie de Bourgogne. L'année suivante, Adrien de Blanchefort est nommé gouverneur de Saint-Jean-de-Losne. En 1594, il s'empara de la ville et du château d'Avallon ainsi que de plusieurs endroits considérables des environs occupés par l'armée de la Ligue. Il commanda successivement dans presque toutes les places de Bourgogne et du Nivernais, depuis 1590 jusqu'en 1614. Le 24 juillet de cette dernière année la noblesse du Nivernais le créa maréchal de son Assemblée et le députa, avec le seigneur

de Langeron, aux Etats généraux du royaume à Paris. Il assista à ces Etats jusqu'à leur clôture, 23 mars 1615. Il mourut le 30 octobre 1625 laissant plusieurs enfants de son union avec Henriette de Salazar.

**BLAUDIN DE VALLIÈRE (Claude-Hyacinthe)**, né à Nevers le 7 juillet 1762, était fils de François Blaudin de Vignereux, avocat, et de Marie Moquot. Procureur syndic de Nevers en 1791, il fut successivement juge au Tribunal du district de Nevers (pluviôse an viii), juge au Tribunal civil (brumaire an ix), procureur général près la Cour de justice criminelle de la Nièvre (floréal an xii), chevalier de la Légion d'honneur la même année, puis substitut du procureur général près la Cour de Bourges. Le 13 mai 1815 il fut élu, par l'arrondissement de Nevers, représentant à la Chambre des Cent-Jours, se rallia à la Restauration et fut nommé conseiller à la Cour de Bourges. Il est mort à Nevers le 7 octobre 1847.

\* **BOGNE DE FAYE (Pierre-François-Jean)**, baptisé à Clamecy le 5 octobre 1778, était fils de Joseph-François Bogne de Faix (*sic*), marchand de bois, et de Françoise Berryat de Champrenot, laquelle devait se remarier, plus tard, avec Pierre Duviquet, avocat. Le 7 octobre 1812 il assiste à Clamecy au mariage de sa sœur, Marie-Françoise-Claudine, avec Claude-François Lemoyne de la Verdine et est alors dit : auditeur au Conseil d'Etat, secrétaire de Légation en Bavière, officier de la Légion d'honneur, chevalier de la Couronne de Fer et de celle de Bavière, demeurant à Munich. Quand il fut élu député de la Nièvre, en 1818, il était ancien Ministre et commandeur de la Légion d'honneur. Je possède son portrait, lithographié en 1820 par F. Grenier, quand il était député de la Vendée. Au-dessous de son nom, on lit les paroles suivantes, extraites du discours qu'il prononça à la Chambre, sur les pétitions, dans la séance du 26 janvier 1819 : « Le despotisme, loin

d'admettre le droit de pétition, repousse jusqu'à la plainte. Il est borné aux seuls Gouvernements représentatifs, et c'est lui qui, semblable à ces instruments protecteurs dont le génie a armé l'homme contre la foudre, épuise pour ainsi dire, goutte à goutte, la nue où se seraient formés les orages révolutionnaires. »

**BOGROS (Jacques-Michel-Edmond)**, né à Château-Chinon le 19 novembre 1820, était fils de Michel Bogros, employé des Contributions indirectes, et de Françoise Devoucoux. Il fit ses études de médecine et, après avoir été reçu docteur en 1848, il vint exercer son art dans sa ville natale où il mourut le 25 mars 1888. Bibliothécaire de la ville de Château-Chinon de 1850 à 1870, ami des muses, il donna au *Bulletin* de la Société nivernaise des lettres, sciences et arts, diverses poésies : *la Rivière*; — *à l'Yonne*; — *Mage et Berger*, poésie dialoguée; — *l'Etoile du Matin*, qui le posèrent dans les hautes sphères mondaines. Il fut décoré comme secrétaire de la Société de médecine de l'arrondissement de Château-Chinon, société qui n'existait plus depuis longtemps. Boitant légèrement, d'une figure assez agréable, il savait causer, mais sa conversation avait certaine suffisance qui empêchait la sympathie. Travailleur, il a publié : *Histoire de Château-Chinon* (Château-Chinon, 1864, gr. in-8° avec vues hors texte); — *A travers le Morvand* (Château-Chinon, Dudragne-Bordet, 1883, in-8°, carte des voies anciennes). Le même ouvrage fut publié à Château-Chinon, en 1873, in-12, avec carte, musique et nombreuses notes. On y trouve les croyances, superstitions, coutumes, légendes, chansons, fêtes, danses de cette contrée, etc. Il a également composé quelques livrets d'opéra parmi lesquels, *les Roussalkas*, musique de la baronne de Maistre, que le Théâtre de la Monnaie, à Bruxelles, a donné en 1870.

**BOGROS (Jacques-Maurice)**, frère du précédent, naquit à Château-Chinon le 22 septembre

1833, fut destiné à l'état ecclésiastique et est actuellement curé de Marzy. Outre une poésie, *l'Océan*, que la Société nivernaise a publiée, il a fait paraître : *l'Ante-Christ* (Nevers, Mazon, 1892, in-12), publié sous le nom de Maurice B.; — *la Genèse, origine du monde et de l'homme* (Nevers, L. Cloix, 1894, in-8°).

**BOIGUES (Louis)**, maître de forges. Avec MM. Guillaume Boigues, Debladis et Guérin, il créa, en 1816, les usines d'Imphy pour la fabrication des tôles de fer, ferblancs, et pour le laminage du cuivre et du bronze. En 1821, sur les plans et sous l'habile direction de M. Georges Dufaud, il créa l'usine de Fourchambault, aux bords de la Loire, sur une plage autrefois déserte où l'on voit aujourd'hui s'élever, autour de vastes établissements métallurgiques, une véritable ville dont l'importance motiva, dès 1841, l'érection d'une commune nouvelle. Il fut élu député de la Nièvre en avril 1828, en remplacement de M. Dupin aîné et fut réélu en 1829, le 4 juillet 1830, le 5 juillet 1831, en 1834 et le 4 novembre 1837. Décédé le 20 novembre 1838, il fut remplacé à la Chambre par M. Manuel. Ses héritiers, MM. Emile Boigues, comte Jaubert et Hochet ont continué son œuvre à Fourchambault. (*Voir l'article Dufaud*).

**BOIS DE FIENNES (Louis-Thomas du)**, fils de Louis, maréchal de camp, marquis de Vandenesse, baron d'Anizy, seigneur de Nourry, Givry et autres lieux, et de Françoise Moraut, fut d'abord connu sous le nom de marquis de Givry. Il est page en 1685, mousquetaire en 1688, cornette au régiment Dauphin-Etranger le 15 janvier 1689. Il fait la campagne d'Allemagne sous le maréchal de Duras et se trouve à toutes les affaires jusqu'en 1697. Le 27 avril 1700 on lui accorde le régiment d'infanterie de son nom (depuis Boisselin) et il passe en Italie d'où il ne revint qu'en 1707. L'année suivante, il est brigadier à l'armée du Rhin. Prisonnier en 1712, il s'échappe et se trouve aux affaires de Landau,

Fribourg, etc. Il est maréchal de camp le 8 mars 1718 et lieutenant-général en 1731. Sept ans après, il est gouverneur de Charlemont. En l'absence du maréchal de Belle-Isle, c'est lui qui commande l'armée envoyée au secours de l'Electeur de Bavière. Détaché en mars 1742 pour faire le siège d'Egra, il tombe malade et meurt au camp devant cette ville, le 3 avril 1742. Dès 1720, il avait établi dans sa terre de Vandenesse un haras qui rayonna sur les paroisses de Mouliins-Engilbert, Commagny, Limanton, Montaron et Cercy-la-Tour. Les produits de ce haras se répandirent dans tout le Nivernais. Chaque succursale avait, comme l'institution mère, ses actes de l'état civil, gros registre, parfaitement tenu, où se trouvaient mentionnés non seulement la naissance du poulain mais encore sa destinée et la date de sa mort. — Le marquis de Baylens de Poyanne, gendre du marquis de Vandenesse, continua et améliora cet élevage.

**BOIS DE FIENNES, dit le bailli de Givry (Alexandre-Thomas du)**, frère de Louis-Thomas, né le 12 octobre 1674, était lieutenant-général en 1734. Il eut la rotule emportée à l'assaut de Château-Dauphin (Italie), le 18 juillet 1744 et mourut le 25 août suivant.

**BOISSEAU (Emile-André)**, né à Varzy le 20 mars 1842, est fils de Jules Boisseau, receveur municipal de la ville de Varzy, et de Marie-Mélanie Guillemot. A quinze ans, seul et la bourse légère, il partit pour Bourges chercher du travail. Quatre ans après, il quittait Bourges pour Paris où, grâce à une modeste pension du Conseil général de la Nièvre, il pouvait entrer à l'Ecole des Beaux-Arts, atelier Dumont. En 1869, il expose la statue de M. Dupin aîné et le beau groupe *la Fille de Celuta pleurant son enfant*. Il obtint une médaille et devint, dès lors, couturier du succès. Au Salon de 1880, sa statue en marbre, *le Génie du mal*, lui valut une médaille de 2<sup>e</sup> classe; à celui de 1883, son

*Crépuscule* lui vaut une médaille de 1<sup>re</sup> classe. En 1884, il est membre du jury et deux ans après chevalier de la Légion d'honneur. Il a traduit en vers ses meilleures inspirations de statuaire, mais son recueil de poésies est resté caché; Achille Millien est peut être le seul qui ait pu en lire quelques pages. Il a écrit, en 1897, dans le compte-rendu de la Société des Artistes français : *Notes sur les Salons français*, et vient d'être élu membre du jury de sculpture pour l'Exposition de 1900, le premier des huit statuaires désignés. Ouvrages exposés au Salon des Champs-Élysées : 1860, *le Procureur général Dupin*, statue en bronze, érigée à Varzy; — *La Fille de Celuta pleurant son enfant*, au musée d'Aurillac, le modèle est au musée de Varzy; — 1873, *l'Adolescence*; — 1874, *Figaro*, statue qui décore la façade de l'hôtel du journal de ce nom (en collaboration avec M. Aury); 1876, *l'Amour captif*; — 1878, *le Génie du mal*, plâtre; le marbre de cette statue fut exposé en 1880, il est au musée de Rennes; — 1880, *le Crépuscule*, plâtre; — 1882, *une Japonaise*, buste marbre et bronze; — *Isabelle d'Este*, buste marbre; — 1883, *le Crépuscule*, marbre; il est dans la grande salle des fêtes du Palais des Champs-Élysées; — 1884, *la Défense du foyer*, plâtre, au square du Champ de Mars; — 1885, *Echo*, statuette bronze; — 1886, *Oysel, troubadour du pays bleu*, statuette marbre; — 1887, *la Défense du foyer*, marbre; — 1888, *Aréthuse*, statuette marbre; — 1889, *Portrait de M. Amédée Jullien*, au musée de Clamecy; — 1890, *Eug. Labiche*, buste marbre pour l'Institut; — 1891, *l'Amour captif*, groupe bronze; — 1892, *les Fruits de la guerre*, groupe plâtre acquis par la Ville de Paris qui en commanda le marbre; — 1893, deux *Portraits d'enfants*; — *Le Lever de l'Aurore*, pendule marbre et bronze, éditée par Barbedienne; — 1894, *Portrait de M. Collin*, chef des ateliers des Gobelins; — *Monument filial à la mémoire de M. et M<sup>me</sup> Jules Boisseau*; — 1899, *Diogène brisant son écuelle à la vue d'un enfant qui boit dans sa main*, statue

marbre; — *Les Fils de Clodomir*, groupe polychrome, marbre, onyx, bronze, argent et pierres précieuses. — OEuvres diverses : 1870, *Lavoisier*, buste marbre, aux Arts et Métiers; — 1872, *Estelle*, buste marbre; — 1875, *Mignon*, statuette marbre, terre cuite et bronze (Société des bronzes de Paris); — *La Liberté*, buste bronze, pour la Chambre des Députés du Chili; — *Retour des champs* et *Doux souvenir*, bustes terre cuite; — *Le Petit turbulent*, buste marbre; — *Le Printemps, l'Été, l'Automne, l'Hiver*, bustes terre cuite; — 1876, *Décoration à l'hôtel du marquis de Pomereu* : salle à manger, six médaillons bronze : *le Pain, le Vin, les Fruits, les Fleurs, la Chasse, la Pêche*; vestibule : *Cérès, Flore*, bustes décoratifs; escalier : restauration de deux statues anciennes; — *Nouveau-né*, marbre, terre cuite et bronze, édité par Thiébault; — *Faust*, statuette marbre; — 1877, *le Jour et la Nuit*, pendule bronze et marbre, éditée par Thiébault; — *Rêve d'or*, buste marbre; — *Rosina*, buste terre cuite; — *Flore*, buste terre cuite; — 1878, *Portrait de M<sup>lle</sup> de la R. d'O.*, buste terre cuite; — *Bacchante*, buste terre cuite; — 1879, *Pelouse*, médaillon marbre, à l'École de Pharmacie; — 1880, *Fronton* des écuries de l'hôtel Potocki, haut relief; — *Portrait de Villemessant*, buste marbre pour l'hôtel du *Figaro*; — 1881, *Tête de Minerve*, haut relief bronze au salon de l'hôtel de M. Feder; — *Ondine*, statue marbre, à l'entrée du jardin d'hiver du même hôtel; — 1882, *Beaumarchais*, statue pierre, façade de l'Hôtel de Ville de Paris; — *Dona Sol*, statuette terre cuite; — 1885, *les Heures de l'étude*, pendule bronze et marbre, éditée par Thiébault; — 1887, deux *Cariatides*, décorant le plafond de la salle des fêtes de l'Hôtel de Ville de Paris; — *Le Bon Pasteur*, statue plâtre; — 1880, *l'Enseignement*, groupe décoratif, façade du Palais des Arts libéraux, exposition nationale de 1889. — Si M. Boisseau n'oublie ni le musée de Varzy ni le musée de Clamecy, il veut bien se souvenir que Nevers aime les arts et donner aux expositions de cette ville ses

meilleures œuvres : 1872, *la Fille de Celuta pleurant son enfant*; — *Portrait de M. T.*, médaillon marbre; — *Portrait de M. J. T.*, médaillon bronze; — *Portrait de M. J. Reboul*, buste marbre; — *Portrait de A. B.*, buste terre cuite; — 1873, *Marguerite de Faust*, statuette plâtre; — 1875, *Mignon rêvant à sa patrie*, statuette terre cuite; — *Les Deux Colombes*, terre cuite; — *Le Retour des champs*, buste terre cuite; — *Figaro*, statuette en bronze; — 1876, *le Turbulent*, buste terre cuite; — *Le Nouveau-né*, buste terre cuite; — 1870, *Portrait de M. Grasset*, terre cuite; — *L'Amour captif*, terre cuite; — 1880, *le Pain, le Vin, la Viande, le Poisson, les Fruits, les Fleurs*, médaillons décoratifs pour salle à manger; — 1887, *le Crépuscule*; — *Nymphe lutinant l'amour*; — *Ondine*; — *Dona Sol*.

**BOLACRE (Henry)**, lieutenant-général au bailliage de Nivernais, seigneur de Cigogne et du Marais, fils de Jacques, aussi lieutenant-général au même bailliage et président en la Chambre des comptes de Nevers, et de Claude Fauconnier, né vers 1552, est, croiton, l'auteur de *Triomphante résolution contre la Mort, proposée par l'humble outrecuidance de l'avocat Petit Nivernois à son Prince* (Paris, 1618, petit in-8°).

\* **BOLACRE (Charles)**, semble être fils de Charles Bolacre, seigneur de Cigogne, et de Marie de Favardin. Supérieur du Séminaire de l'Oratoire de Nevers, vicaire général de l'évêque de Nevers, il forma une société de dames charitables pour venir en aide au soulagement des pauvres et des infirmes. Ne se trouvant probablement pas suffisamment secondé il s'adressa, vers 1683, à Dom de Laveyne, qui lui envoya de Saint-Saulge une petite colonie de sœurs, parmi lesquelles se trouva M<sup>lle</sup> Marchangy, si connue depuis sous le nom de sœur Scholastique et qui fut la première supérieure générale des Sœurs de Nevers. Elles commencèrent rue de la Parcheminerie, dans une maison qu'elles occupèrent

Conseil privé. Le 26 mai 1821, il fut nommé gouverneur du château de Fontainebleau, il est alors qualifié de lieutenant-général, chevalier des ordres de Saint-Louis et de la Légion d'honneur. Il est mort à Paris le 25 mai 1825. On a de lui : *Discours sur les poids et mesures*, 6 mai 1790; — *Discours et opinions*, prononcés dans les séances du 13 novembre et 2 avril 1813.

**BONNEAU DU MARTRAY (Edmond)**, fils de Marie-Claude Bonneau, conseiller général, chevalier de la Légion d'honneur, et de Marie-Jeanne-Sophie Richou, naquit au Martray, commune de Semelay, le 1<sup>er</sup> mars 1813. C'est seulement par décret du 14 juin 1850 qu'il obtint, ainsi que ses frères Charles et Adrien, l'autorisation d'ajouter à son nom celui de du Martray et de pouvoir, à l'avenir, s'appeler Bonneau du Martray. Destiné à l'état militaire, il fit sa carrière dans l'Etat-major et fut longtemps attaché au Ministère de la Guerre. Il était depuis longtemps colonel d'Etat-major lorsqu'éclata la guerre contre l'Allemagne. Il fut un des prisonniers de Metz. Général de brigade et commandeur de la Légion d'honneur, il devint conseiller général du canton de Luzy. Homme serviable, très religieux, presque mystique, il fut orléaniste pendant son séjour en Algérie, bonapartiste sous l'Empire et légitimiste intransigeant après la guerre. Il échoua aux élections sénatoriales de la Nièvre, le 30 janvier 1876 et n'eut pas de succès aux élections législatives du mois d'octobre suivant. Il a publié : *Histoire et tactique de la Cavalerie*, par Nolan, traduit de l'anglais. (Paris, 1854, in-8°, huit planches, dont cinq coloriées); — *Théorie nouvelle pour faire manœuvrer et combattre les troupes de toutes armes d'après les mêmes principes et aux mêmes commandements*. (Paris, A. Leneveu, libraire, 1857).

**BONNEAU DU MARTRAY (Gaston-Dominique-Simon-Toussaint)**, fils du précédent, a suivi aussi la carrière des armes; il était colonel du 95<sup>e</sup> d'infanterie, à Bourges, en 1806.

**BONNEAU DU MARTRAY (Louis-Adrien)**, frère aîné de Edmond, né à Semelay le 19 mars 1810, entra à l'École polytechnique en 1830, en sortit comme sous-lieutenant d'artillerie à l'École d'application de Metz, devint capitaine d'artillerie et donna sa démission pour devenir, comme l'avait été son père, fermier général des terres, bois et forges du duc de Périgord, à Vandenesse. Esprit droit et très pondéré, on lui doit la petite poésie suivante, aujourd'hui introuvable :

LA RÉPUBLIQUE, L'EMPIRE.  
LES DEUX RESTAURATIONS DE 1815 ET 1830

DIALOGUE

*L'Empire.*

Que prétendez-vous faire  
Vaine chimère de liberté?  
Je hais les utopistes,  
Les songes-creux, les méthodistes,  
Avides de nouveauté.

Je règne par la gloire;  
Les combats, la victoire,  
Sont ma Chambre des Députés.  
Mon entourage se compose,  
De rois dont je dispose,  
Ils sont debout à mes côtés.

*La République.*

Je vois ton auréole,  
Pâlir et s'éclipser.  
Du Capitole  
César a pu tomber.  
Sa roche Tarpéenne  
Est l'isle de Sainte-Hélène,  
Plage lointaine  
Où ton esquif va se briser.

*La Restauration de 1815.*

Arrière, monstre sanguinaire  
Couvert de fange et de poussière,  
Au regard terne, aux bras sanglans,  
Ton immonde étreinte  
Glace de crainte  
Les coeurs innocents.

*La République.*

Née au sein d'un orage,  
Je confondis dans ma rage,  
Mes enfans, mes ennemis.  
Mais si ma gloire fut ternie,  
Par le sang, par les cris,  
Pour avoir sauvé la Patrie,  
Il me reste encore des amis.

*Le Gouvernement de 1830.*

Français, croyez-en Lafayette,  
Dit un vieillard aux cheveux blancs,  
N'en doutez point, répétez  
L'affaire, un de nos vétérans :  
La meilleure des Républiques  
C'est d'Orléans.  
Ne craignez point de critiques,  
Nous sommes vos garants.

*La République.*

Empire,  
Légitimité,  
Comme un navire,  
Tout a passé.  
Branche cadette  
Je vois la place nette  
Qu'est-il resté ?  
Tout périt, tout s'altère.  
Le vieux principe usé  
N'a plus la sève nécessaire  
Pour nourrir le trône desséché.  
Je suis l'onde salutaire,  
Qui régénère  
La Société.  
A moi France, à moi Patrie,  
Je suis l'esprit de vie,  
Mon jour de gloire est arrivé.

Adrien BONNEAU,

*Élève de l'École polytechnique en 1830.*

Le 2 Mars 1848.

En 1870, il se souvint qu'il avait été soldat, courut à Paris lors de nos premiers revers et obtint, non sans peine, — il avait 60 ans, — de reprendre son uniforme de capitaine d'artillerie. Il se conduisit bravement pendant le siège de Paris et fut décoré. Rentré à Vandenesse, il se reposa du souci des affaires en traduisant en vers les chants I<sup>er</sup> et IV, de *l'Enfer*, du Dante (Paris, Roussel, 1882). La mort imprévue de son fils, Etienne, qui s'était aussi fort bien conduit pendant la guerre et qui avait tout ce qu'il fallait pour devenir un peintre distingué, lui blessa le cœur si profondément qu'il mourut quelques années après, le 12 mai 1883. (1)

(1) Etienne Bonneau du Martray, né à Guipy, dangereusement blessé pendant la dernière guerre et décoré, fut l'élève de Cabanel. Il voyagea en Afrique et en Italie où il mourut.

\***BONNEAU-LESTANG.** — Il fut un des principaux rédacteurs politiques de la *Revue de la Nièvre* dont la première livraison parut en janvier 1842. Il écrivit, dans ce journal, des articles intitulés : *De la souveraineté du peuple*; — *Réforme électorale*; — *Ouverture du Parlement*; — *La Magistrature et le Jury*; — *Des intérêts matériels*; — *Elections, 1842*; — *De la Régence.* — Une lettre particulière, datée de Nevers le 30 septembre 1815, dit : « On a arrêté aujourd'hui M. Serisier le jeune, directeur des diligences, M. Cartellier, son beau-frère, qui était venu de Paris pour faire vendange, et M. Bonneau-Létang, lequel vient de passer dans le château avec un gendarme qui l'escorte chaque fois qu'il sort de prison pour affaires, et qui l'y reconduit en cet instant. C'est un bruit de ville que l'arrestation de M. Bonneau a répandu la consternation dans les familles qu'il emploie aux travaux de sa manufacture et que beaucoup de ses ouvriers, tant hommes que femmes et enfants, gémissent et crient tout haut dans le quartier qu'habite M. Bonneau. »

**BONVALLET (Adrien-Joseph)**, d'une famille originaire de la Champagne, naquit à Coiffy le 26 octobre 1834. Il était inspecteur commercial au chemin de fer d'Orléans lorsqu'il épousa, le 17 juillet 1860, Delphine-Eugénie Alviset de Maisières. Son mariage lui fit aimer le Nivernais et lui permit de compulsier de nombreuses archives. Il a publié dans le *Bulletin de la Société nivernaise des lettres, sciences et arts*, 1869 et 1870 : *Notice sur le château de Villemenant et ses seigneurs*; — *Le château des Bordes et ses seigneurs*; — *Notice historique sur la commune de Saincaize-Meauce.*

**BORDES (Guillaume des)**, fils d'Hugues, seigneur des Bordes, en la paroisse d'Urzy, fut chambellan du roi et garde de l'oriflamme de France dès 1385. Il accompagna Jean-sans-Peur, comte de Nevers, dans sa marche contre Bajazet, empereur des Turcs, qui avait

battu Sigismond, roi de Hongrie. Les barons français furent battus, à leur tour, à Nicopolis, 1396. Guillaume des Bordes resta parmi les morts et son fils, Jean, châtelain de Beauvais, prisonnier des Turcs en 1397, ne laissa pas de postérité.

**BORNE DE GOUVAULT (Louis-Etienne)**, né le 22 février 1829, chez ses grands-parents, à Saint-Marc-de-Vaux (Saône-et-Loire), était fils de Frédéric-Philibert Borne de Gouvault, propriétaire à Brassy, et de Jeanne Cantin. Il devint officier de santé. Décédé à Lormes, le 30 mai 1891. A publié un petit livre introuvable : *L'art d'apprendre à lire et à écrire*.

**BORNET (Jean-Baptiste-Édouard)**, né à Guérisny le 2 septembre 1828, fils de Pierre-François Bornet, agent administratif de la Marine, et d'Elisabeth-Justine Réveillé, fit ses premières études au collège de Nevers. Après avoir été reçu docteur en médecine, il se voua aux sciences et spécialement aux recherches sur les végétaux inférieurs et devint successivement naturaliste à Antibes en 1875, à Paris en 1877, et membre de l'Académie des sciences le 10 mai 1886. Il fait partie de la Société nationale d'agriculture, est chevalier de la Légion d'honneur et officier de l'Instruction publique. Les recherches qu'il fit, avec Thuret, sur les algues, ont donné naissance aux deux ouvrages suivants : *Etudes phycologiques ; analyses d'algues marines*, 1878 (in-1<sup>o</sup>, 50 planches) ; — *Notes algologiques, recueil d'observations sur les algues*, 1876 (in-4<sup>o</sup>, planches). — La Société Linnéenne de Londres lui a accordé, en mai 1891, sa grande médaille d'or pour l'ensemble de ses travaux dans lesquels il ne faudra pas oublier : *Concordance der Algen Sachsens et Europa's de Rabenhorts avec la revision des Nostacacées de Bornet* (Venise 1888, in-8<sup>o</sup>).

**BORNET (Alexandre-Alphonse)**, frère du précédent, est né le 27 janvier 1831 et mort le 25 juin 1898, étant chef de division à la compa-

gnie du chemin de fer P.-L.-M. et chevalier de la Légion d'honneur.

**BORNET (Théodore)**, ancien ingénieur de la Marine, chevalier de la Légion d'honneur, demeurant à Nevers, a donné dans le *Bulletin de la Société nivernaise des lettres, sciences et arts*, de 1856 à 1870, les articles suivants : *Note sur la rupture du pont de Fourchambault*, 3 juillet 1856 ; — *Recherches sur les combinaisons et les puissances des polynômes*, 1863 ; — *Remarques sur la fonte ou fer fusible*, 1867 ; — *Notes sur les charrues anti-ques*, 1867 ; — *Squelette de crocodile trouvé dans une carrière des environs de Nevers*, 1867 ; — *Notes sur les forges de La Chaussade*, 1870.

**BOUCAUMONT (Marie-Louis-Auguste)**, né à Montmarault (Allier) le 13 septembre 1803, sortit en 1822 de l'Ecole polytechnique dans les ponts et chaussées. Il résida à Nevers, comme ingénieur, de 1826 à 1839, devint ingénieur en chef des Ardennes de 1840 à 1843, puis de l'Allier et enfin de la Nièvre où il fit exécuter de nombreux travaux qui le firent nommer officier de la Légion d'honneur le 5 août 1861. Peu après, il est maire de Nevers. Il est élu comme député officiel de la Nièvre en 1863 et devient conseiller général du canton de Nevers en 1866. Nommé commandeur de la Légion d'honneur le 14 août 1868, il fut réélu député de la Nièvre en mai 1869. Il est mort le 2 septembre 1870, à cette heure douloureuse où la France vaincue allait être broyée. On a de lui : *Rapport sur le projet d'alimentation de la ville de Nevers par les sources de Veninges et Jeunon*. (Nevers, Fay, 1857, broch. in-4<sup>o</sup>).

**BOUDAN (Claude)**. — On sait seulement qu'il était nivernais. Il devint professeur de rhétorique au collège de Navarre, célestin en 1532 et mourut en 1573 étant vicaire général et prieur de la maison de Paris. Il a écrit la *Vie de saint Pierre, célestin* ; — La *Vie de saint Claude, évêque de Besançon* et divers autres ouvrages en vers.

Inspecteur général du service d'Etat-major de 1881 à 1883. Décédé à Paris, le 21 juillet 1883, M. de Bouillé était chevalier de l'ordre du Medjidié de Turquie, de l'ordre des S. S. Maurice et Lazare de Sardaigne, grand-croix de l'ordre de François-Joseph d'Autriche, etc.

\* **BOULU**, né, paraît-il, au village de Pouzy, près Saint-Saulge, de simple berger, devint par son seul mérite, curé de Saint-Jacques de la Boucherie et chanoine de N.-D. de Paris.

**BOUQUEREAU-VOLINY**, ou plus exactement **BOUQUEROT DE VOLIGNY** (**Thomas-André-Marie**), naquit à Asnan le 27 août 1755, de l'union d'Etienne-François Bouquerot, procureur, et d'Anne Robin. D'abord procureur fiscal il devient, en 1791, suppléant au Tribunal civil de Clamecy. Le 6 nivôse an II (26 décembre 1793), il est membre du Tribunal criminel de la Nièvre, devient agent national du district de Clamecy en nivôse an III, puis accusateur public à Nevers, le 18 vendémiaire an IV. Elu député au Conseil des Anciens, le 22 germinal an V, il se rallia à Bonaparte et fut nommé juge à la Cour d'Orléans le 9 floréal an VIII. Sous Louis XVIII, il devint président de Chambre à la Cour de Bourges. Une lettre particulière datée de Paris, le 28 juillet 1818, contient ces lignes : « M. Voligny m'a quelquefois parlé de vous, ce qui me fait présumer que vous cultivez sa connaissance; je vous y engage fort, c'est un digne magistrat et un excellent ami, il y a à gagner avec lui sous tous les rapports. Malheureusement, il est d'une mauvaise santé et n'a pas trop lieu de se louer de son sort. » Il mourut à Paris le 17 août 1844.

**BOURDET**. — Je possède un *ex libris* du chevalier Bourdet, de la Nièvre, portant un écusson aux armes : *d'or, au chevron de gueules, chargé d'une croix de la Légion d'honneur et accompagné, en chef, de deux vases ronds à deux anses et en pointe d'une*

*épée droite, avec la devise fortis et constans* inscrite sur un ruban soutenant une croix de la Légion d'honneur. Je ne sais rien de plus sur lui, si ce n'est qu'il a publié un ouvrage intitulé : *Mémoires aux professeurs-administrateurs du Muséum d'histoire naturelle, sur les qualités et les connaissances que doit avoir un Naturaliste voyageur, sur les moyens de recueillir et d'expédier une grande quantité d'objets d'histoire naturelle, suivis d'un traité de Tuzidemie* (Berne, 1820, in-8°).

**BOURDIAUX** (**Henri**), fils de Gabriel-Ferdinand Bourdiaux, propriétaire à Sermoise, et de Marie-Gabrielle-Joséphine Rabion, fit ses études au collège de Nevers, et entra à l'Ecole polytechnique en 1800. Deux ans après, il en sortait dans l'artillerie de marine. Il était capitaine en 1806 et fit la campagne de Cochinchine jusqu'au commencement de 1870. Rentré en France, il prit part à la guerre contre l'Allemagne, s'échappa à Sedan et fut employé à la défense de Paris. Il fut décoré le 8 juin 1871. Il est chef d'escadron en 1875, détaché à la direction de Cherbourg puis de Toulon. Lieutenant-colonel en 1880, il entra au Ministère de la Marine. En 1882, il est envoyé au Sénégal comme commandant supérieur du haut fleuve, et l'année suivante il est nommé colonel. Gouverneur intérimaire du Sénégal, il y rendit des services très appréciés et, pendant la grave épidémie qui sévissait alors dans cette colonie, il eut une conduite au-dessus de tout éloge. Il devient officier de la Légion d'honneur en 1885. Cinq ans après, il fut nommé général de brigade et, en 1891, commandeur de la Légion d'honneur. Il retourne au Sénégal, inspecte les troupes de la marine à la Nouvelle-Calédonie, à Madagascar, à la Réunion, puis repart pour la Nouvelle-Calédonie. En 1894, il fut directeur de la défense des colonies. Depuis 1897, il était adjoint à l'Inspecteur général de l'armée. Il vint de succomber prématurément, à Saint-Pierre-le-Moûtier, le 10 août 1899.

Napoléon III. Il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur le 15 mars 1858 et officier quatre ans après. En 1869, il est élu député de la Nièvre, vote la guerre de 1870 et y prend part en qualité de lieutenant-colonel d'un bataillon de mobiles de la Nièvre. Il est nommé commandeur de la Légion d'honneur le 8 août 1871. Il se présenta à la députation à une élection partielle, avec une profession de foi bonapartiste et l'appui du maréchal de Mac-Mahon. Il fut élu, le 24 mai 1874, contre M. Gudin et se rendit aussitôt à Chislehurst pour présenter son hommage à l'ex-impératrice et à son fils. Son élection fut vivement contestée; des pièces du comité de l'Appel au Peuple, révélant des agissements bonapartistes, furent produites et une enquête fut ordonnée. L'élection fut annulée le 18 juillet 1875. Dans l'intervalle M. de Bourgoing s'était présenté aux élections pour le conseil général et avait été élu, en octobre 1874, contre M. Girerd. Aux élections générales du 20 février 1876, il fut élu député par l'arrondissement de Cosne contre M. Massé. Il siégea au groupe de l'Appel au Peuple. Il est réélu le 14 octobre 1877 comme candidat officiel et bonapartiste contre M. Fleury. Son élection fut soumise à une enquête, mai 1878. Invalidé le 13 novembre suivant, il ne se représenta pas le 2 février 1879. Réélu en 1881, contre M. Fleury, il mourut le 20 avril 1885 fidèle à ses convictions bonapartistes.

**BOUTILLAT (Philibert)**, fils d'Hugues, notaire à Nevers et seigneur de Maisons-en-Longue-Salle, fut seigneur de Bernières, Solières, Apremont, Omery, etc., conseiller et maître des comptes du roi, trésorier de France, bailli de Nivernais, gouverneur d'Autun. C'est un des enfants chéris de la fortune. En 1474, le roi Louis XI lui donna la seigneurie de Châtillon-en-Bazois, confisquée pour crime de forfaiture et désobéissance commis par Antoine de Rochefort qui avait servi le parti du duc de Bourgogne. Deux ans après, le même roi, — et on ne

peut pas dire que Louis XI avait la main large, — lui donnait la fourniture des greniers à sel du Nivernais et le choisissait pour être l'un de ses représentants au mariage de Maximilien d'Autriche avec Marie de Bourgogne. Philibert Boutillat et sa femme donnèrent la terre et la seigneurie de la Bretonnière au couvent de Saint-Etienne de Nevers. — Il n'existait plus en 1480.

**BOUTILLIER (François-Pierre-Vincent)**, né à Nevers le 22 janvier 1836, était fils de Noël-Bruno Boutillier, chantre à la Cathédrale, et de Marie Fourquemin. Il suivit quelque temps les cours du collège de Nevers, — c'est en quatrième que je l'ai connu, — puis fut placé à Pignelin d'où il entra, plus tard, au grand séminaire. Il devint curé de Coulanges-les-Nevers, chanoine honoraire de Saint-Cyr de Nevers, archiviste de la ville de Nevers. Homme simple et bon, il se vit, dans la force de l'âge, obligé de renoncer à toute fatigue intellectuelle. Ses dernières années se passèrent dans la tristesse et la pauvreté. Il mourut le 20 novembre 1897 ayant pu dire souvent : *Dies mali sunt et durissima tempora*. La Nièvre conservera le souvenir de ce modeste travailleur qui a donné à la ville de Nevers l'*Inventaire des Archives communales de Nevers* et l'*Inventaire sommaire des Archives hospitalières antérieures à 1790* et qui a publié dans les bulletins de la Société nivernaise des Lettres, Sciences et Arts une foule de notices toutes fort intéressantes, comme : *Poésies de l'abbé Mathey*, 1863; — *Les Coustres de Saint-Cyr*, 1863; — *Les Pierres crapaudines*, 1869; — *Dépenses pour le passage de saint Vincent-Ferrier à Nevers, en 1417*, 1869; — *Etat des dépenses de la Porte du Croux, au XIV<sup>e</sup> siècle, d'après les anciens comptes des receveurs de la ville de Nevers*, 1869; — *Notes sur l'évêque Jacques Spifame*, 1870; — *Passage de troupes à Nevers*, 1872; — *Mémoire sur les anciens vocables des autels et chapelles de la Cathédrale de Nevers*, 1872; — *Requête d'un maître ès-arts aux échevins de Nevers*, 1874;

**BOURGOING (Jean)**, né vers 1590, avocat général au bailliage du Nivernais, était issu du mariage de Guillaume Bourgoing, seigneur de Sichamps et de la Douée, avec Catherine Sardé. Il écrivit divers ouvrages contre les larcins financiers parmi lesquels on cite : *La Chasse aux larrons ou avant-coureurs de la Chambre de Justice*; — *Offres et propositions faites à S. M., le 7 février 1623, pour faire rendre les deniers pris et volés par les Officiers de ses finances, Trésoriers, Fermiers, etc.*; — *Le Pressoir des éponges du Roi ou épître lumineuse de la Chambre de Justice établie en 1607 pour les recherches des abus, malversations et vols commis ès-finances de S. M. présenté au Roy le 16 mars 1623*; — *La Poursuite de la chasse aux Larrons, 1624*; — *Le désir du Peuple françois pour le bien de l'Etat et le moyen pour réprimer les abus et malversations qui se commettent au maniement des finances, présenté à la Reine, mère du Roy, en 1625*. Il mourut le 22 octobre 1645, ayant écrit, paraît-il, une histoire de Louis de Gonzague.

**BOURGOING (Jean-François, baron de)**, né à Nevers le 20 novembre 1745, était fils de Philippe de Bourgoing, seigneur du Vernay, et de Marie-Anne Marcellin. Il entra à seize ans à l'École militaire et devint officier au régiment d'Auvergne. Attaché à la légation de France près la Diète de Ratisbonne, il fut, en l'absence du ministre, chargé de la correspondance avec Versailles, il montra de remarquables aptitudes pour la diplomatie, mais ayant osé, paraît-il, adresser quelques observations à M. de Choiseul, il fut renvoyé à son régiment. En 1777, il partit pour Madrid avec M. de Montmorin, ambassadeur de France, comme premier secrétaire et y resta huit ans. C'est là qu'il recueillit les matériaux qui devaient lui servir pour son *Tableau de l'Espagne moderne*. En 1787, il est major au régiment d'Angoulême et, l'année suivante, ministre de France à Hambourg. En 1791, il est envoyé près de la cour

de Madrid et revient après la rupture de la paix. On assure qu'on le trouve alors à Nevers remplissant les fonctions d'officier municipal. Après la Terreur, il fut chargé de traiter avec l'Espagne et réussit, en 1795, à faire signer le traité de Bâle. En 1799, après le 18 brumaire, le Premier Consul l'envoya, comme ministre plénipotentiaire, à Copenhague puis à Stockholm. Dans son discours de réception en Suède, il aurait laissé pressentir le retour en France du gouvernement monarchique. Aussi fût-il rappelé. Ce n'est qu'en 1807 qu'il fut créé baron et envoyé comme ministre plénipotentiaire en Saxe. Il mourut à Carlsbad le 20 juillet 1811. — Il a composé un grand nombre d'opuscules et s'est rendu éditeur de la correspondance de Voltaire avec le cardinal de Bernis. Ses principaux ouvrages sont : *Correspondance d'un jeune militaire*, 1778, (2 vol. in-12); — *Voyage en Espagne ou Tableau de l'état actuel de cette monarchie*, (3 vol. in-8). Une troisième édition, parue en 1803, porte le titre de *l'Espagne moderne*; — *Mémoires historiques et philosophiques sur Pie VI*, 1798, (2 vol. in-8); — *Histoire de l'empereur Charlemagne*, traduite de l'allemand de Hegewisch, 1801, (in-8); — *Histoire des Flibustiers*, traduit de l'allemand d'Archenholz, 1804, (in-8); — *Agrathocrator*, traduction de l'allemand de Bassetow. Trois de ses fils doivent être cités : 1° Armand-Marc-Joseph, né à Nevers le 27 décembre 1786, militaire des plus distingués; 2° Paul-Charles-Amable, né à Hambourg le 19 décembre 1791, diplomate, pair de France en 1841, sénateur en 1853; 3° Louis-Honoré, né le 29 février 1796, colonel du 1<sup>er</sup> régiment de dragons en 1841.

**BOURGOING (Philippe, baron de)**, fils de Pierre-Prudent-Adolphe de Bourgoing, ancien officier, conseiller général de la Nièvre, puis préfet de Seine-et-Marne, et de Marie-Théomie de Faulon, est né le 22 octobre 1837. Directeur du dépôt d'étalons nationaux de Lamballe (Côtes-du-Nord), le 4 octobre 1852, il devint, peu de temps après, écuyer de

— *De l'imprimeur Jehan Millot*, 1874; — *Deux épisodes de l'histoire des émailleurs de Nevers*, 1876; — *Note sur Imbert d'Anlezy, seigneur de Dumphlun*, 1880; — *Lettres d'affaires du duc de Nivernais*, 1880; — *Mystères et moralités du moyen-âge, joués ou figurés aux entrées des Princes dans la ville de Nevers*, 1880; (1) — *Concordat entre le curé de Saint-Père de Nevers et ses paroissiens, en 1479*, 1880; — *Observations relatives au caveau de la chapelle de N.-D. de Lourdes à la Cathédrale*, 1880; — *Rapport sur l'Inscription romaine découverte à Monceaux-le-Comte, mentionnant les opifices loricari du pays éduen*, 1880; — *L'auteur des fresques de Saint-Pierre de Nevers*, 1880; — *Anciennes marques des boulangers de Nevers*, 1880; — *Notes complémentaires sur l'Inscription romaine de Monceaux-le-Comte*, 1880; — *Examen de quelques documents relatifs à la Cathédrale de Nevers du XI<sup>e</sup> siècle*, 1883; — *Le Dictionnaire de l'ancienne langue française, de M. Frédéric Godefroy*, 1883; — *Des anciens prédicateurs de la ville de Nevers pendant l'Avent et le Carême et de leur rétribution par les échevins et les habitants, 1395-1790*, 1883; — *L'auteur de la méridienne de la Cathédrale de Nevers*, 1883; — *Anciens fondateurs de cloches nivernais ou ayant travaillé dans le Nivernais avant 1790*, 1883; — *Inventaire des meubles précieux de M<sup>or</sup> Arnould Sorbin, évêque de Nevers en 1606 et des biens meubles de Claude Gascoing, bourgeois de Nevers, en 1608*, 1883; — *Les jeux de paume à Nevers*, 1886; — *Notice sur la vie et les œuvres de M<sup>or</sup> Crosnier, vicaire général de Nevers*, 1881; — *La verrerie et les gentilhommes verriers de Nevers avec un appendice sur les verreries du Nivernais*, 1885; nombreuses planches, marques et monogrammes; — *Nécrologie de l'abbé Lebrun, ancien proviseur du lycée*, 1886;

(1) On trouve aussi cet ouvrage avec le titre : *Drames liturgiques et Rites figurés ou cérémonies symboliques dans l'Eglise de Nevers* (Nevers, 1880, in-8°, 92 pages).

— *Le trésor de la Cathédrale de Nevers, ancien inventaire de ses livres, de ses ornements*, 1888; — *Les exercices publics dans le collège de Nevers avant la Révolution*, 1890; — *Faïence d'Apponay et de La Nocle*, 1890; — *Souvenir du pèlerinage de sainte Reine à Alise*, 1890; — *Pourquoi saint Sébastien est-il invoqué contre la peste*, 1890. — Il ne faut pas oublier qu'avec M. Roubet, il a donné : *Les Livres de famille dans le Nivernais*, 1883.

**BOUVEAULT** (Théophile-François-Adolphe), né à Guérigny le 17 septembre 1834, fils de Louis Bouveault, chef de section aux forges de La Chaussade, et de Magdeleine-Caroline Bornet, ancien élève du collège de Nevers puis de l'Ecole des Beaux-Arts (atelier Questel), s'établit comme architecte à Nevers. Président de la Société des Amis des Arts, collectionneur de goût, officier d'Académie, il a exposé aux Salons de Nevers : 1863, *Intérieur de la maison de la Musicienne à Pompéi*, aquarelle; — *Peinture murale d'un tombeau à Pestum, au musée de Naples*, aquarelle; — 1872, *Villa de M. le M. de M...*, à Bernay (Eure); — *Motif d'un carrelage en faïence*, aquarelle; — *Projet de mairie avec école mixte*, dessin pour l'exécution; — *Clocher de Beaumont-la-Ferrière*; — *Surtout de table*, faïence et terre cuite, avec M. Camuzat; — Statuette en terre cuite : *le Printemps*, par Gautherin; — 1873, *Projet de restauration de l'église d'Urzy*, dessins de construction; — *Autel pour l'église d'Urzy*, dessins de construction; — *Projet d'installation d'un hôtel privé dans l'ancienne orangerie de l'hôtel de Rémi-gny*; — *Projet de villa*; — 1874, *Restauration de château*, avant-projet; — *Façade de la maison de M. G..., rue du Commerce, à Nevers*; — 1875, *Construction de l'hippodrome des courses du Clos-Ry, à Nevers*, deux projets; — *Restauration du château de La Grange*, projet de pavillon central; — 1876, *Château de M. J. P., à Pey (Cher)*, photographies; — *Château de M. le baron de B..., à Mouron (Nièvre)*, photographies; — 1877, *Percement de la place*

pouvait payer sa rançon à l'époque convenue, il abandonnerait le comté de Guines au roi d'Angleterre. Ce traité, conclu à l'insu du roi de France, fit soupçonner le connétable de trahison. A peine arrivé à Paris, Raoul fut arrêté le 13 novembre 1350, par le prévôt des marchands, à l'hôtel de Nesle où il demeurait. Trois jours après, sans qu'on daignât au moins parodier les formes juridiques, il eut la tête tranchée en présence du duc de Bourbon, du comte d'Armagnac, du duc d'Athènes, son beau-frère, et d'autres grands seigneurs qui prétendirent avoir reçu de lui l'aveu de ses trahisons. Le comté de Guines fut annexé à la Couronne et les terres de Château-Chinon et de Lormes furent données à Jeanne, sœur de Raoul, épouse de Gauthier de Brienne, duc d'Athènes, qui devint connétable de France en 1356.

**BRIÈRE (Louis-Guillaume)**, marchand-fermier à Pouilly-sur-Loire, exposa sa vie sur la Loire, lors du dégel de janvier 1789, brava les glaces et la tempête pour aller porter secours à des malheureux qui venaient d'être submergés et sauva un grand nombre de personnes. L'année suivante ayant été incendié, il arracha un enfant du milieu des flammes, fit remise à ses fermiers du prix de leurs baux et distribua des farines aux nombreux pauvres de Pouilly, et de Saint-Quentin-des-Marais. Ayant eu connaissance de ces faits, l'Administration départementale prit une délibération, le 14 décembre 1791, portant que « les mémoires des faits généreux du sieur Brière seraient imprimés aux frais du département pour être envoyés des exemplaires à l'Assemblée nationale, au Roi, aux 82 départements, à tous les districts du département de la Nièvre; qu'il sera écrit à la municipalité de Pouilly pour l'engager à déférer une couronne civique au sieur Brière le dimanche anniversaire du jour où il exposa sa vie sur la Loire; que le département fera graver et remettre une médaille avec cette inscription : **A LOUIS-GUILLAUME BRIÈRE, L'HUMANITÉ RE-**

**CONNAISSANTE**, et sur le verso : **DONNÉ PAR LE CONSEIL GÉNÉRAL DU DÉPARTEMENT DE LA NIÈVRE, L'AN III DE LA LIBERTÉ FRANÇAISE; qu'il sera écrit à l'Assemblée nationale pour la prier d'accorder au sieur Brière une indemnité de ses pertes et de ses sacrifices et pour lui représenter que cette indemnité ne peut être moindre de la somme de vingt-cinq mille livres. »** A tout cela il faut ajouter que le sieur Brière avait armé de piques, à ses frais, une compagnie de la garde nationale de Pouilly, donné deux cognées et une oriflamme pour les sapeurs et un drapeau au bataillon de la garde nationale de Pouilly *extra muros*, dont il était le commandant. Les temps ayant changé la municipalité de Pouilly, les nouveaux conseillers refusèrent d'accorder une couronne civique au citoyen Brière, parce que ses belles actions étaient plus que douteuses, que six mariniers avaient avec lui exposé leur vie, que ses autres actions n'étaient pas d'importance à mériter une si grande récompense et que les éloges et la médaille décernés par le département étaient suffisants. L'affaire dormit quelque temps. Dans sa séance du 27 vendémiaire an v (18 octobre 1796), le conseil de Pouilly décida enfin, que le sieur Brière serait invité à se trouver à la prochaine séance publique pour y recevoir des félicitations et l'accolade fraternelle et que les six mariniers qui l'avaient aidé recevraient une lettre de félicitations lorsque le lieu de leur résidence serait connu. Je ne connais pas la fin de cette affaire et n'ai rien appris sur la famille du sieur Brière.

**BRIÈRE (Jacques-Michel-Léonor)**, d'une famille originaire du Calvados, vint à Saint-Benin-d'Azy pendant la Révolution. Il acquit une grande partie de l'ancienne seigneurie d'Azy, s'occupa de métallurgie et d'agriculture et, pour se distinguer des autres Brière, se fit ou se laissa appeler Brière d'Azy. Ce fut vers 1808, dit le marquis de Foudras, qu'inspiré par des sentiments d'utilité publique, il conçut le projet de faire

refleurir la vénerie nivernaise. Il fit venir des Deux-Sèvres des chiens parfaits et un piqueur les valant. Le directeur de ses principales usines, M. Ladrey, fut son compagnon habituel et, en quelque sorte, son lieutenant. Exclusivement homme d'affaires jusqu'à sa première chasse, M. Ladrey se trouva, du soir au lendemain, être un veneur passionné et, chose plus bizarre encore, un veneur expérimenté à force d'instinct. Le registre de ses hauts faits, tenu par M. Ladrey, avec la même ponctualité que les comptes des usines placées sous sa surveillance, présentait, à partir de l'arrivée des chiens vendéens, le total fabuleux de 1.240 loups détruits en quelques années. Si la destruction des loups était une excellente chose, la prospérité des forges était remarquable et voyait alors les fourneaux et les forges de Palliot, de la Gaine, d'Azy, des Gamards, produire annuellement 700 milliers de fonte et 300 milliers de petits fers, et je ne parle pas des forges de M. Brière qui étaient situées sur les communes voisines de Saint-Benin-d'Azy et qui faisaient, elles aussi, vivre un grand nombre de familles. Une des filles de M. Brière d'Azy épousa M. Benoist qui devint, plus tard, Benoist d'Azy.

**BRIFFAULT (François, dit France)**, né à Montigny-aux-Amognes le 5 octobre 1802. Pâtre dans une ferme, il chercha, tout jeune, à l'aide de la terre glaise prise aux fossés de la route, à rendre les animaux qu'il avait sous les yeux. Ses ébauches, très grossières assurément, frappèrent Achille Millien, par leurs qualités peu communes d'observation. Notre poète fit part de ses impressions à ses amis, notamment à Jean Gautherin qui demanda à emmener Briffault. Malheureusement le nerf de la guerre manquait et il fallut attendre que le Conseil général de la Nièvre vota la modeste subvention qui devait assurer la subsistance du futur sculpteur. Enfin Briffault put commencer son apprentissage chez Gautherin. Ses progrès furent

rapides et dès 1800, il exposait au salon des Champs-Élysées un buste de son maître qui, peu après, était emporté d'une façon si imprévue. Briffault entre alors chez Chapu qui, à son tour, disparaît brusquement. Baffier se charge de continuer l'instruction de Briffault qui s'adonne de préférence à la sculpture des animaux, bien qu'il soit devenu un fin et adroit ciseleur sur étain. Il a exposé au salon des Champs-Élysées : 1800, *Jean Gautherin*, buste; — 1801, *La Mère de l'Auteur*, buste; — 1802, *Vache au pré*; — Et au salon du Champs-de-Mars : 1803, *Portrait de M<sup>lle</sup> F...*, buste plâtre; — 1804, *Le Veau au crapaud*; — 1805, *La Truie aux champs*; — *Vache au pré*; — *Stop, chien aux écoutes*; — 1800, quatre bas-reliefs plâtre représentant des chiens.

**BROC (Guillaume du)**, fils de François, seigneur du Nozet, et de Claudine Olivier, est né au château du Nozet, vers 1565. Elevé à l'Université d'Avignon, il embrassa l'état ecclésiastique. Le 5 août 1597, il fut nommé abbé commendataire d'Aumale, au diocèse de Rouen. En 1607, il est dit référendaire de l'une et de l'autre signature de N. S. P. le Pape, c'est-à-dire prélat de la cour de Rome rapportant les causes soit de justice, soit de grâce. Il devint auditeur de Rote pour la France à Rome en mars 1613. Trois ans après, le 22 septembre 1616, le roi porta de 3.000 à 6.000 livres ses appointements d'auditeur de Rote, en récompense des services signalés qu'il lui rendait dans les affaires les plus importantes. Il avait été autorisé, le 28 février précédent, à résigner quand il le voudrait son abbaye d'Aumale en faveur de son neveu Edme du Broc, ce qu'il fit en même temps qu'il était nommé abbé commendataire de Fontainejean, près Montargis; quelque temps après il céda ce dernier bénéfice à son neveu Achille du Broc. Il devient ensuite archevêque de Séleucie et vice-légat d'Avignon (1621-1623). Se trouvant malade, il donna sa démission d'auditeur de

Rote en 1626 et se faisait remplacer par son neveu Edme du Broc. Il avait, du reste, fait son testament le 2 juillet 1624, mais il ne dut pas mourir avant 1631. Ses décisions en plusieurs matières de droit ecclésiastique furent imprimées à Rome en 1668, sous ce titre : *Decisiones bonæ memoriæ Reverendissimi Patris Domini Guylielmi Dunozei, archiepiscopi Seleuciensis, sacræ Romanæ Rotæ auditoris.*

**BROC DE SEGANGES** (Georges-François-Louis du), né à Moulins-sur-Allier le 14 avril 1808, était fils de Jean-Charles-Eléonor du Broc de Seganges, né à Saint-Saulge le 6 mars 1769, et de Magdeleine-Constance Noël. Il entra à l'École de Saint-Cyr en 1826, fut sous-lieutenant au 40<sup>e</sup> régiment d'infanterie en 1828, lieutenant en 1832. Il démissionna en 1838 et s'occupa d'archéologie et d'histoire. En 1848, il est correspondant du Ministère de l'Instruction publique. Il devient conseiller de préfecture de la Nièvre en 1852, puis secrétaire général du même département en 1853. Fait chevalier de la Légion d'honneur le 14 août 1867, pour sa retraite, il se retira à Moulins-sur-Allier, abandonnant la conservation des musées de Nevers, à laquelle il avait été appelé dès 1856. Il fut nommé officier d'Académie le 8 août 1877, et mourut à Moulins le 30 avril 1885, ayant publié : *La Faïence et les Emailliers de Nevers* (Nevers, 1863, in-8°, 21 planches, la plupart coloriées); — *Souvenirs de famille* (Moulins, 1868); — *Notre-Dame de Moulins, guide historique, archéologique et iconographique à travers la Cathédrale* (Moulins et Paris, 1876, in-12); — *Règles de perfection, aperçu de la doctrine chrétienne, extraits de l'italien dom Riva* (Moulins, 1876, brochure); — *Les saints Patrons des corporations et protecteurs spécialement invoqués dans les maladies et dans les circonstances critiques de la vie.* Cet ouvrage, publié après la mort de l'auteur, à Paris, 1887, est composé de deux gros volumes in-8° de plus de 600 pages chacun. M. du Broc avait donné dans les bulletins de la Société nivernaise : *Les actes*

*de baptême des enfants de Charles de Gonzague et d'Adam Billault; — Mission diplomatique confiée par Louis XIII à François du Broc du Nozet; — Pièces sur Fouché.* — M<sup>me</sup> du Broc, née de Givodan, a publié les études suivantes : *les Balances du bon Dieu* (Nevers, Bégat, 1862); — *les Soirées du père Laurent; — la Marguerite de San-Miniato; — la branche de Rumex; — Serviteurs d'autrefois, domestiques d'aujourd'hui; — une Maison de correction* (impression de Desrosiers, à Moulins).

**BROTIER** (Gabriel), né à Tannay, le 5 septembre 1723, était fils de Pierre Brotier, procureur, et de Gabrielle Dufour. Il entra chez les Jésuites de Paris le 19 janvier 1740 et fut fait bibliothécaire du collège Louis-le-Grand en 1756. Il acquit, autant par son travail que par la facilité de son esprit, une immense variété de connaissances. A l'exception des mathématiques, auxquelles il s'appliqua fort peu, il savait l'histoire naturelle, la chimie, la médecine et connaissait à fond les usages de l'antiquité, la numismatique, etc. Toutes les langues mortes lui étaient familières, ainsi que les principales langues de l'Europe. Il fut nommé associé à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres le 2 décembre 1780 et mourut à Paris le 12 février 1789 laissant inachevée une histoire du Nivernais. Il avait donné tous ses soins à une édition, très recherchée, de *Tacite*, dans laquelle il a montré le goût le plus pur et une profonde érudition (Paris, 4 vol. in-4°, 1771, et 7 vol. in-12, 1776, chez L.-F. Delatour). On lui doit aussi une édition très estimée de *l'Histoire naturelle de Pline l'Ancien*, (Paris, Barbou, 6 vol. in-12), et cinq livres des *Fables de Phèdre*, avec des notes, des suppléments et un parallèle des fables de La Fontaine; une édition des *Jardins de Rapin*, à la suite de laquelle il a mis une *Histoire des Jardins* écrite en latin avec beaucoup d'élégance. On assure qu'il laissa un poème en vers latins sur Tannay et ses environs, mais on ignore

ce qu'il est devenu. On a encore de lui : *Vita clarissimi viri de la Caille*. Il a aussi travaillé à la nouvelle édition des *Lettres édifiantes*. Ses *Paroles mémorables* ont été publiées par son neveu A.-C. Brotier, à Paris, chez J.-G. Mérigot, 1790. — On cite de lui ce propos : « On se plait à célébrer ce qui est le plus défendu. Ce n'est pas une raison de laisser impunie l'impudence d'un écrivain. Le despotisme abrutit les esprits; la liberté leur donne de l'énergie; mais la licence les corrompt; et si elle n'est réprimée par les lois les plus sévères, elle dégénère en atrocités et en scélératesses. »

**BROTIER (André-Charles)**, neveu du précédent et fils de Pierre, dit Pierre-Gabriel, bourgeois, et de Marie Bogne, naquit à Tannay le 22 mai 1751. Il fit ses études à Sainte-Barbe et embrassa l'état ecclésiastique. Bon littérateur, excellent botaniste et mathématicien distingué, il fut chargé d'enseigner les mathématiques à l'Ecole militaire. Après la Révolution, il vécut à l'écart. Pendant le Directoire, avec Berthelot, de la Villehurnois, Duverne de Presle, dit Dunan, Poly et autres, il tenta d'organiser des bandes de chouans à l'instar de celles qui parcouraient la Vendée, et de corrompre les chefs de l'Ecole militaire. Trahis par Duverne de Presle, affirment les uns, dénoncés, disent les autres, par le commandant Malo, du camp de Grenelle, auquel ils s'étaient adressés, les conspirateurs furent arrêtés. Leur procès fut instruit par le conseil de guerre permanent

de la 17<sup>e</sup> division militaire. Condamné à mort avec ses complices pour le crime d'embauchage et de conspiration, sa peine fut commuée en dix ans de détention et il fut transporté sur les bords du Sinnamari (Guyane française), le 19 fructidor an v (5 septembre 1797) et mourut dans ces contrées néfastes le 12 septembre 1798. On lui doit la publication de trois ouvrages de son oncle : 1<sup>o</sup> Edition des *Œuvres morales de la Rochefoucauld*, contenant ses maximes, ses premières pensées, ses réflexions, etc. (1789, in-8<sup>o</sup>); — 2<sup>o</sup> *Paroles mémorables* (1790, in-8<sup>o</sup>); — 3<sup>o</sup> *Le Manuel d'Epictète*, nouvellement traduit du grec, précédé d'un discours sur la vie et la morale d'Epictète, an II. Il a fourni la traduction d'*Aristophane* à l'édition du *Théâtre des Grecs* de Brumoy, 1785. Il a travaillé à l'*Année littéraire* et rédigé le *Journal général de France*, en 1791.

**BUSSIÈRE (Louis-Charles-Edmond)**, né à Nevers le 4 mai 1806, fils de Louis-Charles, marchand épicier, et de Marie-Anne Milet, avait un goût prononcé pour les arts, mais, sur le désir de ses parents, il entra dans le commerce. Après quelques années sa vocation l'emporta et, pour ne pas contrarier son père, il transigea entre l'art et le commerce et se fit lithographe. Son talent se révéla dans l'*Album du Nivernais*. Malheureusement, il mourut le 26 novembre 1841, à Nevers, trop tôt pour voir finir l'œuvre qu'il avait commencée et qui mérite d'être admirée.

## C

\* **CALLOT**, de Nevers. En vendémiaire an II, et dans l'an III, il fait partie du district de Nevers avec le titre de procureur syndic, agent national. On trouve à la bibliothèque de Nevers les brochures suivantes qui le concernent : *Arrêt de mort rendu par le Tribunal souverain de la raison et de la philosophie contre les prêtres, s'il en reste encore, rédigé par le sans-culotte Mucius Callot et par lui prononcé à la Société populaire, séante à Nevers, le premier décadi frimaire, l'an II de la République, une et indivisible (novembre 1793)*; — *Réponse au libelle diffamatoire publié par Gounot, dirigé contre l'Administration du district de Nevers et plus particulièrement contre Callot, agent national du district, an III (20 janvier 1795)*. Dans cette réponse, il dit qu'il n'est ni riche, ni aisé, malgré quatorze ans d'établissement, ayant commencé son commerce avec dix mille livres.

**CANTONNET (Adolphe)**, fils d'Auguste Cantonnet, percepteur, et d'Eugénie Thirault, fit son droit, puis devint avoué à Cosne. Pendant les dernières années de l'Empire, il fut un des rédacteurs de *l'Impartial du Centre*, fondé à Nevers par M. Cyprien Girerd. Après le 4 septembre 1870 il fut nommé préfet de l'Allier et trouva, en arrivant à Moulins, un autre préfet nommé en même temps que lui. Il fut alors appelé dans l'Indre d'où il alla dans les Basses-Pyrénées puis dans le Rhône, 11 août 1872. Il fut décoré par M. Thiers. — Vers le 25 avril 1873 il quitta Lyon et l'Administration à la suite d'affaires

encore inexplicées. Depuis, le silence le plus complet s'est fait sur M. Cantonnet qui ne manquait pas de mérite. On prétend qu'il est actuellement directeur du personnel à la Compagnie des Tramways, à Paris.

**CAQUET (François)**, né à Charrin en 1857, entra en 1876 à l'École forestière et en sortit avec le grade de garde général des eaux et forêts. Il ne tarda pas à se faire mettre en disponibilité pour étudier le droit à Paris. Il s'occupa de littérature et d'agriculture, et collabora à la *Gazette du Village*, à *l'Echo forestier*, à la *Science pour tous*, au *Monde de la Science*. Il est devenu officier de l'Instruction publique et du Mérite agricole. Il a publié : *Vade-mecum du forestier* (Paris, 1883, in-12); — *Éloge de Lamartine* (Nevers, imprimerie nivernaise, broch. in-12); — Nouvelles : *Angèle*; *l'Oncle Thomas*; *Cousine Pulchérie* (Nevers, imprimerie nivernaise, 1892, in-16); publié sous le nom de Félicien Lapprat, etc. Ajoutons qu'en février 1882 et mars 1884, le Ministre de l'Agriculture lui a confié des missions forestières en Italie et en Espagne, qu'il est membre de la Chambre consultative d'agriculture de Nevers et qu'il est rédacteur en chef des publications mensuelles suivantes : *La Revue des Agriculteurs français*, la *France forestière*, la *Science pour tous*, la *France sportive*, *l'Agriculture coloniale*.

**CARPENTIER (Jacques)**, seigneur de Marigny, fils de Jean et d'Anne Roux, a pu naître vers 1610, au château de Marigny,

paroisse de Jaugenay. Il cultiva les lettres et voyagea beaucoup, notamment en Italie, en Allemagne, en Suède et en Angleterre. En Suède, il devint gentilhomme de la reine Christine. En Angleterre, il rencontra les Carpentier d'Huntington qui lui firent obtenir du roi Charles II le titre de baronnet. Depuis, il embrassa l'état ecclésiastique qui convenait fort peu à ses goûts mondains mais qui lui permit d'obtenir quelques bons bénéfices et de vivre en joyeux épicurien. C'est ainsi que nous le trouvons prieur de Sessy-les-Bois, Saint-Malo, Coche et Vielmanay. Dévoué au cardinal de Retz, il est mêlé à toutes les intrigues et à toutes les galanteries de la Fronde dont il se fit le chansonnier. Il avait l'esprit vif et délié mais plaisant et malin et accabla d'épigrammes le cardinal Mazarin. Après la mort du cardinal de Retz, il passa au prince de Condé qu'il suivit, en 1652, en Flandre où son humeur ne resta pas au-dessous des joyeusetés fort décolletées du quartier général. On raconte qu'ayant trop plaisanté, à Bruxelles, sur les amours d'un gentilhomme, il fut attiré dans un bois où des valets le bâtonnèrent. Il fut obligé de rire de sa mésaventure. Sa langue le mit souvent dans de mauvais pas dont il sut se tirer sans grands dommages. Il fut l'ami d'Adam Billault, ce qui doit lui faire pardonner bien des choses. Le 2 octobre 1654, qualifié de conseiller du roi et maître ordinaire de sa maison, il vendit sa terre et seigneurie de Marigny à Claude Challemeux et à Antoinette Brisson, sa femme, moyennant 24.000 livres et deux chevaux de service. Il mourut à Paris, en 1670, d'une attaque d'apoplexie. Ses œuvres, peu nombreuses, sont oubliées; ses lettres et ses vers furent imprimés à La Haye en 1658 (in-12). Il faut citer particulièrement le poème : *Pain bénit de M. l'abbé de Marigny* (s. l., 1673, in-12 de 34 pages), violente satire dirigée contre le clergé de l'église Saint-Paul de Paris, les marguilliers et les principaux fidèles de la Fabrique, et qui lui attira des coup de canne.

**CASSIER (Jean-François)**, né à Château-Chinon le 4 janvier 1721, du mariage de François Cassier, marchand, avec Françoise Breugnot. Gillet dit qu'il fit d'excellentes études, au collège d'Autun, sous le célèbre grammairien Bazot. Il entra ensuite au séminaire d'Autun. Il débuta, comme curé, à Saint-Maurice-les-Saulge et fut ensuite pourvu de la cure de Saint-Sulpice par l'évêque de Nevers, le 20 novembre 1749. Il prit possession de cette cure le 17 janvier 1750 et tint fort bien les registres de l'état civil jusqu'au 30 octobre 1759, époque à laquelle il devint curé de Prémery. Dès 1757, il collabora au *Mercure de France*. Il fut chargé, dit-on, de l'éducation de Louis-François-Joseph de Bourbon-Conti, comte de La Marche, né le 1<sup>er</sup> septembre 1724, fils de Louis-François et de Louise-Diane d'Orléans. Si ce fait est exact, il n'a pu avoir eu lieu qu'avant 1749, car l'abbé Cassier resta à Saint-Sulpice jusqu'en 1759 et, à cette époque, le comte de La Marche avait vingt-cinq ans. Quoiqu'il en soit, l'abbé Cassier fut chanoine de Melun. On lui a souvent attribué le poème de la *Roussillonade* dont l'abbé Lenoble, curé de Roussillon-en-Morvand, en 1743 et 1744, est l'auteur. Il n'a fait que d'y apporter quelques variantes. Du reste, ce poème parut dans le *Mercure de France*, en 1769, sous le nom de l'abbé Lenoble, treize ans après sa mort, et alors que l'abbé Cassier collaborait au *Mercure*. Il mourut à Nevers et fut inhumé en cette ville le 19 septembre 1772.

**CAUMEAU (Jules)**, né à Cosne, le 12 avril 1855, était fils de Louis Caumeau, cultivateur, et d'Anne-Louise Bernard. Il est parti des derniers rangs pour arriver aux premiers par la persévérance de la volonté et l'opiniâtreté du travail. Sorti de l'école primaire à douze ans, il continua seul son instruction par la lecture et la fréquentation des écoles du soir. Au régiment, il composa *Le petit Soldat*, chant vibrant de patriotisme et devenu populaire. A Paris, il s'occupa de

politique, et devint membre du Conseil municipal dont il fut, pendant une période, vice-président. Par son travail, son jugement droit et sa grande honnêteté, il a toujours été à la hauteur de cette situation. Quand arriva l'aventure boulangiste, il fut l'un des chefs du parti socialiste qui lutta avec le plus de vigueur et de succès contre la tentative de dictature. Il passait pour être quelque peu farouche, mais, dans l'intimité, il était plein de simplicité, de bonhomie, d'amabilité. Il est mort jeune, en février 1896, et fut inhumé à Cosne où de magnifiques funérailles lui furent faites.

\* **CAYROL (Louis-J. de)**. Ancien commissaire des guerres, député de la Nièvre en 1820, littérateur et érudit, était membre de l'Académie d'Amiens.

**CHABANNES (Jean de)**, fils de Geoffroy, seigneur de La Palice, Vandenesse et autres lieux, et de Charlotte de Pric, a dû naître vers l'an 1475. Surnommé *le Petit Lion*, il contribua, en 1515, au succès de la bataille de Marignan, défendit glorieusement la ville de Côme, en 1521, contre Pescaire, se distingua à l'affaire de La Bicoque, 1522, et fut tué, ainsi que Bayard, à la retraite de Rebec, près de Romagnano, 1524. Ne laissant pas de postérité, ses biens passèrent à son frère Jacques.

**CHABANNES (Jacques de)**, frère du précédent, toujours en Italie sous Charles VIII, Louis XII, François I<sup>er</sup>, il fut nommé maréchal de France en 1515 et fut tué dix ans après, à la bataille de Pavie, livrée contre son avis. Il avait pris possession des terres de Vandenesse et dépendances le 8 juillet 1524 et n'eut pas le temps de s'en occuper.

**CHABROL-CHAMÉANE (Antoine-Joseph de)**, venu d'Auvergne dans la Nièvre par suite d'attaches de famille, était fils de Gaspard-Claude-François de Chabrol, qui fut créé

comte par Louis XVIII, le 13 septembre 1814 disent les uns, le 27 janvier 1816 disent les autres. Il fut maire de Nevers en 1810, conseiller général de 1811 à 1830, élu député de la Nièvre en 1818, 1822 et 1824. La ville de Nevers a donné son nom à l'une de ses places.

**CHAILLOU DES BARRES (Claude-Etienne)**, fils de Nicolas Chaillou, maître de forges à Sauvages, et de Louise Chambrun, naquit le 6 juin 1784 au château de Sauvages et fut baptisé le lendemain en l'église de Beaumont-la-Ferrière. En l'an XIII (1805), il fut nommé auditeur du Conseil d'Etat. L'année suivante, il épousait M<sup>lle</sup> Nompère de Champagny, fille du duc de Cadore, ministre de Napoléon I<sup>er</sup>. Après la campagne de Prusse, il fut nommé intendant de la Basse-Silésie et se fit remarquer par une administration sage et habile. Rentré en France en 1808, il fut nommé préfet de l'Ardèche en 1810 et chevalier de la Légion d'honneur. Révoqué en 1814, il fut appelé à la préfecture de la Creuse pendant les Cent-Jours. Destitué en 1815, il rentra dans la vie privée et s'installa au château des Barres (Yonne). Il faut croire qu'il ne porta pas ombrage à la Restauration, car une ordonnance royale du 20 mars 1816 lui permit d'ajouter à son nom celui de des Barres. En 1819, il publia un mémoire sur les *Moyens de prévenir la disette en France*. Quatre ans après il faisait représenter à l'Opéra *Lasthénie*, dont Hérold fit la musique et qui eut vingt-cinq représentations. Il fonda ensuite le *Mémorial de l'Yonne*, journal qui dura quelques années. Pendant le gouvernement de Juillet, il devint conseiller général de l'Yonne, officier de la Légion d'honneur et baron. Il créa l'*Annuaire historique et statistique de l'Yonne* et aida à la formation de la Société des sciences historiques de l'Yonne, dont il fut le président jusqu'à sa mort, arrivée à Paris, le 22 août 1857. On lui doit encore : *l'Abbaye de Pontigny* (Paris, 1844, 1 vol. gr. in-8°, figures hors texte); — *Les châteaux*

*d'Ancy-le-Franc, de Saint-Fargeau, de Chastellux et de Tanlay* (Paris, 1845, 1 vol. in-4°, planches hors-texte sur chine).

\* **CHAMBRUN (Hugues-Cyr)**, était ancien échevin et fermier à l'Eminence, près Donzy, quand il fut élu, le 25 mars 1789, suppléant du Tiers aux Etats généraux pour le bailliage du Nivernais et Donzinois. Il ne fut pas appelé à siéger. Il devait être le beau-père de Gabriel-Pierre Sallé, docteur en médecine, et de Nicolas Chaillou de Minerotte, avocat.

**CHAMBRUN DE ROSEMONT (Adolphe-Laurent)**, voyagea en Italie en 1852. A publié dans les bulletins de la Société nivernaise des Lettres, Sciences et Arts : *Poésies nivernaises du XVI<sup>e</sup> siècle*; — *Dernier soupir de la belle Marie de Gonzague*; — *Plusieurs pamphlets sur le siège de La Charité, en 1577*; — *Rapport sur le cimetière de Saint-Benin-d'Azy*; — *Lettre autographe de Marie de Médicis, régente de France à Charles I<sup>er</sup> de Gonzague, duc de Nevers*.

**CHAMBRUN DE ROSEMONT (Arthur)**, érudit et philosophe croyant, mort en janvier 1892. On lui doit : *Etudes géologiques sur le Var et le Rhône pendant les périodes tertiaire et quaternaire*; — *Essai d'un commentaire scientifique de la Genèse* (Nevers, Michot, 1883, in-8°); — *Origine de l'homme* (Nevers, Michot, 1891, in-8°). Il a donné à la Société nivernaise : *Récits et impressions de voyage au XVI<sup>e</sup> siècle*; — *Montaigne en Suisse, en Allemagne et en Italie*; — *Objets antiques à Lurcy-le-Châtel*.

**CHAMBURE (de)** (Voir Pelletier).

**CHAMPLATREUX (de)** (Voir de La Ferté Meun).

**CHAMPROBERT (de)** (Voir Pierre).

**CHANDIOUX (Jean)**, fils de Gilbert, forgeron, et de Stéphanie Bouillot, est né à Luzy le

21 mars 1849. Il alla fort jeune à Paris pour apprendre le métier de marchand crépin (vente des cuirs à l'usage des seuls cordonniers), fréquenta les réunions publiques et se trouva, plus tard, mêlé aux affaires de la Commune. Condamné, il fut amnistié et vint s'établir à Luzy où, à côté de son commerce, il eut une petite imprimerie. Il devint successivement conseiller municipal, maire, député en 1889, conseiller général en 1892. Il a été réélu député en 1898.

**CHANDON (Jean de)**, fils de Robert de Chandon, avocat du roi au bailliage de Mâcon, naquit le 30 mai 1535. Il fut envoyé à Paris à l'âge de sept ans. A quinze ans il étudia le droit à Toulouse, puis à Bourges et, en 1554, il prêta serment d'avocat au Parlement de Paris. Peu après, n'ayant pas un seul poil de barbe, il est pourvu d'un office de conseiller au Présidial de Lyon. Il laisse bientôt cette charge pour retourner à Paris, où il s'exerce à consulter les affaires de ses amis, et se hasarde enfin à plaider. En 1566, il est chargé des affaires du duc de Nevers « qui étoient grandes tant de son chef que de celui de Madame son épouse. » C'est pendant qu'il s'occupait de ces affaires, qu'il adressa au duc un *Traité des droits appartenant à la maison de Nevers, ès-duchés de Brabant, Limbourg et ville d'Anvers*, où se trouvent les protestations de Jean, comte de Nevers, lorsqu'il dut renoncer à ses droits sur le Brabant et Limbourg, et les lettres de Louis XI, pour relever le comte des renonciations qu'il avait passées de force. (1) Outre deux voyages en Flandre, Chandon en fit un autre à la Cour, en 1571, au sujet d'un grave procès que la maison de Nevers avait contre un secrétaire de l'empereur Charles V. En 1574, il retourna en Flandre. Trois ans après, le duc de Nevers, sans le prévenir, lui fit obtenir un office de maître des requêtes ordinaire

(1) Ce traité ou discours fut imprimé à Paris en 1561, petit in-4°.

de l'hôtel et lui fit expédier ses lettres au commencement de janvier 1578. Toutefois, le roi lui permit de rester chef du Conseil de la maison de Nevers. En 1587, il devient président au Grand Conseil, et se trouve ensuite mêlé *aux troubles d'alors*. Il sort de Paris, va trouver le roi à Chartres, puis gagne une maison que sa femme, Madeleine Filleul, possédait en Beauce. Ayant appris que le roi avait pris le chemin de Rouen, il se rend dans cette ville et suit la Cour à Blois. Or, pendant qu'il s'occupait des affaires du duc de Nevers, il avait eu deux ou trois grands différends à démêler avec le duc de Guise qui le surveilla. S'ennuyant, dit-il, à Blois, de voir le désordre qui y était, il part pour Nevers. Les Ligueurs l'arrêtent à Nérondes et le conduisent à Benegand (Banegon). Grâce à l'intervention des honorables de la ville de Nevers et à la faveur du duc, il fut mis en liberté, perdant toutefois son argent et ses bagages. Il reste quelques jours à Nevers qu'il quitte, sur l'ordre du roi, pour aller voir si Mâcon, Vienne et Lyon tenaient pour lui. Il arriva trop tard à Mâcon, qui était occupé par le duc de Nemours, et d'où il dut déguerpir au plus vite et gagner sa maison de la Montagne, paroisse de Saint-Honoré, qu'il venait d'acquérir sur Guillaume de Grandrye. Le duc de Nevers se trouvant à Decize, il va le voir puis se dirige à Nevers où il resta trois ou quatre mois à travailler pour le service du roi. En novembre 1588, il se dirige sur Blois. Pendant ce temps, sa maison de Paris avait été pillée et plusieurs gros sacs de la maison de Nevers contenant les procès d'Alençon et d'Armagnac furent jetés au vent, etc. De 1589 à 1591, il est à Tours avec tout le Conseil que le roi fit alors venir à Mantes. Henri IV le reçut bien et le nomma peu après premier président de la Cour des Aides, charge qu'il exerça, à Chartres, jusqu'en 1594, époque à laquelle Paris ayant fait sa soumission, toutes les compagnies durent rentrer dans cette ville. D'octobre 1596 à la fin de janvier 1597, il est à Rouen à l'Assemblée, ordonnée

par le roi, des premiers présidents de toutes les Cours. En 1598, estimant qu'ayant travaillé cinquante ans, dont trente en des charges considérables, il pouvait se reposer; il abandonna sa première présidence à la Cour des Aides à son gendre, Christophe de Sève, et se retira en sa maison de la Montagne « où il se plaisait fort. » La vieillesse s'accroissant, il voulut revoir Mâcon, où il mourut après avoir testé, le 15 juin 1610.

**CHANTECLAIR (Jean-Baptiste)**, né à Ainay-le-Vieux (Cher) le 3 septembre 1772, s'engagea le 11 octobre 1791, au 1<sup>er</sup> bataillon de la Nièvre. Il fait les campagnes de 1792-93, est blessé à la tête d'un éclat de bombe au siège de Valenciennes, le 18 juin 1793, devient caporal le 7 septembre suivant, puis sergent le 18 fructidor an II (6 septembre 1794). On le trouve à l'armée du Nord jusqu'en l'an V. Il est en Italie de l'an VI à l'an IX, est blessé à la cuisse droite d'une balle au passage du pont Saint-Michel en Piémont. En 1800, il est en Egypte et blessé d'une balle au bas-ventre au siège de Saint-Jean-d'Acre. Nommé sergent-major le 12 fructidor an XII (30 août 1804), il est sous-lieutenant le 26 janvier 1807. A la Grande armée, 1808 à 1811, il est fait lieutenant le 28 novembre 1809. Blessé d'un coup de feu au cou le 15 août 1810, à l'affaire de Limarès, il est nommé chevalier de la Légion d'honneur le 15 décembre 1810. Le grade d'adjudant major lui avait été donné huit jours avant. En 1812, il est en Espagne, reçoit un coup de feu au bassin le 22 juin 1812, à Salamanque et est réformé. Après une carrière militaire si bien remplie, il se retira d'abord à Montaron où il se maria, puis à Decize où il n'a laissé que de bons souvenirs.

**CHANTECLAIR (Mathurin-Victor)**, fils du précédent et d'Edmée Pougault, est né à Montaron le 5 octobre 1821. Élève du collège militaire de La Flèche le 29 septembre 1832, il entra à l'École spéciale militaire le 28 novembre 1840 et devint élève d'élite le 30 avril

sur *Alise Sainte-Reine*, avec deux planches; — *Fragment d'inscription à Saint-Honoré*; — *Etude archéologique sur les sources thermales de Saint-Honoré*; — *Lettres sur des objets romains*. Il avait publié, en 1854, une intéressante brochure de trente-quatre pages intitulée : *Considérations sur l'extinction de la mendicité* (Autun, Dejussieu et Villedey). Avec le docteur Colin, il a donné : *Saint-Honoré-les-Bains, guide médical et pittoresque* (Moulins, Desrosiers, 1865, gravures hors texte et dans le texte). Toute la partie « Promenades au Morvan, » est de lui, et est remplie d'attrayantes anecdotes. M. Charleuf est mort en 1867.

**CHARMA (Antoine)**, né à La Charité-sur-Loire, le 27 nivôse an ix (15 janvier 1801), était fils de Noël Charma, boulanger, et de Marie Blanchon. Il commença ses études au collège de La Charité, où chaque année scolaire le couvrit de lauriers. En 1814, le recteur de l'académie de Bourges lui adressa « pour récompense de ses succès, le brevet de la décoration du Lys. » Un maître de pension de La Charité, M. Maze, frappé des dispositions du jeune Charma, le prit chez lui et après lui avoir fait faire sa seconde, donna à ses parents le conseil de l'envoyer à Paris. Il fut admis au collège Bourbon, et prit aussitôt rang parmi les meilleurs élèves de sa classe. En philosophie, il obtint tous les succès possibles. Sa *Dissertation sur l'Immortalité de l'âme* eut les honneurs d'une lecture publique à la distribution des prix et les félicitations de M. Laromiguière qui annonça, le 30 novembre 1820, à l'auteur, sa nomination à l'Ecole normale. Le conseil municipal de La Charité lui décerna un prix, d'une valeur de 100 francs, composé de plusieurs volumes, sur la couverture desquels on avait fait frapper, d'un côté les armes de la ville, et de l'autre, cette inscription : URBS CARITAS A CHARMA — GAUDET GLORIA NATI LAURISQUE, 1820. V<sup>te</sup> DE LAPORTE, MAIRE. — Admis à l'Ecole normale, Charma se destina à la philosophie

et devint bientôt le premier élève de l'école. Peuplée de jeunes gens aussi ardents à l'étude qu'énergiques dans leurs opinions, l'Ecole normale parut un foyer dangereux pour le gouvernement. M. de Villèle la licencia. Peu après, on dressait la liste des élèves qui pouvaient être placés et de ceux qui devaient être abandonnés. Charma fut du nombre des proscrits. Il donne alors des leçons particulières et, chose digne d'être remarquée, il les donna dans les meilleures maisons de Paris, chez le prince Dolgorouki, chez le prince Charles de Beauveau, chez le marquis de La Grange, chez le peintre Steuben, etc. Entre temps, il travaille pour lui et se fait recevoir licencié, août 1823. Il vécut ainsi jusqu'en 1830, année dans laquelle il fut reçu agrégé de philosophie. M. Cousin, qui avait de l'affection pour lui, le pria d'accepter la chaire de philosophie à la Faculté des lettres de Caen. Avant d'arriver à son poste, il était signalé au clergé comme dangereux. Il ouvrit son cours de philosophie dans les premiers jours de janvier 1831, et le 4 août suivant, il était reçu docteur avec deux thèses remarquables, l'une latine, sur le but des beaux-arts, était dédiée à son père et à sa mère; l'autre française, sur le langage, était dédiée à M. Maze. Les leçons qu'il donna de 1831 à 1834, n'ont été ni écrites ni publiées; elles ne lui attirèrent pas moins mille critiques, mille tracasseries, mille accusations d'athéisme, de matérialisme, d'éclectisme. Il combattit toutes ces calomnies avec l'énergie d'un talent robuste et la vigueur d'une conscience droite. Quelques-unes des pages qu'il écrivit pour sa justification ont été insérées dans la *Revue de la Nièvre* (6<sup>e</sup> livraison, juin 1842, p. 257 et suivantes.) Après la publication de son livre *Leçons de philosophie sociale et de logique*, il fut accusé, spécialement par l'*Univers*, d'être anti-religieux, anti-social, mauvais citoyen, et cependant, M. de Salvandy, ministre de l'Instruction publique, le félicita sur cet ouvrage par une lettre du 7 mars 1839. Il se présenta, sans se déranger, dans la Nièvre, aux élections

du 31 mai et la proscription des Girondins. Allant toujours en avant, il abandonne Camille Desmoulins, Danton et les Cordeliers comme trop modérés. On prétend qu'il fut l'auteur de la triste déposition d'Hébert contre Marie-Antoinette. On ne doit pas oublier cependant qu'il fit prendre par le Conseil général de la commune de Paris une grande quantité de mesures d'hygiène et d'humanité, et qu'il obtint la suppression du fouet dans les écoles, qu'il fit réglementer la prostitution et la répression des étalages obscènes. D'un autre côté, il faisait interdire aux ministres de tous les cultes d'exercer leurs fonctions hors des temples. Enfin, il fut l'un des organisateurs du culte de la Raison et provoqua l'enlèvement des statues des rois et des saints du grand portail de l'église Notre-Dame. Les Hébertistes, attaqués à leur tour, furent arrêtés le 13 mars 1794 et, ce jour même, Saint-Just, nivernais aussi, accusa Chaumette qui renia les Hébertistes et put échapper à leur proscription. Mais peu après, Anaxagoras fut enfermé au Luxembourg. Mis en jugement, il fut condamné et exécuté le 24 germinal an II (13 avril 1794), à quatre heures du soir. On a de lui : *Compte-rendu, par Anaxagoras Chaumette, à ses concitoyens de Paris* (1793, 16 pages, in-8°), contenant des détails sur sa mission à Houdan, Caen, Trouville, etc. ; — *Discours sur l'abolition de l'Esclavage, au nom de la commune de Paris* (an II, in-8° de 42 pages), vignette représentant un nègre chargé de chaînes, à genoux et les mains jointes ; — *Mémoires sur la Révolution du 10 août 1792*, avec une introduction et des notes de F.-A. Aulard (Paris, 1893, 1 vol. gr. in-8°, 67 pages). Ses Mémoires restés inédits sont : *Situation de la France en juin 1792* ; — *Journée du 20 juin et ses suites* ; — *Fête du 14 juillet 1792* ; — *Nuit du 9 au 10 août* ; — *Journée du 10 août*.

**CHAUVELIN** Germain-Louis, que bon nombre de biographes font naître à Moulins-Engilbert en 1570, ne figure pas sur les regis-

tres de l'état civil de cette ville. Peut-être trouverait-on sa naissance à Ougny ou à Châtillon. Philibert Chauvelin, curé de Moulins-Engilbert de 1570 à 1597, année de sa mort, avait pour frère Guillaume Chauvelin, marchand au même lieu, dont les fils s'intitulèrent sieurs de La Leuf et de Blanzay. L'un d'eux, Pierre Chauvelin, fourrier ordinaire des écuries du roi, sieur de La Leuf, passe pour être le grand-père de Germain-Louis, que d'autres biographes font sortir d'une autre famille. Il n'est pas sans intérêt de remarquer que deux Chauvelin occupaient à la même époque un certain rang dans notre pays. L'un, Alexandre, était trésorier et receveur général des finances de la duchesse de Nevers en 1575; l'autre, François, était avocat en Parlement en 1597. En résumé, il n'y a jusqu'à présent que des probabilités en faveur du Nivernais. En 1715, Germain-Louis Chauvelin est avocat général. Trois ans après, il devient président à mortier. En 1727, il est garde des sceaux et ministre des affaires étrangères. Vers 1737, il se brouille avec le cardinal Fleury, premier ministre, perd les sceaux et est exilé à Bourges, puis à Issoire. C'est seulement après la mort du cardinal Fleury, 1743, qu'il obtint de rentrer à Paris. Il se démet alors de sa charge de président à mortier et se retire dans sa terre de Grosbois. Il mourut à Paris en 1762.

**CHÉGOIN** (Hervé de, fils de Nicolas-Joseph de Chégoïn, bourgeois, et de Marie-Aubine Boulu, naquit à Entrains le 6 janvier 1791. Etant interne à l'hôpital de La Charité, il obtint deux fois la médaille d'or. Docteur en médecine en 1816, il fut admis à l'Académie de médecine en 1823. Chirurgien consultant de Louis-Philippe, successivement médecin de l'infirmerie de Marie-Thérèse, de l'hôpital Necker, puis de Lariboisière, il prit sa retraite en 1857. Il avait été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1833 et officier le 2 août 1862. Pendant sa vie il rendit de grands services aux habitants d'Entrains et

des environs en leur prodiguant des soins gratuitement. Il est mort à Paris le 23 mars 1877. Auteur de divers mémoires insérés dans le recueil de l'Académie de médecine et traitant de l'opération de la pierre, des polypes de la matrice, du bégaiement, du cancer, des tumeurs fongueuses sanguines, etc., il a publié une notice sur le *Traitement de la brûlure*, 1852.

**CHÉRY (Eustache de)**, fils de Nicolas, seigneur de Montgazon, en la paroisse de Saint-Franchy, et de Marguerite-Magdeleine du Lys, sa seconde femme, naquit vers 1590 et eut, très probablement pour parrain son oncle, Eustache du Lys, alors vicaire général d'Arnaud Sorbin, évêque de Nevers, et depuis évêque de Nevers de 1606 à 1643. Naturellement, à cause de cette attache, il fut voué à l'état ecclésiastique et devint prêtre, chanoine, grand-archidiacre, trésorier de l'église de Nevers et curé de Poiseux. En 1634, son oncle le demanda pour coadjuteur et le sacra, la même année, dans la cathédrale de Nevers, évêque de Philadelphie. Le 17 juin 1643, il devint titulaire de l'évêché de Nevers qu'il résigna en 1666 tout en se réservant le prieuré de Saint-Révérien. En 1614, il avait assisté aux Etats généraux du royaume et les prêtres le nommèrent député du second ordre aux Assemblées du clergé de 1625, de 1626, de 1635 et de 1656. Il fut un des évêques réunis à Paris, en 1650, pour prier le Pape de censurer les propositions de Jansénius. C'est le premier des évêques de Nevers qui établit un séminaire dans son diocèse. Il mourut à Prémercy le 10 novembre 1669 et son corps fut inhumé dans la cathédrale de Nevers.

**CHEVALIER (Guillaume)**, docteur en médecine, né à Saint-Pierre-Moûtier, le 6 mars 1611, était fils d'Antoine Chevalier, avocat en Parlement, et d'Huguette Gillier. Il résidait, en 1646, au village de Mougou, près Niort. On a de lui : *Œuvres ou mélanges poétiques, où les plus curieuses raretés et diversités de la na-*

*ture divine et humaine sont traitées...* (Niort, 1646, in-12 de 168 pages), dédiées à Baudéan, comte de Parabère, gouverneur du Poitou.

\* **CHEVALIER (M<sup>lle</sup> E.)**, a donné un *Guide pittoresque dans la Nièvre et spécialement dans Nevers, aux eaux de Pougues, Saint-Honoré-les-Bains et environs*. (Nevers, 1857, in-12, cartes et figures).

**CHEVALIER-LAGENISSIÈRE (Louis)**, conseiller à la Cour d'appel de Dijon, naquit à Bar-sur-Aube en 1843. Son père, Louis-Antoine Chevalier, imprimeur à Bar, était né à Clamecy le 5 juin 1814. La Nièvre, qui est fort aimée par M. le conseiller Chevalier, lui doit une *Histoire de l'évêché de Béthléem* (Paris, Dumoulin, et Nevers, Michot, 1872, 1 vol. in-8°, 3 planches de blasons et sceaux).

**CHRÉTIEN (François-Thomas)**, né à Clamecy le 30 août 1808, était fils de Jean-François Chrétien, cordonnier, et de Magdeleine Sellier. Il se voua à l'instruction et mourut le 3 mars 1862 étant professeur de mathématiques et de physique au collège de Clamecy. Il a publié : *Premiers éléments de géographie*, rédigés sur un plan nouveau (Paris, Poilleux, 1846, in-12 avec cartes coloriées) ; — *Arithmétique pratique* (48 pages in-8°, sans nom ni date).

**CLÉMENT (Noël-Joseph)**, officier de gendarmerie. Emprisonné en 1793, il ressort de l'examen de sa conduite au temple de la Raison, à Nevers, qu'il avait commandé en sous-ordre dans l'affaire du 19 au 30 janvier 1792 avec des armes chargées, que plus tard, il parut à la Société populaire et reçut le baiser fraternel du président en présence de Fouché; qu'à l'époque de l'émigration, ses supérieurs tentèrent vainement de l'emmener avec eux et que, depuis, il se comporta en brave guerrier pour la défense de la patrie. Il fut élargi le 8 floréal an II (27 avril 1794), continua sa carrière, devint colonel de gen-

darmerie, chevalier de la Légion d'honneur et chevalier de Saint-Louis. Il fut élu député de la Nièvre le 22 août 1815 et le 4 octobre 1816.

**CLOYSEULT alias CLOISEAU (Edme)**, fils d'Edme-François, dit Franchy Cloiseau, procureur en l'élection de Clamecy, et d'Anne Charron, naquit à Clamecy le 6 mai 1645. Il entra dans la congrégation de l'Oratoire et vécut de longues années à Chalon-sur-Saône, où il mourut le 3 novembre 1728. D'après J.-Fr. Née de La Rochelle, il aurait publié : *La vie de saint Charles Borromée, cardinal-archevêque de Milan*, traduction de l'italien, de Giussano (Lyon, J. Certe, 1685, in-4°); — *La vie du Père François de Saint-Pé, prêtre de l'Oratoire* (Paris, 1696, in-12); — *Le pastoral de saint Charles Borromée*, traduit de l'italien (Lyon, Certe, 1697); — *Méditations des Prêtres devant et après la Messe, pour se disposer à la célébrer dignement et avec fruit* (Lyon, 1723, in-12); — *Méditations d'une Retraite ecclésiastique de dix jours, à l'usage des curés, etc.* (Lyon, 1724, in-12). Un de ses manuscrits intitulé *Recueil des vies de quelques prêtres de l'Oratoire*, a été publié par le R. P. Ingold, à Paris, 1882-83, en 2 vol. in-12, avec portraits et carte.

**COLLIN DE GÉVAUDAN (Marie-Ernest-Etienne)**, né à Conceley, commune de Poil, le 23 novembre 1843, était fils de Marie-François-Gustave, et de Marie-Philiberte-Armande-Céline Jolly de Bévy. La carrière militaire l'attira tout jeune. Il fut tué à Guadalajara (Mexique) le 26 octobre 1864, à vingt et un ans.

**COLLIN (Eugène)**, né à Billom (Puy-de-Dôme), le 12 août 1825, fit ses études à Billom puis à Clermont-Ferrand. Il étudia ensuite la médecine à Clermont, à Strasbourg, au Val-de-Grâce, à Paris. Reçu docteur le 14 septembre 1852, il devint médecin aide-major au 3<sup>e</sup> régiment de hussards, le 10 avril 1853. Démissionnaire le 9 août 1854, il est médecin des salles militaires de l'hôpital de

Billom, le 5 septembre 1854, et médecin en chef, avril 1858. C'est en 1860 qu'il fut nommé médecin inspecteur de l'établissement thermal de Saint-Honoré. Officier d'académie en 1869, chevalier de la Légion d'honneur, le 5 novembre 1873, le docteur Collin a reçu, de 1862 à 1888, six médailles de l'Académie de médecine pour ses travaux médicaux, savoir : une en bronze, quatre en argent, une en or. On lui doit, entre autres ouvrages : *Etudes pratiques sur l'hydrothérapie* (Paris, 1855); — *Du Rhumatisme cérébral chronique* (Paris, 1861); — *Du traitement des Affections pulmonaires par les inhalations de Saint-Honoré (Nièvre)* (Paris, 1864); — *Saint-Honoré-les-Bains, guide médical et pittoresque*, par le docteur COLLIN et CHARLEUF (Moulins, 1865); — *Conférences sur l'hygiène* (Paris, 1869); — *De quelques améliorations apportées à l'établissement thermal de Saint-Honoré et d'un nouveau mode d'embouteillage des eaux sulfureuses* (Paris, 1870); — *Saint-Honoré-les-Bains, ses eaux thermales et les maladies qu'on y traite* (Paris, 1872); — *Etudes médicales sur les eaux sulfureuses de Saint-Honoré* (Autun, 1877); — *Du diagnostic de la Congestion pulmonaire de nature arthrytique et de son traitement par les eaux de Saint-Honoré* (Autun, 1878); — *Causerie-Conférence faite à Saint-Honoré devant les membres de la caravane hydrologique* (Paris, 1888); — *Des affections constitutionnelles et de leur traitement par les eaux de Saint-Honoré* (Paris, 1889).

**COLON (François)**, né à Nevers en 1764, étudia la médecine à Paris, fut reçu docteur à Reims en 1789, et devint plus tard directeur de l'hospice de Bicêtre. Il mourut le 17 juillet 1812, ayant été l'un des plus zélés propagateurs de la vaccine, sur laquelle il a publié les ouvrages suivants : *Essai sur l'inoculation de la Vaccine, ou moyen de préserver pour toujours, et sans danger, de la petite vérole* (Paris, 1801, in-8°); — *Recueil d'observations et de faits relatifs à la Vaccine* (Paris, 1801, in-8°); — *Histoire de l'introduction et des progrès*

*de la Vaccine en France* (Paris, 1803, in-8°); — *Mémoire présenté au Premier Consul sur la nécessité et les moyens de répandre la Vaccine en France* (Paris, 1808, in-8°).

\* **CONRADE (Augustin)**, né en 1602, fils de Baptiste et de Gabrielle Panseron, docteur en médecine, premier médecin de la reine de Pologne, puis de Louis XIII, nous a donné: *L'Hydre féminine combattue par la nymphe Pougoise* (Nevers, Jean Millot, 1634, in-8°).

**COQUILLE (Guy)**, sieur de Romenay, fils de Guillaume Coquille, grenetier au grenier à sel de Decize, et de Jeanne Bourgoing, sa première femme, naquit à Decize le 11 novembre 1523. Au mois de novembre 1528, il fut envoyé au monastère des religieuses de N.-D. de Nevers pour apprendre à lire et, le 5 mai 1532, il fut mis au collège de Navarre, à Paris, où il resta six ans. Délivré alors du cloître et de l'école il resta à Paris trente mois, paresseux et étourdi, avant de rentrer dans sa famille. De mars 1541 au mois d'août 1543, il est en Italie. Emmené par Louis des Barres, seigneur de Neuvy-le-Barrois, qui fournit à ses dépenses, il étudia le droit romain. Pendant ce temps, les affaires de son père s'embrouillent et ses biens sont saisis. Il part pour Paris en 1544, pour chercher à démêler tout cela avec le concours de son oncle, Guillaume Bourgoing, conseiller au Parlement, qui le plaça chez un procureur. Il trouva le travail pénible, mais « apprit une foule de pratiques et put remplir son escarcelle; » c'était, du reste, le seul moyen de réparer les ruines de sa maison. De septembre 1548 au mois d'août 1550, il achève ses études des lois à Orléans, puis retourne à Paris, où il travailla si bien qu'il put rentrer dans la possession des domaines de son père. On le trouve ensuite à Decize, où il devient procureur fiscal de la justice de Saint-Franchy, bailli de La Rochemillay, de Thianges, etc. Après l'incendie d'une partie de la ville de Decize, 1<sup>er</sup> septembre 1559, quoique sa maison

eut été épargnée, il va demeurer à Nevers, où sa valeur et ses connaissances le font élire député du Tiers aux Etats d'Orléans. Il quitte Nevers le 5 décembre 1560 pour remplir ses fonctions. Deux ans après, il est envoyé à Clèves par le duc de Nivernais, François II. En septembre 1568, il est élu échevin de Nevers et n'oublie pas de faire cette remarque: « Ay exercé cette charge deux ans durant, les guerres civiles estant au fort. » Le 29 mai 1571 il est nommé procureur général du Nivernais. Le 8 novembre 1576, il va aux Etats de Blois comme député du Tiers-Etat du Nivernais et y séjourne jusqu'en mars 1577. C'est à cette époque qu'Henri III ne pouvant s'opposer à la Ligue, s'en déclara le chef. Les seconds Etats de Blois, tenus en 1588 et pendant lesquels Henri III fit assassiner le duc de Guise, le virent encore et toujours au premier rang. On dit qu'Henri IV voulut l'avoir dans son Conseil, mais qu'il préféra son repos et l'amour de ses livres à cet honneur. Guy Coquille, l'un des hommes les plus remarquables de son temps, mourut le 11 mars 1603 et fut enterré en l'église de Saint-Pierre de Nevers, aujourd'hui place Guy-Coquille. Il n'avait presque rien publié de ses ouvrages dans lesquels on trouve, d'après son ami et compatriote Guillaume Joly, lieutenant-général de la connétablie et maréchaussée de France, à Paris, « outre une connaissance approfondie des droits ecclésiastique, romain et français, un zèle ardent pour le rétablissement de la pureté des mœurs et de l'ancienne discipline de l'église, une vénération particulière pour l'épiscopat et ses droits, un attachement inébranlable à son Prince et un amour véhément pour la splendeur de la couronne. » Il est à remarquer que Guy Coquille était gallican, mais alors être gallican c'était être le défenseur de l'indépendance du clergé français. Les idées ont considérablement changé depuis. Il avait pour armoiries une ancre et une coquille, double symbole de fermeté et de discrétion. Il était très fier de sa noblesse et rapporte qu'un de

ses ascendants, Hugues Coquille, fut anobli par Charles VI, par lettres du mois de novembre 1391, vérifiées en la Chambre des Comptes de Paris le 12 juillet 1396, et sa postérité de mâles et femelles, à cause des services qu'il lui avait faits en Bretagne. (1) Dans la *Coutume du Nivernais*, au chapitre Droit d'atnesse, p. 437, il écrit : « Aucuns, s'ils recherchoient jusqu'à leurs ayeuls ou bisayeuls, ils y trouveroient des marchands, des gens de pratique, des receveurs et même des notaires, et ceux-là n'ont garde de montrer leurs lettres et se contentent de faire bonne mine. » S'il eut vécu plus longtemps, il aurait vu plusieurs de ses descendants qui, tout en restant de fort honnêtes gens, n'étaient que marchands et même notaires. Il a produit : *Guidoni Conchylii Romenœi Nivernensis poemata* (Nevers, Pierre Roussin, 1590); volume assez rare ; — *Institution du droit des François* (1607, in-4°, réimpression en 1612, in-4°; en 1623, in-8°; en 1630, in-8°, chez Toussaint Quinet); — *Les Coutumes du pays et duché de Nivernois*, avec les annotations et commentaires de G. C. (Paris, 1610, 1 gr. vol. in-4°; réimpression en 1625, Paris, Cramoisy, 1 fort vol. in-4°; en 1824, Paris, in-8° de 524 pages, avec une introduction et une notice sur la vie et les œuvres de Guy Coquille par Dupin aîné); — *Histoire du pays et duché de Nivernois* (Paris, 1612, in-4°; réimpression en 1622, Paris, Cramoisy, in-4°, titre rouge et noir, fig. grav.); — *Mémoires pour la réformation de l'estat ecclésiastique*; — *Traité des libertez de l'Eglise de France*; — *Questions et responses sur les articles des coutumes de France* (Paris, 1644, in-8°); — *Œuvres complètes* (Bordeaux, 1703, 2 vol. in-folio, contenant plusieurs traités touchant les libertez de l'Eglise gallicane, l'histoire de France, etc.). Le premier volume contient l'histoire du pays et duché de Nivernais.

(1) Le *Dictionnaire des anoblissements de 1345 à 1660*, par Godet de Soudé, 1875, dit que H. Coquille fut anobli pour 64 livres en 1391 et ne parle pas de services.

**CORTET (Pierre-Marie)**, mort en 1808, fils de Jean Cortet, journalier, et de Marie Buteau, naquit à Château-Chinon le 7 mars 1817. Destiné à l'ecclésiastique, il devint prêtre, supérieur du petit séminaire de Pignelin, vicaire général de Nevers, puis de La Rochelle. Nommé évêque de Troyes le 2 août 1875, préconisé le 23 septembre, il fut sacré à Paray-le-Monial le 10 décembre suivant. Il avait été décoré pendant qu'il était vicaire général de Nevers.

**COTIGNON (Michel)**, d'une famille de Moulins-Engilbert, dont une branche existait alors à Nevers, naquit en 1563. Curé de Nolay, puis de Chaluzy vers 1595, chanoine, il fut enfin archiprêtre de Saint-Cyr de Nevers. On lui doit un *Catalogue historial des évêques de Nevers* (Paris, Fr. Pomeray, 1616, petit in-8°); très beau portrait de M. Cotignon gravé par Matheus.

**COTIGNON (Pierre)**, sieur de La Charnaye, Tilleux et Traclin, né vers 1588, mort en 1638, était fils de Philibert Cotignon et d'Hélène de Saint-Victor. Poète médiocre, il avait cependant du nerf dans la satire. Ses ouvrages se trouvent difficilement et méritent une place dans les bibliothèques nivernaises : *Le Phylaxandre*, du sieur de LA CHARNAYE, gentilhomme nivernois (Paris, J. Villery, 1625, in-8°), roman très rare, en prose et en vers; — *L'Eventail satirique*, par COTIGNON DE LA CHARNAYE, nivernois (S. L., 1625, petit in-8°), curieuse satire contre la mode et le luxe des habits. On y trouve les vers suivants :

Mais les filles sont si volages,  
Qu'elles donnent leur .....  
Pour du satin et du velours.

.....  
Depuis les pieds jusqu'à la tête,  
La dame qui fait plus l'honneste,  
Veut sembler garce en son atour,

.....  
Que de cocus, que de cornards,  
Que de putains, que de nourrices,  
Que de mangeuses de saucisses.

.....

*Les Bocages* du sieur de LA CHARNAYE, pastorale où l'on voit la fuite de Clirine, le duel de ses amants, les desdains et les ruses d'Amire, l'extravagance de Méliarque, la jalousie d'Eliandre, l'ardeur de Filénie, la froideur de Néristil, la vanité des charmes de Tholitriss, sa mauvaise foi et les disgrâces de Poniro (1632, in-18), livre fort rare. — *Travaux de Jésus* (Paris, Villery, 1638); poème de 5.000 vers médiocres sur la Passion de Jésus-Christ.

**COURMONT (Jean-Baptiste dit Louis de)**, fils de Jean, propriétaire, et d'Anne Sirot, naquit à Blismes le 25 août 1828. Tout enfant, il montra un irrésistible penchant pour la musique, le dessin, la poésie. Sa mère, femme fort instruite, faisait chaque soir, à ses enfants, la lecture à haute voix. Louis y prenait un vif plaisir. Il s'improvisa musicien et esquissa ses premiers vers sur les bancs de l'école. Il continua ses études à Château-Chinon, Corbigny, Châlons. Il devint militaire et fut ensuite professeur. C'est lorsqu'il remplissait ces dernières fonctions chez M. Coquille, à Monteillon, près de Luzy, que j'ai eu le plaisir de le connaître. Un jour, il rencontra M. Ernest de Sermizelles, bibliophile très érudit, se lia d'amitié avec lui et, sur ses conseils, étudia les langues vivantes, particulièrement l'anglais et l'italien. En 1860, il fut attaché à la préfecture de la Seine où il dirigea, plus tard, les opérations de l'approvisionnement de la ville de Paris pendant le siège. Il prit sa retraite en 1892 et se retira à Blismes. Ses travaux administratifs ne nuisirent ni à ses goûts ni à ses conceptions d'artiste. Il prit part à plusieurs concours littéraires et fut partout lauréat. En 1869, Sarah Bernhardt éprise de son drame *les Viveurs*, allait jouer celui-ci à l'Odéon, lorsque le feu prit chez elle, rue Auber, et détruisit du même coup le manuscrit et les espérances de l'auteur. En 1884, ses amis firent éditer, par souscription, chez Tresse, à Paris, ses poésies intitulées *Feuilles au vent*. Beauvais,

Bourgeois, Millot, Gautherin, Hanoteau, Julien, etc., illustrèrent ce volume, que la plume de Duvivier enrichit du portrait de l'auteur, *solide de corps et sain d'esprit*, et de charmantes vignettes. De Courmont a produit quatre pièces de théâtre : *Les trois Compagnons*, *le Chanteur du Roi*, *Mère et Fille*, *Nourrice*. Dans ce moment, il met la dernière main à trois nouveaux poèmes : *En Morvan*, *Silhouettes morvandelles* (en vers patois), *Libres contes*. Ajoutons qu'il est devenu maire de sa commune et qu'il aime toujours aller

Entendre au bois ce que disent les chênes!

**COURROUX-DESPREZ (Pierre-Justin-Marie)**, né à Donzy le 7 août 1757, fils de Michel Courroux, avocat en Parlement, et de Marguerite Portrait, fut le premier sous-préfet de Cosne (14 germinal an VIII, 4 avril 1800). Il occupa ce poste jusqu'en 1811. Il fut élu le 13 mai 1815 à la Chambre des Cent-Jours. Se rallia à la Restauration qui le nomma président du tribunal de Cosne. Il mourut dans ces fonctions, le 25 mars 1823.

**COURTENAY (Pierre de)**, fils de Pierre de France et d'Isabelle, dame de Courtenay, qu'il avait épousée en 1150, s'unit en premières noces, vers 1185 avec Agnès, fille unique de Guy, comte de Nevers et d'Auxerre, et de Mahaut de Bourgogne. Il devint ainsi notre comte et fit faire en 1194 la dernière enceinte de la ville de Nevers. Il parait certain qu'il réclama à Hervé, seigneur de Donzy, le château de Gien comme devant lui appartenir en vertu d'un traité qu'il avait, disait-il, conclu antérieurement avec le père d'Hervé. Un refus net ayant été fait à ses revendications, il recourut aux armes et fut battu, le 3 août 1199, près de l'abbaye de Saint-Laurent-de-Cosne. On assure même qu'il fut fait prisonnier et emmené au château de Donzy. Hervé, embarrassé de sa victoire, se hâta d'aller trouver le roi à Paris, le gagna et rapporta, en octobre, comme conditions, son mariage avec Mahaut, fille de Pierre de Cour-

tenay et le comté de Nevers; les comtés d'Auxerre et de Tonnerre devaient rester à Pierre sa vie durant. Dès le mois de mai 1193, un an à peine après la mort d'Agnès, Pierre de Courtenay se remaria avec Yolande de Hainaut ou de Flandre, fille de Baudoin V comte de Hainaut, et de Marguerite d'Alsace, et par conséquent sœur de Baudoin, élu empereur de Constantinople le 9 mai 1204, et de Henri couronné empereur de Constantinople le 20 août 1206. En 1203, il vendit à Hervé, son gendre, le château de Saint-Saulge pour 1.340 livres. L'année suivante, pour fonder son anniversaire, celui d'Yolande, sa femme, et pour le repos de l'âme de feu Agnès, sa très chère épouse, il fait abandon à l'abbaye de Reigny des droits de justice qu'il avait sur certains biens situés à Vermanton. En juin 1205, il écrit au roi pour le prier de ne pas permettre les levées de deniers que le Pape voulait mettre sur les barons de France. En 1206, il accorde aux habitants de Mailly-le-Château la coutume et la liberté de Lorris. On dit qu'il chassa les juifs de la ville d'Auxerre. En 1210, il se croise contre les Albigeois et se trouve au siège de Lavaur en 1211. Il se couvre de gloire à Bouvines en 1214. Après la mort de son beau-frère Henri, 1216, il est nommé empereur de Constantinople et engage alors pour six ans, à son gendre Hervé, le comté de Tonnerre et la seigneurie de Cruzy. Peu après, accompagné par sa femme, par ses enfants, par Guillaume de Sancerre, son beau-frère, et beaucoup d'autres seigneurs, il part prendre possession de son empire. En passant par Rome, Pierre et Yolande sont couronnés par le pape Honorius III, 1217. Il envoie alors sa femme et ses enfants à Constantinople et s'avance vers la Thessalie et l'Épire où il assiège Durazzo. Il ne réussit pas dans son entreprise et fut arrêté ainsi que les principaux seigneurs qui l'accompagnaient, par Théodore Commène, prince d'Épire, qui l'avait trahi et le fit mourir. Les auteurs ne sont d'accord ni sur le lieu ni sur le temps de

sa mort, mais il ne vivait plus en 1218. Depuis 1877, la ville de Nevers a donné le nom de Courtenay à l'ancienne rue des carrières du Parc.

**CROSNIER (Augustin-Joseph)**, né à Nevers le 20 juillet 1804 (20 messidor an XII), était fils de Michel-Grégoire Crosnier, marchand épiciériste, et de Marie-Anne Groslard. Il fut ordonné prêtre le 1<sup>er</sup> mars 1828 et nommé aussitôt vicaire à Saint-Saulge. Il devint ensuite curé de Saint-Parize-le-Châtel et s'occupe de ces savantes études qu'il poursuit toute sa vie avec persévérance et bonheur. Le 21 octobre 1835, il est nommé curé-doyen de Donzy. Le 11 juin 1850, il devint vicaire général, archidiacre de Bethléem, fonctions qu'il occupa pendant trente années. Nommé protonotaire apostolique le 8 juin 1855, il reçut la croix de la Légion d'honneur l'année suivante. Il est mort à Nevers, le jeudi 2 septembre 1880. On lui doit les intéressants ouvrages suivants : *Éléments d'archéologie à l'usage des séminaires et des maisons d'éducation* (Tours, Mame, 1845, in-32, 12 planches lithog.); — *Iconographie chrétienne ou étude des sculptures, peintures, etc., qu'on rencontre sur les monuments religieux du moyen-âge* (Paris, Derache, 1848, 1 vol. in-8°, nombreuses gravures); — *Mobilier et vêtements sacrés du diocèse de Nevers* (Publié en 1850 dans le bulletin des Comités historiques); — *Notice historique sur la ville de Cosne-sur-Loire et l'église de Saint-Aignan* (Paris, 1850, in-8°); — *Monographie de la cathédrale de Nevers, suivie de l'histoire des évêques de Nevers* (Nevers, Fay, 1854, 1 vol., gr. in-8°, nombreuses planches et blasons); — *Prières et cérémonies de la consécration d'une église d'après le Pontificat romain, avec la traduction en regard, suivies d'une explication sur le symbolisme de ces cérémonies* (Nevers, 1854, in-12); — *Saint-Gildard et les Sœurs de la Charité de Nevers* (Nevers, 1854, in-8°, 1 planche); — *Hagiologie nivernaise ou vie des saints et autres pieux personnages qui*

ont édifié le diocèse de Nevers par leurs vertus (Nevers, 1858, 1 vol. gr. in-8°), publication de la Société nivernaise; — *Ravenne et ses monuments* (Paris, Derache, 1859, in-8°); — *Vie de M<sup>or</sup> Dufêtre, évêque de Nevers* (Paris, Tobra, 1868, in-8°, avec portrait); — *Deux mois en Palestine* (Tours, Cattier, 1876, in-12); — *Notice historique sur l'église et le prieuré de Saint-Etienne de Nevers* (Nevers, 1874, brochure de 74 pages et 1 plan); — *Les Congrégations religieuses dans le diocèse de Nevers* (Nevers, Michot, 1881, 2 vol. in-8°), tome I Congrégation d'hommes; tome II Congrégation de femmes; — *Congrégation des Sœurs de la Charité de Nevers et Instruction chrétienne*, brochure in-4°; — *Deux nivernais à Garaison et à Betharam*, brochure in-8°; — *Culte de Saint-Martin dans le Nivernais*, brochure. Il a donné dans les bulletins de la Société nivernaise: *Histoire symbolique et iconographique du lion*; — *Rapport de la commission pour la restauration de l'église Saint-Etienne de Nevers*; — *Notice sur le prieuré de Saint-Gildard et les Sœurs de la Charité de Nevers*; — *Mémoire sur les cachets des médecins oculistes romains*; — *Promenade archéologique à Saint-Benoît-sur-Loire et dans les environs*; — *L'Immaculée-Conception prouvée par l'iconographie du moyen-âge*; — *Croisade prêchée à Nevers au XVII<sup>e</sup> siècle*; — *Fondation de l'ordre de l'Immaculée-Conception*; — *Le Symbolisme, ses causes, ses développements*; — *Coup d'œil sur les sépultures dans l'antiquité et au moyen-âge*; — *Séances archéologiques à Avallon et à Véze-*

*lay*; — *Dernier mot sur le coq superposé à la croix*; — *Recherches sur l'origine de la soutane rouge des chanoines de Saint-Cyr*; — *Recherches sur les auteurs liturgiques du diocèse de Nevers*; — *Promenade archéologique dans l'Yonne et Saône-et-Loire*; — *La Monographie de la Croix*; — *Dévergondage iconographique*; — *Les évêques de Bethléem*; — *La chaire de Saint-Pierre*; — *Une séance archéologique au musée de Latran*; — *Immaculée-Conception au moyen-âge*; — *Tableau synoptique de l'histoire du Nivernois et du Donzinois*; — *Ecoles monacales d'architecture*; — *N.-D. de l'Orme et du Four-de-Vaux*; — *Cimetière carlovingien à Saint-Parize-le-Châtel*; — *Excursion de la Société nivernaise dans les vallées de la Nièvre, du Beuvron, de l'Yonne, de la Cure, du Nohain*; — *Etudes sur la géographie de la Nivernie et la Gergovia des Boïens*; — *Note sur l'inscription de la tour Saint-Michel à Nevers, etc., etc.*

\* **CROUZET**, professeur d'histoire au collège de Nevers et archiviste de la ville de Nevers, a publié: *Droits et privilèges de la commune de Nevers* (Nevers, 1858, gr. in-8°); — *Géographie du département de la Nièvre* (Nevers, 1859, in-8°). Il a donné à la Société nivernaise: *Dossier relatif à un grand procès entre le comte et les bourgeois de Nevers, au sujet d'une élection d'échevins en 1717*; — *Contrat d'échange de la justice du bourg Saint-Etienne de Nevers au XVI<sup>e</sup> siècle*; — *Essai géographique et historique sur la bataille catalaunique*.

## D

\* **DALLIGNY (Auguste)**, fils de Jean-Vincent Dalligny, marchand de nouveautés, et de Joséphine-Eléonore Garban, est né à Cosne le 13 mars 1831. C'est le sympathique directeur du *Journal des Arts*.

**DAMAS (Jean de)**, baron de Digoine, seigneur de La Montagne, en la paroisse de Saint-Honoré, fils de Robert de Damas et de Catherine de La Guiche, naquit vers 1442. En 1468 il fut nommé chevalier de la Toison-d'Or par Charles le Téméraire qui l'appela, plus tard, au commandement d'un corps d'armée dans la guerre du Bien public. Le 21 juin 1475, il se trouva à la bataille qui fut livrée dans les environs de Moulins-Engilbert, probablement sur le territoire de la commune de Sermages. L'armée bourguignonne fut battue et Jean de Damas fut fait prisonnier. Après avoir payé une forte rançon, il rejoignit l'armée de son duc, qui l'arma chevalier en 1476, après la prise de Granson. Il ne tarda pas cependant à se tourner du côté de Louis XI, qui en fit son chambellan, son lieutenant général en Mâconnais et lui donna cinq mille livres de pension. Il testa le 5 octobre 1481.

**DAMAS (Louis-Antoine-Erard de)**, comte d'Anlezy, seigneur de Fleury-la-Tour, Saint-Parize-le-Châtel, est né vers 1669. Il était fils de Nicolas-François de Damas, comte d'Anlezy, et d'Agnès Tiercelin. Il fit ses premières armes en 1688, dans les mousquetaires, et sa première campagne au siège de Philisbourg.

Cette même année il entra, comme capitaine, au régiment de cavalerie de Bezons et prit part à la bataille de Fleurus (1690), aux sièges de Mons (1691) et de Namur (1692). Il est à Steinkerque le 3 août 1692 et à Nerwinde le 29 juillet 1693. Il se fait remarquer à l'attaque des lignes de Stolhoffen et aux deux batailles d'Hochstædt (20 septembre 1703 et 13 août 1704). Après la première, il fut fait chevalier de Saint-Louis. Dans la dernière, il reçut deux blessures qui le laissèrent estropié. Malgré les sollicitations des siens, il ne voulut pas se retirer du service. La valeur qu'il montra à la défaite d'Oudenarde (1708), le fit nommer maréchal de camp. L'année suivante, il sert en Allemagne. Il commande la cavalerie au combat de Rumorsheim, 22 septembre 1709, défait les bataillons ennemis, les poursuit jusqu'au Rhin et les y précipite. Choisi pour porter au roi la nouvelle de ce succès, il ne fut nommé commandeur de Saint-Louis qu'en 1711. Il mourut l'année suivante. Son frère, Nicolas-François, mestre de camp de cavalerie, fut tué en Allemagne le 28 mai 1707.

**DAMAS (Jean-Pierre de)**, petit-fils du précédent et fils de Louis-François de Damas, comte d'Anlezy, et de Magdeleine-Angélique de Gassion, né à Paris le 4 mars 1734, fut lieutenant en deuxième au régiment du Roi-Infanterie en 1749, lieutenant en premier en 1755, rang de capitaine en 1758, colonel aux grenadiers de France en 1759, chevalier de Saint-Louis en 1762, mestre de camp des dragons de Damas (ci-devant de Coigny), en

**DAUVEAU** (Pierre), né à La Charité-sur-Loire le 8 décembre 1656, était fils de Jean, notaire royal, et de Marguerite Petitbon. Il fit ses études à Orléans et devint prêtre. Curé de Murlin en 1680, il fut nommé, en 1696, chapelain de l'hospice de La Charité et vivait encore en 1733. Il a laissé deux volumes manuscrits, aujourd'hui propriété de la Société nivernaise, et intitulés : *Petri Dauvelli seu Dauvei Charitœi miscellanea poetica*, contenant plus de dix mille vers français et autant de vers latins : satires, madrigaux, sonnets, élégies, épigrammes.

**DAUVERGNE** (Louis), serait, d'après sa propre déclaration, né au commencement de 1828, à Vèvre, commune de Rouy, où ses parents s'occupaient d'agriculture. Après avoir achevé ses études au collège de Nevers, il dut aller demander à l'Italie le rétablissement de sa santé ébranlée. Il passa deux années à Rome, puis alla en Afrique où il se remit complètement. Son père désira en faire un agriculteur, mais passionné pour la peinture, il obtint de partir pour Paris. Il travailla dans l'atelier de Couture et depuis 1864 jusqu'en 1890 il exposa aux salons de Paris. Retiré à Nevers, nous avons eu la joie de voir et d'admirer les toiles suivantes : 1872, *Intérieur de ferme en Nivernais*; — *La cuisson du pain*; — *Paysannes nivernaises*; — *Laveuses au gué de Bussy*. — 1873, *Vue prise à Bicherolles (Nièvre)*; — *Le Goûter*; — *Au bord de l'eau*. — 1874, *Bergère nivernaise*; — *Le Repos de la baigneuse*; — *Paysage*. — 1875, *Deux paysages*. — 1876, *Une omelette au lard*; — *Une baigneuse*; — *Jeune fille debout*. — 1877, *Une petite Parisienne*; — *La Fenaison*; — *La place du Champ de foire à Saint-Saulge*. — 1879, *L'Ariane de Bougival*; — *La Cigale*; — *Baigneuses*. — 1880, *L'Echellier*; — *Le Lavoir*; — *La Pêche à la ligne*; — *Les Fleurs à la fenêtre*. — 1887, *Femme nue au repos*; — *Le Lapin*, paysage. Louis Dauvergne est mort à Nevers, le 31 juillet 1899, et a été inhumé à Montapas deux jours après.

\* **DECOLONS - VAUZELLE** (François-Marie), né à Nevers le 26 mai 1762, était fils de Jean Decolons, maître de manufacture de faïence, et de Marie-Anne Grasset. Il était juge à Nevers quand il fut élu en 1808, par l'arrondissement de Nevers, candidat au Corps législatif, sans être appelé à y siéger.

**DECRAÏ** (Jean-Charles), né à Decize le 18 décembre 1811, était fils d'Etienne-Anne-Henry Decray, propriétaire, et de Jeanne-Thérèse-Catherine Durin. Il fut maire de Decize du 15 août 1859 au 3 février 1871, chevalier de la Légion d'honneur, conseiller général. Elu sénateur, le 8 janvier 1888, au troisième tour par 370 voix, il mourut l'année suivante. C'était un conservateur qui, cependant, jugea bon d'offrir ses hommages et un bouquet à Gambetta lorsqu'il passa à la gare de Decize.

\* **DELABORDE**, jésuite, est né à Nevers. Après la suppression de sa Compagnie, il devint curé de La Collancelle et mourut dans ce village en janvier 1777. Il est l'auteur du *Clavecin électrique, avec une nouvelle théorie du mécanisme et des phénomènes de l'électricité* (Paris, 1761).

**DELANGLE** (Claude-Alphonse), né à Varzy le 6 avril 1797, était fils de Gabriel Delangle, entrepreneur de bâtiments, et de Marie-Anne Oudot. Il fit ses premières études au collège de Varzy avec Philippe Dupin, les continua et les acheva à Bourges. En 1814, il est soldat dans un régiment de hussards. Il cherche ensuite une carrière dans l'enseignement, devient professeur de seconde dans un collège communal du département de l'Indre, puis, en 1816, il est maître d'études et enfin professeur d'une classe élémentaire à Sainte-Barbe. En même temps il travaille son droit. Devenu licencié, il commence sa carrière d'avocat sous le patronage de M. Dupin aîné, en qualité de secrétaire. Il tint fort bien sa place au barreau de Paris, fut élu membre du

Conseil de l'ordre des avocats en 1831, et bâtonnier en 1836. Avocat général à la Cour de cassation en 1840, il se présente, au commencement de l'année suivante, aux électeurs de l'arrondissement de Château-Chinon, pour remplacer à la Chambre des députés M. Pelletier-Dulas dont l'élection avait été annulée. Son concurrent légitimiste, M. Benoist d'Azy, fut élu. M. Lafond, député de l'arrondissement de Cosne, ayant été nommé pair de France en 1846, M. Delangle se présenta pour le remplacer. Il fut fortement combattu par M. Grangier de la Marinière et par Ferdinand Gambon, alors juge suppléant à Cosne. Dans sa circulaire du 27 juin 1846, il déclara qu'il appuyerait de toutes ses forces le gouvernement tant qu'il marcherait avec une prudente persévérance dans la voie du progrès, mais que, s'il révélait par ses actes des projets hostiles aux libertés publiques, s'il encourageait les abus, s'il négligeait l'exécution des lois, s'il abaissait la dignité de la France, rien ne pourrait empêcher sa résistance ni la vaincre. Il fut élu le 1<sup>er</sup> août 1846 et prit place au centre. Ayant été nommé procureur général à la Cour royale de Paris, il fut soumis à la réélection et renvoyé à la Chambre le 16 avril 1847. Après février 1848, il fut destitué par le gouvernement provisoire et reprit sa place au barreau. Peu après, il embrassait la cause de Louis-Napoléon et, lors du coup d'état, il fit partie de la commission consultative. Il entre ensuite au Conseil d'Etat puis est choisi pour représenter le gouvernement dans la délibération du Sénat, relative au rétablissement de l'Empire. En 1852, il avait été nommé procureur général à la Cour de cassation, en remplacement de M. Dupin démissionnaire. Le 30 décembre de la même année, il devient premier président à la Cour de Paris et sénateur le 31. Il est ministre de l'intérieur le 17 juin 1858 et, le 5 mai 1859, ministre de la justice et garde des sceaux. Démissionnaire le 23 juin 1863, il est nommé vice-président du Sénat le 18 octobre. Il redevient procureur général de la Cour de cassa-

tion le 14 novembre 1865, après la mort de M. Dupin. Dans ces fonctions, il obtint, en août 1866, la cassation du jugement de révision du *Fœderis Arca* et conclut, en octobre 1868, contre la demande de réhabilitation de Lesurques. Depuis le 5 mars 1859, il fit partie de l'Académie des sciences morales et politiques. Il fut nommé grand-croix de la Légion d'honneur le 15 août 1866 et mourut le 25 décembre 1869. Outre divers articles dans la *Gazette des Tribunaux*, il a publié : *Des Sociétés commerciales* : commentaire du titre III, livre I du Code de commerce (1843, 2 vol. in-8°) ; — *Eloge de M. Dupin aîné*, prononcé le 3 novembre 1866 à la rentrée de la Cour de cassation.

**DEMARANDES (Jacques)**, fils de Guillaume et de Christine de Piles, est indiqué par J.-Fr. Née de La Rochelle, parmi les écrivains de Clamecy, avec la qualité de secrétaire particulier de l'archevêque de Reims, mais sans indication de ses ouvrages. Il fut chanoine de Reims, prévôt et seigneur de Villedemange et mourut à Reims le 2 septembre 1613.

**DESTRAPPE, d'ESTRAPPE et des TRAPPE (Léonard)**, né à Nevers le 3 octobre 1558, était fils de Jean Destrappes et de Jeanne Olivier. En 1597, Henri IV le nomma archevêque d'Auch. Revêtu de cette dignité, il prit l'ordre de la prêtrise, célébra sa première messe dans l'église Saint-Cyr de Nevers, obtint ses bulles le 8 novembre 1599, et fut sacré évêque à Paris en 1600. Il devint conseiller au Parlement de Paris le 4 juin 1621 et mourut le 29 octobre 1629. Il avait donné aux Oratoriens la maison qu'ils occupaient à Nevers.

**DEVOUCOUX (Philippe-Jean-Barnabé)**, fils de Louis-Etienne-Romain Devoucoux, avocat, et d'Elisabeth Demoucrot, naquit à Château-Chinon le 11 juin 1810. Après avoir fait son droit, il se fit inscrire au barreau d'Autun en 1848. Ses opinions républicaines le firent proscrire au moment du coup d'Etat. Il passa

deux années en Suisse, rentra en France et s'installa à Bourges. Maire de Bourges en septembre 1870, il rendit de grands services pendant la guerre et fut révoqué après le 24 mai 1873, ce qui ne l'empêcha pas d'être plusieurs fois président du Conseil général du Cher. Le 20 février 1876, il fut élu député pour la première circonscription de Bourges contre M. Buffet, ministre de l'intérieur et pour l'arrondissement de Saint-Amand contre M. le comte de Saint-Sauveur. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut l'un des 363 qui refusèrent leur confiance au ministère de Broglie. Aux élections du 14 octobre, il échoua contre M. d'Aremberg. Le cabinet Dufaure le nomma préfet du Tarn-et-Garonne et, le 15 mai 1879, il devint conseiller à la Cour d'appel de Toulouse.

\* **DIF (Henri)**, né le 15 juillet 1864, à Magny-Cours, demeurant à Bourges, est fils de Bernard Dif, cordonnier, et de Françoise Angrand. Il étudia la peinture chez M. Isnard et obtint une médaille de deuxième classe au salon de 1897. Il a exposé à Nevers, en 1887 : *Village de Druy (Nièvre)*; — *Mare de Chassigny*; — *Intérieur d'une vieille maison à Beaumont-la-Ferrière*; — *Bouquet d'aunies sur les bords de la Nièvre*.

**DORMONT (Jean-Baptiste-Denis)**, né à Decize le 25 janvier 1793, fils de Jean, vétérinaire, et de Anne-Pierrette Bereignot, obtenait, en 1808, au collège de Nevers, le deuxième prix d'algèbre et le premier prix de vers. Retiré dans les environs de Decize, il fut, après le coup d'Etat de 1851, montré au doigt parce que, par ses allures et ses paroles, il passait pour être capable de délation. Il vit parfaitement la situation qui lui était faite, mais ne changea ni ses allures ni ses paroles. Un jour enfin, on sut qu'il avait caché, nourri et soigné chez lui un républicain recherché partout et qui aurait été infailliblement déporté. Ce trait rare de bonté n'est pas inutile à rappeler. M. Dormont publia, le

2 décembre 1865, chez Bégat, à Nevers, *la mort de Napoléon*, tragédie en vers et en cinq actes, sans nom d'auteur. Il suppose que Napoléon a été empoisonné par Hudson Lowe qui déclare que

..... injuste ou légitime  
Ainsi que moi, l'Europe a besoin de ce crime.

Ses vers ne sont certainement pas inférieurs à ceux qu'on lit tous les jours. Il avait soixante-six ans alors, et dit qu'il était l'ami des nivernais Dreux, Petitier, Guy, Chambure, qui ont usé leur vie sur les champs de bataille. Il mourut à Decize le 19 octobre 1874. Son fils, sorti de l'Ecole polytechnique dans le génie, prit sa retraite à Decize comme colonel.

**DUBLED DU BOULOIS (Guillaume)**, conseiller au bailliage et siège présidial de Saint-Pierre-le-Moutier, né vers 1745, était fils d'Andoche Dubled, conseiller du roi et premier échevin de Lormes, et de Louise Aupépin. Il a laissé un énorme manuscrit intitulé : *Tableau général des villes et paroisses de France en 1803, avec les pays conquis et réunis*. Cet immense travail commence par un tableau de réduction des kilomètres de 513 toises 1 pied 5 pouces et 6 lignes en lieues communes de France. On y trouve les hôtels des monnaies, les sénatoreries avec le nom de leurs titulaires, les écoles d'artillerie, de médecine, de pharmacie, les hôpitaux militaires, les bureaux des douanes et des postes, les anciens gouvernements, les éphémérides de 1786 au 15 fructidor an VIII (2 septembre 1800), etc. Le tout est terminé par un relevé des actes de l'état civil de Lormes, de Château-Chinon, de Moulins-Engilbert, de Champallement, etc., donnant la filiation exacte de la famille Dubled et de ses alliances.

**DUCOUDRAY (Félix-François-Emery)** est né le 19 août 1842, à Issoudun (Indre), un mois à peine après la mort de son père, François-Elie, qui était principal du collège de cette

véritable réquisitoire contre les membres du gouvernement de la Défense nationale. On sait les protestations qui s'élevèrent dans la presse au sujet de la bénédiction du pape envoyée par le télégraphe et donnée solennellement à ses troupes le 3 septembre 1876. Ce ne fut que le 10 janvier 1878, que le gouvernement lui retira le commandement du 8<sup>e</sup> corps. Chevalier de la Légion d'honneur le 30 mars 1846, il a été promu officier le 5 septembre 1850, commandeur le 15 août 1860, et grand-officier le 20 août 1870. Il est mort à Versailles le 16 août 1882. Son inhumation se fit à Germigny-sur-Loire quatre jours après. Il avait publié : *La journée de Sedan* (1871, in-8°); — *De l'Etat-major et des différentes armes* (1871, in-8°); — *La vérité sur l'Algérie* (1871, in-8°), dédié au duc d'Aumale; — *Quelques observations sur le système de défense de la France* (1871, in-8°); — *Guerre des frontières*, réponse à l'état-major allemand (1873, in-8°, carte); — *La Défense de Paris* (1875-78, 4 vol. in-8°, nombreuses planches).

**DUFAUD (Jean-Georges)**, né à Nevers en décembre 1777, était fils de Jean-Ange-Laurent Dufaud et de Georgette Cerf. Son père, né à Lyon en 1742, était depuis 1768 agent des affaires de M. Babaud de La Chaussade qui, après la vente de ses forges de Guérigny au roi Louis XVI, lui donna à ferme la forge de Beaumont-la-Ferrière. En 1794, le jeune Dufaud entra à l'École polytechnique et fut ainsi élève de la première promotion. A sa sortie il retourna auprès de son père qui l'associa à ses travaux. Cinq ans après, son père ayant été nommé directeur de la poste aux lettres à Nevers, il devint maître de forges pour son propre compte et ne cessa de s'occuper du perfectionnement de la sidérurgie. Dans un mémoire imprimé en 1806, il affirma après de nombreuses expériences : « Que la fonte était du fer, plus du charbon et des terres de gangue imparfaitement vitrifiées et alors restant combinées avec le fer,

que le contact de la fonte avec le charbon à l'état rouge n'était pas indispensable à son affinage, que le calorique suffisait pour débarrasser la fonte du charbon et des terres qui s'opposaient au rapprochement des molécules de fer qui en formaient la base. » Or, à cette époque les procédés anglais étaient inconnus en France, Georges Dufaud les inventa. Il fit ces expériences au prix de grands sacrifices à Beaumont-la-Ferrière et à Uxeloup. En 1808, il monta à Pont-Saint-Ours un four à reverbère et, le 20 juillet de cette année, il demanda un brevet d'invention pour l'affinage du fer à la houille, brevet confirmé par un décret du 26 novembre suivant. En 1809 il publie un *Mémoire sur la fabrication du fer* (Nevers, J. Lefebvre l'aîné, 29 pages in-8°). Deux ans après, il adressa au comte Chaptal un mémoire sur la substitution de la houille au charbon végétal dans la fabrication du fer. La même année, il fut chargé de construire l'établissement de Montataire (Oise) et y installa, bien que ne connaissant pas encore ce qui se faisait en Angleterre, un petit laminoir pour l'étirage du fer et un four pour affiner le fer à la houille, dont la flamme chauffait en même temps un four de cémentation pour l'acier. Les événements de 1814 arrêtaient le développement de ce système de fabrication. En 1815, il est à Grossouvre (Cher), à la tête des forges de MM. Paillot et Labbé qui, deux ans après, le chargèrent de négociier en Angleterre une grande opération commerciale. Non seulement il mena cette opération à bonne fin, mais pendant deux mois il étudia sur les lieux le système anglais de la fabrication du fer. A peine rentré en France, il organisa à Trézy (commune de la Chapelle-Hugon), dépendance de Grossouvre, la fabrication du fer à l'anglaise. N'ayant avec lui aucun ouvrier anglais, il lui fallut tout faire : établir les machines, instruire et former les ouvriers, etc. Le succès ne se fit pas attendre et, en 1819, lors de l'Exposition de l'Industrie nationale, M. Georges Dufaud recevait, avec une médaille d'or, la croix de la Légion d'hon-

neur. Au mois d'octobre 1819, MM. Paillot et Labbé cédèrent l'établissement de Gros-souvre et ses dépendances à MM. Boigues qui, comme eux, ne furent que des fermiers. Le bail devait finir en 1825. MM. Boigues, dont l'un d'eux avait déjà doté la Nièvre des usines d'Imphy, sur l'avis de M. Dufaud, comprirent qu'il fallait choisir pour l'avenir, un lieu mieux placé pour la réception des charbons de terre et des fontes, et l'expédition des produits. La situation de Fourchambault leur sembla bonne; ils achetèrent une propriété tenant à la Loire et, en 1821, chargèrent M. Dufaud de construire sur cet emplacement l'établissement qui devait être le centre de leur industrie. M. Dufaud eut alors dans son fils Achille un collaborateur rare. Né le 9 octobre 1796, ayant vingt ans de moins que son père, Achille avait une intelligence supérieure, un jugement très sûr et une capacité de travail extraordinaire. (1) En 1822, avant d'entreprendre la construction définitive de Fourchambault, Georges Dufaud fit un second voyage en Angleterre, du 22 mai au 16 juillet. L'une de ses filles avait épousé M. Georges Crawshay, fils d'un des plus importants maîtres de forges de la Grande-Bretagne, aussi put-il tout étudier, et particulièrement la fabrication des câbles pour la marine. Commencé le 1<sup>er</sup> avril 1821, l'établissement était prêt l'année suivante et la première machine fonctionna le 15 octobre 1822. A la mort de M. Louis Boigues (20 novembre 1838), Achille Dufaud devint directeur de tous les établissements et son père resta attaché à la société nouvelle comme conseil. M. Georges Dufaud fut membre du Conseil général des manufactures, président de la Chambre consultative des arts et manufactures de Nevers, membre du jury central aux Expositions nationales de 1834, 1839 et 1844. En 1832, le gouvernement l'avait chargé d'aller étudier

(1) Achille Dufaud fut conseiller général du canton de Pougues de 1843 à 1851. Il était chevalier de la Légion d'honneur.

en Angleterre les fabrications de la guerre et de la marine. Le rapport qu'il fit à ce sujet (9 novembre 1832), lui valut d'être promu officier de la Légion d'honneur (17 mai 1833). Pendant treize ans, de 1835 à 1848, il fut membre du Conseil de préfecture de la Nièvre. Il se retira en mars 1848 et consacra ses soins aux intérêts de la commune de Marzy, dont il devint maire. Il mourut le 20 juillet 1852.

**DUPIN DE CHARMOIS** (Charles), fils de Pierre, marchand et bourgeois de Clamecy, et de Marie-Marguerite de Visan, fut baptisé à Clamecy le 11 août 1731. Il était frère d'André Dupin, docteur en médecine, qui fut le grand-père des trois Dupin, et de Pierre-François Dupin de Villeneuve, avocat, notaire royal, puis président du Tribunal de Clamecy en 1791. Charles Dupin, d'abord jésuite, quitta vite la robe pour entrer dans l'administration de l'enregistrement et des domaines. Pendant ce temps, il étudia la jurisprudence et ne tarde pas à devenir l'un des premiers avocats de Toulouse. En 1775, il est secrétaire particulier de M. de Saint-Priest, intendant du Languedoc, et arrive bientôt à être secrétaire en chef de l'intendance. En 1790, les électeurs de l'Hérault le nommèrent procureur général syndic. Il passa de ces fonctions à la Cour de cassation en l'an iv. Après le 18 frimaire (9 novembre 1799), il rentre dans sa famille, puis reprend ses fonctions dans l'administration des domaines. Il fut directeur à Rouen, puis à Montpellier, où il mourut le 9 novembre 1808. Il a publié : *Instructions sur diverses questions relatives aux droits de contrôle, d'insinuation, de centième denier et autres, avec observations analogues à chaque espèce, précédées du tarif du 19 novembre 1722* (Montpellier, 1780-1788, in-4°).

**DUPIN (Charles-André)**, fils d'André, docteur en médecine à Clamecy, et de Jeanne Berryat, naquit à Clamecy le 20 juin 1758. Par sa mère, il était neveu de Charles-André Berryat, médecin et intendant des eaux

minérales de France. Il fit de bonnes études au collège Sainte-Barbe, à Paris, prit ses degrés en droit et prêta serment d'avocat au Parlement. En 1779, il est pourvu, avec dispense d'âge, d'une charge de procureur du roi au grenier à sel de Clamecy. Le 3 juillet 1785, le duc de Nivernais le nomma conseiller, lieutenant particulier au bailliage de Clamecy. Deux ans après, Louis XVI lui confiait les fonctions de procureur syndic dans l'administration provinciale de l'Orléanais et dans celle du Nivernais. Il exerça cumulativement ces différentes fonctions jusqu'à la suppression des anciens offices de magistrature. Il fut élu membre de la première législature le 8 septembre 1791. Écarté de la tribune par une surdité contractée dès l'enfance, il se fit remarquer par sa facilité dans le travail et l'étendue de ses connaissances. En 1793, il fut détenu dans les prisons de Nevers et de Clamecy, d'où il ne sortit qu'après le 9 thermidor an II (27 juillet 1794). Élu membre du Conseil des Anciens le 6 septembre 1795, il devint successivement juge du ministère public (3 fructidor an IV, 20 août 1796), et commissaire central près l'administration de la Nièvre (du 18 germinal an VI au 16 germinal an VII; 7 avril 1798 au 5 avril 1799). Le 4 nivôse an VIII (9 décembre 1799), il entra au Corps législatif comme député de la Nièvre. Lorsqu'il en sortit, 1804, il accepta d'être chef de division à l'inspection générale de la gendarmerie. Deux ans après, il est procureur impérial à Clamecy (31 janvier 1806) et remplit cette charge jusqu'au 22 août 1815. Il devient alors sous-préfet de Clamecy. Chevalier de la Légion d'honneur en 1820, il fut fait officier le 8 juin 1825. Au mois d'août 1830, il est nommé conseiller d'Etat. Agé de soixante-douze ans, il donne sa démission. Après avoir passé treize ans dans la retraite, il mourut à Clamecy le 21 novembre 1843. On lit sur sa tombe : « A CHARLES-ANDRÉ DUPIN, SES TROIS FILS, ANDRÉ, CHARLES, PHILIPPE. » Il avait épousé Catherine-Agnès Dupin, qui lui apporta le fief des Cœurs, et dont il divorça

le 15 février 1797. M<sup>me</sup> Dupin, morte à Clamecy le 19 novembre 1827, fut ramenée à Varzy après son décès. La famille Dupin désirait qu'elle ne fut point inhumée civilement. Or, à Clamecy, elle avait refusé les secours de la religion. A ce moment, les communications entre Clamecy et Varzy n'étaient pas faciles, et l'enterrement religieux put avoir lieu à Varzy avant que le curé de cette localité ait eu connaissance de l'incident. C'est elle qui avait manifesté le désir qu'on gravât sur sa tombe : « CI-GIT LA MÈRE DES TROIS DUPIN, DÉCÉDÉE LE 10 NOVEMBRE 1828. (1) »

**DUPIN (André-Marie-Jean-Jacques)**, fils aîné du précédent, naquit à Varzy le 1<sup>er</sup> février 1783, et mourut le vendredi 10 novembre 1865, à minuit. Son père lui enseigna le latin, l'histoire, les belles-lettres, et commença ses études de droit. En l'an VII, il était assez avancé pour plaider, devant le Tribunal de Clamecy, sa première cause. « L'avoué, écrit-il, n'avait consenti à me la confier que parce qu'il l'avait jugée mauvaise, et cependant je la gagnai. » Vers la fin de cette année, il suivit, à Paris, son père qui venait d'être élu au Conseil des Cinq-Cents. Arrivé dans la capitale, il compléta ses études des classiques sous la direction de l'abbé Bougon, ex-curé de Menou, prêtre proscrit, auquel son père avait ouvert un asile dans sa maison de législateur, et qui le conduisit aux cours de littérature, de mathématiques, de physique et législation générale professés à l'École centrale des Quatre-Nations. Il continuait en même temps l'étude du droit civil, sous la direction de son père. Puis, pour joindre la pratique à la théorie, il entra chez M<sup>e</sup> Desvignes, avoué, où il ne tarda pas à devenir maître clerc. Plus tard, il prit ses grades à l'École de droit dès qu'elle fut rétablie. Il se livre alors entièrement à la profession d'avo-

(1) *Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, 10 mars 1897, n° 755. La date du décès est inexacte.

cat, à l'enseignement privé du droit et à la composition de quelques ouvrages de jurisprudence, notamment aux *Principia juris*, qui obtinrent les suffrages des plus savants jurisconsultes. En 1811, il fut adjoint à la commission chargée de la classification des lois de l'Empire. Il avait été proposé, sans succès, par Merlin, pour une place d'avocat général à la Cour de cassation. En mai 1815, les électeurs de l'arrondissement de Château-Chinon l'envoyèrent à la Chambre des représentants convoqués par Napoléon à son retour de l'île d'Elbe. Il fit partie de l'opposition libérale, réclama d'autres garanties, pour la nation, que l'acte additionnel. Après le désastre de Waterloo, il repoussa le maintien de l'empereur et l'avènement au trône de Napoléon II, mais il signa, le 15 juillet 1815, la fière déclaration de la Chambre : « Que le gouvernement de la France, quel qu'en put être le chef, devait réunir les vœux de la nation légalement émis. » Il ne fut pas réélu. C'est le moment le plus brillant de sa vie. Il se fait le défenseur intrépide des plus illustres victimes de la réaction devant les tribunaux d'exception; avec les deux Berryer, il défend le maréchal Ney et, en octobre 1815, deux mois après le jugement, il publie sa brochure sur la *Libre défense des accusés*, qui attestait autant de talent que de courage. Il plaide pour les anglais Wilson, Hutchinson et Bruce qui avaient favorisé l'évasion de M. de Lavalette; les généraux Alix, Savary, Gilly, Caulaincourt, duc de Vicence; la mémoire du maréchal Brune, assassiné à Avignon; MM. Fiévée, Bavoux, Isambert, Mérilhou, de Pradt, de Jay et Jouy, Forbin-Janson, Montain, Duhamel, Marinet, Madier-Montjau. Non seulement il réclame la libre défense des accusés, mais encore il demande le non cumul des peines et l'interprétation bénigne des lois. A un autre point de vue, il plaide pour la liberté des personnes, l'égalité des enfants et l'égalité des partages. Tout en étant, comme le fut Guy-Coquille, respectueux pour le clergé, il était plein de l'esprit gallican. En 1820, il

entre dans les conseils du duc d'Orléans, dont il était l'avocat depuis 1817. La même année, il défend Béranger. Plus tard, il prend en mains la cause des journaux *Le Miroir*, poursuivi pour ses allusions, *Le Constitutionnel*, ce grand ennemi du gouvernement, et enfin *Les Débats*. Il fut le conseil et le guide de M. de Montlosier dans les dénonciations qu'il fit aux cours royales de la Société de Jésus. Le 21 mai 1827, les électeurs du canton de Mamers l'envoyèrent à la Chambre. Il siégea au centre gauche. La même année, après la dissolution, il fut réélu par le même arrondissement et par les quatre arrondissements de la Nièvre. Il opta pour l'arrondissement de Cosne. Assez calme sous le ministère Martignac, il fit au ministère Polignac une opposition très vive, et prit une part très active à l'adresse des 221. (1) La Chambre ayant été dissoute le 16 mai, il fut réélu dans la Nièvre le 2 juillet 1830. Le 26 juillet au soir, il démontra, avec MM. Odillon-Barrot, Barthe et Mérilhou, aux journalistes réunis chez lui, toute l'illégalité des fameuses ordonnances, et conseilla la résistance par tous les moyens de fait et de droit, mais il refusa d'abord de s'associer, comme député, au parti qu'il prescrivait comme avocat. Les journaux et les pamphlets lui ont longtemps reproché cette espèce de manque de courage. Cependant, le 27, il était à la réunion tenue chez Casimir Périer, sur le boulevard, en face de l'hôtel des affaires étrangères, et le 28, il fit mettre son nom au bas de la protestation rédigée en son absence; il dicta même l'ordre que le général Pajol réclamait des députés pour se mettre à la tête de la garde nationale. Dans ses *Souvenirs de la Révolution de 1830*, M. Bérard, l'un des chefs les plus énergiques du mouvement, affirme que M. Dupin parcourut les rues et les boulevards,

(1) Il était alors bâtonnier de l'ordre des avocats. Il ne faut pas oublier que, comme député, il fut chargé de faire le rapport sur le projet de loi sur les communes et qu'il déposa ce rapport le 19 mars 1829.

exhortant, en véritable tribun, les citoyens à la résistance. Le 30, il signa l'acte qui déférait au duc d'Orléans la lieutenance générale du royaume et contribua, plus que personne, à la fondation du nouveau régime. Il fit partie du cabinet que Louis-Philippe forma, comme lieutenant général, mais sans portefeuille et sans traitement. C'est sur son avis que le duc d'Orléans prit le nom de Louis-Philippe I<sup>er</sup> et le titre de roi des Français, au lieu de s'appeler et dire Philippe VII, roi de France. Le 6 août, il fut choisi à l'unanimité pour être rapporteur de la Charte, et le 20 il était nommé procureur général à la Cour de cassation. Il fut réélu député dans la Nièvre en 1830, 1831, 1834, 1837, 1839, 1842, 1846, 1848 et 1849. En 1831, il est élu membre de l'Académie française et, l'année suivante, il entra à l'Académie des sciences morales et politiques. C'est en 1832 qu'il devint président de la Chambre. Il conserva ces fonctions pendant huit ans. Plusieurs fois il refusa d'entrer dans le ministère, notamment le 12 mai 1839 et le 1<sup>er</sup> mai 1840. Il avait été nommé grand-croix de la Légion d'honneur le 30 mai 1837. Le 24 février 1848, il demandait à ses collègues de proclamer la régence de la duchesse d'Orléans, quand la Chambre fut envahie par l'insurrection. Le lendemain, il fit décider par la Cour de cassation que la justice serait désormais rendue au nom du Peuple Français. Le 28 avril 1848, il fut élu dans la Nièvre à l'Assemblée constituante, le dernier de la liste. Il siégea à droite, vota les poursuites contre Louis Blanc et Caussidière, demanda la dissolution des ateliers nationaux, s'abstint de voter dans la question du bannissement de la famille d'Orléans; vota contre l'amendement Grévy et pour l'ensemble de la Constitution, et ne s'associa pas à la motion que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Nommé président de la Chambre en 1849, il fut maintenu jusqu'en 1851. Il paraissait le seul capable de dominer les passions et de diriger les débats orageux. Il sut garder, dans ce rôle difficile, une impartialité attestée par

les récriminations des différents partis, dont chacun l'accusait, tour à tour, de complicité avec le parti contraire. On doit toutefois reconnaître qu'il appartenait plutôt à ce qu'on appelait alors le parti de l'ordre, dont la préoccupation était le renversement de la constitution républicaine au profit des ambitions les plus opposées. Lors du coup d'Etat du 2 décembre 1851, une compagnie de gendarmes commandée par le colonel Espinasse, mit le président Dupin dans l'impossibilité de faire respecter l'inviolabilité de la représentation nationale. A la suite des décrets du 2 janvier 1852, relatifs aux biens de la famille d'Orléans, il donna sa démission de procureur général en faisant cette allusion mordante : « c'est le premier vol de l'aigle. » C'est avec regret, pour sa gloire, qu'on le vit reprendre ses fonctions le 23 novembre 1857, et entrer au Sénat quatre jours après. Pendant plus de vingt-cinq ans il présida le comice agricole de Clamecy, et les discours qu'il prononça dans ces circonstances, sont restés dans la mémoire de tous comme de précieuses instructions présentées presque toujours sous une forme humoristique. Il n'oubliait pas sa ville natale, et *l'Echo de la Nièvre* du samedi 27 juin 1846, contient cette phrase dont on doit se souvenir : « M. Dupin qui, comme on sait, a fondé un prix d'honneur au collège de Varzy pour le meilleur discours français, a donné, cette année, pour sujet de composition : l'éloge de la vapeur, l'utilité des chemins de fer en général, et particulièrement l'utilité d'un chemin de fer transversal de Nevers à Auxerre par Clamecy, pour relier le chemin de fer du Centre à celui de Lyon. » M. Dupin aurait pu appartenir aux siècles précédents. Il avait les mœurs honnêtes, rangées, ennemies du luxe. Il détestait les privilèges et, chose curieuse, il les craignait. Il aimait la campagne, les paysans, les domestiques fidèles. L'amitié dévouée qu'il eut pour ses frères; montre qu'il eut du cœur, quoique sa brusquerie fut proverbiale. A la Chambre on le nommait *sanglier* ou *porc-épic*. Outre

les articles qu'il a donnés à divers journaux, encyclopédies et recueils périodiques, outre ses discours politiques, ses plaidoyers, ses réquisitoires, ses rapports et comptes-rendus à l'Académie française et à l'Académie des sciences morales et politiques, outre ses *Consultations manuscrites*, qui formaient 21 volumes in-folio, M. Dupin a publié, depuis 1804, une centaine d'ouvrages, dont je ne citerai que les principaux, pour montrer simplement l'existence si bien remplie de l'homme, du penseur, du législateur. Ami des lettres, il ne fut pas un homme de lettres. Il disait nettement ce qu'il voulait dire, mais son langage était plutôt populaire : *Traité des successions ab intestat* (1804, in-vol. in-12); — *Principia juris civilis cum romanum gallici, seu selecta legum romanorum cum civili Gallorum codice apte concordantium, etc.*); — *Réflexions sur l'enseignement et l'étude du droit, suivies de règles logiques sur la manière d'argumenter et soutenir thèse dans les actes publics* (1807, broch. in-8°); — *Bibliothèque choisie à l'usage des étudiants en droit, ou Notice des livres de droit qui leur sont le plus nécessaires* (1808, in-18); — *Précis historique du droit romain* (1809, in-18), cette édition fut supprimée par la police; — *Jo. Gottlieb. Heinecci Recitationes in elementa juris civilis secundum ordinem Institutionum, accesserunt opera et cura, A.-M.-J.-J. DUPIN, notæ et observationes quibus textus vel explanatur, vel emendatur, vel illustratur, quibusque sedula hac perpetua romanorum et gallicarum legum collatio continetur* (1810, 2 vol. in-8°); — *Dissertations sur les rapports entre co-héritiers, avec une dédicace latine à M. Poirier* (1810, in-12); — *Synopsis elementorum juris romani* (1811, in-18); — *Dissertation sur le domaine des mers et la contrebande* (1811, broch. in-12); — *De la nécessité de reviser et classer toutes les lois promulguées depuis 1789* (1814, broch. in-8°); — *Des magistrats d'autrefois, des magistrats de la Révolution et des magistrats à venir* (1814, in-8°); — *De la libre défense des accusés*

(octobre 1815, un mois après le jugement du maréchal Ney, broch. in-8°); — *Code de commerce de bois et de charbon* (1817, 2 vol. in-8° avec cartes); — *Lois des lois ou Recueil de toutes les dispositions législatives concernant les lois, etc.* (1817, in-12); — *Des apanages en général et de l'apanage d'Orléans en particulier* (mars 1817, in-18); — *Lettres sur la profession d'avocat et bibliothèque choisie des livres de droit, avec un supplément contenant des notices historiques et bibliographiques sur plusieurs ouvrages de droit et de pratique, remarquables par leur antiquité ou leur originalité* (1818, in-8°, les notices ont été imprimées séparément en 1820, in-8°); — *Lois sur l'organisation judiciaire* (1819, 2 vol. in-8°); — *Lois civiles servant de supplément au code civil* (1819, 2 vol. in-8°); — Edition nouvelle des *Principes du droit de la nature et des gens, de Burlamaqui, augmentée d'une introduction historique sur les divers systèmes de philosophie ancienne et moderne, et d'une table analytique raisonnée* (1820, 5 vol. in-8°); — *Lois et actes sur les majorats* (1820, in-8°); — *Examen sur les éléments du droit romain, selon l'ordre des Institutes de Justinien, traduit du latin de Perreau* (1820, in-12); — *Prolegomena juris ad usum scholæ et fori* (1820, in-18); — *Lois commerciales, servant de supplément au code de commerce* (1820, in-8°); — *Lois de procédure* (1821, in-8°); — *Lois criminelles* (1821, in-8°); — *Consultation et plaidoyer pour l'exécution du testament de Napoléon* (1821); — *Observations sur plusieurs points importants de notre législation criminelle* (1821, in-8°); — *Lois forestières* (1822, in-8°); — *Legum leges, sive Baconii tractatus de fontibus universi juris, per aphorismos, etc., cum annotationibus* (1822, in-18); — *Dissertation sur la jurisprudence des arrêts, à l'usage de ceux qui les font et de ceux qui les citent* (1822, in-18); — *Examen et discussion des actes de la commission militaire instituée en l'an XII pour juger le duc d'Enghien* (trois éditions in-8° en 1823); — *Pièces judiciaires et historiques relatives au procès du duc d'Enghien,*

avec le journal de ce prince depuis l'instant de son arrestation, précédées de la discussion de son jugement (1823, in-8°, 72 pages); — *Choix de plaidoyers en matière civile* (in-8°, tome X des *Annales du Barreau*, 1823, 2<sup>e</sup> partie); — *Choix de plaidoyers en matière politique* (plaidoyers pour Ney, Brune, Rovigo, les trois Anglais, Marinet, les troubles de Lyon, etc., etc., tome X des *Annales du Barreau*, 1<sup>re</sup> partie); — *Lois des communes* (1823, 2 vol. in-8°); — *Lois de compétence des fonctionnaires publics de toutes les hiérarchies* (4 vol. in-8°); — *Les libertés de l'Eglise gallicane* (1824, in-12); — *Réclamation contre le projet de canaliser la rivière d'Yonne depuis La Collancelle jusqu'à Auxerre* (1824, in-4°, 20 pages); — Edition de *Pothier, avec une dissertation préliminaire sur la vie et les ouvrages de Pothier* (1825, 11 vol. in-8°); — *Précis historique du droit français*, dédié à S. A. R. le duc de Chartres (1826, in-18); — *Procès fait à la congrégation des Bacchantes*, traduit de Tite-Live (1826, in-32, première édition sans nom d'auteur); — *Du droit d'aînesse, discussion du projet de loi présenté par M. de Peyronnet*, dédié à mes frères (1826); — *Notices biographiques sur l'Hospital, Omer Talon, Pothier, Lanjuinais, Billecoq, Loyseau* (1827, in-12); — *Biographie abrégée des principaux auteurs de droit, jurisconsultes, magistrats et publicistes, avec la chronologie historique des chanceliers de France, gardes des sceaux, ministres de la justice, premiers présidents et procureurs généraux au Parlement de Paris depuis 1302* (in-18); — *Opinion dans la commission ecclésiastique pour la fermeture des petits séminaires non autorisés, mai 1828. Discours sur le même sujet à la Chambre des députés, le 21 juin 1828*; le tout fut imprimé la même année sous le titre: *Les jésuites devant le roi et les Chambres* (in-32); — *Code forestier* (1828, in-18); — *Rapport fait au nom de la commission chargée de l'examen du projet de loi sur les communes* (19 mars 1829, in-32); — *Consultation pour le comte de Montlosier, contre l'illégalité des*

*jésuites* (août 1829); — *Projet de constitution populaire* (1831, 83 pages); — *Révolution de 1830* (1835, in-12 de 405 pages); — *Galerie des douze magistrats et jurisconsultes qui précède la Chambre des requêtes à la Cour de cassation, avec les portraits* (1835, in-4°); — *Défense pour la conservation du siège épiscopal à Nevers, séance de la Chambre du 21 avril 1836*; — *Du duel sous le rapport de la législation et des mœurs, suivi de l'ordonnance de Louis XIV en 1651, du réquisitoire de M. Dupin, procureur général, et de l'arrêt de 1837, par Nougarède de Fayet* (1838, 102 pages); — *Discours sur la vie et les œuvres de Guy Coquille* (1838, in-8°); — *Visite à la communauté des Jault (Nièvre)* (1840, in-8° de 16 pages); — *Eloges du duc de Nivernais, pair de France, l'un des quarante de l'Académie française* (1848, in-8°); — *Manuel de droit public ecclésiastique français* (mars 1844, in-18); — *Réponse au comte de Montalembert* (1844); ces deux ouvrages furent réunis en juin 1844; une 3<sup>e</sup> édition d'avril 1845, contient l'ordonnance du roi, du 9 mars 1845, qui supprime le mandement de l'archevêque de Lyon comme attentatoire aux libertés de l'Eglise gallicane; — *Institutes coutumières de Loisel, par DUPIN et LABOULAYE* (1846, 2 vol.); — *La constitution de la République française* (janvier 1849, in-12); — *De l'agriculture : Réflexions adressées aux fermiers, laboureurs et aux petits propriétaires, pour les prémunir contre les prédications du socialisme* (1849, in-12); — *Des comices agricoles et en général des institutions d'agriculture* (juin 1849, in-12); — *Rédaction solennelle de la coutume du Nivernais en 1534* (Nevers, 1850, grand in-18 de 22 pages); — *Le Morvan : topographie, agriculture, mœurs des habitants, état ancien, état actuel* (1853, in-18); — *Mémoires et souvenirs du barreau, carrière politique, souvenirs parlementaires* (1860, 4 vol. in-8°). — *La coutume du Nivernais, accompagnée d'extraits du commentaire de cette coutume, par Guy Coquille* (nouvelle édition, 1884, in-8° de 524 pages).

**DUPIN (Pierre-Charles-François)**, frère du précédent, naquit à Varzy le 6 octobre 1784 et mourut à Paris le 18 janvier 1873. Il entra à l'École polytechnique en 1801, avec le n° 1. Sur les bancs de cette école, il composa un *Essai de géométrie descriptive* qui le recommanda à l'affection de Monge. Sorti le premier en 1803 dans le corps des ingénieurs de la marine il fut envoyé, de 1803 à 1807, en Hollande et en Italie. En 1808, il est embarqué sur l'escadre de l'amiral Gantheaume et dirigé sur les îles Ioniennes. Il resta à Corfou jusqu'en 1811 et y ouvrit un cours de mécanique et de physique à l'usage du peuple. Il traduisit les *Olinthiennes* de Démosthène et y joignit des considérations sur l'éloquence de l'orateur athénien. Rentré en France en 1812, il fit paraître dans le *Journal de l'École polytechnique* le résumé de ses études sur la construction des vaisseaux et devient le correspondant de l'Institut dans la section de mécanique. L'année suivante, il est appelé à Toulon où il fonda le musée maritime qui servit de modèle au musée naval du Louvre, puis il fit paraître ses *Développements de géométrie*. Il s'occupe ensuite de son *Tableau de l'architecture navale aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles*. En 1815, il est envoyé à Lyon pour concourir à la défense de cette ville. Élève favori de Monge, ami de Carnot, il avait vu sans regrets la chute de l'Empire et accueillit avec empressement la promulgation de la Charte. Cependant, il ne fut pas hostile aux Cent-Jours. Il publia même un *Examen de l'Acte additionnel* inspiré par l'amour de la liberté et la haine de l'étranger. Quand Paris fut au pouvoir des Alliés et qu'il vit le nom de Carnot inscrit sur la liste de proscription, 24 juillet 1815, il demanda de défendre devant la Chambre son illustre ami qui partait pour l'exil. Pendant quelque temps il se retira à Rochefort, puis il fut chargé de diriger les travaux de l'arsenal de Dunkerque. En 1816, il obtint d'aller étudier en Angleterre les constructions maritimes. Pendant son séjour dans ce pays, lord Stanhope ayant fait une

sortie violente contre le peuple français et demandé de prolonger l'occupation de la France, Charles Dupin protesta avec chaleur dans une brochure intitulée *Réponse à milord Stanhope*, qui circula librement en Angleterre mais fut saisie en France. A son retour, il publia ses *Mémoires sur la marine et les ponts et chaussées de la France et de l'Angleterre*, qui lui ouvrirent les portes de l'Académie des sciences, 1818. Dans l'introduction de ce travail il fit l'éloge de Carnot exilé. En 1819, il publie son *Essai historique sur les services et les travaux scientifiques de Gaspard Monge*, dans lequel il vengeait la mémoire de l'illustre conventionnel que le gouvernement avait expulsé de l'Institut. Cette même année, il devient professeur de mécanique au Conservatoire des arts et métiers. On doit reconnaître qu'il n'avait pas flatté le gouvernement de Louis XVIII qui, cependant, le nomma chevalier de Saint-Louis le 13 août 1823 et le créa baron en 1824, année pendant laquelle il avait ouvert un cours pour les ouvriers. Il n'en resta pas moins fidèle au parti libéral. Le Tarn l'envoya à la Chambre en 1827. C'est dans le cours de cette année que le philanthrope duc de La Rochefoucault-Liancourt étant mort, la police empêcha par la force les élèves de l'École des arts et métiers de porter son cercueil. Charles Dupin seul osa élever la voix contre cette sacrilège profanation. Comme député, il protesta contre le ministère Polignac et fut l'un des 221. L'intervention du clergé empêcha sa réélection dans le Tarn, mais il fut élu à Paris le 12 juillet 1830, quinze jours avant la Révolution. Dévoué à la dynastie d'Orléans, il préféra cependant M. Thiers à M. Guizot. En 1832, il entre à l'Académie des sciences morales et politiques. Il est ministre de la Marine en 1834 et pair de France le 3 octobre 1837. En 1840, il est nommé inspecteur général du génie maritime et grand officier de la Légion d'honneur. Après février 1848, il devient député de la Seine-Inférieure. — De 1834 à 1848, il fut conseiller général du canton de Tannay et maire de Saizy. En

1851, il est président du jury français à Londres et entre au Sénat le 27 janvier 1852. — Ses ouvrages démontrent que la plus grande partie de sa vie fut consacrée à des études sur le sort des ouvriers, sur l'avenir de la classe ouvrière, sur le travail des enfants dans les usines et les manufactures, sur les caisses d'épargne, etc. Je citerai seulement : *Développements de géométrie* (1813, in-4°); — *Lois fondamentales de la France* (1814, in-8°); — *Examen de l'acte additionnel* (1815); — *Programme d'une pompe funèbre à célébrer en l'honneur des guerriers français morts pour la défense de la patrie* (1815); — *Réponse à milord Stanhope* (1818); — *Mémoires sur la marine et les ponts et chaussées* (1818, in-8°); — *Essai historique sur les services et travaux scientifiques de Gaspard Monge* (1819, in-8°); — *Force militaire de la Grande-Bretagne* (1820, 3 vol. in-4°); — *Système de l'administration britannique en 1822* (1823, in-8°); — *Voyage dans la Grande-Bretagne, entrepris relativement aux services publics de la guerre, de la marine et des ponts et chaussées, de 1816 à 1821* (1825-26, 6 tomes en 3 vol. in-8°, avec 3 atlas); — *Géométrie et mécanique des arts et métiers et des beaux-arts, cours normal* (1825, 3 vol. in-8°, planches); — *Discours et leçons sur l'industrie, le commerce, la marine et sur les sciences appliquées aux arts* (1825, 2 vol. in-8°); — *Effets de l'enseignement populaire sur les prospérités de la France* (1826, brochure in-8°); — *Carte de la France éclairée et de la France obscure, où les teintes plus ou moins foncées indiquent l'état de l'instruction publique dans chaque département*; — *Force commerciale de la Grande-Bretagne* (1826, 2 vol. in-4° et 2 atlas); — *Forces productives et commerciales de la France* (1827, 2 tomes en 1 vol. in-4°, 2 cartes); — *Forces électorales à la fin de 1827* (8 éditions furent enlevées en quelques mois); — *Le petit producteur français* (1827-28, 5 vol. in-18); — *Histoire de l'administration locale* (1829, in-8°); — *Discours sur l'avenir de la classe ouvrière* (1833, brochure in-12); — *Histoire administrative des com-*

*munes de France ou revue historique des divers changements survenus dans l'organisation administrative des villes et des communes, etc., depuis le commencement de la monarchie* (1834, in-8°); — *Essai sur l'organisation progressive de la marine et des colonies* (1834, in-8°); — *Défense des intérêts coloniaux* (1838, in-8°); — *Du travail des enfants qu'emploient les ateliers, les usines et les manufactures* (1840, in-8°); — *Economie politique, bien-être et concorde des classes du peuple français* (1840, in-12); — *Progrès moraux de la population parisienne depuis l'établissement de la Caisse d'épargne* (1842, in-12); — *Constitution, histoire et avenir des Caisses d'épargne de France* (1844, in-12); — *Discours sur le sort des ouvriers, considéré dans ses rapports avec l'industrie, la liberté et l'ordre public* (1831); — *Discours sur l'avenir de la classe ouvrière* (1833); — *Bien-être et concorde des classes du peuple français* (1848); — *Enseignement et sort des ouvriers et de l'industrie avant, pendant et après 1848* (1848, in-18); — *Discours sur l'abolition des misères et du prolétariat*, prononcé à l'Assemblée législative le 9 octobre 1849; — *Lettre à M. Berryer au sujet des écoles publiques* (1850, in-8°); — *Opinion sur le traitement des cardinaux* (1851, in-8°); — *Industries comparées de Paris et de Londres* (1852, in-18).

**DUPIN (Philippe-Simon)**, frère des précédents, né à Varzy dans la nuit du 6 au 7 octobre 1795, douze ans après son frère aîné. Il commença ses études au collège de Varzy, fit sa rhétorique à Clamecy, chez son père, qui l'envoya à Paris en 1812. Dirigé par son frère aîné, il fit de rapides progrès et prit promptement à la Faculté de droit ses grades de licencié et de docteur. Inscrit au tableau des avocats en 1816, Philippe Dupin débuta au Palais dans une suite de petites causes où se révélèrent une instruction solide, une grande précision d'idées et beaucoup de grâce dans la diction. En 1825, quelques-uns de ses plaidoyers prirent place dans les *Annales du Barreau*. Cinq ans après, il était un des

avocats les plus occupés de Paris, lorsque son frère aîné, devenu procureur général, lui fit passer sa brillante clientèle. Depuis, il a plaidé les plus grandes causes avec éclat et succès. Avocat du roi, conseil de la ville de Paris, de la compagnie des notaires, des agents de change, etc., il s'occupait aussi des affaires publiques. Député de la Nièvre le 21 octobre 1830, en remplacement de M. Hyde de Neuville, démissionnaire, il se retira presque aussitôt de la Chambre. Cependant, il resta conseiller général de la Nièvre jusqu'en 1842 et remplit les fonctions de secrétaire du Conseil. En 1842 il se décide à rentrer dans la vie publique, est élu député par l'arrondissement d'Avallon et quitte le Conseil général de la Nièvre pour entrer dans celui de l'Yonne. Il montra une grande fermeté de caractère et d'opinion tout en étant d'une affabilité gracieuse. Il faudrait un livre entier pour citer ses immenses travaux, le nombre incroyable de causes qu'il a plaidées, ses notes, ses mémoires, ses consultations. Il a écrit les éloges de Murair et d'Andrieux, des notices sur Le Maître, Pothier, Linguet et Gerbier. Ses allocutions au comice agricole de Coulanges-sur-Yonne et son discours d'inauguration des portraits du roi, de Vauban, du maréchal Davout et du général Habert, prononcé à Avallon, sont des morceaux de choix. Après vingt-deux ans d'exercice de sa profession, la fatigue l'envahit. Les médecins lui prescrivirent d'aller se reposer en Italie. Il partit le 20 novembre 1845 et mourut à Pise le 14 février 1846. Son corps fut ramené en France et ses obsèques furent célébrées à Clamecy le 5 mars. Il était officier de la Légion d'honneur.

**DUPRILOT (Jean-Baptiste-Louis)**, fils d'Etienne, notaire royal, et de Marie-Anne Reuche, naquit à Champallement le 17 juillet 1791. Il suivit les cours du collège d'Avallon, puis alla à Paris commencer ses études médicales sous les auspices de son oncle, le docteur Burdin, membre de l'Académie de médecine. A dix-huit ans, il s'engagea dans la médecine

militaire et, en octobre 1809, fut commissionné comme chirurgien sous-aide-major au quartier général de l'armée d'Allemagne. En juillet 1810 il passe, avec la même qualité, au quartier général de l'armée du centre de l'Espagne où il resta jusqu'en 1813. Il est alors attaché à l'armée du nord de l'Espagne, où il fut fait prisonnier de guerre à la capitulation de Pampelune, 1<sup>er</sup> novembre 1813. Conduit sur les pontons de Plymouth, il ne put rentrer en France qu'en 1814, à la paix. Il reprend ses études médicales à Paris. Pendant les Cent-Jours, il est nommé aide-major au 2<sup>e</sup> régiment de tirailleurs de la garde impériale (fin d'avril 1815) et fait la campagne de Vendée. Après le licenciement de l'armée de la Loire, il revint à Paris, se remit au travail et fut reçu docteur en médecine le 26 août 1816. Fixé à Brinon-les-Allemands, il exerça la médecine dans ce pays de 1816 à 1872, avec le dévouement le plus entier et mourut le 30 mai 1884. Son petit-fils, le docteur Regnault, de Brinon, a fait imprimer quelques-unes de ses poésies. On a de lui : *la Boïade ou les ruines de Compièrre, près Saint-Révérien* (Clamecy, Cégrélin, 1843), poème héroï-comique où l'auteur raconte d'une façon humoristique la découverte des ruines romaines de la forêt de Compièrre, dans lesquelles les archéologues croyaient reconnaître les restes de la ville de Boïa. L'invocation est charmante :

Muses de nos vallons, légères, vagabondes,  
Qui courez dans nos bois ou plongez dans nos ondes,  
Qui folâtrez sans cesse, exemptes de souci,  
Nymphes, arrêtez-vous, accordez un appui,  
Un regard, une aumône à moi qui vous implore!  
Jupiter vous rendra plus aimables encore.

*Souvenirs de Vittoria et de Pampelune* (Nevers, Sionet, 1846, avec l'épigraphe *miser, miseris succurrere disco*); cet ouvrage, où les épisodes dramatiques sont nombreux et dans lequel les vers coulent rapidement, est dédié par l'auteur au commandant Barat, son ancien compagnon d'infortune; — *Mes adieux à la médecine*, publié dans le bulletin de la Société des médecins de la Nièvre, 1879.

**DURIN (Antoine)**, né à Montluçon (Allier), le 5 octobre 1759, était juge au tribunal du district de Decize quand il fut élu, le 6 septembre 1791, député de la Nièvre à la Législative. Le 25 germinal en VII (15 avril 1800), il fut nommé président du tribunal criminel de l'Allier. Décoré le 25 prairial an XII (25 juin 1804), il mourut à Moulins le 21 octobre 1807.

**DUROSIER DE VERTPRÉ (Denis)**, né à Saint-Léger (Loire), le 8 novembre 1759, de Henri-François Durosier, chevalier, seigneur de Magneux, et de Marie-Eléonore Dumirat de Vertpré, était capitaine lors de la mort de Louis XVI et donna sa démission. Sous le Consulat, il fut quelque temps sous-préfet, puis député du Rhône, le 10 août 1810. Il est mort en fonctions le 24 août 1813. — Son fils, Denis Durosier de Magneux, baron de Vertpré, né en 1776 et mort à Varennes-les-Nevers le 30 juillet 1853, vint en Nivernais à la suite de son mariage avec M<sup>lle</sup> de Prysie. En 1808, il est dit administrateur des hospices de Nevers. Par son testament du 16 juin 1853, il légua à la ville de Nevers la porte du Croux pour y établir un musée, et l'hôtel de Vertpré, sis rue Saint-Martin, dont les revenus devaient être employés en bonnes œuvres. — Au mois de janvier 1877, le conseil municipal de Nevers a donné le nom de Vertpré à la rue de la Passière.

**DUVAL (Pierre)**, né à Clamecy en 1537, mort à Paris en 1667, finit ses études en cette ville et se fit carme Déchaux sous le nom de père Bernard de Sainte-Thérèse. Il devint évêque de Babylone en 1638 et voyagea en Perse. Il a écrit un *Dictionnaire des langues orientales* resté manuscrit aux Missions étrangères, à Paris, dont il fut en partie fondateur, et cinquante volumes manuscrits de ses sermons.

\* **DUVERNOY (Jean-Marie)**, était notaire à Château-Chinon quand il fut élu, en sep-

tembre 1792, suppléant de la Nièvre à la Convention nationale. Il ne fut pas appelé à siéger.

**DUVIQUET (Pierre)**, fils de Jacques-Pierre Duviquet, originaire de Dieppe, et de Jeanne Portrait, sa première femme, fut baptisé à Clamecy le 2 décembre 1765. Il est probable que son oncle, Louis Duviquet, prêtre, principal du collège de Clamecy, fut son premier maître et le dirigea vers l'état ecclésiastique. Il continua ses études à Lisieux et les acheva à Louis-le-Grand. On assure qu'un moment il porta la calotte et le rabat des abbés. Il est certain qu'il fut reçu docteur agrégé à l'Université de Paris en 1788. Le corps universitaire ayant été désorganisé, il fit son droit à Orléans. En 1790, il est avocat à Clamecy. L'année suivante il devient conseiller général, membre du Directoire du département et substitut du procureur général. Comme administrateur du Directoire du département, il prononça en 1792 l'éloge funèbre des citoyens français morts dans la journée du 10 août, an IV de la liberté. (1) Accusé de modérantisme en juillet 1793, il fut révoqué, arrêté et enfermé à Pressure, près Clamecy. Grâce à Fouché, alors en mission à Nevers et qui avait appartenu au corps enseignant, Pierre Duviquet fut élargi et envoyé à Lyon comme secrétaire général de la commission de surveillance puis, avec le grade d'adjudant général, à Grenoble comme accusateur public. Après le 9 thermidor (27 juillet 1794), il fut appelé au ministère de la Guerre. Il devient ensuite secrétaire général de la police, puis secrétaire général de la justice. Le département de la Nièvre l'envoya siéger au Conseil des Cinq-Cents, 6 septembre 1795. Il devint procureur impérial à Clamecy quatre ans après, puis obtient une chaire au lycée Napoléon (ancien Henri IV). En 1814, le *Journal des Débats* lui offrit la rédaction de sa partie dramatique à

(1) Cet éloge fut imprimé à Nevers chez Lefèvre jeune, in-4°, 10 pages.

la place de Geoffroy. Très érudit et d'un goût excellent, il se montra plus juste dans ses appréciations que son prédécesseur. Ses feuillets n'ont pas été réunis en corps d'ouvrage. On cite celui du 2 décembre 1814, dans lequel on lit : « Si on nous eût dit sous la tyrannie : que vous reste-t-il de votre révolution ! nous eussions été forcés de répondre : des crimes et des chaînes ! maintenant, nous répondrons sous notre roi : des vertus et la liberté... Que manquait-il aux Français pour être vertueux ? C'était une direction juste, sage et raisonnée... Que leur manquait-il pour être libres ? c'était un roi légitime, vertueux, prudent, ami de ses sujets, protecteur de leurs propriétés et de leurs personnes. Cette direction nous l'avons enfin retrouvée ; ce roi, après vingt-cinq années de troubles et de divisions, nous a été rendu... » Pendant les Cent-Jours, il encensa l'empereur et, depuis le retour de Louis XVIII, il ne perdit jamais l'occasion de proclamer l'enthousiasme du public lors de la représentation de pièces où se trouvaient des allusions en faveur du roi et des Bourbons. Indépendamment de ses nombreux articles de journal, de quelques notices biographiques et de commentaires disséminés dans diverses publications, entre autre le *Commentaire des œuvres de Marivaux* (10 vol. in-8°, publiés par M. Ch. Gosselin, Paris, 1825) et, en laissant de côté certaines compositions de circonstance inspirées par les premiers événements de la Révolution, on lui doit une édition des œuvres d'Horace dont il n'a paru d'abord que les deux premiers volumes avec ce titre : *Quintus Horatius Flaccus ex recensione et cum notis Petri Duviquet, olim in Universitate Parisiensi, nunc in Universitatis regię Academia Parisiensi doctoris et professoris aggregati, apud Carolum Gosselin* (1825, in-12). Le tome III n'a paru qu'assez longtemps après. Il est mort à Paris le 30 août 1835.

**DUVIVIER (Antoine dit Antony)**, fils de François Duvivier, jardinier, et de Marie-Thérèse Cartier, né à La Charité le 22 octobre

1814, le deuxième de huit enfants, <sup>(1)</sup> se voua à l'enseignement. A son début dans le monde, à cet âge, dit-il, où comme au printemps les arbres ont plus de sève, l'imagination de l'homme a plus de poésie, il habita le Morvand, le parcourut dans tous les sens, y fit son apprentissage de la vie sociale et y recueillit ses premières inspirations. Dès 1836, il chante le Morvand en de beaux vers qui furent réunis quatre ans plus tard sous le titre : *Une voix du Morvand*. On ne tarda pas à lui confier la direction de l'école de la Barre, à Nevers, et c'est là qu'il travailla le plus. S'il avait l'imagination vive, son instruction était solide, aussi devint-il, jeune encore, correspondant du ministère de l'Instruction publique. Il fut membre des sociétés des antiquaires du Cher, de Normandie et de Picardie, des sociétés académiques de Dijon, Mâcon, Orléans, Caen, Bordeaux, Nîmes, etc., et conservateur des archives de Nevers. Ami d'Emile de la Bédollière, son ancien condisciple au lycée Bourbon, et de tous les libéraux de son temps, la proclamation de la République, en février 1848, ne pouvait que lui être agréable. Les 10.687 suffrages qui lui furent donnés aux élections générales d'avril

(1) On lit dans les *Tablettes hebdomadaires de la Nièvre* du 1<sup>er</sup> août 1826 l'anecdote suivante : « Voici un événement qui confirme l'opinion, quelquefois combattue, de l'influence de l'imagination de la mère sur la conformation du fœtus. Le 1<sup>er</sup> décembre 1825, le sieur François Duvivier, jardinier à La Charité-sur-Loire, s'ouvrit, en taillant un arbre, l'artère cubitale au-dessus du poignet gauche et, malgré les soins empressés qui lui furent donnés, la plaie fut bientôt gangrenée. Une autre plaie se forma naturellement au-dessus de la première et les progrès rapides de la corruption faisaient craindre que l'amputation ne devint indispensable, lorsque tout-à-coup les symptômes changèrent et peu à peu l'on vit les plaies devenir belles et enfin se cicatriser. Cependant Marie-Thérèse Quartier, femme du sieur Duvivier, de l'âge de trente-trois ans, s'était tellement frappé l'imagination du danger de son mari que, le 10 juillet dernier, elle a mis au monde un garçon très vigoureux, à la vérité, mais privé de la moitié de l'avant-bras gauche et qui a apporté en naissant, sur la partie externe de la cuisse gauche, des cicatrices absolument semblables à celles qui se trouvent sur l'avant-bras de son père. »

1848 montrent suffisamment qu'il tenait une place dans notre département. Du 5 décembre 1848 au 28 novembre 1849, il fut rédacteur du journal *le Bien public*, cautionné par M. F. Girerd. Il fut plusieurs fois condamné à la prison. Au début de l'état de siège, il fut traqué comme une bête fauve. Caché par des amis sûrs, il put gagner Bourges, puis Paris et enfin Bruxelles. Il partit ensuite pour Constantinople. Rentré en France sous conditions et pour ses affaires, en 1858, il vint à Luzy, parla trop haut dans un café de son mépris pour le gouvernement impérial et fut arrêté. Emprisonné à Château-Chinon, il fut ensuite conduit à Bourges, où il fut condamné à une année de déportation à Philippeville. Après son séjour forcé en Algérie il revint, malade, passer quelques mois auprès des siens, à Paris, puis retourna à Constantinople où il mourut le 14 décembre 1862. Ses articles sur La Charité, les Amognes, le Morvand, dans le bel ouvrage *l'Album du Nivernais*, et sa très intéressante préface aux *Archives de Nevers* de Parmentier, pourraient suffire à conserver son nom, mais il est bon de rappeler tout ce qu'a écrit ce travailleur, cet homme de cœur, et je désire n'avoir rien oublié de ses productions : *Le Conserit* (Nevers, Duclos et Fay, 1839, in-8°, poésie); — *Une voix du Morvand* (Nevers, Duclos et Fay, 1840, 1 vol. in-8°, avec frontispice gravé); — *Notice sur les noces de campagne dans le Morvand* (Nevers, Duclos et Fay, 1840, broch. in-8° de 46 pages); — *Histoire de la Chartreuse d'Apponay* (Nevers, Duclos et Fay, 1840, in-8°); — *Notice sur les Amognes* (Nevers, Duclos et Fay, 1841, in-8°); — *Publications et documents inédits relatifs à l'histoire du Nivernais* (Nevers, 1842, broch. in-8° de 63 pages); — *Notice biographique sur Edmond Bussière* (Nevers, Duclos et Fay, 1842, in-8°); — *César et le Morvand* (Nevers, C. Sionest, 1843, in-8°); — *Fables*, par A. Duvivier, de l'Académie du Gard (1843, 131 pages), ouvrage introuvable; — *Bibliothèque instructive des enfants* (Nevers, Regnaudin-Lefèvre, 1845, in-8°); cet ouvrage

fort rare contient : *Simple coup d'œil sur l'histoire de France; Origine drôlatique de la grammaire française; les rameaux de Pâques fleuries; Conseils; les lettres de l'alphabet à la cour de Charlemagne; le vieux foyard de la clairière; de la bonne conduite et du travail.* — *Géographie du département de la Nièvre* (Nevers, I. M. Fay, 1846, in-18); — *Découverte archéologique à Nevers, traces de l'incendie de l'an 52 avant J.-C.* (Nevers, 1847, Regnaudin-Lefèvre, 8 pages in-8°); — *Les Prétendants* (Nevers, Bégat, 1848, in-8°, chanson); — *Circulaire aux instituteurs sur la présidence* (Nevers, Regnaudin-Lefèvre, 26 novembre 1848, 8 pages in-8°); — *Le dernier mot des travailleurs* (Nevers, Bégat, 1848, in-8°, chanson); — *Organisation de l'instruction primaire* (Nevers, Bégat, 1848, in-8°); on n'a pas mieux fait depuis. Une première édition doit dater de 1843; — *Précis de géographie universelle, suivi d'une géographie complète de la Nièvre* (Nevers, Regnaudin-Lefèvre, 1850, 1 vol. in-18). — Il a laissé : *L'état de siège dans la Nièvre, 23 octobre 1854*. Ce travail a été publié en feuilletons par le *Démocrate de la Nièvre*, journal de La Charité, en 1885; — *Reflets d'Orient*, poésies contenant : 1° *Aux rives du Bosphore*, 41 pièces datées de 1851 à 1856; 2° *Au Karavan-Seraï*, 21 pièces datées de 1852 à 1855 et suivies de 28 pièces de notes; — Volumineuses *Notes pour servir à l'histoire de La Charité*; Poèmes, chansons, pensées philosophiques, notes historiques, etc. Il est à souhaiter qu'une des rues de Nevers avoisinant l'école de la Barre porte son nom. Il avait épousé à Luzy, par contrat du 11 janvier 1837, Jeanne-Reine Renault, nièce du docteur Cogny, médecin de Talleyrand, prince de Bénévent, sur lequel il était fort documenté. Il en eut un fils et une fille. Le fils, Albert Duvivier, notre graveur si connu, est né à Nevers, le 28 janvier 1842. Il commença ses études à Paris, à l'institution Verdoy, où il devait plus tard donner des leçons de dessin. Il a traduit Hanoteau, Charles Muller, Meissonnier, Rubens, Mercier, etc. Il a illustré

*Une page d'amour*, de Zola. Sa *Marseillaise*, de Rouget de Lisle, d'après Pils, lui valut une seconde médaille au Salon de 1896. Sa main habile, ferme et probe a exécuté de nombreux travaux parmi lesquels je ne citerai que ceux qu'il a bien voulu exposer à Nevers : 1873, *Portrait d'un condottiere*, d'après Antonello de Messine, dessin ; — *Le garde-manger des renardeaux*, d'après Hanoteau, eau-forte ; — *Une ruelle au XVI<sup>e</sup> siècle*, d'après Ch. Sauvageot, eau-forte ; — *Marais d'Incheville*, d'après Van Mark. — 1874, *Le bord de l'étang* ; — *Portrait de feu le docteur Sorel*. — 1877, *Un arquebusier*, d'après Meissonnier, eau-forte ; — *L'Annonciation*, d'après Rubens, eau-forte ; — *La veuve*, d'après Gallart, eau-forte ; — *Attaque du camp retranché de Glatz (23 juin*

*1807)*, d'après Horace Vernet, eau-forte ; — *Entrée des alliés à Breslau (9 janvier 1807)*, d'après Horace Vernet, eau-forte. — 1880, *La chasse*, d'après Corot ; — *La fileuse*, d'après Millet ; — *La veillée*, d'après Millet ; — *La victime du réveillon*, d'après Hanoteau, gravure ; — *Les relevailles*, d'après Munkacsy, gravure ; — *La fin du repas*. — 1887, *La paye des moissonneurs*, d'après L'Hermitte ; — *Judith et Holopherne*, d'après Henri Regnault ; — *L'heure du goûter*, d'après J. Geoffroy ; — *Rente française et hypothécaire et sujet allégorique*, compositions d'A. Duvivier et Geoffroy ; — *La pêche miraculeuse et le poltron incorrigible*, etc., etc. Albert Duvivier s'est uni à M<sup>lle</sup> Claire Thomas, né à Vittel (Vosges), et graveur elle-même d'un mérite incontesté.

## E

\* **EBRAY (Th.)**. Il a publié : *Etudes géologiques sur la Nièvre* (Nevers, 1858-64, 15 fascicules in-8° avec quantité de cartes); — *Sur la ligne de propagation de certains fossiles et considérations géologiques sur la ligne de partage du bassin de la Seine et du bassin de la Loire* (Nevers, Bégat, 1862, in-8°); — *Sur la minette du Morvan* (publié dans le bulletin de la Société géologique, 2<sup>e</sup> série, t. XIX, p. 102); — *Sur la portion des calcaires caverneux autour du plateau central* (même bulletin, t. X, 1861); — *Nullité du système du Morvan* (même bulletin, t. XXIX, 1867); — *Nullité du système de la Côte-d'Or et considérations générales sur la limite de la période crétacée* (publié par le bulletin de la Société des sciences industrielles de Lyon, 1867).

**ESPEUILLES (Antoine-Théodore VIEL de LUNAS, marquis d')**, fils d'Antoine-Louis-François et de Marie-Julie-Suzanne-Françoise de Roquefeuil, naquit au château de La Montagne, commune de Saint-Honoré, le 25 avril 1803. Grand veneur dès son jeune âge, aimable compagnon, constamment gai, adorant le Morvand, son véritable titre de gloire est la restauration des thermes de Saint-Honoré. Il acheta les sources en 1837, à la barre du tribunal de Nevers, et fit reprendre les fouilles que son père avait commencées en 1820 et qui avaient mis au jour la partie supérieure des bains romains. Avec une persévérance au-dessus de tout éloge, il arriva à fonder une véritable station thermale qui jouit bientôt d'une réputation européenne. En 1844, il fonda

au-dessous de son château de La Montagne, une poterie, où l'on fabrique les vases les plus modestes et les assiettes les plus remarquables. Conseiller général pour la canton de Moulins-Engilbert en 1852, maire de Saint-Honoré jusqu'à sa mort, il fut nommé sénateur le 4 mars 1854, et décoré peu après. Il a été emporté, après une douloureuse maladie, le 31 décembre 1871, étant officier de la Légion d'honneur. Ses obsèques eurent lieu à Saint-Honoré. Il fut marié deux fois : 1<sup>er</sup> avec Pauline Le Peletier de Rosambo, dont il eut Antonin; 2<sup>e</sup> avec Louise de Châteaubriand, qui lui donna Albéric.

**ESPEUILLES (Marie-Louis-Antonin VIEL d')**, fils du précédent, né à Paris le 19 mai 1831, entra à l'Ecole Saint-Cyr en 1850. Sous-lieutenant de cavalerie le 1<sup>er</sup> septembre 1851, il fait la campagne de Crimée et devient lieutenant le 7 avril 1856. Capitaine le 14 mars 1859, il prend part à la guerre d'Italie et est décoré le 17 juin 1859. Il avait vingt-huit ans. On le trouve ensuite en Kabylie. Il est envoyé au Mexique comme chef d'escadron le 13 août 1865; devient officier d'ordonnance du prince impérial à son retour, est nommé officier de la Légion d'honneur le 1<sup>er</sup> février 1867, et lieutenant-colonel le 11 mars suivant. Colonel au 3<sup>e</sup> hussards le 12 mars 1870, il prend part aux batailles de Wissembourg et de Reischoffen. Il s'échappe de Sedan avec les débris de son régiment qu'il reforme à Chambéry. Commande la cavalerie du 17<sup>e</sup> corps sur la Loire. Est nommé général de brigade

le 10 septembre 1871. Fut maintenu dans son grade et nommé général de division en 1878. Inspecteur général de cavalerie, commandeur de la Légion d'honneur, il fut nommé, en 1894, commandant du 18<sup>e</sup> corps d'armée. Avant de passer dans la réserve, il fut fait grand-officier de la Légion d'honneur. Le 20 janvier 1876, élu sénateur dans la Nièvre, il prit place à droite dans le groupe bonapartiste. Les élections de 1879 ne lui furent pas favorables.

**ESPEUILLES (Marie-Louis-Albert dit Albéric VIEL d')**, frère du précédent, naquit à Paris le 12 septembre 1840. Entré dans la diplomatie, il était secrétaire d'ambassade à Rome en 1870, lors de la guerre. Il revient en France, est nommé capitaine des mobiles de la Nièvre, fait les campagnes de la Loire et de l'Est et est nommé chevalier de la Légion d'honneur. Conseiller général pour le canton de Moulins-Engilbert, il fut élu député de l'arrondissement de Château-Chinon le 14 octobre 1877, comme candidat officiel. Invalidé en avril 1878, il fut réélu le 7 juillet suivant. Envoyé de nouveau à la Chambre le 4 septembre 1881, il fut battu aux élections de 1885 par M. Berger.

**ESTUTT marquis de TRACY (Antoine-Louis-Claude d')**, né à Paris le 20 juin 1754, mort en la même ville le 9 mars 1836, était colonel d'infanterie quand il entra à l'Assemblée constituante en 1789; maréchal de camp en 1792; membre de l'Institut (section des sciences morales et politiques) à sa fondation, en 1795; membre de l'Académie française en 1808; sénateur le 3 nivôse an VIII (24 décembre 1799), vota la déchéance de l'empereur le 2 avril 1814 et fut nommé pair de France par Louis XVIII le 4 juin 1814. Ce philosophe que Napoléon I<sup>er</sup> appelait idéologue boudeur, était un amateur d'un grand savoir. Il avait formé une collection exclusivement composée de livres de philosophie et d'économie politique et sociale et a laissé des écrits qui feront vivre sa mémoire : *Eléments d'idéologie*, comprenant : *l'Idéologie proprement dite* (1801); — la *Grammaire générale* (1803), et la *Logique* (1804); — *Essai sur le génie et les ouvrages de Montaigne* (1808); — *Traité de la volonté* (1815); — *Commentaire sur l'esprit des lois* (1819); — Divers *Mémoires* dans le recueil de l'Institut. — Sa fille, Augustine d'Estutt, épousa Emmanuel de Mouchet de Battefort de Laubespain, auquel elle porta Tracy et donna Lionel de Laubespain, dont le souvenir vivra longtemps.

## F

• **FAISEAU-LAVANNE** (Jean-Baptiste-François), fils de Jean-Baptiste Faiseau, commissaire à terrier (géomètre) du duché de Nevers, et d'Agnès-Louis Reboulleau, naquit à Donzy le 10 octobre 1780. On a de lui : *Recherches statistiques sur les forêts de la France, tendant à signaler le danger qu'il y aurait pour elles d'ouvrir nos frontières aux fers étrangers* Paris, Kilian, 1829, in-4°, nombreux plans géographiques et statistiques, carte).

• **FAISEAU-DUCOUDRAY** (François-Jérôme), frère du précédent, né à Donzy le 14 février 1788, a publié : *Etrennes historiques ou nouvelle méthode simple et facile pour avoir en très peu de temps une idée nette et exacte de l'histoire de France* (Nevers, Laurent, 1832, in-12).

**FAUCHET** (Claude), fils de Nicolas Fauchet, marchand, et d'Anne Legier, naquit à Dornes le 22 septembre 1744. Il fit ses premières études chez les jésuites de Moulins en Bourbonnais. A seize ans, il obtint de M. Tinceau, évêque de Nevers, de prononcer un discours à Decize. Ses succès le firent entrer, deux ans plus tard, chez le cardinal de Choiseul, archevêque de Besançon. Sept ans après il fit, au collège d'Harcourt, l'instruction du fils de M. de Choiseul-la-Baume. Cette éducation terminée, il se retira dans la communauté de la paroisse de Saint-Roch où il resta jusqu'à la Révolution. C'est là qu'il commença à prêcher à la Cour. Le panégyrique de saint

Louis qu'il prononça en 1774, dans la chapelle du Louvre, lui valut le prieuré de Placemelles, celui de Saint-Augustin lui procura 1.200 livres de pension. On prétend que son sermon sur le jubilé, 1775, n'ayant pas été apprécié par Louis XVI, il prit la Cour en haine. Vicaire général de l'archevêque de Bourges, il semble être plus souvent à Paris que dans son diocèse. Il est fort lié avec tous ceux qui ont des idées de liberté, et fait partie de la loge des Neuf-Sœurs, à Paris, avec Franklin et autres. A la Révolution, on le vit le sabre à la main parmi les assiégeants de la Bastille. Il rédige un journal intitulé *La Bouche de fer*. Ses articles dénotent un esprit fécond et brillant, mais une tête volcanisée. Dans une caricature, *l'expirant Targi-nette*, il est représenté à gauche, coupant le cou à un capucin. Une curieuse pièce en couleurs *le Temps et le Moissonneur moderne*, le montre fauchant un arbre sur lequel sont inscrites les vertus. Il se présenta dans la Nièvre lors de l'élection de l'évêque constitutionnel. Le matin du 22 février 1791, il obtint 46 voix contre 32 données à Guillaume Tollet, mais le soir, Tollet fut élu par 130 voix contre 48 à Fauchet. On assure qu'au moment du second tour, un électeur s'écria : « point de Fauchet, les fauchers mangent les poules, » et que cette plaisanterie décida du sort de l'élection. Mais s'il échoua dans la Nièvre, il réussit dans le Calvados. Peu après son élection comme évêque constitutionnel du Calvados, il publia une brochure dans laquelle il soutenait la nécessité d'une loi agraire et

qui lui valut d'être envoyé par son département à la Convention nationale. Il se fit remarquer par une éloquence de tribun parlant contre tout. Lors du procès de Louis XVI, il vota l'appel au peuple et le bannissement. Il s'attache alors aux Girondins, s'oppose au mariage des prêtres et à l'abolition du culte catholique. Les Jacobins le rayent de leur liste; il est vilipendé et Chabot l'accuse d'avoir trempé dans les menées des fédéralistes et d'avoir encouragé Charlotte Corday. Compris dans l'accusation contre les Girondins, il fut envoyé à l'échafaud avec eux le 31 octobre 1793. Ses sermons sont restés en manuscrit entre les mains de son frère. Ses articles dans *la Bouche de fer*, le *Journal des amis*, etc., n'ont pas été réunis. Il a publié : *Panegyrique de saint Louis*, prononcé dans la chapelle du Louvre en présence de l'Académie française (1774, in-8°, 76 pages); — *Panegyrique de saint Augustin*; — *Oraison funèbre de Phelippeaux d'Herbault, archevêque de Bourges* (1782, in-4°); — *Oraison funèbre de Louis-Philippe d'Orléans, premier prince du sang*, prononcé à Saint-Eustache, (1786, in-4°); — *Discours sur les mœurs rurales pour la fête de la Rosière* (1788, in-4°); — *Discours prononcé au service funèbre pour les citoyens morts au siège de la Bastille* (1789); — *De la religion nationale* (1789, in-4°); — *Second discours sur la liberté française*, prononcé le 31 août 1789, dans l'église de Sainte-Marguerite, en présence des trois districts réunis du faubourg Saint-Antoine (1789, in-8°); — *Motion faite à l'Assemblée de la commune de Paris sur la reconnaissance due aux libérateurs de la patrie* (in-8°, 16 pages); — *Motion à la commune de Paris sur les rapports du maire de Paris et du commandant général avec les communes et les gardes nationales affiliées, 4 février 1790* (in-8°, 12 pages); — *Oraison funèbre de Michel de l'Épée, prêtre, avocat, inventeur de la méthode pour l'instruction des sourds-muets*, prononcée à Saint-Etienne-du-Mont le 23 février 1790, par l'abbé Fauchet, prédicateur du roi,

abbé de Montfort, vicaire général de Bourges, représentant de la commune (1790, in-8°, 51 pages); — *Contre les billets de confession, motion faite à l'Assemblée des représentants de la commune de Paris, le 12 mai 1790* (in-8°, 8 pages); — *Eloge civique de Franklin* (1790, in-4°); — *Sermon sur l'accord de la religion et de la liberté*, prononcé dans la métropole de Paris (1791, 32 pages); — *Opinion de savoir si Louis XVI est jugeable*; — *Opinion sur le jugement du ci-devant roi* (1793, in-8°, 16 pages); — On lui attribue : *La puce à l'oreille du bonhomme Richard* (Paris, 102 pages in-8°).

**FAULTRIER (Jean-Claude-Joachim de)**, fils de Joachim-Michel-Eusèbe, seigneur de Corvol-d'Embernard, avocat en Parlement, et de Madeleine de Laporte, est né à Paris le 2 février 1726. Surnuméraire dans l'artillerie en 1737, officier pointeur en 1739, commissaire extraordinaire en 1744, capitaine en 1752, il fut fait chevalier de Saint-Louis le 27 août 1758, étant capitaine aide-major du bataillon de Cosne, corps royal d'artillerie. Il devint successivement major 1761, lieutenant-colonel 1769, colonel 1778, brigadier 1781, commandant de l'école de Metz 1782, maréchal de camp 1788. Il fit quatorze campagnes, assista à quatre sièges, quatre batailles, quatre expéditions et fut retraité le 2 décembre 1791. Il avait eu sept fils, qui tous furent militaires; parmi eux, François-Claude-Joachim, général de division, mourut à Nordlingen le 16 brumaire an xiv (7 novembre 1805).

\* **FERRANDAT (Henri)**, né à Nevers vers la fin du XV<sup>e</sup> siècle, s'est distingué comme jurisconsulte. Il paraît avoir presque toujours habité Lyon où se sont édités ses ouvrages de droit. On ignore la date de sa mort.

\* **FEUILLOUX (Antoine du)**, docteur en médecine à Nevers, a publié : *Discours sur l'origine des fontaines : ensemble, quelques*

*observations de la guérison de plusieurs maladies grandes et difficiles par l'usage des fontaines de Pougues.* (Nevers, Roussin, 1592, in-8°).

**FICHOT (Charles)**, né à Saint-Saulge le 2 février 1826 de Jean Fichot, cordonnier à Nevers, et de Françoise Madelenat, se fixa à Nevers comme docteur en médecine. Membre du Conseil d'hygiène de la Nièvre, il est médecin en chef de l'hospice de Nevers. Ses travaux et ses services lui ont valu, jusqu'à ce jour, les palmes académiques. Il a publié : *Une épidémie d'angine couenneuse observée à Saint-Benin-d'Azay* (Nevers, Vincent, 1874, in-8°, 24 pages); — *Une épidémie de fièvre scarlatine à Nevers* (Nevers, Vincent, 1880, in-8°, 24 pages); — *Une épidémie d'angine couenneuse à Nevers* (Bulletin de la Société nivernaise, 1882); — *Un mot sur les causes de la fièvre typhoïde, à propos d'une épidémie qui vient de régner à Nevers* (Bulletin de la Société nivernaise, 1882); — *Les causeries du docteur Fichot* (Nevers, Michot, 1885).

**FIEFFÉ (Charles-Pierre dit Alphonse)**, né à Châtillon-en-Bazois le 4 décembre 1839, fils de Pierre, entrepreneur de travaux publics, et de Marie-Anne Guignebar, fit ses études au collège de Nevers puis son droit à Paris où il fut reçu licencié le 5 mars 1863. Il devint successivement notaire, conseiller de préfecture à Nevers de janvier 1878 à janvier 1881, juge de paix à Nevers et à Châteauroux, juge à Clamecy, 1891. Il aime passionnément les faïences qu'il connaît à fond et a été conservateur du musée céramique de Nevers de 1881 à 1886. Il a écrit dans les *Etrennes nivernaises*, de 1896, un article fort intéressant sur « la fabrique de faïences de Clamecy et l'assiette à la Guillotine. » Il a publié, avec A. Bouvault : *Les faïences patriotiques nivernaises*, avec une introduction par Champfleury (Nevers, 1885, in-4° en feuilles dans un carton, 49 planches en couleurs avec un texte explicatif et un supplément). Il achève, dans ce

moment, de recueillir tous les éléments de la grande faïencerie nivernaise et se prépare à donner, en plusieurs publications séparées : 1° les faïences patronymiques; 2° celles à métiers et à légendes grivoises; 3° un ouvrage d'ensemble destiné à préciser le style de chaque période en se basant principalement sur les faïences datées dont il a dressé déjà une liste d'environ 700 pièces et reproduit à l'aquarelle 220 types parmi les plus caractéristiques.

**FITEAU (Lin-Charles)**, né à La Charité-sur-Loire le 24 septembre 1767, fils d'Etienne, bourgeois, et de Marie-Angélique Laffon, mort en 1808, est devenu général de cavalerie et baron de l'Empire. Une lettre particulière possédée par M. Lucien Gueneau et datée du 26 décembre 1810, fait connaître « que M. le général Fiteau, vient de se brûler la cervelle dans une place qu'il commandait, qu'il a laissé une fortune assez considérable, qu'il n'avait point d'enfants et qu'il a fait, par testament, son légataire universel M. Varinot, l'un des membres de l'Académie de Bourges. » La sœur du général avait épousé M. Varinot.  
*voir pag. 175*

**FLANDIN (Charles, dit FLANDIN DES AUBUES)**, né aux Aubues, commune de Lormes, le 22 ventôse an xi (13 mars 1803) était fils de Gaspard-Etienne Flandin, et de Marie-Jeanne Marion. L'acte de naissance est muet sur les qualités et profession du père. Il fit, à Paris, ses études médicales et fut reçu docteur en 1833 avec une thèse remarquable sur *le Choléra*. Pendant deux ans il voyagea en Suisse et en Italie, puis fut chargé, par le *Moniteur*, des comptes-rendus de l'Académie des sciences. Avec M. Danger, il se livra à des expériences toxicologiques et prit part aux débats du procès Lafarge. En 1845, il est admis au Conseil de salubrité dont il rédigea le Rapport général pour 1847. Il devint chevalier de la Légion d'honneur et fut éliminé en 1853 à la suite d'un procès politique dans lequel il avait énergiquement protesté contre

la violation du secret des lettres. Il a publié : *Etudes et souvenirs de voyages en Italie et en Suisse* (1838, 2 vol in-8°); — *De la recherche des principes immédiats des végétaux toxiques* (1847); — *Traité des poisons ou Toxicologie appliquée à la médecine légale* (1846-1853, 3 vol. in-8°); — *Principes et philosophie de la chimie moderne fondés sur la doctrine des équivalents* (1864, in-8°). — De 1841 à 1845 il a publié, avec M. Danger, plusieurs mémoires sur l'arsenic. Seul, il a écrit sur la même question des articles et des brochures contre Orfita et Gerdy.

**FLEURY (Jean-Théodore)**, né à Saint-Révérien le 13 mars 1843, et fils de Jean, propriétaire, et de Gabrielle Bonabeau, fut d'abord banquier à Donzy. Elu député de la Nièvre par l'arrondissement de Cosne le 2 février 1879, il échoua en 1881 contre M. de Bourgoing. A la mort de ce dernier, il se représente en 1882 et n'eut pas de succès. Depuis, il est entré dans les sous-préfectures et est actuellement administrateur du territoire de Belfort.

**FONTENAY (Pierre de)**, fils de Guy, seigneur de la Tour de Vesvre, en Berry, et de Jeanne d'Etampes, né en 1433, fut prieur de Lurcy-le-Bourg, abbé de Bellevaux, trésorier de l'église de Nevers, curé de Saint-Paul de Paris et enfin évêque de Nevers, à vingt-huit ans, le 23 septembre 1461, par suite de la démission de son oncle Jean d'Etampes. En 1467, il assiste aux États généraux de Tours. Louis XI, dont on connaît l'esprit superstitieux, lui fit demander la soutane que portait avant de mourir, en odeur de sainteté (1466), Nicolas Appleine, chanoine de la collégiale de Prémery. Pierre de Fontenay s'empressa de l'adresser au roi, mais les habitants de Prémery ayant réclamé, en échange, une exemption de tailles pendant douze années, Louis XI renvoya, le 17 mars 1482, la robe du *bon saint homme Nicolas* qui, bien certainement n'avait pas pour lui une aussi grande

valeur. En août 1485, Pierre de Fontenay est au Concile provincial de Sens. Cinq ans après, il fit élever dans sa cathédrale le portail de Loire et une chapelle qui a conservé son nom. Cette même année 1490 il fit imprimer, à Paris, un *Missel* à l'usage du diocèse de Nevers et en 1499, année de sa mort, un *Bréviaire nivernais*.

**FOUGÈRE (Philibert)**, était probablement de Nevers. Membre de la Chambre supérieure du bureau diocésain de Nevers, titulaire du prieuré de Chevannes-Gazeau et de la chapelle de Saint-Renobert au château de Varzy, il fut appelé, en 1769, à la cure de Saint-Laurent de Nevers. Il s'appliqua à inscrire sur les registres de l'état civil, non seulement les détails les plus minutieux sur l'administration de sa paroisse, mais encore des notes historiques fort intéressantes. Le 26 mars 1789, il fut choisi par l'assemblée du clergé pour second député aux États généraux. Il revint à Nevers au mois d'octobre 1790 et y resta jusqu'à la fin de mars 1791. Ayant regagné Paris, il habita, sur la Vieille Estrapade, une petite maison avec le curé de Saint-Nicolas-du-Chardonnet. Arrêté le 9 août 1792, avec son confrère, tous les deux furent conduits en prison dans le séminaire de Saint-Firmin et y furent massacrés le 3 septembre suivant.

\* **FOULÉ (Étienne)**, seigneur de Prunevaux, fut greffier des présentations du Parlement de Paris le 13 juin 1624, conseiller au même Parlement le 14 mai 1632, premier président à la Cour des aides de Guyenne le 22 août 1633, maître des requêtes le 15 août 1636, intendant à Limoges et à Moulins en Bourbonnais, bailli et gouverneur de Saint-Pierre-le-Moûtier, par lettres du 22 septembre 1656, intendant des finances en 1660 et mourut en 1673.

**FOULÉ (Hyacinthe-Guillaume, dit FOULÉ DE MARTANGY)**, fils du précédent, fut sei-

gneur de Martangy, Nolay et Prunevaux, conseiller du roi en ses Conseils, maître des requêtes ordinaire de son hôtel. Après la mort de son père, il fut nommé bailli et gouverneur de Saint-Pierre-le-Moûtier, 17 mai 1673. Il devint ambassadeur en Danemark en 1680. Parmentier, tome II, page 330, le fait mourir à Tours en 1711 ; or, on lit dans *l'Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, du 30 juillet 1897, page 107 : « La Folie-Rambouillet fut achetée aux héritiers de M<sup>me</sup> de la Sablière par Hyacinthe-Guillaume Foulé de Martangy et transformée en jardins potagers. L'acquéreur vendit le clos Rambouillet, en 1719, à Jean Law, pour moitié par indivis avec les demoiselles Deprimercaux. »

\* **FRASEY (François)**, né en mars 1736, à Bussy-le-Grand (Côte-d'Or), était maître de forges à Imphy en 1789. Il fut élu maire d'Imphy le 17 février 1790 et resta en fonctions jusqu'au 10 vendémiaire an III (1<sup>er</sup> octobre 1794). Administrateur du département de la Nièvre, il fut élu député le 8 septembre 1791. Il appartient à la majorité de cette Assemblée. Le 30 vendémiaire an III (20 octobre 1794) il fut élu de nouveau maire d'Imphy. Il est mort le 28 juin 1799, aux Traisnes, commune de Sauvigny-les-Bois.

**FREBAULT (Charles-Victor)**, né à Limon le 1<sup>er</sup> février 1813, était fils de Jean-Marie Frebault, adjoint au maire de Limon et fermier aux Perrins, et de Jacqueline-Louise Périgord. Il entra à l'École polytechnique en 1833, et devint sous-lieutenant dans l'artillerie de marine en 1835, lieutenant en 1837, capitaine en 1840, commandant le 24 janvier 1848, lieutenant-colonel le 22 septembre 1854, colonel le 29 septembre 1856, général de brigade le 26 août 1861, grand officier de la Légion d'honneur le 26 octobre 1866, général de division le 6 novembre 1867 et grand-croix le 16 décembre 1870. Avancement sans exemple dû à des services et à des travaux remarquables. Il avait été attaché à la direction

d'artillerie de Brest, à l'inspection générale de son corps. Devenu directeur de la fonderie de Nevers, il est nommé commandeur de la Légion d'honneur le 13 août 1858. Il passe ensuite à l'école de pyrotechnie de Toulon, devient membre du conseil des travaux de la marine, gouverneur de la Guadeloupe de 1859 à 1863, directeur de l'artillerie de la marine et des colonies, à Paris, en 1864. Pendant le siège de Paris, il commanda l'artillerie de la deuxième armée et prit une grande part à la bataille de Champigny, 8 février 1871. Elu représentant de la Seine, il siégea à gauche. Devenu sénateur inamovible le 10 décembre 1875, il suivit la même ligne politique. Par décret du 29 janvier 1878, il a été maintenu dans le cadre de l'activité, sans limite d'âge, comme ayant commandé en chef devant l'ennemi.

**FREBAULT (Etienne-Victor-Michel)**, fils d'Etienne, huissier et adjoint au maire, et de Reine-Victoire Amiot, est né à Saint-Benin-d'Azy le 29 septembre 1829. Après avoir suivi les cours du collège de Nevers, il devint huissier à Saint-Benin-d'Azy, puis escompteur. Maire de Saint-Benin-d'Azy depuis 1879, plusieurs fois élu membre du Conseil général, il présida ce conseil et fut nommé officier d'Académie, puis officier de l'Instruction publique. Il s'est présenté sans succès aux élections sénatoriales du 14 août 1898.

**FREBAULT (Elie)**, fils d'Alexis Frebault, qui fut successivement avoué, maire de Nevers, conseiller général et directeur malheureux du Comptoir d'escompte de Nevers, est actuellement secrétaire de l'Académie des sciences morales et politiques et donne, comme tel, au *Journal officiel*, le compte-rendu des séances de cette compagnie. Il versifia beaucoup dans sa jeunesse et fit des vaudevilles. On peut citer de lui : *La femme à barbe*, vaudeville (1860) ; — *La déesse des bœufs gras*, folie (1866), avec A. Lemonnier ; — *Les industriels du macadam* (1868, in-18, dessins

---

par Humbert); — *Les maisons comiques*, par Ch. VIRMAÎTRE et Elie FREBAULT (Paris, 1868, grand in-18, couverture illustrée et 18 dessins, par Humbert); — *Maison Girardin*; — *123, rue Montmartre*; — *A. Vermorel*;

— *J. Vallès*; — *Millaud*; — *Sari*; — *Fred. Lemaitre*; — *Thérèse*; — *Rossini*; — *Hervé*; — *15, rue Monsieur-le-Prince*; — *M. X...*; — *Hostein*; — *Philarète Chasles*; — *Nadar*; — *Pons-Neveu*, etc.

---

## G

**GALLOIS (Jacques)**, est né à Nevers le 15 octobre 1790. Après avoir fait ses études au collège de Nevers, il entra dans les ponts et chaussées, et, devenu conducteur, commença à recueillir les débris du passé. Il amassa les monnaies, faïences, briques, porcelaines, statuettes, bagues, colliers, bracelets, armes, etc., et forma un cabinet envié des amateurs, cabinet qu'il céda à la ville de Nevers au mois de novembre 1847. Il a publié dans les *Almanachs et Annuaire de la Nièvre*, de 1840 à 1852, des notices détaillées sur les médailles trouvées dans le département et la brochure intitulée : *Musée archéologique du département de la Nièvre; noms des donateurs et des objets donnés du 15 octobre 1849 au 15 octobre 1850* (Nevers, I.-M. Fay, 1854, in-8°, 24 pages). Il connaissait le Morvand dans tous ses coins et recoins et en avait dressé une carte archéologique qui, malheureusement, n'a pas été lithographiée. Il est mort le 13 février 1852, assuré que son nom vivra tant que la ville de Nevers conservera le musée qu'il a fondé.

**GAMBON (Charles-Ferdinand)**, né à Bourges le 19 mars 1820, était fils de Charles-Marie Gambon, alors commissaire-priseur, et de Victoire-Elisabeth Borget. Il fit son droit à Paris et passa sa thèse pour la licence à dix-neuf ans. Il contribua à la fondation du *Journal des Écoles*, organe de la jeunesse républicaine. En 1846, il fut nommé juge suppléant à Cosne et combattit très vivement la candidature de M. Delangle à la députation.

L'année suivante, il organisa le banquet démocratique de Cosne et fut, pour ce fait, traduit devant la Cour de cassation qui le condamna à cinq années de suspension. A la première nouvelle de la Révolution de février 1848, il proclama la République à Cosne. Il refusa d'être commissaire du gouvernement et procureur de la République. En avril, il fut élu représentant de la Nièvre le sixième sur huit, par 29.552 voix, vota ordinairement avec La Montagne et rejeta la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, il fit une vive opposition à la politique napoléonienne et signa l'accusation présentée contre le Président et ses Ministres à l'occasion du siège de Rome. Réélu le premier à la Législative, il resta un des membres les plus ardents de l'extrême-gauche, accompagna Ledru-Rollin au Conservatoire des arts-et-métiers dans la journée du 13 juin, fut condamné à la déportation par la Haute-Cour de Versailles le 13 novembre 1849 et détenu à la prison d'état de Belle-Isle. Après l'amnistie du 15 août 1850, il rentra dans son département et s'occupa de travaux agricoles. En 1860, à la suite de son refus de payer l'impôt, il fut saisi par son percepteur et la vente de sa vache devint légendaire. Aux élections du 8 février 1871 il fut élu par la Seine à l'Assemblée nationale, siégea rarement, toutefois il vota les préliminaires de la paix. Nommé membre de la Commune dans le X<sup>e</sup> arrondissement, le 26 mars, il donna sa démission de député le 5 avril. Il fut chargé, le 16 avril, de distribuer des

*Grelets, à Beaumont-la-Ferrière; — L'embauche; — Un village au bord de la Nièvre; — Vue de Beaumont-la-Ferrière; — Portrait de M<sup>lle</sup> F. L.*

**GARENNE (Paul-Marie-Xavier)**, fils de Philippe Garenne, docteur en médecine, et de Françoise Cheuret, est né à Moulins-Engilbert le 28 mai 1828. Après avoir fait son droit, il entra dans la magistrature, qu'il abandonna bientôt pour se retirer à Mazilles, près Luzy. Il se livra alors à de nombreuses recherches historiques et archéologiques, et fut le premier qui reconnut l'emplacement de Bibracte sur le mont Beuvray. Après la guerre, il entra au Conseil municipal de Luzy et devint maire de cette ville. Un peu sombre, très sceptique, il vécut assez à l'écart, peut-être ne voulut-il pas trop montrer ses pensées intimes et mourut en 1882. Il a publié : *Siège de Paris*; — *Diane et Endymion* (Paris, Dentu, 1865, et Moulins, C. Desrosiers). Dans un envoi à un ami, l'auteur a écrit : « assommant, passé de mode. » — *Bibracte* (Autun, L. Duployer, 1867, 9 planches); — *La lignée de Trissotin* (Paris, Balitout, 1868); — *L'Eglise de Saint-Pierre de Luzy* (Château-Chinon, Luquet, 1873).

**GAUTHERIN (Jean)**, statuaire, né à Ouroux le 19 décembre 1840, était fils de Jean Gautherin, cultivateur, et de Françoise Goguelat. Elève de Gumery et A. Dumont. Professeur à l'Ecole des arts de Nevers, il fut appelé à concourir à l'ornementation, dans la cathédrale de Nevers, du maître-autel et du ciborium qui, placés dans un sanctuaire gothique du XIV<sup>e</sup> siècle, devaient reproduire le style de cette époque. On peut admirer son travail : quatre anges musiciens, agenouillés sur des ornements gothiques et suspendus, à la naissance des arcs, aux quatre angles du ciborium. Chacun d'eux, incliné en avant et tenant en main un instrument de musique du XIV<sup>e</sup> siècle, semble écouter des accords célestes pour les transmettre à la terre. L'un promène

ses doigts sur le clavier d'un orgue à la main, l'autre tient une viole; un troisième, les joues gonflées, sonne de l'olifant. et le dernier accompagne le chœur céleste des sons de sa guitare. Le bas-relief qui décore le premier gradin, ou rétable du maître-autel, est composé de vingt personnages et retrace les principales scènes de la vie de sainte Julitte et de saint Cyr. Au centre, le Christ en croix entre la Vierge et saint Jean. Ce travail, qui a valu à l'artiste la croix de chevalier de Saint-Grégoire-le-Grand, semble, à certains archéologues, nuire à l'aspect grandiose de la cathédrale. — Gautherin est mort inopinément en 1890, ayant exposé à Nevers : 1872, *Anges musiciens*, pour le ciborium de la cathédrale; — *Six portraits*, terre cuite; — *Cérès*, buste, terre cuite; — *Lithinos*, groupe, terre cuite; — *Le Printemps*, statuette, terre cuite. — 1873, *La Résistance*, groupe, terre. — 1874, *Buste de M<sup>lle</sup> Marie R.*; — *Buste de M<sup>lle</sup> Henriette R.*; — *Buste de M<sup>me</sup> B.*; — *Buste de M. Paul Duvivier*. — 1875, *D'Alligny, peintre nivernais*, buste, plâtre; — *Jeune fille le matin*, buste, plâtre; — *Un coin de jardin*, peinture. — 1876, *D'Alligny*, buste, bronze; — *Pastorello*, terre cuite. — 1877, *Deux bons amis*, groupe, terre cuite. — 1880, *Clotilde de Surville*, groupe, plâtre. — 1887, *Buste de la République*, bronze; — *Instruction*, bronze; — *Marguerite*, statuette, bronze; — *Faucheur*, statuette, bronze; — *Semeur*, statuette, bronze. — M<sup>me</sup> Gautherin mère, vit encore, elle a quatre-vingts ans.

**GENTIL (Claude)**, né à Nevers le 11 janvier 1646, se fit jésuite le 17 septembre 1664. Après avoir enseigné la philosophie, il prêcha pendant douze ans, puis fut nommé directeur de la congrégation des gentilshommes au collège de Rennes, où il mourut le 4 mars 1704. On a de lui : *La solitude des vierges ou la vie et les mystères de la très sainte Vierge mises en méditations pour une retraite de huit jours* (Paris, 1692, in-12); — *Sujets de méditations sur le sermon que fit Notre-Seigneur sur la montagne* (Paris, 1703, in-12).

**GIRARD (Claude-Marie)**, marquis d'Espeuilles, fils de Jacques Girard et de Claude de Challemeux, né vers 1673, fut un des riches seigneurs du Nivernais et devint sub-délégué des maréchaux de France. Après la paix d'Utrecht, en 1713, Louis XIV le nomma commissaire général pour refaire la cavalerie des provinces du Berry, du Bourbonnais et du Nivernais. Il se mit aussitôt à la besogne difficile qui lui était confiée et entama une correspondance avec le ministre Pontchartrain dont il obtint les secours que le désastre des temps permettait d'accorder. En moins de cinq ans, il put distribuer dans 119 paroisses du Nivernais, particulièrement dans les élections de Château-Chinon et de Nevers, 500 juments et 98 étalons de diverses races. Peu après cette époque, un rapport du marquis de Brancas signale déjà le Morvand comme devant offrir, au point de vue de la production chevaline, de grandes ressources à l'Etat dans un avenir prochain. Au moment de l'entrée en fonctions de Claude-Marie Girard, la ville de Saint-Pierre-le-Moûtier et toute la campagne environnante ne possédaient qu'une jument de première classe, dix de seconde, quinze de troisième et pas un seul étalon pour tout le bailliage. En 1719, à la sollicitation de la duchesse Sforce, son amie intime, qui désirait faire entrer son neveu dans les haras royaux, le marquis d'Espeuilles céda à M. le comte de Commercy, sa charge de commissaire général. Propriétaire des terres et seigneuries d'Espeuilles, Montapas, Oussy, Marré, Mingot, Jaugenay, Marigny, Laménay, Cossaye, etc., Claude-Marie Girard testa le 16 mars 1731. Sa petite-fille, Marie-Reine de Boullenc de Saint-Rémy, porta tous ses biens à Louis-Daniel-Antoine-Jean Viel de Lunas, dont les descendants prirent le nom d'Espeuilles.

\* **GIRAULT (Charles-Louis)**, né à Cosne le 27 décembre 1851, est fils de Henri-Eugène Girault, négociant, et de Marie-Cécile Grégoire, sa femme. Architecte, ancien pension-

naire de l'Académie de France à Rome, il obtint une médaille au salon de 1888. Chargé de diriger les travaux du palais des Beaux-Arts de l'exposition de 1900, il a été décoré en 1897. Il a exposé à Nevers en 1887 : *Porte de la grande mosquée à Kairouan (Tunisie)*; — *Panneau de faïence à la mosquée du barbier à Kairouan*; — *Cloître à Montréal (Sicile)*.

**GIRERD (Pierre-Joseph-Frédéric)**, né le 4 fructidor an IX (22 août 1801) à Saint-Héand (Loire), était fils de Jean-Baptiste Girerd, notaire, et de Marie-Catherine Deladret. Après avoir fait ses études de droit, il se fixa à Nevers comme avocat. Conseiller général de 1846 à 1848, il fut en cette qualité installé, le 28 février 1848, par M. Ferdinand Leroy, préfet de la Nièvre, en vertu des pouvoirs à lui donnés par le Ministre de l'Intérieur du gouvernement provisoire, dans les fonctions de préfet par intérim. En avril 1848 il fut élu représentant du peuple par la Nièvre, le premier sur huit, par 60.873 suffrages. Le 5 décembre de la même année il cautionna le journal *le Bien du Peuple* qui dura jusqu'au 28 novembre 1849 et qui eut Antony Duvivier comme rédacteur en chef. Après l'achèvement de son mandat, M. Girerd reprit sa place au barreau de Nevers. Il mourut à Nevers le 29 août 1859. Il a publié : *Notice historique sur Decize, ancienne ville du Nivernais* (Nevers, Duclos et Fay, 1842, grand in-8°, avec 12 lithographies dessinées par Barat, des vues de la ville, un plan de 1640, et les portraits de Guy Coquille et de Saint-Just); — *Le citoyen Girerd, représentant du peuple; candidature du général Cavaignac à la présidence*. (Nevers, Bégat, 1<sup>er</sup> décembre 1848, 3 pages, in-4°).

**GIRERD (Cyprien-Jean-Jacques-Marie-Frédéric)**, fils du précédent et de Marie-Anne-Elisabeth Bonabeau, sa femme, naquit à Nevers le 1<sup>er</sup> mai 1832. Avocat à Nevers, il fut autorisé, par arrêté ministériel du 14 mars

1867, à fonder à Nevers, en qualité de propriétaire-gérant et de rédacteur en chef, un journal politique. Ce journal appelé d'abord *l'Impartial de la Nièvre* devint plus tard *l'Impartial du Centre*. Le premier numéro parut le 3 juin 1867 et commençait par ces mots : « L'empereur de Russie est à Paris et le désordre règne à Varsovie. » M. Girerd se présenta, sans succès, au Conseil général, au Conseil municipal de Nevers, à la députation en 1863 et en 1868. Cette dernière année, deux ans après Sadowa, il écrivait dans sa profession de foi : « La défense du territoire est un service public de premier ordre. Il faut l'assurer : mais notre régime militaire est plus fait pour l'attaque que pour la défense ; il est une menace constante contre nos voisins et suffit à lui seul pour entretenir les craintes de guerre qui paralysent les transactions et arrêtent le travail. La réduction considérable, sinon la suppression des armées permanentes, qui pèsent d'ailleurs si lourdement sur les finances de l'État, est le seul moyen d'assurer la paix. » — Il devint préfet de la Nièvre du 5 septembre 1870 au 10 janvier 1871. Nommé membre de l'Assemblée nationale, il fait partie du groupe de la gauche républicaine. Il représenta au Conseil général, le canton de La Charité, de 1871 à 1874. Lors de l'élection de M. de Bourgoing, en mai 1874, il donna lecture à la tribune de la Chambre de documents publiés par le journal *la République de Nevers*, qui furent le point de départ d'une grande enquête sur les agissements du parti bonapartiste et révélèrent l'existence du comité dit de comptabilité. Au renouvellement partiel des Conseils généraux, octobre 1874, M. Girerd fut battu dans le canton de La Charité par le même M. de Bourgoing. Lors des élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il ne réussit pas, mais fut élu député, au deuxième tour, le 20 février suivant, dans la première circonscription de Nevers. Après le 16 mai 1877, il fut un des 363 et fut réélu le 14 octobre. Le cabinet Dufaure l'appela, comme sous-secrétaire

d'État, au ministère de l'Agriculture et du Commerce, 22 décembre. En cette qualité, il prit une grande part à l'Exposition universelle. Au renouvellement général, il fut battu, en 1881, par M. Gaston Laporte. Rentré dans la vie privée, il fut nommé, le 1<sup>er</sup> novembre 1885, trésorier-payeur général de l'Allier. Le 1<sup>er</sup> mai 1887 il passa dans le Loiret, fut décoré en 1897, et appelé dans la Somme l'année suivante.

**GOGUELAT (François)**, est né à Château-Chinon le 23 janvier 1746, du mariage de Philippe Goguelat, avocat au Parlement, avec Henriette Couault. Il appartient d'abord au corps des ingénieurs géographes, puis devint secrétaire particulier de Marie-Antoinette qui le chargea de sa correspondance secrète. En 1791 il tenta, à la tête d'une cinquantaine de hussards, de dégager Louis XVI à Varennes. Renversé de cheval par un coup de feu, il fut arrêté et emprisonné. Après l'acceptation de la Constitution par le roi, il recouvra la liberté. Peu après il émigra et servit contre la France jusqu'en 1814. Louis XVIII le nomma lieutenant général, baron, commandant de Brest. Il devint plus tard membre du conseil d'administration de l'hôtel des Invalides et fut retraité en 1810. On a de lui : *Mémoires du baron Goguelat, lieutenant général, sur les événements relatifs au voyage de Louis XVI à Varennes, suivi d'un précis des tentatives qui ont été faites pour arracher la reine à la captivité du Temple* (1823, in-8°, carte et fac-simile).

\* **GORNEAU (Philippe-Joseph)**, né à Varzy le 17 août 1753, était à Paris en 1789. Il participa aux événements du 14 juillet et fut membre du district de Saint-Merry. Elu député de la Seine en 1795, au Conseil des Anciens, il s'occupa spécialement d'affaires commerciales. Rallié à Bonaparte, il fut nommé juge au tribunal d'appel de la Seine, 14 germinal an VIII (4 avril 1800), puis créé chevalier de l'Empire le 10 septembre 1808. Il est mort à Paris le 7 juin 1810.

**GOIJAT (Claude)**, est né à Moissy-Moulinot le 25 février 1845. Cultivateur, son père voulait en faire un agriculteur, mais Claude Goujat préféra l'étude de la procédure et devint avoué à Château-Chinon de 1870 à 1883. Correspondant des comités républicains de Paris, il devint conseiller municipal de Château-Chinon en 1880 et se présenta sans succès, l'année suivante, aux élections législatives dans l'arrondissement de Château-Chinon. Retiré des affaires, il devient conseiller général du canton de Cosne le 3 août 1889, puis conseiller municipal de Cosne le 1<sup>er</sup> mai 1892 et enfin député le 8 septembre 1893. Radical-socialiste, il fut réélu le 8 mai 1898. Il a demandé la revision et la refonte complète du Code civil et a voté contre le budget des cultes. Le 3 août 1898, il a été nommé membre du comité du contentieux institué auprès du commissariat général de l'Exposition de 1900.

**GOUNOT (Etienne)**, né à Nevers le 1<sup>er</sup> novembre 1732, fils de Vincent Gounot, procureur au bailliage et maire de Nevers, et de Louise Petrot, devint avocat. Le 28 mars 1759 il fut pourvu de la charge de receveur des consignations de la ville, duché et pairie de Nevers et, le 5 juin suivant, de l'un des six offices de procureur postulant en la maîtrise particulière des eaux et forêts de Nevers. Elu, le 25 mars 1789, député du Tiers aux Etats généraux pour le bailliage de Nivernais et Donziais, il reprit ses fonctions d'avocat à l'expiration de son mandat et mourut à Nevers le 21 mai 1800.

**GOUSSOT (Etienne-Jean)**, prêtre, licencié en théologie, fut curé de Saint-Jean de Nevers de février 1780 à mai 1781. Il devint ensuite chanoine de Nevers. Ses livres liturgiques portaient, sur leur couverture, un écusson timbré d'une couronne de marquis. Les armes étaient *d'azur, quelquefois de gueules, à la fasce vivrée d'or, accompagnée de trois trèfles d'argent, deux en chef, un en pointe, soutenu*

*d'un croissant du même.* En 1791, il devint vicaire général de l'évêque constitutionnel Tollet. En cette qualité, il rédigea le petit manuel à l'usage des paroisses du diocèse publié par l'évêque. En 1793, il transporta chez lui quelques reliques de l'église Saint-Cyr, ce qui lui procura une visite domiciliaire. On trouva seulement : « dans la première chambre, une table en marbre blanc portant l'épithaphe de Jean Manjeard, chanoine de la cathédrale, décédé en 1664, et une table en marbre noir relevant l'épithaphe de M. de Tinseau, provenant de l'église Saint-Cyr; dans un cabinet, une petite colonne en marbre, et dans la deuxième chambre, des objets pour l'exercice du culte et un grand bénitier en fonte provenant de Saint-Cyr. » L'abbé Goussot ne semble pas avoir quitté Nevers pendant la Révolution. Il mourut dans cette ville le 27 avril 1807. Il est l'auteur d'un travail manuscrit et fort médiocre, dit-on, intitulé : *Apologie de la religion contre les incrédules et les matérialistes*, dédié à M. de Fontanges, évêque d'Autun.

**GOYRE DE LA PLANCHE (Jacques-Léonard)**, né à Nevers le 24 mai 1751, était fils de Louis-Guillaume, secrétaire en chef et en titre d'office du Conseil des comptes de Nevers, et de Marie-Ursule Paillard de Boisserin. Prêtre, moine bénédictin, il devint, en 1791, vicaire de l'évêque constitutionnel Tollet. Elu le 8 septembre 1792, par la Nièvre, à la Convention nationale, il prit place à La Montagne et vota la mort de Louis XVI dans le plus bref délai. Envoyé en mission dans la Nièvre, il fit preuve du plus grand fanatisme. On prétend que, s'adressant aux filles, il prononça cette phrase qui semble faite après coup : « Faites des enfants, la République en a besoin, la continence est la vertu des sots. » Il fut ensuite envoyé dans le Loiret. Avant de quitter ce département pour aller dans le Calvados puis dans l'Eure, il épousa la fille de son collègue, de La Gueulle, conventionnel du Loiret. Au

retour de ses missions, il fut admis aux Jacobins. Décrété d'accusation le 22 thermidor an III, il échappa à l'échafaud. Il bénéficia peu après de l'amnistie générale. Le 17 floréal an IX (12 mai 1801), il devint avoué près le tribunal civil de Romorantin. Il mourut à Salbris (Loir-et-Cher), le 3 novembre 1817.

**GRANDRYE (Pierre de)**, seigneur de Besnes et de Grandrye, fils d'Albert, grenetier au grenier à sel de Moulins-Engilbert, et de Marguerite de Laubespine, naquit en 1531. Il devint secrétaire du roi et de la reine, chevalier de l'ordre du roi, son maître d'hôtel et enfin ambassadeur aux Grisons. Il se jeta dans les curiosités de la chimie et crut avoir trouvé le secret d'affiner les métaux. Il avait proposé à Charles IX de le faire profiter de sa découverte moyennant le partage du gain et une première mise de fonds de cent mille écus. Sa demande n'ayant pas été agréée, il prit le parti du duc d'Alençon, frère du roi, dont il devint l'un des chambellans. Il quitta son ambassade des Grisons en 1573, vint à Besnes, puis alla à Paris où il intrigua contre la Cour avec La Môle, Coconas et autres. Arrêté après l'affaire de Saint-Germain, 1574, il eut le bonheur de sauver sa tête et d'être grâcié six ans après. A sa sortie de prison, il gagna vivement son château de Besnes où il mourut en 1597.

**GRANDRYE (Guillaume de)**, frère du précédent, seigneur de La Montagne, chevalier de l'ordre du roi, fut destiné à l'état ecclésiastique et obtint l'abbaye de Grandchamp dont il garda le nom. Il ne tarda pas à prendre le parti des armes où il tint une place brillante. Il fut ensuite ambassadeur à Constantinople, 1566-1570. Devenu huguenot, comme la plupart des grands seigneurs du Nivernais, il fut l'irréconciliable ennemi de Catherine de Médicis qu'il regardait comme l'auteur de la journée de la Saint-Barthélemy, *journée de la trahison*, disait-il. Il s'attacha aussi au duc d'Alençon et semble s'être engagé à

fond dans l'intrigue de La Môle et Coconas, mais il eut l'habileté de fuir à temps. C'était un homme très intelligent, très lettré, mais violent et passionné. Son ambassade, ses intrigues, la construction du château de La Montagne le plongèrent dans des dettes énormes qui l'obligèrent à vendre une grande partie de ses biens. Il se maria trois fois et la troisième fois pendant que sa seconde femme, Marie de Beaumont, vivait encore.

**GRANGIER DE LA MARINIÈRE (Louis-René-Antoine)**, d'une famille qui paraît être originaire de Sancerre, est né le 22 octobre 1814. Il était petit-fils du baron Du Bois, chirurgien de Napoléon I<sup>er</sup>. Pendant la monarchie de juillet, il professa les opinions du centre gauche et publia dans les journaux de l'opposition, notamment dans *le Constitutionnel*, quelques articles politiques, entre autres *dix lettres sur les élections anglaises*. Ses tentatives pour arriver à la députation ne réussirent pas, mais en avril 1848 il fut élu représentant du peuple, par la Nièvre, le cinquième sur huit par 29.756 voix. Il vota ordinairement avec la droite, fit partie du comité de l'agriculture et du crédit foncier et adopta la constitution républicaine. Il ne fut pas réélu à la Législative. Le 29 avril 1852 il refusa de prêter serment et donna sa démission de conseiller général et de conseiller municipal de Cosne. Rentré dans la vie privée il s'occupe d'histoire et de littérature. En février 1871 il devint chef du cabinet de M. Thiers, puis préfet de la Haute-Marne. Destitué le 24 mai 1873, il retourne à ses livres. Il avait une bibliothèque de près de 2.500 volumes rares et curieux, particulièrement relatifs à l'histoire de France et à celle des provinces, et divers manuscrits relatifs au Nivernais. Tout fut vendu en 1883; les manuscrits sont allés, en grande partie, à la bibliothèque nationale.

**GRASSET (Louis-Auguste)**, né à La Rochelle le 20 pluviôse an VII (8 février 1799), était fils de Claude-Joseph Grasset, ingénieur des

ponts et chaussées, et de Catherine-Sophie Suidre. Il dut venir à La Charité comme percepteur. Dès 1829 l'*Almanach de la Nièvre* l'indique comme ayant formé à La Charité « un cabinet d'histoire naturelle digne de fixer l'attention publique. Cette collection importante se compose de mammifères, oiseaux, reptiles, poissons, crustacés, mollusques, zoophytes, végétaux, minéraux, médailles, antiquités égyptiennes, romaines, de la Grèce et de la Chine. » Il devint correspondant du ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts et inspecteur des monuments historiques de la Nièvre. C'est en cette dernière qualité qu'il a écrit un *Rapport au Conseil général* (Nevers, Duclos et Fay, 1836, 8 pages in-8°). Il recueille dans son musée les débris du vieux Nivernais, se procure les manuscrits de Jean-François Née de La Rochelle et publie : *Description d'objets d'art attribués aux Celtes, trouvés dans la commune de Chevenon* (Nevers, Duclos et Fay, 1835, in-8°); — *Notice sur l'origine des bas-reliefs placés le 15 juillet 1835, dans l'église de La Charité-sur-Loire* (Nevers, Duclos et Fay, 1835, 11 pages in-8°); — *Souvenirs de Grèce* (Nevers, Duclos et Fay, 1838, in-12, 8 feuilles). Le silence se fait sur lui pendant de nombreuses années. On raconte qu'il ne fut pas tendre pour les républicains en 1849 et années suivantes. Puis paraissent les *Esquisses autographiques et bibliographiques*, par Noël LEFEVRE; *collections de lettres autographes de M. Grasset aîné, à La Charité-sur-Loire* (Nevers, 1853, in-8°). Vers 1861, ayant le désir d'aller habiter Varzy où vivait le docteur Dangerville, son cousin par alliance, M. Grasset offrit ses collections à la ville de Nevers. La commission chargée, par le Conseil municipal, de traiter cette affaire, trouva les conditions trop onéreuses. M. Grasset s'entendit alors avec quelques vendeurs et une grande partie de ses collections s'en alla au hasard des enchères. Une fois à Varzy, M. Grasset arrive à remplacer, en 1862, comme bibliothécaire-conservateur du musée,

M. Henry Piffault qui remplissait ces fonctions depuis 1856 et qui était regardé comme le fondateur du musée. M. Grasset donna au musée certains des objets qu'il avait conservés, en fit acquérir d'autres, s'en fit donner, devint officier d'Académie, chevalier de la Légion d'honneur, et mourut le 23 janvier 1879, étant veuf de Marie-Edmée-Julie Charron-Vallière. Boisseau a fait son buste. — Pendant son séjour à Varzy il a publié : *Girodet-Trioson, tableau inédit de ce célèbre peintre* (Paris, s. d. in-8° de 13 pages, figures); — *Antiquités égyptiennes; rapport à la Société historique, littéraire et agricole de Varzy* (Nevers, Fay, 1869); — *Dolmen situé dans le département de la Nièvre et objets d'art attribués aux Celto-Gaulois* (Paris 1873, in-8°, 10 pages); — *Cadran solaire en plomb portant la date de 1514* (Paris, 1873, in-8°, 7 pages, planche); — *Emblèmes attribués à des objets gallo-romains; bases frontales de bois de cerf* (Paris, s. d., in-8°, 16 pages, 2 planches); — *Notice établissant que la marque B. B. ne peut être attribuée à Bernard Palissy, célèbre potier agenois, d'après les pièces céramiques* (Paris et Nevers, s. d., in-8°, 22 pages, planche); — *Charles Auger, général de division d'artillerie, né à La Charité-sur-Loire, blessé mortellement à Solferino le 24 juin 1859, notice biographique* (Paris, 1874, in-8°, 46 pages, planche); — *Faïences nivernaises du XVIII<sup>e</sup> siècle* (Paris, 1875, in-8°, 16 pages, planche); — *Lampe clepsydre du XVII<sup>e</sup> siècle* (Paris, 1876, in-8°, 10 pages, planche); — *Cadran solaire en plomb mentionnant la date 1629, du musée de Varzy* (Paris, 1876, 7 pages, planche); — *Céramiques: Historique de la faïencerie de terre de pipe et de poteries noires établie à La Charité-sur-Loire de 1802 à 1812* (Paris, 1876, in-8°, 12 pages); — *Historique de l'ancienne église de La Marche en Nivernais, canton de La Charité-sur-Loire* (1877, in-8°, 3 planches).

**GUDIN (Etienne)**, né à Ouroux le 15 octobre 1734, était fils de Jacques Gudín, conseiller du

roi, élu en l'élection de Château-Chinon, et de Marie Grosjean. Il entra dans l'armée en 1756 comme simple soldat au 48<sup>e</sup> régiment d'infanterie et arriva, le 9 octobre 1791, au grade de chef de bataillon du Loiret. Le 21 mai 1793 il est général de brigade et, le 22 juillet suivant, général de division. Déclaré suspect, il est arrêté en septembre et resta quatorze mois en prison. Rendu à la liberté, il fut autorisé à prendre sa retraite le 8 vendémiaire an iv (30 septembre 1795). Il est mort à Saint-Maurice (Loiret) le 23 juillet 1820.

**GUDIN DU PAVILLON (Jacques - François)**, né à Château-Chinon le 12 septembre 1811, était fils de Pierre-Jacques-Philibert Gudin du Pavillon, propriétaire, et de Marie-Françoise-Adélaïde Née de Vaux, et petit-fils de Jacques Gudin du Pavillon et d'Odette-Félicité Guillaume de Sermizelles. Il devint avoué à Château-Chinon et avait tout ce qu'il fallait pour être légitimiste. Il fut républicain. En avril 1848 il n'obtint que 4.607 voix aux élections générales. Il ne parait pas avoir été inquiété au 2 décembre 1851. Nommé sous-préfet de Château-Chinon après le 4 septembre 1870, il resta peu de temps en fonctions, mais fut pendant de nombreuses années maire de Château-Chinon. Il échoua aux élections du 24 mai 1874 contre M. de Bourgoing, mais fut élu le 20 février 1876. Il siégea à la Chambre à la gauche républicaine, fut des 363 et fut battu le 14 octobre 1877 par M. Albéric d'Espeuilles, candidat officiel. Il fut décoré peu après et nommé juge de paix à Paris. La ville de Château-Chinon a donné son nom à l'une de ses places.

\* **GUÉDAN (François)**. On a de lui : *Institution de la langue florentine et toscane, pour apprendre promptement et facilement la langue italienne*, dédiée à Marie de Médicis (Paris, Geslin, 1602, in-8°).

**GUENEAU (Louis-Auguste)**, fils de Jean-Baptiste-Auguste Gueneau, docteur en médecine,

et de Pierrette-Pauline Robert, est né à Luzuy le 27 février 1820. Il commença ses études à Bourbon-Lancy, les continua et les acheva au collège royal de Moulins-sur-Allier. Il se rendit ensuite à Paris pour y étudier la médecine, fut externe à l'hôpital de Lourcine, où il reçut des lettres officielles de félicitations pour le zèle qu'il déploya à soigner les cholériques. En 1840 il entra, comme chirurgien-élève, à l'hôpital d'instruction militaire de Strasbourg. Cette école ayant été supprimée en 1850, il revint à Paris et fut reçu docteur en médecine le 18 décembre 1852, avec une thèse sur *la scarlatine*. Il avait à peine vingt-trois ans. Peu après, il entra au Val-de-Grâce. Le 25 janvier 1854, il est nommé aide-major au 10<sup>e</sup> chasseurs à cheval et fit, avec ce régiment, la campagne d'Italie en 1859. Il fit partie du corps d'occupation qui séjourna pendant un an dans ce pays et mit à profit le temps qu'il y passa, non seulement pour se perfectionner dans la langue italienne qu'il possédait déjà, de même qu'il possédait parfaitement l'allemand, mais encore pour se lier avec plusieurs célébrités médicales et étudier leur pratique. Il traduisit alors : *Un cas d'urine sanguinolente*, observation du docteur Moïse Finzi, comptes-rendus des séances de l'Académie médico-chirurgicale de Ferrare, séance du 30 juin 1860. Ce travail a été inséré depuis dans le bulletin de la Société de médecine de Poitiers, alors qu'il se trouvait en garnison dans cette ville, 1860. Avec le docteur Guérineau, une des célébrités médicales de France, il étudia à Poitiers les maladies des yeux et publia : *OEdème albuminurique simulant une anémie de la pupille* (Paris, Cosse et Dumaine, 1862, in-8°, gravures). Il avait commencé différentes études sur ces maladies, ainsi que sur la guérison de la rage, lorsqu'il fut désigné pour aller au Mexique, 14 septembre 1862. Il s'embarqua à Saint-Nazaire, sur la *Louisiane*, le 28 septembre, sans avoir pu dire un dernier adieu à sa famille. Sa brillante conduite au siège de Puebla et tout particulière-

ment pendant les attaques des 17, 18 et 19 avril 1863, pendant lesquelles, dit le *Moniteur de l'armée*, il se distingua par son activité et son dévouement en soignant les blessés et en allant les recueillir sous le feu de l'ennemi, lui valut une citation à l'ordre de l'armée puis la croix de la Légion d'honneur, 23 avril. Après le siège de Puebla, le docteur Gueneau est envoyé à Mexico, puis à Monte-del-Real, prendre le commandement d'une ambulance, et enfin à Pachuca, où se trouvaient plus de quatre-vingts malades, presque tous atteints du typhus. Il lutta pendant quatre mois, presque corps à corps avec le terrible fléau, fut atteint lui-même et succomba le 5 novembre 1863. Il a laissé de nombreux mémoires manuscrits, plusieurs rapports, notes et observations insérées dans les bulletins de différentes sociétés de médecine et d'histoire. Cœur d'or, son souvenir restera.

**GUENEAU (Lucien-Philippe)**, frère du précédent, né à Luzy le dimanche 30 décembre 1832, fit avec succès ses études à Bourbon-Lancy puis à Moulins-sur-Allier. Il s'engagea, en 1851, au 10<sup>e</sup> régiment de chasseurs, y devint brigadier, puis maréchal-des-logis, et fut désigné pour passer, avec son grade, au 2<sup>e</sup> régiment de cuirassiers de la garde. Avec ce régiment, il fit la campagne d'Italie, pendant laquelle il fut nommé sous-lieutenant le 14 juin 1859. Il devint lieutenant au 8<sup>e</sup> régiment de chasseurs le 28 mars 1865, et capitaine le 26 décembre 1868. Prisonnier à Sedan, 2 septembre 1870, emmené en captivité à Magdebourg, il ne rentra en France qu'à la paix. Le 20 mai 1871, il donna sa démission. Il devint conseiller municipal de Luzy, fut adjoint au maire du 26 janvier 1873 au 31 décembre 1877, époque à laquelle il est nommé sous-préfet à Château-Chinon. En 1882, il est envoyé à Gex, et retraité, le 26 juin 1883, par suite de cataracte. S'étant retiré à Nevers, il devient suppléant du juge de paix, président de la Société académique du Nivernais et de diverses autres sociétés d'art, d'assistance, etc.

Il avait été nommé officier d'Académie le 19 janvier 1874. Très au courant des études préhistoriques, des questions d'archéologie, de numismatique et d'histoire, il a donné à la Société nivernaise d'intéressantes notes sur les médailles trouvées aux environs de Luzy, et publié dans les bulletins de la Société académique du Nivernais : *Us et coutumes du Morvand* (1886); — *Deux mots sur nos sorciers* (1887); — *Saint-Pierre de Luzy* (1888); — *Un Noël morrandeau* (1889); — *La légende de Saint-Gengoux, ses fontaines miraculeuses, son grand livre, etc.* (1890); — *Le droit de chasse à Arleuf en 1494*; — *Croyances et coutumes de chez nous*; — *Deux pièces pour servir à l'histoire de Luzy* (1894); — *Luzy, nos médecins* (1897); — *Extraits des mémoires d'Isaïe Bonfils, propriétaire-agriculteur au hameau de Chauvetière, paroisses de Fléty et de Tazilly, 1700 à 1740* (1898); — Outre de très nombreux articles dans la *République de Nevers*, l'*Union républicaine de la Nièvre*, la *Vendée républicaine*, etc., il a publié : *Discours prononcés en 1880* (Château-Chinon, Luquet, in-8°); — *Les conséquences de la révocation de l'Edit de Nantes, souvenirs d'un prisonnier de guerre; ma correspondance avec mon évêque* (Genève, Ch. Pfeffer, 1882, in-8°); — *Allocutions prononcées à Gex* (Genève, Ch. Pfeffer, 1882, in-8°); — *Causerie à mes concitoyens. Distribution des prix des écoles communales de Luzy* (Nevers, Vincent, 1884); — *Un chapitre de l'histoire de Luzy* (Nevers, Vincent, 1884, in-8°); — *Croyances populaires, 1<sup>re</sup> partie : nos bons saints miracleurs et guérisseurs* (Nevers, imp. Nivern., 1892, in-8°). — *Compte-rendu de La Terre*, par Emmanuel VAUCHEZ (Paris, C. Reinwald et C<sup>e</sup>, 1894).

**GUENEAU (Victor-Augustin)**, frère des précédents, naquit à Luzy le 25 novembre 1835, fit ses études à Bourbon-Lancy puis au collège de Nevers. Ses goûts pour les finances l'emportant sur les désirs de ses parents, il put, après avoir travaillé assez longtemps chez le percepteur de Luzy, parvenir à se faire nom-

mer aspirant percepteur à la préfecture de la Nièvre, en 1859, ce qui n'était pas facile alors. Il fut reçu surnuméraire le 6 juin 1862 et nommé percepteur à Vandenesse le 30 août 1864. Il passe ensuite à Saint-Benin-d'Azy d'où il fut appelé à Clamecy le 30 septembre 1880. Receveur particulier des finances à Loudun du 10 novembre 1884 au 30 mai 1887, il est appelé, en la même qualité, à Issoudun, qu'il ne voulut pas quitter jusqu'à sa retraite, 20 juin 1896. Il s'est retiré à Nevers près de son frère. Partout où il est passé, il a fouillé les études des notaires et les registres de l'état civil et possède un grand nombre de registres où toutes ses notes sont consignées, précieux recueil qu'il a nommé ses *Actes des notaires, ses actes des châteaux, ses actes de l'état civil*. Il travaille depuis 1866 à un *Nobiliaire nivernais* concernant non seulement les personnes qui ont possédé des fiefs ou qui ont été ointes de la savonnette à vilain, mais encore et surtout les Nivernais qui, par leurs travaux ou leurs services, méritent un souvenir. Il a publié dans le bulletin de la Société nivernaise : *Notes pour servir à l'histoire de la commune de Vandenesse* (1874); — *Notice historique sur la commune de Montaron* (1875); — *Enquête faite à Larochemillay en 1579 (guerres de religion)* (1875); — *Prieurs de Saint-Christophe de Château-Chinon* (1879); — *Le marquisat d'Espeuilles* (1879); — *Lettre sur Moulins-Engilbert* (1879); — *Le Prieuré de La Fermeté* (1883). — Dans le bulletin de la Société académique du Nivernais : *Notice sur Brèves* (1886); — *Les Nivernais dans l'affaire La Môle et Coconas* (1898). — Outre un certain nombre d'articles historiques ou archéologiques dans divers journaux, il a fait paraître : *Notice sur Saint-Honoré-les-Bains* (Paris, 1877, grand in-8°, 70 pages, blasons, carte, plan, gravures); — *Notice sur Billy-Chevannes* (Nevers, 1879, in-8°, planche d'armoiries); — *Notice sur Saint-Benin-d'Azy* (Nevers, 1881, in-8°); — *Moulins-Engilbert, les églises et les établissements religieux* (Issoudun, 1890, in-4°, 36 pages); — *Cartulaire*

*de la chartreuse de Basseville* (Issoudun, 1893, in-4°, 122 pages, sceaux).

**GUÉTROT (Alexis)**, négociant, fils de Jean-Auguste Guétrot, négociant, et d'Emilie Rasse, est né à Ouroux (Nièvre), le 23 mars 1849. Conseiller municipal et maire d'Ouroux en mai 1888, il devint conseiller général pour le canton de Montsauche en 1892. Délégué cantonal, suppléant de la justice de paix de Montsauche, il a été nommé officier d'Académie en 1895. Il est, de plus, vice-président du Conseil général.

**GUILLERAULT-BASCOIN (Jean-Guillaume)**, né à Pouilly-sur-Loire le 23 décembre 1751, fils de Jean Guillerault, boulanger, et de Françoise Verger, devint notaire à Pouilly le 8 avril 1778. Il est procureur-syndic à La Charité en 1791 et est élu, le 6 septembre 1792, membre de la Convention nationale, où il vota la mort de Louis XVI. Le 22 vendémiaire an iv (13 octobre 1795), il est envoyé au Conseil des Cinq-Cents. A la fin de son mandat, il devint l'un des administrateurs du département de la Nièvre, 23 germinal an v (12 avril 1797). Favorable au coup d'Etat de brumaire, il fut nommé juge à la Cour d'appel de Bourges en l'an viii. Il est mort à Pouilly le 25 août 1819.

**GUILLIEN (Camille-Jean-Baptiste)**, fils de Jean-Jacques-Louis, chirurgien, et d'Anne-Caroline Vieillard-Baron, est né à Corbigny le 24 janvier 1836. Entré à l'École militaire de Saint-Cyr le 21 janvier 1855, il fut nommé sous-lieutenant au 1<sup>er</sup> régiment de zouaves le 10 octobre 1856 et fit les campagnes d'Afrique de 1857 à 1858. Il prend ensuite part à la campagne d'Italie, est blessé deux fois à Marignan, le 8 juin 1859, et tué à Solférino le 24 du même mois.

**GUITON (Adrien-François-Marie)**, né à Donzy le 8 juin 1761, du mariage de Charles-François Guiton, marchand, avec Louise-Françoise

More, devint soldat. Simple officier en 1789, il fit rapidement son chemin et fut nommé général de brigade le 12 avril 1807. Chevalier de la Légion d'honneur le 29 frimaire an XII (11 décembre 1802), il est officier de l'ordre le 25 prairial suivant (25 juin 1803). Il est mort à Paris le 18 février 1819.

**GUYOT DE SAINTE-HÉLÈNE (Etienne)**, l'aîné des huit enfants d'Etienne Guyot, garde général et receveur de la maîtrise royale des eaux et forêts du Nivernais, naquit à Nevers le 11 septembre 1740. Destiné à l'état ecclésiastique, il fit ses études chez les Jésuites, au collège de Nevers, puis entra au grand séminaire. Ne se sentant pas la vocation, sur une réprimande de son père, il partit pour Paris au mois d'avril 1760, et entra comme précepteur dans une maison d'éducation. Il fit en même temps son droit et fut reçu avocat au Parlement en 1768. En 1794, nous le trouvons *défenseur officieux* près le tribunal révolutionnaire et alors il fallait, pour remplir ces fonctions, justifier d'un certificat de civisme démontrant qu'on avait toujours marché d'un pas ferme dans la route du patriotisme. Sous le Consulat, il fut nommé magistrat de la sûreté du VII<sup>e</sup> arrondissement

de Paris, il devint ensuite juge au tribunal de la Seine. Il fut retraité en 1815 et mourut à Paris en septembre 1821. — Il a beaucoup écrit sur le Nivernais, mais n'a publié qu'une *Lettre d'un curé de campagne à l'occasion de la convocation des Etats généraux de 1789*. De ses manuscrits, on ne connaît que les *Notices nivernaises* (3 vol. in-8°), « raisins dont on a pressuré largement la grappe. » Dans ces manuscrits, il parle d'un autre écrit qu'il nomme *Mon recueil* (10 vol. in-12), qui aurait contenu les pièces justificatives de ses *Notices*, les matériaux de l'*Histoire du Nivernais* qu'il préparait et ceux d'un *Commentaire sur la Coutume du Nivernais*. On ne sait ce que sont devenus ces dix volumes. Guyot de Sainte-Hélène était l'oncle de M. Réveillé-Parize, né à Nevers, membre de l'Académie de médecine.

\* **GUYTOT (Jean)**, nivernais, secrétaire du duc de Lorraine, a écrit : *Les méditations des zélateurs de piété, recueillies de plusieurs et divers livres des saints et anciens Pères, avec autres méditations prises en la librairie Saint-Victor-les-Paris*, le tout mis en françois par Jehan Guyot, nivernois, secrétaire du duc de Lorraine. (Paris, 1568, in-8° réglé), rare.

## H

**HAGEAU (Pierre-Hippolyte)**, né à Clamecy le 13 prairial an ix (12 juin 1801), mort à Paris le 24 mars 1854, était fils d'Amable Hageau, ingénieur ordinaire du canal du Nivernais, et de Marie Froville. Entré à l'École polytechnique, il devint officier d'artillerie puis ingénieur des ponts et chaussées. On a de lui : *De l'état des routes de France et de la possibilité de le rendre florissant au moyen de faibles dépenses* (Paris, Carillan-Gœury, 1820, in-8°, 60 pages).

**HANOTEAU (Louis-Joseph-Adolphe-Charles-Constance)**, fils de Charles-Constance Hanoteau, inspecteur de la navigation, et de Jeanne-Marie Raboué, naquit à Decize le 12 juin 1814. Il entra à l'École polytechnique le 12 novembre 1832 et en sortit sous-lieutenant dans le génie en 1834. Lieutenant le 1<sup>er</sup> octobre 1836, il est capitaine le 23 novembre 1840 et chevalier de la Légion d'honneur le 23 janvier 1848. Chef de bataillon le 2 août 1858, officier de la Légion d'honneur le 17 septembre 1860, lieutenant-colonel le 27 décembre 1861, colonel le 17 juin 1865, commandeur de la Légion d'honneur le 11 août 1869, il devint général de brigade le 21 octobre 1870 et fut placé dans le cadre de réserve en 1876. Retiré à Guéret (Creuse), il est revenu mourir à Decize le vendredi 16 avril 1897. — Il a passé une grande partie de sa vie en Afrique, où il se livra à une étude approfondie des idiomes et des mœurs de la Kabylie. Ses publications sur cette matière l'ont fait élire membre correspondant

de l'Académie des inscriptions et belles-lettres le 19 décembre 1873. Outre les mémoires qu'il a adressés à cette académie, il a publié : *Essai de grammaire Kabyle, renfermant les principes du langage parlé par les Ygaouaouen* (1858, in-8°); — *Notice sur quelques inscriptions en caractères dits « tiffnar » et en langue « tamachek' »* (1858, in-8°); — *Essai de grammaire de la langue tamachek', avec des renseignements sur le touareg et la langue berbère* (1860, in-8°, 7 planches); — *Poésies populaires de la Kabylie du Jurjura*, texte kabyle et traduction (Paris, Imprimerie impériale, 1867, in-8°); — *La Kabylie et les coutumes kabyles* (Paris, Imprimerie nationale, 1873, 2 vol. in-8°), publiés avec M. Letourneux.

**HANOTEAU (Charles-Auguste-Octave Hector-Constance)**, frère du précédent, est né à Decize le 25 mai 1823. Son père aurait voulu le faire entrer à l'École polytechnique mais, il faut bien le dire, il ne fut au collège qu'un élève médiocre. Seul, le professeur de dessin le trouva docile, travailleur, intelligent. Il obtint enfin, non sans peine, d'aller à Paris étudier la peinture. Il perdit quatre ans chez Renou, entra ensuite chez Gigoux, comprit son professeur et fit de rapides progrès. Certain jour il s'échappa de l'atelier, va à Compiègne essayer ses forces et en rapporte un paysage pour le Salon de 1847. Il avait vingt-quatre ans. Son œuvre reçue, Hanoteau revient en Nivernais, s'installe à Briet et travaille à quatre paysages pour le Salon de 1848. Depuis, ses œuvres ont figuré à tous les

Salons, où il remporta des médailles en 1864, 1868 et 1869. Il fut fait chevalier de la Légion d'honneur le 20 juin 1870. Quittant fort peu son Briet, près Cercy-la-Tour, il fut un moment conseiller général pour le canton de Fours. Il est mort le 7 avril 1890. — Parmi ses œuvres, je citerai : 1849, *Une étude*. — 1850, *Une cabane aux Fontaines-Noires*; — *Le bon Samaritain* (au musée de Nevers). — 1851, *Rendez-vous de chasse dans les bois de La Machine*. — 1853, *La moisson dans le canton de Fours*. — Après ce Salon, Hector Hanoteau alla rejoindre son frère en Algérie et revint chargé de croquis et d'études, et surtout d'un paysage pour l'Exposition universelle. 1855, *Campement arabe sous les murs de Laghouat* (à M. Girerd). — 1857, *Etang dans le Nivernais* (au roi de Portugal). — 1859, *Matinée sur les bords de la Canne* (acheté pour la loterie des artistes). — 1861, *Les prés de Charency*; — *Les environs de Saint-Pierre-le-Moultier*; — *Une matinée de pêche*. — 1863, *La Nourrice du pauvre* (au musée de Nevers); — *Chevaux libres dans les bois du Nivernais* (à M. de Lagarde). — 1864, *Le paradis des oies* (médaille, au musée de Marseille); — *La hutte abandonnée* (au roi des Belges). — 1865, *Un coin de parc dans le Nivernais*. — 1866, *Les heureux de l'ouverture*; — *Le lièvre aux écoutes* (acquis par Jules Favre); — 1867, *Une partie de pêche*; — *Le soir à la ferme*. — 1868, *Le garde-manger des renardeaux* (médaille). — 1869, *La passée du grand gibier*; — *Les roseaux*. — 1870, *L'appel*; — *La mare du village* (acheté par l'Etat), valut la croix à l'auteur. — 1872, *Une chaumière*. — 1873, *Le poirier Messire-Jean*; — *La hutte des charbonniers*; — *Les bois coupés*. — 1874, *Le chèvre-feuille*; — *Un public bienveillant*. — 1875, *Les grenouilles* (au Luxembourg). — 1876, *L'eau qui rit*; — *Les biquets*. — 1877, *Le moulin*; — *Le chef de l'âtre*. — 1878, *Portrait du général Hanoteau*; — *La tournée du meunier*. — 1879, *La victime du réveillon*. — 1880, *L'eau dormante*; — *Portrait de M<sup>me</sup> P...* — 1881, *L'étang boisé*; — *Mon jardin*. — 1882,

*En automne*; — *Le binage*. — 1883, *La haie mitoyenne* (au musée de Bourges); — *Portrait de M. C. B...* — 1884, *Avril*; — *Septembre*. — 1885, *Les pies du bocage*; — *L'homme utile*. — 1886, *Les nénufars*; — *Le bois des nids* (à M<sup>me</sup> Nathaniel de Rothschild). — 1887, *L'entrée de la maison*; — *Les bords de la Loire*. — 1888, *Portrait de M.*; — *Un temps de pluie*; — 1889, *Le cabaret*; — *Etude*. — On a pu voir aux expositions de Nevers les toiles suivantes : 1863, *Matinée de pêche sur la Canne*; — *Tonnelier*; — *Paysage*; — *Gardeuse et troupeau de dindons*; — *Environs de Saint-Pierre-le-Moultier*; — *Ferme*; — *Animaux à l'abreuvoir*. — 1873, *Bouleaux*; — *La basse-courière*; — *Les apprêts de la pêche*; — *Bois coupé*; — *Coin de basse-cour*; — *La rentrée de la ferme*; — *Le repos*; — *La maison des bois*; — *Le lavoir*; — *Bord d'étang*; — *Les petits pêcheurs*; — *Portrait de M.*; — *Intérieur*; — *Le hangar*. — 1874, *Le premier labour*; — *Vaches dans la neige*; — *Le marais*; — *L'étang boisé*; — *Le dormoir*; — *Le soir*; — *Bord d'étang*. — 1875, *Sous les arbres*; — *L'étang du Seux*; — *La rivière de Canne, près Cercy-la-Tour*; — *Coupe de bois*; — *Matin*; — *Le déversoir*; — *Le gros chêne*; — *La maisonnette*; — *Les canards sauvages*; — *Une maison à Saint-Honoré-les-Bains*; — *Portrait*; — *Ma vieille bonne*. — 1876, *L'arbre sec*; — *La chaussée de l'étang*; — *La barrière*; — *Le chariot du petit frère*; — *La lisière du bois*; — *Le chemin du hameau*; — *La pêche de l'étang du Donjon*; — *Le batelier*; — *Portrait de M. J...* — 1876, *La passerelle*; — *L'étang*; — *En Normandie, fusain*; — quatre *Nature morte*. — 1879, *Portrait du général Hanoteau*; — *Portrait de M<sup>me</sup> ...*; — *La fontaine rustique*; — *Le chemin des bouleaux*; — *La source des Fontaines-Blanches*; — *La chaumière des bois*; — *Le matin*; — *Vue près d'Alger*. — 1880, *L'appel*; — *La tournée du meunier*; — *La victime du réveillon*; — *Floréal*; — *La mare*; — *Le verger*; — *L'hiver*; — *L'automne*; — 1887, *La haie mitoyenne*; — *Les nénufars*; — *Le vieux chemin*; — *La chasse au marais*; — *Les dindons*; — *La saison des*

*fleurs*; — *Le chemin de l'abreuvoir*. — Son fils, Marcel-Adolphe Hanoteau, né à Paris, a exposé à Nevers : 1875, *Nature morte*; — 1876, *Le poulailler*; — *Fruits, étude*; — 1877, *Fruits*. — 1880, *Environs de Saint-Pierre-le-Moûtier*; — *La mare*.

**HÉRISSON (Anne-Charles)**, fils de Jean-Baptiste-Sylvestre Hérisson et de Victoire-Adrienne Héreau, naquit à Surgy le 12 octobre 1831, commença ses études au collège de Clamecy et les termina au lycée Saint-Louis, à Paris. En 1853, il est licencié en droit et lauréat de la Faculté de droit. Deux ans après, il est reçu docteur et acquiert une charge d'avocat au Conseil d'Etat et à la Cour de cassation. En 1861, il est impliqué dans le procès des *Treize* et condamné, le 6 août, à 500 francs d'amende. Il échoua, en mai 1869, aux élections législatives dans la circonscription de Lure. Après le 4 septembre 1870, il est nommé maire du VI<sup>e</sup> arrondissement de Paris puis, par décret du 13 octobre suivant, adjoint au maire de Paris. Le 5 novembre, il est élu maire du VI<sup>e</sup> arrondissement. Est expulsé de sa mairie le 18 mars 1871, sur l'ordre du Comité central et porté, malgré lui, aux élections communales du 26 mars, d'où son nom ne sortit pas des urnes. Le 23 mai, il rentra dans ses fonctions. Élu membre du Conseil municipal de Paris pour le quartier de la Monnaie, son élection fut annulée par le Conseil de préfecture. Il fut réélu le 26 novembre. Dans les derniers jours de la présidence de M. Thiers, il fut un des actifs promoteurs de la candidature de M. Barodet, à Paris. Envoyé à l'Assemblée nationale par la Haute-Saône, dans une élection partielle, il fit partie du groupe de l'Union républicaine. Le 26 février 1876, il ne fut pas réélu dans la première circonscription de l'arrondissement de Lure. Au mois de juin suivant, le quartier d'Amérique le fit rentrer au Conseil municipal de Paris, dont il devint président en juillet 1876. Le quartier de Notre-Dame-des-Champs l'envoya à son tour au même Conseil

en janvier 1878. Six mois après, le 7 juillet, il fut élu député de Paris par le VI<sup>e</sup> arrondissement, par suite de la mort du colonel Denfert-Rochereau. Il resta sept ans député et fut ministre des Travaux publics dans le cabinet Dufaure et ministre du Commerce dans le cabinet Jules Ferry. N'ayant pas été réélu en 1885, il fut nommé conseiller à la Cour de cassation, puis fait chevalier de la Légion d'honneur. Se sentant malade, il donna sa démission en 1893, fut nommé conseiller honoraire et vint habiter sa propriété de Basseville, commune de Surgy, où il mourut l'année suivante.

**HÉRISSON (Sylvestre)**, frère du précédent, est né à Surgy le 2 août 1835. Après avoir fait ses études de droit, il devint avoué à Clamecy. Comme son frère, il fut dévoué à l'idée républicaine et devint conseiller municipal de Clamecy, conseiller général, député le 21 août 1881. Il siégea, à la Chambre, au groupe de la gauche radicale. Aux élections de 1885, il ne fut élu qu'au scrutin de ballottage, le premier sur cinq. Le 22 septembre 1889, il fut battu par M. Jaluzot et entra plus tard au Sénat.

**HEULHARD (Charles-Gilbert)**, né à Lormes le 10 novembre 1771, était fils de Jean-Albert Heulhard, avocat au Parlement, et de Jeanne-Madeleine Delagrangé. Il fit ses études de droit et publia, le 30 ventôse an III (20 mars 1795) : *La Lanterne de Diogène*, avec cette épigraphe : « La liberté de la presse n'existe que quand on peut déplaire impunément à ceux qui ont l'autorité, autrement c'est une chimère. » En 1803, il donna un *Précis ou tableau chronologique des événements et de la législation de la Révolution*. Auditeur à la Cour d'appel de Bourges en 1808 il fut nommé, l'année suivante, conseiller auditeur à la même Cour. Élu, le 13 mars 1815, député de la Nièvre à la Chambre des Cent-Jours, il reprit ensuite ses fonctions à Bourges. Il se présenta sans succès, le 13 mai 1822, à la députation dans l'arrondissement de Nevers, mais

fut élu, par le Cher, le 3 juillet 1830. Il adhère au gouvernement de Louis-Philippe, qui le nomma président de la Cour de Bourges en 1833. Retraité en 1840, il se retira à Lormes dont il devint maire en 1853. Par décret du 24 mars 1860, il fut autorisé à ajouter à son nom celui de : *de Montigny*, et à s'appeler *Heulhard de Montigny*. En mars 1871, il publia l'*Assemblée nationale de 1871*. Il mourut en son château de Préfontaine, commune de Lormes, à cent-un ans, le 14 janvier 1872. Il avait été fait chevalier de la Légion d'honneur en 1829 et officier le 10 février 1839.

**HOUDETOT (Félicissime - Frédéric - Marc - Aurèle d')**, né à Cosne le 4 septembre 1820, de Félicissime-François de Houdetot, sous-préfet, et de Joséphine-Eléonore-Auguste de Houdetot, fit ses études au collège de Cosne et s'engagea au 2<sup>e</sup> léger le 4 mai 1841. Il entra à l'École spéciale militaire le 20 février 1843, et en sortit comme sous-lieutenant au 31<sup>e</sup> régiment de ligne, le 1<sup>er</sup> octobre 1844. Lieutenant le 28 juillet 1848, il est capitaine le 29 décembre 1851, capitaine adjudant-major le 28 décembre 1853; il entra, comme capitaine, le 24 février 1855, au 2<sup>e</sup> grenadiers de la garde, redevint adjudant-major le 9 mars 1856 et fut décoré le 30 juin suivant, ayant six campagnes à son actif. Désigné pour faire partie de l'armée d'Italie, il fut tué à Magenta le 4 juin 1859.

**HURAUULT (Marie-Jean-Baptiste-Pierre)**, fils de Claude Hurault, secrétaire de la mairie, et de Madeleine Merlot, naquit à Clamecy le 18 décembre 1811. Destiné à l'état ecclésiastique, il finit sa carrière comme curé de Saint-Père de Nevers et chanoine honoraire. Outre diverses poésies, on a de lui : *Fables et quatrains pour l'instruction de l'enfance* (Nevers, Fay, 1849, in-18); — *Les quatrains de l'enfance ou abrégé de toutes les vérités et de tous les devoirs de la religion, suivis de fables* (imprimés en deux éditions, suivant la

destination et la distinction des sexes); — *Le livre des sacrements ou petit Rituel à l'usage des gens du monde, explication dogmatique et morale des sacrements avec la traduction des prières et cérémonies du Rituel romain* (Nevers, Fay, 1878, in-32).

**HYDE DE NEUVILLE (Jean-Guillaume)**, fils de Guillaume Hyde (*sic*), maître de forges, et de Marie Roger, fut baptisé à La Charité-sur-Loire le 24 janvier 1776. Son surnom provient du fief de Neuville, paroisse de Buley. Son père appartiendrait à une famille anglaise émigrée en France après la bataille de Culloden (1746 ou 1747). Cerveau mal réglé, prompt à s'échauffer et capable d'excentricité, dit M. de Broglie dans ses *Souvenirs*, Jean-Guillaume Hyde de Neuville faisait partie, dès 1797, du club royaliste de la rue de Clichy et était un des principaux agents des Bourbons. On prétend qu'il entretint la guerre civile dans l'Ouest et que, obligé de se réfugier en Angleterre après le 18 fructidor, il proposa au gouvernement anglais, plusieurs plans de conspiration. Le 18 brumaire accompli, il se présenta au premier Consul pour lui demander le rétablissement des Bourbons. Bonaparte, qui aurait pu le faire arrêter, le renvoya simplement. Hyde de Neuville établit alors à Paris une contre-police et faillit se faire prendre. Accusé d'avoir participé au complot de la machine infernale, il se défendit toujours d'avoir trempé dans cet attentat et publia, en 1801, une brochure in-8<sup>e</sup> de 53 pages, intitulée : *Réponse de J.-Guillaume Hyde de Neuville, habitant de Paris, à toutes les calomnies dirigées contre lui, à l'atroce et absurde accusation d'avoir pris part à l'attentat du 3 nivôse, avec l'exposé de sa conduite politique*. Après 1801, il vit dans l'obscurité. On le trouve ensuite aux environs de Lyon, puis en Espagne. En 1805, il est aux Etats-Unis et pousse le général Moreau à revenir en Europe pour porter les armes contre sa patrie. Par lettres du 1<sup>er</sup> janvier 1814, datées de Hartwel-Buchs, le futur Louis XVIII

nomma chevalier de Saint-Louis le colonel Jean-Guillaume Hyde de Neuville, qui dut être fait chevalier de la Légion d'honneur peu après. En effet, quand Hyde de Neuville fut élu député de la Nièvre, le 22 août 1815, il est dit officier de la Légion d'honneur. Etant député, il est nommé ministre plénipotentiaire aux Etats-Unis, puis baron et commandeur de la Légion d'honneur. Il est réélu député par la Nièvre le 22 novembre 1822. Il passe ensuite à l'ambassade de Portugal, où le roi Jean VI le nomma comte de Bemposta. Renvoyé à la Chambre le 21 février 1824, il devient un des meneurs secrets de la contre-opposition. On assure qu'il avait été privé par

le gouvernement de la pension qu'il touchait depuis 1815. Dans tous les cas, il rompit avec le ministre de Villèle et aida à son renversement. Il entre alors dans le cabinet Martignac comme ministre de la Marine, 4 janvier 1828. Renversé par le ministère Polignac, 8 août 1829, il n'en est pas moins réélu par la Nièvre le 3 juillet 1830. Après les événements de la fin de juillet, il donna sa démission de député et cessa de participer aux affaires publiques. Il mourut à Paris le 18 mai 1857, étant grand-officier de la Légion d'honneur. — Outre l'opuscule indiqué ci-dessus, on a encore de lui : *Eloge historique du général Moreau* (New-York, 1814, in-8°).

## J

**JACQUINOT (Charles-Hector)**, fils d'Etienne Jacquinot, alors greffier en chef de l'Ingénieur de la marine et depuis banquier, et de Jeanne-Florimonde Le Blanc, est né à Nevers le 14 ventôse an iv (4 mars 1796). Entré dans la marine en 1812, il est enseigne en 1820, lieutenant de vaisseau en 1825 et capitaine de corvette en 1836. Dans le voyage exécuté, de 1837 à 1840, sous le commandement de Dumont d'Urville, il commande la *Zélée*, conserve de l'*Astrolabe*. Il devient capitaine de vaisseau le 21 décembre 1840 et contre-amiral le 3 février 1852. Il commande en chef la division navale du Levant et occupe le Pirée, 25 mai 1855, à la tête du corps expéditionnaire. Nommé vice-amiral le 1<sup>er</sup> décembre 1855, il passa dans la réserve en 1861, étant grand-officier de la Légion d'honneur depuis le 12 août 1854. Il mourut à Toulon le 18 novembre 1870. Après le décès de Dumont d'Urville, c'est lui qui fut chargé de continuer la publication de son dernier voyage, travail qui a paru sous le titre de *Voyage au pôle sud et dans l'Océanie* (1843-1854, 22 vol. in-8° avec atlas). Son frère, dont je vais parler, avec M. Hombron, a écrit tout ce qui concerne l'histoire naturelle.

**JACQUINOT (Honoré)**, frère du précédent, et fils d'Etienne Jacquinot, banquier, et de Sylvie Pinault, naquit à Moulins-Engilbert le 1<sup>er</sup> août 1814. Il fit le voyage de la *Zélée* en qualité de chirurgien de marine, et fut décoré le 25 janvier 1841. Après son retour, il suivit les cours de la Faculté de médecine de Paris,

fut reçu docteur en 1848 et exerça sa profession à Nevers. Nous l'avons tous connu s'occupant avec amour de tout ce qui concernait les temps préhistoriques. Je viens de dire que dans l'ouvrage de son frère le *Voyage au pôle sud et dans l'Océanie*, il avait écrit, avec M. Hombron, tout ce qui concernait l'histoire naturelle. Il a publié dans le bulletin de la Société nivernaise : *Note sur une sépulture gauloise antérieure à l'époque gallo-romaine* (1874); — *Sépulture éduenne à l'époque gallo-romaine* (1874); — *Temps préhistoriques dans la Nièvre; considérations sur les populations primitives de la Gaule* (1875); — *Les sciences préhistoriques au congrès de Châlons-sur-Marne* (1875); — *Proposition et circulaires relatives aux sciences préhistoriques* (1876); — *Réponse aux objections faites au congrès international de Budapest sur le classement des silex de Sauvigny (Nièvre)* (1876). — On ne doit pas oublier : *Considérations générales sur l'anthropologie, la zoologie* (5 vol. in-8°), et *la botanique* (2 vol. in-8°); — *Considérations sur les différents âges de la pierre* (Nevers, Michot, 1877, in-8° de 16 pages); — *Derniers temps de l'âge de bronze; Nécropole de Pouques-les-Eaux*, par JACQUINOT et USQUIN (Nevers, 1878, in-8°, 4 planches in-f°); — *Les monuments mégalithiques de la Nièvre* (Nevers, 1886). — Il a donné au bulletin de la Société académique du Nivernais : *L'Oppidum du fou de Verdun*; — *La sépulture gauloise de Sauvigny-les-Bois* (1886); — *Les mégalithes de la Nièvre* (1887). — Il avait en préparation : *Une promenade à Crécy-sur-Canne*, quand il

complètement mis de côté. Hélas! il avait écrit :

Honneur et gloire  
A qui sait boire,  
C'est l'avis notoire  
Du Père Jean.

Il est mort à Moulins-Engilbert le 17 août 1859. Ses chansons sont bien ignorées aujourd'hui. Je citerai seulement : *Le Père Jean au cabaret* (Clamecy, Cegretin, sans date); — *Entr'actes, ou délassements poétiques*, comprenant quinze chansons datées de 1825 à 1831 (Clamecy, Cegretin, sans date); — *Désir d'un vieux chasseur à propos de la loi sur la chasse*, 1844 (Nevers, Sionest, sans date); — *Ma conversion* (Nevers, Sionest, 1845); — *A mon zouave, honneur et patrie*, sept pièces de 1850 à 1857, avec appendice et note, la dernière pièce est intitulée : *Stances sur la mort de Béranger* et contient ces vers :

Déjà la froide vieillesse  
Fait sentir ses frissons glaçants;  
Dieu! qui me rendra ma jeunesse,  
Lisette, un grenier et vingt ans.

— *La comète*, 1857; — *Souvenir de la Saint-Napoléon à la Lieut-Mer*, 1853-1854. — Sa publication la plus intéressante et qui mérite une place dans les bibliothèques nivernaises, a pour titre : *Souvenirs du bon vieux temps dans le Nivernais, particulièrement dans le Bazois*, etc., par JAUBERTAINÉ, notaire, membre de la Société française de statistique universelle, avec lithographies (Nevers, N. Duclos, 1837). Avant sa mort, il avait annoncé la publication de *La Lieut-Mer, avec des notes historiques sur quelques localités voisines, aperçus de mœurs et coutumes du Morvan*, qui se trouve chez M. Morel, libraire à Nevers, chez M. Buteau, libraire à Château-Chinon, et chez l'auteur. Je n'ai pu me procurer cet ouvrage.

**JAUCOURT (Arnail-François de)**, né à Tournan (Seine-et-Marne), était fils de Louis-Pierre de Jaucourt, baron d'Huban en

Nivernais, et d'Elisabeth-Sophie Gilly. Il entra dans l'armée le 28 juillet 1773, comme sous-lieutenant au régiment de Languedoc-Dragons, et devint mestre de camp commandant, le 10 mars 1788. Membre de la Société des Feuillants, il préside l'administration de Seine-et-Marne; est élu, par ce département, le 31 août 1791, député à la Législative, devient maréchal de camp le 6 février 1792; donne sa démission de député le 30 juillet. Arrêté à Paris puis mis en liberté, il émigre et séjourne en Angleterre et en Suisse. Après brumaire, il entre au Tribunat, 4 nivôse an VIII. Sénateur en l'an XII, il accompagne Joseph Bonaparte à Naples. Créé comte le 26 avril 1808, il se lasse de l'Empire en 1810 et vote la déchéance de Napoléon en 1814. Le 1<sup>er</sup> avril de cette année, il est l'un des cinq membres composant la commission chargée du gouvernement provisoire. Louis XVIII le nomme ministre d'Etat, pair de France, lieutenant-général. Mis hors la loi pendant les Cent-Jours, il quitte la France. A la rentrée des Bourbons, il est fait ministre de la Marine et membre du Conseil privé. Il est à remarquer qu'il était protestant et qu'il défendit toujours la religion réformée. Plus tard, il se rallia à Louis-Philippe, qui lui donna un siège à la Chambre des pairs. Après 1848, il se retira des affaires, mais approuve hautement le coup d'Etat de Louis Napoléon. Il est mort à Presles (Seine-et-Marne), le 5 février 1852.

**JOLY alias JOLLY (Guillaume)**, né à Decize en 1533, mort à Paris en 1613, fit ses études de droit et fut reçu avocat en Parlement. Il devint plus tard lieutenant-général de la connétablie et maréchaussée de France, et publia, en 1598, un traité estimé de la justice militaire en France. *Bon amy de M. Guy Coquille*, il fit faire, en 1605, l'édition du *Commentaire sur la coutume du Nivernais*, de notre célèbre compatriote, et le dédia au duc de Nevers. De Marie Loysel, sa femme, il eut un fils, Claude Joly, qui fut l'éditeur des œuvres de Guy Coquille.

\* **JOSEPH (M<sup>me</sup>)**, rédigea les *Tablettes hebdomadaires de la Nièvre*, journal imprimé à Nevers par Roch fils, et dont le premier numéro parut le 1<sup>er</sup> août 1826. Ce petit recueil, qui ne dura pas, comprenait des poésies, des charades, des logoglyphes, des éphémérides historiques, des anecdotes et des annonces. M<sup>me</sup> Joseph tenait sa place dans la poésie. C'est elle qui écrit :

Chacun, dit-on, a sa faiblesse :  
Mais, à faire entre nous franche confession,  
Combien de gens ont celle du lion !

Elle eut pour collaborateurs M. Hazard, ex-professeur de rhétorique au collège de Roanne, ex-agrégé des humanités au lycée de Cahors, et M. Prosper Léotard, bachelier ès-lettres.

**JOURDAN du MAZOT (Jean-Baptiste)**, fils de Nicolas Jourdan de la Garenne, avocat en Parlement, et de Geneviève de Roche-André, naquit à Lormes le 19 décembre 1757. L'assemblée des notables de Lormes le choisit, en mars 1788, pour l'un des rédacteurs du *Cahier des doléances publiques*. En 1790, il est membre du Directoire du département de la Nièvre et est envoyé, deux ans après, à la Convention nationale. Il vota oui pour la culpabilité de Louis XVI, pour l'appel au peuple, pour la détention et pour le sursis. En brumaire an III (septembre 1794), il demanda au Comité de Salut public de présenter un projet pour éloigner de la République les restes de la famille des Bourbons. Le 20 prairial an III (8 juin 1795), il est envoyé en mission dans la Nièvre pour surveiller et activer les réquisitions en grains assises sur divers districts du département. Certaines notes manuscrites que j'ai eu l'occasion de lire assurent que, si quelques fermiers ou gens opposés aux affaires du moment ont eu à se plaindre, le peuple n'a jamais été contre lui. Cette assertion paraît sûre, car M. Jourdan fut élu par la Nièvre, le 23 vendémiaire an IV (15 octobre 1795) au Conseil des Cinq-Cents. Son mandat fut renouvelé le 23 germinal an V (12 avril

1797). Il entra au Corps législatif le 4 nivôse an VIII (25 décembre 1799) et siégea jusqu'à l'an XII. On prétend qu'il refusa un siège au Sénat. Il est mort en 1820. On a de lui : *Sur la peine à infliger à Louis XVI* (1792, 8 pages in-8°).

**JULLIEN (Marie-Antoine-Amédée)**, est né à Clamecy, rue Bourgeoise, le 19 novembre 1819, du mariage de Claude-Annet Jullien, avoué, avec Marie-Anne-Jeanne-Jacquette Didier. Il commença ses études à Avallon, les continua à Clamecy et les acheva au collège Rollin, à Paris. Après avoir fait son droit, il entra chez un notaire. Ayant un goût particulier pour le dessin, il travailla, de temps à autre, chez le paysagiste Rémond. En 1848, son père lui ayant acheté une étude de notaire à Tannay, Amédée Jullien se consacra à ses nouvelles fonctions, qui le conduisirent à la mairie de Tannay en 1854. Six ans plus tard, il vendit son étude, se retira à Entrains tout en habitant fort souvent Paris. Il occupa alors ses loisirs à la gravure et à la peinture. Ses gravures, comme ses peintures, du reste, dénotent le culte du pays natal. Depuis 1863, il exposa au Salon. En 1871, il se met à la décoration de la faïence, et obtient des pièces d'une belle venue. Il écrivit dans les revues, dans les journaux et même en librairie, de nombreux articles économiques, administratifs et artistiques. Dès 1868, il avait publié : *Les Beaux-Arts et leur administration* (Paris, Dentu). Son esprit était surtout occupé d'un grand travail qui vit le jour, en 1883, chez Quantin, et qu'il intitula : *La Nièvre à travers le passé; topographie historique de ses principales villes*, décrites et gravées par Amédée JULLIEN. Ce beau travail, tiré à 400 exemplaires, in-folio, comprend trente-trois superbes gravures et de nombreuses planches de vues. N'oublions pas de dire qu'il fut le fondateur, puis le directeur zélé du musée de Clamecy. Le 9 novembre 1887, il assistait à une séance de la Société scientifique et littéraire de Clamecy, lorsqu'il fut frappé

---

d'hémiplégie. Deux jours après, il mourait dans la maison qui l'avait vu naître. C'était un excellent homme et un grand travailleur. Il a exposé à Nevers, en 1863 : *Le chemin de la fontaine, près Entrains*; — *Le retour du*

*troupeau*; — *Le sentier des étangs, à Entrains*; — *Les sources de Druyes (Yonne)*. — En 1875 : *Le retour du marché*; — *Une basse-cour, rue Fommorigny*. — En 1876 : *La ferme des Sainjons*; — *La pâture des Chenois*.

## L

**LABOT (Aignan-Alexandre-Frédéric)**, fils de Pierre-Agnan-François Labot, propriétaire à La Maison-Dieu, et d'Elisabeth Chapuis, est né le 9 avril 1807. Ses études de droit le conduisirent à acheter une charge d'avocat à la Cour de cassation. Il se livra ensuite au journalisme et à la littérature. En 1848, 1849 et 1863, comme candidat indépendant à la députation, il répandit à profusion, dans la Nièvre, des circulaires et des professions de foi pleines de sel et de bon sens, qui ne réussirent cependant pas à le faire élire. Il mourut à La Maison-Dieu le 25 août 1870, avant d'avoir eu à déplorer les malheurs de la France qu'il avait si bien prévus. Il restera de lui un excellent ouvrage intitulé : *Cahiers, procès-verbaux, opérations électorales des assemblées du Clergé, de la Noblesse et du Tiers-Etat du Nivernais et du Donziais, extraits des documents officiels* (Paris, Nevers, Gourdet, 1866, in-8°). Ce recueil est précédé d'un *Précis historique sur la convocation des Etats généraux et sur la législation électorale de 1789*.

**LACAN (Adolphe-Jean-Baptiste)**, avocat, né à Clamecy, le 4<sup>er</sup> août 1810, d'Adolphe-Thomas Lacan, président du tribunal civil, et d'Anne-Marie-Félicité Foy, fit ses études de droit. Il était inscrit au barreau de Paris quand il fut reçu docteur, novembre 1832. Depuis 1846, il fit partie du Conseil de l'ordre, fut décoré en 1866, et devint bâtonnier le 31 juillet 1872. Il est mort à Pau le 12 avril 1880, ayant publié, avec M. Paulmier, avocat et député, un *Traité*

*de la législation et de la jurisprudence des théâtres* (1853, 2 vol. in-12).

**LA FERTÉ-MEUN (Jacques-Gabriel de)**, fils de Samuel, seigneur de Villiers-le-Sec, du Petit-Sichamps, etc., et de Catherine-Angélique de La Bussière, choisit la carrière des armes. Volontaire en 1753, enseigne au régiment d'Auvergne 1754, lieutenant 1755, capitaine 1760, passe avec son grade au régiment des recrues de Moulins, puis dans Auvergne en 1767. Blessé grièvement d'un coup de feu à la cuisse à Clostercamp, il est fait chevalier de Saint-Louis en 1779, quitte le service le 24 juin 1780, et obtient une pension de 400 livres en attendant le commandement d'un bataillon de garnison. A la Révolution, il émigre, est ensuite chargé des affaires de Louis XVIII, notamment à Saint-Pétersbourg, devient maréchal de camp et commandeur de Saint-Louis. Il mourut vers 1815.

**LA FERTÉ-MEUN (Joseph-Louis-Hubert-Nabert de)**, né à Paris en 1806, était fils de François-Louis-Hubert-Nabert, comte de La Ferté-Meun, lieutenant-colonel de chevau-légers, propriétaire de Saint-Péreuse et de Solières, et d'Antoinette-Louise de Levis-Mirepoix. Le 19 août 1830, il épousa Françoise-Elisabeth Molé de Champlâtreux, fille du comte Molé de Champlâtreux, ancien président du Conseil des ministres, et obtint, par ordonnance royale du 16 août 1830, le droit d'ajouter à son nom celui de *de Champlâtreux*. Il fut élu député, par l'arrondissement de

Château-Chinon, le 4 novembre 1837. Réélu le 2 mars 1839, il donna sa démission en 1840 et fut remplacé par M. Pelletier-Dulas, avocat. A cette époque, il habitait Saint-Péreuse. C'est lui qui vendit Solières à M. Grangier de la Marinière.

**LAFOND (Edmond)**, fils d'Antoine-Narcisse Lafond, député de la Nièvre pour l'arrondissement de Cosne, de 1831 à 1842, vraie machine à légiférer, dit la *Revue de la Nièvre* du mois de mai 1842, puis pair de France en 1846, reçut de Pie IX le titre héréditaire de comte, par bref du 15 septembre 1868. Il avait organisé, en grande partie, l'œuvre du denier de Saint-Pierre. On a de lui : *Dorothée, vierge et martyre, tragédie, suivie du Magicien, drame de Calderon, traduit en vers de l'espagnol* (Paris, Bray et Retaux, 1873, in-8°); — *Le poème de Rome* (Paris, Palmé, 1874, in-8°); — *Poésies inédites* (Paris, Bray et Retaux, 1876, in-8°); — *Eloge funèbre prononcé par M<sup>re</sup> Pie* (Paris, 1878); — *Saint Jean de Capistran, drame chrétien de Calderon, suivi de la dévotion à la Croix, traduit en vers de l'espagnol* (Paris, Bray et Retaux, 1877, in-8°); — *L'Ecosse jadis et aujourd'hui* (Paris, Calmann Levy, 1887, in-12).

\* **LAFOND (Pierre-Emile de)**, né à Nevers en 1837, s'engagea à dix-sept ans dans la cavalerie. Il était colonel au 11<sup>e</sup> cuirassiers quand il fut nommé général de brigade en 1894. Général de division au mois de juillet 1899, il compte quatre campagnes et une blessure.

\* **LAFONTAINE**, élu représentant du peuple en avril 1848, le septième sur huit, par 25.731 voix.

**LA FORTELLE (Charles Gaudennede)**, chevalier, lieutenant pour le roi de la ville de Montoire, dit Querhouet, et pourvu par S. M. de l'office de son lieutenant en la ville de Saint-Pierre-le-Moutier, résidait à Paris, en 1707, rue Michel-Lecomte, paroisse Saint-Nicolas-

des-Champs. Il publié : *Fastes militaires ou annales des chevaliers des ordres royaux et militaires de France, au service ou retirés, et des gouverneurs, lieutenants du roi et majors des princes et des places du royaume, contenant le temps de leurs services, leur grade actuel et celui de leur retraite, la date de leur réception dans l'ordre, les affaires de guerre où ils se sont trouvés, le nombre et la nature des blasons reçus, etc.*, par DE LA FORTELLE, lieutenant de roi de Saint-Pierre-le-Moutier (1779, 2 vol. in-12). — J'ignore si c'est le même de la Fortelle qui a donné *La vie militaire, politique et privée de Mademoiselle Eon de Beaumont*.

**LA GRANGE (Henri de)**, marquis d'Arquian, seigneur d'Imphy, Prye, etc., neveu du maréchal de Montigny, était fils d'Antoine de La Grange et d'Anne d'Ancienville, sa troisième femme, et naquit en 1612. Homme d'esprit, de bonne compagnie et fort dans le monde, dit Saint-Simon, il eut le régiment de cavalerie de Monsieur et fut capitaine des Cent-Suisses. Il avait quatre-vingt-deux ans quand sa fille, la reine de Pologne, lui fit obtenir le chapeau de cardinal, 12 novembre 1695. Il paraît qu'il ne reçut jamais les ordres, qu'il se vantait de ne jamais dire son bréviaire et qu'il resta fort gaillard jusqu'à sa mort, arrivée à Rome en 1707.

**LA GRANGE D'ARQUIAN (Marie-Casimir de)**, fille du précédent et de Françoise de La Châtre, sa femme, fut emmenée en Pologne à l'âge de dix ans, en 1649, par Louise-Marie de Gonzague qui, veuve de Ladislas-Sigismond, roi de Pologne, venait de se remarier avec Jean-Casimir, frère et successeur de son mari. Grâce à sa souveraine elle épousa, en 1658, Jacob Radzivil, prince de Zamoski. Devenue veuve peu après et sans enfants, elle était assez riche pour que Jean Sobieski, grand-maréchal de Pologne, eut envie de l'épouser. Le mariage se fit le 6 juillet 1665 et, neuf ans après, le 20 mai, Jean Sobieski était élu roi

de Pologne. Pendant sa royauté, Marie-Casimir ne sut pas se concilier l'estime de ses sujets, aussi, lorsqu'elle perdit son mari, 17 juin 1696, elle partit pour Rome, avec son père, en emportant ses trésors. Comme elle n'était que reine élective, elle ne put obtenir d'être traitée en reine héréditaire. Elle rentra en France en 1714, mais il ne lui fut pas permis d'approcher de la Cour, qu'elle n'avait pas su se ménager. Elle fut reçue à Nevers le 11 septembre, avec de grands égards, resta deux jours à l'hôtel des Bordes, chez sa sœur, la marquise de Béthune, et de là se rendit à Blois, où le château avait été mis à sa disposition par le roi et où elle mourut, à soixante-dix-sept ans, le 30 janvier 1716.

**LAMBERT (Louis-François)**, né à La Charité-sur-Loire le 6 octobre 1832, fils de Claude Lambert, cordonnier, et de Jeanne-Laurence-Marie Raisonnier, fit de brillantes études au collège de Nevers, puis entra au Crédit foncier. Quelque temps après, il partit pour la Russie avec les ingénieurs français qui construisirent dans ce pays les premiers chemins de fer. Il en rapporta une certaine aisance, qui lui permit de rester comme journaliste dans le monde des affaires et appartint plus particulièrement à la presse financière où son affabilité, la droiture de son caractère et la probité de ses conseils lui firent une place des plus honorables. Il est mort en 1896.

**LA MAGDELAINE (François de)**, marquis de Ragny, seigneur de Cervon, Moraches, Asnan, Talon-Judas, etc., fils de Girard de La Magdelaine et de Claudine de Damas, naquit à Ragny le 23 août 1543. Son père fut tué à Landrecies l'année de sa naissance et sa mère se remaria, deux ans plus tard, avec Humbert de la Platière, connu sous le nom de maréchal de Bourdillon. Il fit ses premières armes sous les ordres de son beau-père et n'abandonna pas la cause royaliste. Henri IV fut reconnaissant et le nomma

maréchal de camp, gouverneur du Nivernais, chevalier de ses ordres et érigea, en sa faveur, la terre de Ragny en marquisat. François de La Magdelaine se démit du gouvernement du Nivernais le 25 février 1620 et mourut en 1626.

**LAMOIGNON (Charles)**, fils de François Lamoignon, bourgeois de Nevers et secrétaire de Françoise d'Albret, et de Marie Ducoing, naquit à Nevers le 1<sup>er</sup> juin 1514 et y fit ses études. Il étudia le droit en Italie et fut reçu docteur, à Ferrare, le 20 juillet 1543. Le 16 décembre de l'année suivante, il est avocat à Paris. François de Clèves, duc de Nivernais, le fit chef de son Conseil et lui donna, le 1<sup>er</sup> février 1552, la seigneurie de Launai-Courson. Conseiller au Parlement de Paris le 4 octobre 1557, Charles Lamoignon devint maître des requêtes en 1564 et conseiller d'Etat en 1572. Il mourut à Paris au mois de novembre de cette année, ayant eu vingt enfants de Charlotte de Besançon, sa femme.

**LAMOIGNON (Helin)**, frère du précédent, fut abbé de Bellevaux et prieur de Saint-Pierre-le-Moutier. Il eut un fils naturel, Louis Lamoignon, qui épousa Marie Salonnyer, fille d'Antoine Salonnyer, seigneur de Couze, et de Jeanne le Bourgoing, et veuve de François Véron, et qui fit souche.

**LANGERON (Eugène)**, fils de Bertrand Langeron, fabricant de grosse chaudronnerie, et de Marguerite-Victoire Durat, est né à Fourchambault le 31 mars 1866. Après avoir fait de bonnes études au lycée de Nevers, il entra au bureau des finances de la préfecture de la Nièvre. Ses fonctions délicates ne l'ont heureusement pas empêché de suivre ses goûts pour les arts et les lettres. Différents journaux de Nevers, notamment *l'Union républicaine*, ont publié de lui des revues théâtrales remarquées et de nombreuses et spirituelles chroniques. Entre temps, il se consacrait au déve-

loppement du Cercle symphonique de Nevers dont les attrayantes soirées sont très suivies. Depuis 1896, il est le zélé secrétaire de la Société académique du Nivernais. Collaborateur d'Achille Millien à la *Revue nivernaise*, il a donné à cette publication des articles pleins d'humour parmi lesquels je citerai : *Litanies de décembre*; — *Les visites*; — *Carnaval et C<sup>ie</sup>*; — *Planter des pommes de terre*; — *Les vacances*, etc.

\* **LANGLOIS (Jean-Baptiste)**, jésuite, né à Nevers en 1663, mort en 1706, publia divers écrits contre l'édition de Saint-Augustin donnée par les bénédictins de Saint-Maur. Il a donné aussi un ouvrage intitulé : *Histoire des croisades contre les Albigeois* (Paris, 1703, in-12), écrit en faveur des rigueurs exercées contre les Albigeois.

**LA PLATIÈRE (Imbert de)**, fils de Philibert, baron des Bordes, et de Marie de Fontenay, qui était sœur de l'évêque de Nevers, fut doyen de l'église de Nevers en 1488, conseiller au Parlement de Paris le 17 décembre 1495, prieur de Saint-Eloi de Paris, chanoine de Notre-Dame de la même ville le 31 juillet 1508, et enfin le dernier des évêques de Nevers élu, 1512. Il fit imprimer à Paris un *Missel de Nevers* (1515), mourut à Paris le 11 février 1519, et fut inhumé dans la chapelle de N.-D. de Grâce de la cathédrale de Nevers. Les archives du château des Bordes possèdent un partage fait le 27 octobre 1526, entre Philippe et Imbert de La Platière, enfants de feu Philippe de La Platière (frère de l'évêque), et de Catherine de La Fayette. D'après cet acte, les partageants reconnaissent devoir payer, chacun par moitié, la somme de 400 livres tournois de rente à Rolent de La Platière, fils naturel de feu M. Imbert de La Platière, en son vivant évêque de Nevers, leur oncle paternel.

**LA PLATIÈRE (Humbert alias Imbert de)**, fils de Philippe, seigneur des Bordes, et de Cathe-

rine de La Fayette, était encore sous la tutelle de son oncle, Guillaume de La Platière, seigneur de Prye, le 27 octobre 1525, jour où se fit le partage des biens de son père, partage qui lui attribua la moitié de la terre et seigneurie de Franay-les-Chanoines, les terres et seigneuries de la Forest-des-Chaumes, Sauvages, Contres, etc. Il est généralement appelé le maréchal de Bourdillon, du nom d'une seigneurie qu'il possédait hors du Nivernais. Dès 1525, il suivit la carrière des armes. Vingt ans après, il est bailli d'Auxois, capitaine de cent hommes d'armes, et se fait remarquer par la prise, sur les anglais, du fort de Mary, près Calais. Il devient maréchal de camp en 1552, lieutenant-général en Champagne et en Brie, 1553. Il chasse les ennemis des environs de Mézières, 1554; reprend le château de Frument et quelques places sur les frontières de Champagne, 1555. En 1557, il se trouve à la bataille de Saint-Quentin, peut sauver une partie de l'armée et se jeter avec elle dans La Fère. L'année suivante, il assiste aux Etats généraux, prend Thionville puis est envoyé en Allemagne pour s'y trouver à la diète d'Augsbourg et renouveler l'alliance avec l'Empire. En 1559 et années suivantes, il commande en Piémont comme lieutenant-général. En rentrant en France, il reçut, le 22 décembre 1562, le bâton de maréchal de France. Il est inutile de dire qu'il était déjà chevalier des ordres du Roi. En 1563, il contribua à enlever le Havre aux Anglais, et en 1564, il va en Guyenne pour apaiser les troubles qui existaient entre les catholiques et les protestants. Il mourut à Fontainebleau le 4 avril 1567, sans postérité de Claudine de Damas, ni de Françoise de Biragues, et fut inhumé dans l'église d'Espoisses (Côte-d'Or). Il avait pour devise : *Ut sors volet, tamen stabo*, quoique fasse le sort, je resterai debout.

**LAPORTE (Henry-Gaston)**, fils de François-Léonard Laporte, propriétaire, et d'Anne-Léopoldine-Octavie Doumic, est né à Nevers

le 16 avril 1842. Après avoir été reçu licencié en droit, il rentre en Nivernais, devint conseiller municipal de Nevers en 1870, conseiller d'arrondissement 1876, conseiller général, maire de Nevers. En 1876 il publia, chez Brulfert, à Nevers, *l'Ordre et la liberté*, brochure in-8° de 56 pages, et fonda, le 30 octobre de la même année, avec M. Ducoudray, le *Patriote de la Nièvre*. Au mois de septembre 1881, il se présenta à la députation contre M. Girerd. On lui reprocha d'avoir sollicité de son concurrent une sous-préfecture, puis une trésorerie générale. Au premier tour, il obtint 6.707 suffrages contre 4.283 à M. Girerd, et fut élu au deuxième tour. Il siégea à l'extrême gauche, fut réélu en 1885, mais n'eut pas de succès en mai 1898. Il se présenta aux élections sénatoriales du 14 août 1898, et ne réussit pas.

**LA RIVIÈRE (BUREAU de)**, seigneur de Brinon, Champallement et autres lieux, fils de Jean, seigneur de La Rivière, et d'Isabeau d'Angerant, naquit vers 1325. Il fut surintendant des finances, premier chambellan et secrétaire intime de Charles V, ce roi intelligent, prudent et honnête. En 1379, il commande en Bretagne. L'année suivante, après la mort du roi il fut accusé, par Waleran de Luxembourg, de haute trahison et d'intelligence avec les Anglais. Olivier de Clisson le défendit énergiquement. Il faut croire qu'il s'était toujours conduit sagement, car il ne devint pas la victime du pouvoir judiciaire, alors tout aux ordres des passions publiques. En octobre 1388, Charles VI ayant pris le pouvoir, rappela les anciens conseillers de son père et n'oublia pas Bureau de La Rivière. Malheureusement, il perdit la raison quatre ans après. Les ducs chargés de la régence, voulant se venger de Bureau qui avait dévoilé leur rapacité au jeune monarque, chargèrent Jean des Barres, dit le Barrois, de l'arrêter au château d'Auneau, près de Chartres, où il s'était retiré. Tous ses voisins, qui l'aimaient et l'honoraient, le pressèrent de fuir. Non

seulement il refusa les offres qui lui étaient faites à ce sujet, mais encore il défendit toute résistance et allant au devant des gens qui venaient l'arrêter : « J'ai servi loyalement le roi Charles, de bonne mémoire, et aussi le roi son fils, dit-il, j'attendrai le jugement du Parlement de Paris sur ce que j'ai fait, d'après les ordres de mes rois, pour les affaires du royaume. » Il fut emmené à Paris et enfermé au Louvre avec ses collègues, parmi lesquels était Clisson. Bureau de La Rivière était soutenu par des amis chauds, entre autres la jeune duchesse de Berry, au mariage de laquelle il avait contribué, et Jean Juvénal des Ursins, prévôt des marchands de Paris. Dans un moment lucide, le roi demanda les pièces de la procédure ; le Parlement ajourna sa réponse. Plus tard, Charles VI ordonna la mise en liberté de Bureau de La Rivière, avec sa réintégration dans ses biens immeubles, mais avec perte de ses biens meubles et ordre de se tenir toujours à quinze lieues de la Cour. Les accusés, dit M. Guizot, avaient été de capables et fidèles serviteurs du roi et du pays ; leur emprisonnement dura un an. — Bureau de La Rivière mourut le 16 août 1400 et fut inhumé aux pieds de Charles V, à Saint-Denis, le Panthéon d'alors.

**LARUE (Isaac-Etienne, le chevalier de)**, né à Gouzon (Creuse), le 4 janvier 1760, vint à La Charité pour s'occuper d'industrie et y épousa une sœur d'Hyde de Neuville. Président du district de La Charité au moment de la Révolution, il fut élu le 24 vendémiaire an iv (24 octobre 1795), député de la Nièvre aux Cinq-Cents. Il fut arrêté comme royaliste, le 18 fructidor an v (4 septembre 1797), et déporté à la Guyane. Il s'évada le 15 prairial an vi (3 juin 1798), et rentra en France. Interné et surveillé à La Charité, il vit à l'écart. A la rentrée des Bourbons, il fut nommé maître des requêtes et garde général des archives du royaume. Chevalier de la Légion d'honneur le 8 octobre 1814, il fut fait officier le 21 août 1822. Il est mort à Paris le 13 août 1830, ayant

publié : *Histoire du 18 fructidor, ou mémoires contenant la vérité sur les divers événements qui se rattachent à cette conjuration, précédés du tableau des factions qui déchirent la France depuis quarante ans, et terminés par quelques détails sur la Guyane, considérée comme colonie* (Paris, Demonville, 1821, 2 vol. in-8°).

**LA TOURNELLE (Guy de)**, fils de Guy, seigneur de La Tournelle, Beauregard, Maison-Comte, etc., et de Claudine de Chissey, dame de Musigny, naquit vers 1547. Docteur en droit, protonotaire du Saint-Siège, archidiacre de Beaune, prieur de Saint-Sernin-des-Bois et de Mesvres, doyen du chapitre de Saint-Lazare d'Autun, il fut représentant du clergé aux seconds Etats de Blois, 1588, et mourut le 8 mai 1604. Un de ses arrière-petits-neveux, Louis de La Tournelle, marquis de La Tournelle, seigneur de Corancy, Chaumard, etc., épousa, le 19 juin 1734, Marie-Anne de Mailly, à laquelle le roi Louis XV, en 1743, fit don du duché et pairie de Châteauroux, en récompense de services particuliers. La marquise de La Tournelle était alors veuve.

**LAUBESPIN (Lionel-Antoine de MOUCHET de BATTEFORT, comte de)**, né à Paris le 6 septembre 1810, était fils d'Emmanuel de Laubespain, conseiller général de la Nièvre, et d'Augustine d'Estutt de Tracy. Il entra à l'École polytechnique en 1829 et en sortit dans l'état-major en 1831. On raconte qu'il eut, quelques années après, une respectueuse passion, partagée assure-t-on, pour une fille du roi Louis-Philippe, qui jugea à propos d'envoyer l'amoureux en Afrique. Pendant son séjour dans ce pays, une action d'éclat le fit décorer en 1840; il était aide-de-camp du maréchal Vallée, avec lequel il ne tarda pas à rentrer en France. Démissionnaire en 1848, il se retira dans sa propriété de Tracy-sur-Loire et fut, pendant quarante ans, conseiller général du canton de Pouilly, qu'il a comblé de bienfaits. Il ne réussit pas aux élections

sénatoriales du 30 janvier 1876, mais fut élu le 6 janvier 1888, au troisième tour, par 375 voix. Philanthrope pratiquant, M. de Laubespain donna, le 16 janvier 1886, 40.000 francs à M. Pasteur pour la création de son Institut. Depuis, il a donné 100.000 francs à l'OEuvre pour les femmes, 300.000 francs à l'OEuvre d'assistance par le travail, 100.000 francs au Comité de la Presse pour fonder à Paris, sous le titre de *Denier des veuves et des vieillards*, une œuvre en faveur des veuves ayant plus de deux enfants et des vieillards âgés de plus de soixante-dix ans. A l'occasion de ce dernier don, il fut nommé officier de la Légion d'honneur. La mort le surprit peu de jours après et ses obsèques furent célébrées à Paris le mardi 7 janvier 1896. — Il a publié : *Extraits sommaires des mémoires de La Huguerie* (Poligny, 1877, in-8° de 77 pages); — *Laubespain (Charles-Achille de), et ses relations avec la Cour de France* (Besançon, 1879, in-8° de 10 pages); — *Ephémérides de l'expédition des Allemands en France (août-décembre 1587)*, par Michel DE LA HUGUERIE, publiés avec la collaboration de M. Léon MARLET et offerts à la Société de l'histoire de France par le comte Lionel de Laubespain (Paris, Renouard, 1892, in-8°).

\* **LAURENT (François-Guillaume-Barthélemy)**, un de nos soldats qui était général de brigade en 1793 et 1794 à l'armée du Rhin. Né à Saint-Amand le 24 août 1750 et mort en 1825, il était fils de François Laurent, drapier, et de Françoise Bergery.

**LAVEYNE (Jean-Baptiste de)**, fils de Pierre, chirurgien, et de Jeanne Gourleau, naquit à Saint-Saulge le 11 septembre 1653. Il commença ses études à Nevers, les continua à Autun et les acheva à Paris. Son oncle maternel, Nazaire Gourleau, prieur claustral de Saint-Révérien, le dirigea du côté de l'état ecclésiastique, mais il eut à lutter énergiquement contre le caractère de l'enfant, qui ne se sentait pas la vocation. A peu près vaincu,

Jean-Baptiste se décida à entrer chez les bénédictins de Saint-Martin d'Autun pour y faire son noviciat. Il passe ensuite quelque temps dans le prieuré de Saint-Sauveur de Nevers, puis se rend à Saint-Saulge où son oncle lui avait abandonné le bénéfice de la sacristie de Saint-Saulge qu'il possédait. Une fois là, se sentant un peu son maître, il mena une vie joyeuse et toute mondaine. A quelle suggestion obéit-il ensuite? Personne ne le sait aujourd'hui. Ce qu'il y a de certain, c'est que, à la suite d'une retraite qu'il se décida à faire à Saint-Martin d'Autun, il changea complètement ses habitudes passées, ne quitta plus l'habit religieux, modifia son langage et se livra entièrement au soulagement des pauvres et des malades. Il pense alors qu'il serait utile qu'une femme se dévouât au service des personnes de son sexe et confia sa pensée à deux jeunes filles qu'il dirigeait, M<sup>lles</sup> Anne Legeai et Marie Marchangy. Après quelques hésitations, ces demoiselles s'engagèrent dans la voie qui leur était indiquée. Dom de Laveyne les forma aux sciences humaines dont elles devaient donner aux enfants les premières notions et aux œuvres de charité qu'elles devaient exercer auprès des pauvres malades. C'est ainsi que commencèrent, à Saint-Saulge, les Sœurs de la Charité et Instruction chrétienne qui, transportées en partie à Nevers, formèrent sous la direction de l'abbé Charles Bolacre cette maison dont les succursales se trouvent un peu partout. En 1701, dom de Laveyne et l'abbé Bolacre avaient fait entre eux un compromis par lequel le premier se contenta du titre de supérieur de la communauté de Saint-Saulge, tandis qu'il reconnaissait l'abbé Bolacre comme supérieur de la Congrégation. — Dom de Laveyne mourut d'une fièvre maligne le 5 juin 1719.

\* **LEBAS**, juge de paix à Dornes, secrétaire général de la préfecture de la Nièvre en 1848, avocat à Nevers, conseiller municipal de Nevers, fut, en février 1871, élu député de

la Nièvre, le deuxième sur huit. Il siégea au centre gauche.

\* **LE BLANC (André)**, né à Lurcy-le-Bourg, le 4 décembre 1755, était fils de Charles Le Blanc, notaire royal, et de Marie Moreau, dont le père, André Moreau, était bourgeois de Tannay. Il était vicaire épiscopal à Nevers quand il fut élu, en septembre 1791, suppléant de la Nièvre à la Législative. Il n'eut pas l'occasion de siéger.

**LE BLANC BELLEVAUX (Jean-Charles-Félix)**, ancien archiviste de la Nièvre, fils de Pierre-Ignace Le Blanc Bellevaux, docteur en médecine, et d'Amélie-Félix Guignebarde, est né à Nevers le 14 août 1821, et mort à Charry, commune de Bona, le 11 avril 1898, deux mois à peine après avoir perdu son fils aîné. Il a publié, en 1863, dans le bulletin de la Société nivernaise : *Inventaire, après le décès de Françoise de Clèves, des biens meubles, tant vaisselle d'or, d'argent, que autres meubles et ustanciles, etc., en 1566*. Il est l'auteur d'un travail intitulé : *Inventaire sommaire de quelques titres déposés aux archives de la Nièvre, concernant la maison de Damas*, tiré à 25 exemplaires numérotés, de 75 pages in-8°, imprimé à Nevers en 1868.

\* **LE BLANC BELLEVAUX (Charles)**, fils du précédent, né à Nevers le 24 mars 1852, entra à vingt-deux ans à l'école des Beaux-arts (atelier de Jérôme), dont il suivit les cours pendant cinq années. Il reçut aussi des leçons de Luminais. En 1876, il exposa pour la première fois au Salon. Depuis quelques années il s'adonnait à l'aquarelle et s'occupait d'une œuvre essentiellement nivernaise que sa mort, trop tôt venue, n'a pas empêché de paraître. Il avait, en effet, reproduit à l'aquarelle les monuments anciens de notre province, les objets d'art et les curiosités qu'on y a découverts, etc., et sa famille vient de publier ce fin travail qui a sa place marquée dans les bibliothèques nivernaises. Charles Le Blanc Bellevaux a exposé,

à Paris : 1876, *Portrait de M. C. L.*, peinture. — 1877, *Portrait de M<sup>me</sup> ...*, peinture. — 1879, *Portrait de M. A. L.*, dessin; — *Portrait de M<sup>me</sup> de B.*, dessin. — 1884, *Paysage*, peinture. — 1889, *Pointer anglais*, aquarelle. — A Nevers on a vu en : 1873, *Portrait de M. L.* — 1880, *Etudes*; — *Qui s'y frotte s'y pique*, dessin; — *Tête de chien*; — *Un repas de faucheurs en Nivernais*. — 1887, *Trop tard*; — *Capitaine des Gardes*, aquarelle; — *Espagnol*, aquarelle; — *Portrait de jeune fille*, aquarelle; — *Le réveil-matin*, aquarelle; — *Tête de chien*, étude. — 1895, *Etude militaire*, aquarelle.

\* **LEBLANC de LESPINASSE (Louis-René)**, ancien élève de l'école des Chartes, membre de la Société nivernaise en 1867, président de cette société le 23 mai 1889, a publié dans les bulletins de la même société : *Hervé de Donzy, comte de Nevers*; — *Registre terrier de l'évêché de Nevers, rédigé en 1287*; — *Chronique ou histoire abrégée des évêques et comtes de Nevers, écrite au XVI<sup>e</sup> siècle*; — *Cartulaire du prieuré de La Charité-sur-Loire, ordre de Cluny*; — *Notice sur la vie et les œuvres du comte de Soultrait, président de la Société nivernaise*; — *Notice sur les sociétaires décédés depuis 1890*; — *Berry-sous-Montfauçon, dépendance du prieuré de La Charité*; — *Actes du Parlement de Paris concernant les procès criminels en Nivernais*; — *Villa et bains de l'époque gallo-romaine à Mont, commune de Béard*; — *Troubles et sédition populaires dans la ville de Nevers en 1490*; — *Lettres de rémission concernant des paysans nivernais, à la fin du XV<sup>e</sup> siècle*; — *Dépêches et mémoires du ministre de la Marine, sur les forges et charbons du Nivernais pendant les guerres de Louis XIV*; — *Les finances, les fiefs, et les offices du duché de Nevers en 1580*; — *Quelques réclamations sur les taxes du clergé en Nivernais à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle*; — *Titres du prieuré de Mesves-sur-Loire*; — *Affranchissements de la comtesse d'Eu*. — M. René de Lespinasse qui habite Luanges, commune

d'Urzy, est conseiller général pour le canton de Pougues.

**LEBŒUF (Louis-Simon)**, né à Cessey (Seine-et-Marne), le 18 février 1848, fils de Louis-Philippe-Gottfried Lebœuf, commissaire de surveillance administrative des chemins de fer, et d'Amelina Mulot, vint habiter La Charité-sur-Loire en 1869, et fut élu plus tard conseiller municipal et premier adjoint au maire de cette ville. Il a écrit une *Histoire de La Charité* très documentée.

\* **LE BRETON (Gabriel)**, nivernais, seigneur de La Fon. — On trouve à Moulins-Engilbert, le 30 août 1615, un Gabriel Le Breton, oncle maternel de Perrette Desgranges, fille de feu Gaston Desgranges et d'Henriette Salonnyer. Je crois qu'il habita Nevers. Dans tous les cas, Gabriel Le Breton a publié : *Adonis*, tragédie françoise, en vers (Rouen, Raphaël du Petit-Val, 1611, in-12, fort rare).

**LE CLERC (Jean)**, fils de Jean, seigneur de Saint-Sauveur-en-Puisaye, et de Marie de Craon, étudia à Orléans. Après avoir été garde du scel de prévôté de Nevers en 1400, il fut conseiller au Parlement en 1410 et maître des requêtes en 1412. Cette même année, 1412, il vint à Nevers faire la noce de ses deux filles, et comme alors il était grand conseiller de M. le duc de Bourgogne, la ville lui offrit trois poinçons de vin « afin qu'il l'eut pour recommandée. » En 1419, il est l'un des ambassadeurs envoyés en Angleterre pour négocier le funeste mariage de Catherine, fille de Charles VI, avec le jeune Henry d'Angleterre. Il s'acquitta de sa mission à la satisfaction de la reine Isabeau de Bavière, qui le fit nommer premier président au Parlement de Paris, puis chancelier de France, 16 novembre 1420. Dans l'exercice de ces dernières fonctions, il requit les seigneurs et magistrats présents de prêter devant lui le serment d'obéissance au roi d'Angleterre. Le 6 février 1424, il remit les sceaux au duc de

sabeth-Claudine Bonnet, est né à Clamecy le 12 novembre 1720. Il fut avocat à Paris et mourut à Clamecy le 11 janvier 1795. Outre divers mémoires judiciaires écrits dans l'intérêt de sa ville natale, il a publié : *Projet de règlement sur le commerce des bois flottés*, suivi d'un appendice de 46 pages (Paris, 1765).

**LE PELLETIER D'AUNAY (Charles-Louis-David)**, fils de Marie-Louis Le Pelletier de Rosambo, président à mortier au Parlement de Paris, et de Marie-Claire-Edmée de Mesgrigny, comtesse d'Aunay, dame de Saint-Péreuse, Besne, Grandrye, Cervon, Marcilly, etc., dernière descendante du maréchal Vauban, est né le 26 octobre 1750. Sous lieutenant dans Royal-Cavalerie en 1770, il devient mestre de camp en 1777, chevalier de Saint-Louis en 1787 et maréchal de camp le 26 octobre 1789. D'Elisabeth-Flavie de Chastenot, sa femme, vinrent : Charles-François-Hector, Louis-Etienne-Hector, Louis-Honoré-Félix et Elisabeth-Françoise-Aglæ.

**LE PELLETIER D'AUNAY (Louis-Honoré-Félix)**, né à Paris le 10 avril 1782, fils du précédent, devint auditeur au Conseil d'Etat en 1806, préfet de Tarn-et-Garonne le 25 novembre 1808, d'Eure-et-Loir, le 12 mars 1813, de la Stura le 25 mars suivant. Il avait été fait chevalier de la Légion d'honneur étant préfet, et baron le 9 janvier 1809. Député le 17 novembre 1827, il se rallia au ministère Martignac, qui le nomma conseiller d'Etat. Il fut un des 221 contre Polignac, adhéra à la monarchie de Juillet et fut réélu de 1830 à 1848. Le 13 mai 1849, Seine-et-Oise l'ayant envoyé à la Chambre, il siégea à droite et ne fut pas réélu. Il est mort à Paris le 16 janvier 1855.

**LE PELLETIER D'AUNAY (Louis-Etienne-Hector)**, frère du précédent, fut maire de Paris sous le premier Empire, et plusieurs fois député sous la Restauration et Louis-Philippe, 4 juillet 1830, 5 juillet 1831 et 1834.

**LE PELLETIER D'AUNAY (Charles-François-Hector)**, frère du précédent, conseiller général de la Nièvre de 1817 à 1834, et 1837 à 1848, fut aussi député.

**LE PELLETIER D'AUNAY (Honoré-Joseph-Octave)**, né le 27 juin 1816, est fils de Louis-Etienne-Hector, et de Marie-Adélaïde Guerrier de Romagnat. Après avoir terminé ses études au collège Rollin, à Paris, il fit son droit, puis entra comme auditeur au Conseil d'Etat en 1840. En 1848, il était maître des requêtes et donna sa démission. Maire de Cervon, conseiller général pour le canton de Clamecy dès 1852, il est élu député le 26 février 1852, pour la troisième circonscription de la Nièvre, et fut toujours réélu jusqu'en 1869. Il vota pour la guerre en 1870. Rentré dans la vie privée, l'arrondissement de Clamecy l'envoya à la Chambre le 20 février 1876, comme candidat bonapartiste. Il soutient le cabinet de Broglie et est réélu le 14 octobre 1877. Il reprend alors sa place dans le groupe de l'Appel au peuple dont il fut même le président. En 1881, il fut battu par M. Hérisson. Depuis, il a disparu de la scène politique. Il est mort à Marcilly, commune de Cervon, le 6 septembre 1899, étant commandeur de la Légion d'honneur depuis le 14 août 1868. M. d'Aunay passe pour avoir rendu de nombreux services.

**LE PELLETIER D'AUNAY (Charles-Marie-Stephen)**, fils de Charles-Marie-Victorien Le Pelletier d'Aunay, et de Marie-Amable-Antonie de Rouen de Bermonville, entra dans la diplomatie, qu'il fut obligé de quitter le 28 février 1894, étant ministre plénipotentiaire en Danemarck et officier de la Légion d'honneur. Il s'occupe alors de politique républicaine dans la Nièvre, et devient conseiller général pour le canton de Châtillon-en-Bazois. Il a été élu sénateur le 14 août 1898, au troisième tour, par 394 voix, en remplacement de M. Ducoudray, décédé.

\* **LESPINASSE (Abel de)**, d'une famille très bien posée à La Charité, est dit, en 1765, religieux profès de l'ancienne observance de Cluny, prieur titulaire du prieuré de Saint-Pierre-le-Moûtier et, en cette qualité, conseiller né au siège présidial de la même ville. Le 25 mars 1789, il fut élu suppléant du clergé aux Etats généraux pour le bailliage de Saint-Pierre-le-Moûtier, et admis à y siéger, le 20 août suivant, en remplacement de M. de Damas-Crux, démissionnaire. Il prit place à droite.

**LESPINASSE (Augustin de)**, né à Pouilly-sur-Loire le 8 octobre 1736, était fils d'Edme-François de Lespinasse des Pivotins, avocat en Parlement, et de Marie Fouineau. Il entra, en 1760, dans la compagnie des Mousquetaires noirs, où il devint aide-de-camp du lieutenant-général marquis de Poyanne, seigneur de Vandenesse. En cette qualité, il fait les campagnes de 1761 à 1762. Il est lieutenant d'artillerie en 1763, et fait paraître un traité de trigonométrie et de nivellement en 1767. Capitaine le 24 mars 1769, il est envoyé en Corse pour aider à la conquête de cette île. Il fait adopter, pour l'infanterie, le fusil modèle de 1777, puis améliore la manufacture d'armes de Saint-Etienne. Major d'artillerie le 25 mars 1788, il devient lieutenant-colonel le 1<sup>er</sup> janvier 1791, et sert à l'armée du Rhin en 1792. Chef de brigade le 26 mars 1793, il fait partie de l'armée des Pyrénées-Orientales et concourt à la construction de l'arsenal de Bayonne. Général de brigade le 21 prairial an II (9 juin 1794), il est bientôt suspendu et se retire dans ses foyers. Retraité le 12 germinal an III (1<sup>er</sup> avril 1795), il reprend du service et commande l'artillerie de l'armée d'Italie sous Bonaparte. On le trouve à Castiglione, à Roveredo, à Arcole, au siège de Mantoue. Commande l'artillerie du général Berthier marchant sur Rome, puis devient général de division et chef de l'artillerie de l'armée dite d'Angleterre. A l'organisation du Sénat, il est appelé à faire partie de cette assemblée. Il

préside le collège électoral de la Nièvre de 1803 à 1808. Grand-officier de la Légion d'honneur, comte de l'Empire le 23 mai 1808, chambellan de l'empereur, il adhère, en 1814, à la déchéance de Napoléon. Créé pair de France par Louis XVIII, il vota la mort de Ney. Il mourut en 1816, ayant publié : *Aide-mémoire des officiers d'artillerie attachés au service de terre* (2 vol. in-8°, quatre éditions en 1809); — *Essai sur l'organisation de l'artillerie* (Paris, 1810, in-8°). — On lui doit aussi diverses pièces fugitives en prose et en vers, prouvant qu'il s'entendait aussi bien à faire sa cour qu'à diriger une batterie.

**LESPINASSE (Louis-Nicolas de)**, frère aîné du précédent, est né à Pouilly-sur-Loire le 14 octobre 1734. Devenu militaire, il arriva au grade de chef de bataillon et fut réformé. Maire de Varennes-les-Nevers, il entra au Corps législatif le 8 frimaire an XII (30 novembre 1803), et mourut à Paris dans ces fonctions, le 17 novembre 1808.

\* **LIEUTAUD (Soliman)**, célèbre iconophile, mort en 1879, et qu'on dit né à La Charité-sur-Loire. La mairie de cette ville n'a pu me donner aucun renseignement sur ce personnage.

**LORiot (Jérôme-Jean)**, fils de Pierre Lorient et de Marie Gonin, est né à Cercy-la-Tour le 11 octobre 1837. Après avoir fait ses études au collège de Nevers, il seconda son père, auquel il ne tarda pas à succéder dans son commerce de vins. Attaché fermement à la République, il devint conseiller municipal de Cercy-la-Tour le 19 mai 1872. Nommé adjoint le 26 mai de cette année, il est maire de son pays depuis le 8 octobre 1876. Conseiller d'arrondissement du 1<sup>er</sup> août 1886 au 31 juillet 1898, il fut élu, à cette date, conseiller général pour le canton de Fours et, peu après, devenant président de la Commission départementale. Président des délégués cantonaux du canton de Fours, il a reçu les palmes acadé-

---

miques au mois de décembre 1886; il est président de la quinzième section de ravitaillement des armées de terre et des forts, président d'honneur de la Société de secours mutuels de Cercy-la-Tour, secrétaire perpé-

tuel de l'Alliance française, membre perpétuel de l'Association fraternelle des employés de bureau et de commerce, membre honoraire de la Société protectrice des apprentis de Nevers, etc., etc.

---

## M

**MADELENAT** ou **MAGDELENAT** (Gabriel), fils d'Henri et de Toussine Le Clerc, naquit à Saint-Martin-du-Puy en 1587. Il commença ses études à Nevers, les continua à Bourges et les acheva à Paris, où il fut reçu avocat. Antoine Le Clerc, sieur de la Forest, son parent, le présenta au cardinal du Perron, qui le protégea. Plus tard, le cardinal de Richelieu le chargea d'être son interprète latin et lui fit obtenir de Louis XIII une pension de 1.500 livres, à laquelle il ajouta 700 livres. Les poésies françaises de Magdelenat ne paraissent pas avoir eu de succès, mais ses vers latins sont, dit-on, bien travaillés, fort polis et même fort châtiés. Il cultiva aussi la peinture, la sculpture et la musique. Le génie lui manqua. Après avoir occupé divers postes auprès des cardinaux de Richelieu et Mazarin, il mourut à Auxerre le 20 novembre 1661. Son neveu, Jean Magdelenat, le fit inhumer dans l'église de N.-D. de La Dehors, et lui consacra une longue et très élogieuse épigraphe latine. Ses poésies latines et françaises furent recueillies, après sa mort, par les ordres et les soins de Louis-Henri de Loménie, comte de Brienne. Le recueil intitulé : *Gabrielis Madeleneti carminum libellus* (Parisii, Claudium Cramoisy, 1662, in-12 de 124 pages), ne contient presque que les vers lyriques où l'auteur fait l'éloge de Louis XIII, de Louis XIV, de leurs ministres et de quelques personnages de la Cour. Une réimpression faite en 1725 est très incorrecte. On n'a point conservé sa pièce sur les douleurs de la gravelle dont il était tourmenté et

qui, selon les dires, était un excellent morceau.

**MALARDIER** (Pierre), était instituteur à Dun-les-Places en 1848, quand il publia, à Paris, chez Schneider, une petite brochure de 20 pages intitulée : *L'Evangile et la République, ou mission sociale des instituteurs*. Dans cette brochure, vendue dix centimes, on lisait : « La lutte aujourd'hui est entre la bourgeoisie et le peuple... Le christianisme, il faut bien l'avouer, se traîne comme à l'ordinaire, dans la vieille ornière du passé... il ne va plus à son but... tout est mis en exploitation sur la terre, même les choses saintes, même le paradis... Le clergé s'associe à toutes les lâchetés, à tous les despotismes... Apprendre à lire et à écrire aux enfants, enseigner à la jeunesse le train ordinaire des choses de la vie matérielle, de la vie animale, c'est beaucoup sans doute, mais ce n'est pas tout... c'est l'âme surtout, c'est le cœur, la conscience qu'il faut nourrir par la science, la vérité et l'amour. Dieu et l'immortalité de l'âme, tout est là. » Il fut élu député de la Nièvre le 13 mai 1849, malgré la réputation d'ivrognerie qu'on lui avait faite. Depuis plus de douze ans, il ne buvait pas deux bouteilles de vin par semaine, et ne prenait jamais ni café ni liqueurs. Le 26 novembre 1849, en dépit de la belle plaidoierie de Michel de Bourges, il fut condamné à Nevers, pour délit de presse, à un an de prison et à 500 francs d'amende. Le 27 août 1850, Jules Miot, Alexandre Rouet, Henry Pellault et

autres conseillers généraux se rendirent à la prison de Nevers pour voir Malardier qui était malade. N'ayant pu obtenir la permission de le voir, ils s'empressèrent de faire part de ce fait extraordinaire au Conseil général, qui reconnut leur droit à ce sujet. Ils retournèrent à la prison le 30 et constatèrent qu'on accordait à peine à Malardier le temps de respirer un autre air que celui de sa chambre, absolument comme les condamnés à mort, et qu'il était fort malade. Sa mise en liberté ne devait avoir lieu que le 14 décembre. Or, dans la nuit du 8 au 9 de ce mois, il se sentit très mal. M. Regnaudin-Lefebvre demanda par écrit, au procureur de la République, la permission de le voir; cette permission lui fut refusée. Malardier a laissé sur son séjour et son traitement à la prison de Nevers, un manuscrit fort curieux, possédé par M. Lucien Gueneau. Après le coup d'Etat, il se réfugia à Londres. Nous avons de lui : *Siège de Paris par les maîtres d'écoles* (Paris, Beaulé et Maignand, 1852), petite brochure de 46 pages, adressée à la majorité de l'Assemblée nationale; — *Un César déclassé à la recherche d'un Empire; lamentables mésaventures politiques et sociales de M. Napoléon Bonaparte (Jérôme)* (Londres, 1861, in-8° de 31 pages). Né dans la commune de Brassay le 4 février 1818, du mariage de Antoine Malardier, cultivateur, avec Jeanne Naudin, il est mort à Lormes le 29 janvier 1894.

**MANCINI-MAZARINI** (Louis-Jules-Barbon), fils de Philippe-Jules-François, duc de Nevers et de Donzy, et de Marie-Anne Spinola, naquit en 1716. Lors de son mariage, en 1730, il devint duc de Nivernais sur la démission de son père, qui conserva le titre de duc de Nevers. Il était brigadier d'infanterie le 20 février 1743, et fut reçu à l'Académie française la même année. Il fut nommé membre de l'Académie des inscriptions en 1744, ambassadeur à Rome le 1<sup>er</sup> janvier 1748, chevalier des ordres du roi le 31 mai 1751, et devint plus tard ministre d'Etat. C'est proba-

blement en souvenir de ces fonctions qu'il écrivit dans ses *Mélanges de littérature* : « Le devoir des ministres est de donner leurs conseils au prince en toute occasion. Le prince le veut, la nation s'y attend; le public, vrai juge des opérations de ceux qui les font, garde aux ministres son estime ou son mépris, son amour ou sa haine, selon les effets sensibles de leur conduite : tout est dans l'ordre, autant que les choses peuvent y être dans un pareil gouvernement; mais tout n'y serait pas, si chaque individu, chaque particulier, sans être avoué publiquement par le roi, sans être connu publiquement par la nation, s'ingérait à diriger furtivement l'administration par des conseils clandestins » Il publia, à Londres, en 1781, *Richardet*, poème traduit de l'italien de Forteguerra, 2 volumes in-18, et, en 1785, à Strasbourg, *Essai sur l'art des jardins modernes, par M. Horace Walpole*, traduction en français, 1 vol. in-4°. Il n'émigra pas, mais il fut arrêté le 13 septembre 1793 et enfermé dans la prison des Carmes. Il échappa à l'échafaud le 9 thermidor. En rentrant dans son hôtel, il le trouva dévasté et n'avait plus un meuble, plus un habit. Il se consola en écrivant cette petite boutade :

J'ai vu de près la guillotine;  
Mon sort avoit méchante mine,  
Et j'en avois quelque souci,  
Ahi! *povero Mancini*.

J'ai perdu ma fortune entière,  
Ou, s'il m'en reste, ce n'est guère;  
Je suis mal mis et mal nourri,  
Ahi! *povero Mancini*.

Je touche à la décrépitude,  
C'est une triste certitude,  
Qu'il faut bientôt partir d'ici,  
Ahi! *povero Mancini*.

Cependant, il se remit au travail et, en 1793, il publia ses *Fables*, chez Didot le jeune, 2 volumes in-8°. Dans la préface de ce livre, il écrit : « J'ai toute ma vie cultivé les lettres. L'étude m'a inspiré des idées, je les ai mises par écrit et j'en ai rempli des portefeuilles, où il se trouve des essais en tout

genre : poésie et prose, littérature et morale, il y a de tout, et, au milieu des fonctions, soit militaires, soit civiles qui ont rempli ma vie, j'ai rassemblé la matière de cinq à six volumes. J'ai longtemps résisté aux sollicitations d'amis trop prévenus en ma faveur, qui me pressaient de faire imprimer ces mélanges. Mais à mon âge de quatre-vingts ans on perd la force de résistance comme toutes les autres, et je me suis laissé persuader. » La même année, 1796, il publiait ses *Œuvres*, chez Didot jeune, 8 volumes in-8°. Cet honnête homme, cet excellent esprit, mourut le 25 février 1798, n'ayant jamais écrit une ligne contre les excès de la Révolution. Ses *Œuvres posthumes* ont été publiées à Paris en 1807, 2 tomes en 1 volume.

**MANUEL (Jacques-André)**, né à Nevers le 8 juin 1791, est mort dans la même ville le 7 janvier 1857. En 1808, il remporta, au collège de Nevers, le premier prix d'algèbre, et entre à l'école Saint-Cyr. Sorti sous-lieutenant, il combat en Pologne et en Saxe. Grièvement blessé, il tombe entre les mains des ennemis. Rentré en France en 1814, il se trouve à la funeste journée de Waterloo. Les persécutions de la réaction le dégoûtant du service militaire, il démissionne et fonde, à Nevers, avec son frère, une banque à laquelle il sut donner ce cachet de loyauté et de probité qui est l'honneur du commerce. En 1828, il demeurait rue de la Sonnerie. Sous Louis-Philippe, il devient conseiller de préfecture. C'est lui qui, en 1838, patronne l'*Association*, journal politique, dont Claude Tillier était le rédacteur en chef. La même année, il est élu député en remplacement de M. Boigues, décédé. Il est réélu député les 2 mars 1839, 9 juillet 1842 et 1<sup>er</sup> août 1846. En avril 1848, aux élections générales, il passe deuxième sur huit, avec 42.195 voix, et le 8 juillet 1849, il remplace, à la Chambre, Félix Pyat qui, élu par la Nièvre et le Cher, avait opté pour ce dernier département. Il devint ensuite sénateur le 27 janvier 1852, sans avoir demandé

cette situation. En rappelant cet événement sur sa tombe, M. Girerd s'écria : « Vous à qui sa mansuétude a appris qu'il n'y avait pour lui ni vainqueurs ni vaincus, à l'issue de nos luttes, proscrits, vous qui dûtes à son intervention d'être rappelés de l'exil, venez témoigner avec moi de la bonté avec laquelle il vous tendit une main secourable... Un cœur généreux et pur battait dans sa poitrine. Il aimait son pays comme l'humanité, non point avec un esprit fatalement haineux et exclusif d'un homme de parti, mais avec le sentiment élevé d'un chrétien éclairé, sincère et convaincu. » M. Manuel a fondé, au collège de Nevers, un prix, très envié encore aujourd'hui, à distribuer à l'élève qui, dans le cours de l'année scolaire, a le mieux travaillé et s'est le mieux conduit. Ce prix seul rappelle son souvenir.

**MANUEL (Louis-Alfred)**, fils de Damien, marchand épicier, et de Catherine Caffard-Delong, est né à Nevers le 1<sup>er</sup> décembre 1850. Après avoir fait ses études au lycée de Nevers, il rentra chez ses parents qu'il seconda de toutes ses forces et auxquels il succéda respectueusement. Il employa ses loisirs avec tant de fruit, à l'étude de la numismatique, que son opinion fait autorité aujourd'hui dans cette science si attachante mais si ardue. Son cabinet, formé avec le goût le plus éclairé, contient environ 715 médailles romaines de Jules César à Arcadius, 70 médailles consulaires, 20 monnaies gauloises, 76 monnaies nivernaises et 714 monnaies françaises. M. Manuel a donné, dans les bulletins de la Société académique du Nivernais, des articles remarquables. Il manie la plume et le crayon avec autant d'élégance que de sûreté.

**MARANDAT D'OLLIVEAU (Charles)**, fils de Jean-Baptiste Marandat, architecte, et de Jeanne Latour, naquit à Nevers le 30 octobre 1742. Il était avocat en Parlement et subdélégué de l'intendant de la généralité de

Moulins, quand il fut élu le 25 mars 1789, député du Tiers aux Etats généraux pour le bailliage de Nivernais et Donziais. Il siégea à gauche. Aucun mandat politique ne lui fut donné depuis. Il redevint avocat et mourut le 30 octobre 1812, à Mars-sur-Allier.

**MARCHANGY (Louis-Antoine-François)**, né à Saint-Saulge le 29 août 1782, était fils de Louis-Antoine Marchangy, notaire royal, et de Magdeleine Enfert, femme supérieure et très lettrée. Jeune, sa mère vint habiter Nevers. En 1789, elle y avait un salon où l'on faisait beaucoup de poésie. Le jeune Marchangy s'exerçait aussi. En étudiant le droit il composa un poème intitulé *Bonheur*. Juge suppléant au Tribunal de la Seine en 1804, il devient substitut près le même tribunal six ans après. C'est alors qu'il compose son meilleur ouvrage la *Gaule poétique ou l'histoire de France considérée dans ses rapports avec la poésie, l'éloquence et les beaux-arts*, en 8 volumes in-8°, dont les deux premiers parurent en 1813. Ce livre attachant et bien écrit, fit connaître mieux que jusqu'alors, les premiers siècles de la monarchie française. En 1815, il est avocat général à la Cour royale de Paris et, en 1822, il passe, avec le même titre, à la Cour de cassation. Le 22 novembre de cette dernière année, il fut élu député dans la Nièvre et dans le Nord, mais sa double élection fut annulée. Ardent royaliste et très éloquent, il se montra accusateur sévère, sinon passionné, et ses réquisitoires lui valurent la haine des esprits libéraux. La plus célèbre affaire qu'il eut à traiter, est celle des quatre sergents de La Rochelle. Il l'a publiée sous le titre de *Conspiration de La Rochelle*, à Paris, chez Boucher, 1822, 1 volume in-8° de 244 pages. Il donna peu après *Tristan le voyageur ou la France au XIV<sup>e</sup> siècle* (Paris, U. Canel, Maurice, 1825-26, 6 volumes in-8°). Cet ouvrage, accompagné de notes et d'un glossaire, offre un tableau des mœurs et des usages de la France à cette époque et préconise la féodalité. Il mourut à Paris le 2 février

1826, avant d'avoir pu faire paraître les deux derniers volumes, et fut inhumé au Père-la-Chaise. Il était chevalier de la Légion d'honneur et de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem. On a encore de lui : *Le siège de Dantzig* (1813), et *Mémoires historiques pour l'ordre souverain de Saint-Jean-de-Jérusalem* (1816). Il a laissé en manuscrits : *Essai sur l'immortalité de l'âme*; — *Mémoires sur la Révolution française*; — *Voyage en Suisse*; — *Commentaires sur les cinq Codes*; — *Commentaires sur la Charte*.

**MARIE D'AVIGNEAU (Alexandre-André-Thomas)**, dont un des ascendants épousa, en 1719, Louise-Charlotte de Bar de Limanton, était fils de Thomas-André Marie d'Avigneau, grand-bailli d'épée, gouverneur d'Auxerre, et de Jeanne Charpentier de La Barre, et naquit à Ratilly (Yonne) le 18 janvier 1755. Avocat en Parlement, il obtint, le 15 février 1777, la charge de commissaire enquêteur au bailliage et siège présidial d'Auxerre. En 1790, il est président de l'administration de l'Yonne, et est élu, le 1<sup>er</sup> septembre 1791, député à la Législative. Il s'opposa aux mesures contre les prêtres réfractaires et les nobles émigrés. Il émigre ensuite et ne rentre en France qu'avec les Bourbons. Nommé, le 1<sup>er</sup> mai 1816, président du Tribunal de Château-Chinon, il mourut dans cette ville le 8 septembre 1818.

**MARIÉ (Edme-Basile)**, né à Clamecy le 4 juin 1779, fils de Edme-Marie-Delisle Marié, faiseur de flottages, et de Geneviève Dufour, fut, non pas comme on l'a écrit, garde général des forêts, mais simplement agent du flottage des bois, en résidence à Château-Chinon. En 1825, il a publié, chez Roret, à Paris, un *Manuel complet des marchands de bois et de charbon en général*, in 8°. Quinze ans après, il était secrétaire du duc de Praslin, pair de France. Il eut deux fils, dont l'un fut épiciier à Paris, et dont l'autre a son article ci-dessous.

**MARIÉ (Marie-Mécène-Claude)**, fils du précédent, et de Joséphine Breiers, sa femme, est né à Château-Chinon le 22 mai 1811. On raconte que, dans un voyage pendant lequel M. Choron recrutait des élèves pour son école spéciale, en 1821, il remarqua le jeune Mécène qui étudiait le chant, et obtint de son père la permission de le faire entrer dans son institution. Mécène fit de rapides progrès et, l'année suivante, il parut sur le Théâtre italien dans la *Camilla* de Paer, où il remplit le rôle d'Adolphe. Il étudiait en même temps le piano, le violoncelle et la contrebasse. En 1828, il entre au Conservatoire d'où il sort, deux ans après, avec le prix de contrebasse, ce qui le fit attacher à l'orchestre de l'Opéra et du Théâtre italien. Sa voix se développant peu à peu et promettant enfin une belle basse-taille, il s'engage comme chef des basses choristes à l'Opéra-Comique. Ce poste lui rapporte 1.500 francs. En 1837, il demande une légère augmentation, ne l'obtient pas, quitte le théâtre et se met à professer. C'est alors qu'il travaille sa voix et arrive à devenir ténor. Engagé au théâtre de la Renaissance, il débute, en 1839, dans *Lady Melvil*. Sa voix fraîche et pure excite l'enthousiasme. Son ancien directeur accourt et lui offre 15.000 francs. Marié fait le succès de la *Symphonie de Campistron* et devient pensionnaire à l'Opéra. C'est en cette qualité qu'il débute, le 3 juin 1840. Il ne fit que grandir en réputation dans *Robert le Diable*, *Guillaume Tell*, *les Huguenots*, *la Muette*, *la Juive*, *Stradella*, *Guido et Ginevra*, *Loïse de Montfort*, *le comte Carmagnola*, *le Freyschutz*. — M<sup>lles</sup> Galli, Irma et Paola Marié sont ses filles. — Il est mort à Compiègne le 13 août 1879.

**MARIÉ (Edme-Hippolyte)**, connu sous le nom de Marié-Davy, est né à Clamecy le 2 avril 1820, de Claude-Paul Marié, cordonnier, et de Marie Moreau, sa femme. C'est par un emprunt fait à la famille Davy de la Chevrerie à laquelle il s'est allié, qu'il a ajouté à son nom celui de Davy. Il a été successi-

vement docteur en médecine, docteur en sciences, professeur agrégé de physique à Montpellier, directeur de l'Observatoire de Montsouris, à Paris, etc. Il a publié : *Cours élémentaire de physique à l'usage des gens du monde, etc.* (Montpellier, 1851, in-8° de 16 pages); — *Éléments de physique* (Paris, Hachette, 1857, in-18); — *Recherches théoriques et pratiques sur l'électricité* (Paris, Victor Masson, 1862, in-8°); — *Météorologie. Les mouvements de l'atmosphère et des mers considérés au point de vue de la prévision du temps* (Paris, Victor Masson, 1866, in-8°, 24 cartes en couleurs et nombreuses figures dans le texte); — *Éléments de mécanique* (Paris, Hachette, 1867, in-18); — *Les mouvements de l'atmosphère et les variations du temps* (Paris, G. Masson, 1877, in-8°, avec cartes en couleurs et figures dans le texte).

**MARIÉ (Alexandre)**, frère du précédent et, comme lui, né à Clamecy, fut professeur suppléant au lycée Charlemagne, professeur répétiteur au collège Rollin, docteur en médecine de la faculté de Montpellier le 21 mars 1854. N'étant encore qu'étudiant en médecine, il a publié, en 1849, une chanson, la *Fourmi*, sur l'air du *Retour de France*, le dernier couplet est joli :

Entendez-vous? L'insecte dans l'espace,  
Bourdonne un chant, un chant mystérieux,  
Son aile peut, secondant son audace,  
En un instant le transporter aux cieux!  
Mouche d'azur, brillantes cicindèles,  
Votre bonheur augmente mon chagrin!  
Pauvre fourmi, tout en pleurant mes ailes,  
De ma prison je reprends le chemin.

• **MARION (Jean)**, poète nivernais, du XVI<sup>e</sup> siècle, auquel on doit *Rondeaux* et *Vers d'amour*, publiés pour la première fois par M. P. Blanchemain, 1878, in-8°.

**MARION (Simon)**, né à Nevers en 1540, était fils de Miles Marion et de Paule Guillaume. On ne connaît presque rien de ses commen-

\* **MARTIN (Charles)**, connu dans la Nièvre sous le nom de Martin de Chanteloup, habite, encore aujourd'hui, Chanteloup dans la commune de Guipy. J'ai eu le devoir, en rédigeant les biographies nivernaises, de m'adresser à M. le Maire de Guipy, pour obtenir les renseignements qui me manquaient sur la vie de M. Martin. Ma demande m'a été retournée avec ces mots : « Ces sortes de notices ne se font qu'après le décès et M. Martin vit encore. — Ch. Martin. » M. Martin fut successivement substitut, procureur et conseiller à la Cour de Bourges. Il fut décoré le 16 mars 1867. Membre du Conseil général de la Nièvre, il présida cette assemblée pendant plusieurs années. Élu à l'Assemblée nationale, en février 1871, il fit partie de la droite mais ne vota pas contre le retour de l'Assemblée à Paris. Très versé dans les affaires, mais froid et d'apparence grave et sévère, il ne fut pas réélu.

**MASSÉ (Jean-Baptiste-Alfred)**, fils de Louis Massé et de Julie-Élisabeth Guillemain, est né à Germigny-l'Exempt (Cher), le 9 mars 1817. D'abord notaire à La Charité, il devint maire de cette ville en 1848. Républicain de la veille, il fut exilé après le 2 décembre 1851. Au 4 septembre 1870 il fut chargé de l'administration de la sous-préfecture de Cosne. Maire de Pougues et conseiller général de 1871 à 1880, il se présenta aux élections législatives dans l'arrondissement de Cosne, le 20 février 1876, et ne réussit pas. Élu sénateur de la Nièvre le 5 janvier 1879, il se fit inscrire à l'Union républicaine puis passa au groupe de l'Extrême-gauche lorsqu'il se forma en 1885. Il ne fut pas réélu le 5 janvier 1888.

**MASSÉ (Alfred)**, petit-fils du précédent et fils de Nestor Massé, ancien maire de Nevers, fit ses études au lycée de Nevers, puis au collège Sainte-Barbe. Avocat en 1892, officier d'Académie en 1896, il fut élu député par l'arrondissement de Nevers, le 22 mai 1898, comme radical-socialiste, contre

MM. Pigalle, Desnoyers, Du Verne et Gaston Laporte.

**MATHÉ (Félix)**, serait né à Cosne en 1809. La mairie de Cosne n'a rien trouvé concernant sa naissance, sur les registres de l'état civil de cette ville. M. Mathé prit part aux journées de juillet 1830. D'abord commissaire de la République dans l'Allier, puis, membre de la Constituante, 1848, et de la Législative, il prit place sur les bancs de La Montagne. Au coup d'État du 2 décembre, il put passer à l'étranger. Après le 4 septembre 1870 il vint à Paris et y resta pendant tout le siège.

**MATHIEU (Claude)**, né à Anlezy, cultivateur au même lieu, devint juge de paix en 1790, puis administrateur du département de la Nièvre. Il fut élu député à l'Assemblée nationale législative le 8 septembre 1791 et reprit ses travaux agricoles à l'expiration de son mandat. Ses descendants s'installèrent à La Cave, commune de Beaumont-sur-Sardolles.

**MATHIEU (Gustave)**. Ce bon nivernais, décédé le 15 octobre 1876 à Bois-le-Roi, dans une petite île de la Seine, est l'auteur de poésies pleines de verve et d'originalité, de chansons satiriques et naturalistes qu'il chantait lui-même. Il avait été marin et possédait quelques données sur la météorologie. Pendant quelques années, il fit paraître l'*Almanach de Mathieu de la Nièvre* dans lequel il inscrivit ses chansons avec la musique. On peut citer : *La chasse au peuple*, qui date de 1850 et qui est une des plus belles pièces de M. Mathieu; — *Parfums, chants et couleurs*, poésies (Paris, Charpentier, 1878, in-18).

**MAUMIGNY (Marie-Prosper-Victor de)**, fils de Charles-Nicolas-Claude de Maumigny, et de Marguerite-Thérèse-Louise-Henriette des Maisons de Paland, est né le 24 mars 1804 et mort en 1895. Il embrassa la carrière militaire, devint lieutenant d'état-major et, jeune encore, donna sa démission. Membre fonda-

teur de la Société nivernaise, il signala, dès 1854, l'importance des inventaires dressés par l'abbé de Marolles, et donna, dans le bulletin de cette société, divers articles : *Notice nécrologique sur le baron de Bar*; — *Ballade du comte de Nevers à Regnier, bailli d'Auxerre*; — *Réponse au mémoire sur les cessions territoriales*. — L'légitimiste et catholique convaincu, il a publié : *Les voix de Rome*, impressions et souvenirs de 1862 (Paris, Victor Palmé, 1863, 1 vol. de 429 pages avec notes et documents); — *Le Catholicisme et la Révolution* (Paris, Balistout, 1880, broch. in-8° de 14 pages); — *89 et le Christianisme* (Paris, Balistout, 1878, grand in-8°, broch., de 12 pages à 2 colonnes).

**MEILLET (Auguste-Alphonse)**, né à Nevers le 7 avril 1828, mort le 31 août 1871, était le frère de l'avoué bien connu de Nevers. Il fit ses études au collège Louis-le-Grand. Quand il commença son droit, il suivit les cours du Conservatoire de musique, où il remporta plusieurs prix en 1848. Sa voix remarquable le fit débiter à l'Opéra, le 1<sup>er</sup> février 1850, dans *l'Ame en peine*, de M. de Flotow, et engager à l'Opéra-Comique, puis entrer au Théâtre lyrique en 1854. Il fut apprécié et applaudi dans : *Bonsoir voisin*; — *Le Bijou perdu*; — *Maitre Wolfram*; — *Richard Cœur-de-Lion* (1856); — *Le Médecin malgré lui* (1857); — *Les Noces de Figaro* (1858), etc. — Il épousa, en 1852, Marie-Stéphanie Meyer, qui avait remporté deux prix au Conservatoire en 1848, et débuté à l'Opéra-Comique en 1849. Elle fut engagée au Théâtre lyrique avec son mari et s'y fit applaudir.

\* **MERLIN (Mathieu)**, né à Nevers, élève de l'école des arts de Nevers, puis de MM. Cabanel et Yvon. Peintre et sculpteur, il a exposé à Nevers : 1873, *Près Coulanges (Nièvre)*, fusain; — *Au champ d'épreuve, à Coulanges*, fusain; — *Plat*, faïence. — 1874, *Environs de Nevers*; — *Oiseaux*; — *A Coulanges, près Nevers*, fusain; — *Une mare à Sermoise*, fusain; — *Portrait du père de*

*l'auteur*, fusain. — 1875, *Le crot de Savigny, près Nevers*; — *La rivière de l'Eperon, près Nevers*; — *Une mare faubourg de Mouësse*. — 1876, *Une rue faubourg de Mouësse*, effet de neige; — *Rivière de l'Eperon*; — *A la Brûlerie, près Nevers*; — *Deux Suspensions*, faïence émail écu. — 1877, *Nature morte*; — *Nature morte*; — *Pivoine*; — *Impasse de la Motte, à Nevers*; — *Faubourg de Mouësse*. — 1880, *Fleurs des champs*; — *Tezhedi*; — *Une parisienne*; — *Portrait de M. F. B.* — 1887, *Philoctète*; — *Les Ravaleurs*, étude du tableau du même, exposé au Salon de 1887; — *Idylle*; — *Fleurs*, panneau décoratif; — *Portrait de mon père*; — *La rue des Ouches, à Nevers*; — *Portrait de M. M. M.*, médaillon plâtre. — A exposé à Paris : 1887, *Les Ravaleurs*. — 1899, *Les Pins au bois de Vincennes*, pastel; — *Portrait de M<sup>me</sup> M.*, médaillon plâtre patiné.

**MESGRIGNY (Jean-Charles de)**, comte d'Aunay, baron d'Epiry, Besne, Saint-Péreuse, Grandry, etc., fils de Jacques-Louis de Mesgrigny, comte d'Aunay et de Villebertin, et de Charlotte Le Prestre de Vauban, laquelle était fille du maréchal de Vauban, est né vers 1688. Il embrassa la carrière des armes et devint colonel au régiment de Vexin, 1732, brigadier 1734, maréchal de camp 1738, lieutenant-général le 2 mai 1744, et inspecteur général des fortifications. Décédé le 3 janvier 1763, il a sa pierre tombale dans l'église d'Aunay. De son union avec Angélique-Cécile Raguier de Pousse, il eut un fils et deux filles, dont l'une seule survécut; elle s'appela Marie-Claire-Edmée, et fit passer le comté d'Aunay à Marie-Louis Le Pelletier de Rosambo.

**MEUNIER (Jean-Baptiste-Vincent-Paul)**, né au Poids-de-Fer (Cher), le 23 novembre 1846, fils de Louis-Charles, propriétaire, et de Hélène-Adelina Paillard. Licencié en droit à Paris le 28 avril 1866, avocat à Bourges le 14 novembre 1866, avoué à Nevers de 1872 à

1886, avocat à Nevers. A donné, dans le bulletin de la Société, nivernaise : *Note sur Parmentier*; — *L'Ecole centrale de Nevers en 1796*; — *Les condamnés à mort (la Révolution en Nivernais)*; — *La petite Vendée du Sancerrois et l'agitation royaliste dans la Nièvre en 1796*; — *Les billets de confiance dans la Nièvre (1791, 1792, 1793)*; — *Bailliage royal et présidial de Saint-Pierre-le-Moûtier. (Etat de cette juridiction en 1789)*, en collaboration avec M. Duminy; — *Bailliage provincial, duché-pairie du Nivernais (Etat de cette juridiction en 1789)*; — *Notes sur les peintures murales de Montaron et de Verneuil et de quelques églises et chapelles voisines*; — *Cahiers de doléances en 1789*. — Il a publié à part : *Duc et duché de Nivernais* (Nevers, Mazon, 1891); — *Nevers historique et pittoresque*, guide à l'usage du touriste, avec plan en couleur et vue des principaux monuments (Nevers, Mazon, 1892, in-12); — *La Nièvre pendant la Convention* (Nevers, Vallière, 1895-98, 2 vol.).

**MICHEL DES PRÉFAYS (Jean-Étienne)**, fils de Jean Michel, fermier des terres et seigneuries d'Aubigny, Diennes, Romenay et autres, était conseiller du Roi, lieutenant-assesseur civil et criminel au présidial de Saint-Pierre-le-Moûtier en 1726. A la suite d'un procès fait, cette année-là, sur la plainte de Léonard Méchine, seigneur de La Mazille, le sieur Châtelain fut condamné à mort et exécuté le même jour. Des plaintes graves s'élevèrent alors contre les membres du présidial de Saint-Pierre et, le 27 février 1731, la Chambre criminelle du Parlement de Paris ordonna à ces membres de se présenter, dans la quinzaine, devant la Cour, pour rendre compte de leur conduite. L'interrogatoire commença le 1<sup>er</sup> septembre et, le 4, les prévenus furent décrétés de prise de corps. Pierre Alixand, lieutenant criminel, et Jean-Etienne-Michel des Préfays furent arrêtés, transférés à Moulins et condamnés le 29 mars 1734. A la suite de pourvoi, le Conseil du roi

cassa l'arrêt, 10 mai 1735, et renvoya les accusés devant le Parlement de Dijon. Amenés à Nevers, Alixand et Michel s'évadent et fuient. Michel se retira à Londres où il devint professeur. Par son arrêt du 13 août 1738, le Parlement de Dijon le condamna à être pendu et étranglé. Il laissa le temps faire son œuvre et obtint des lettres de grâce en septembre 1754. Non seulement il put rentrer en France, mais encore il reprit ses fonctions au présidial de Saint-Pierre. Pendant son séjour à Londres, il publia, en 1751, un ouvrage traduit de l'anglais sous ce titre : *L'économie ou la règle de la vie humaine* (1 vol. in-8°).

**MILLELOT (Étienne)**, fils d'Etienne, procureur de la châtellenie de Clamecy, et de Marie Charpentier, est né à Clamecy le 4 juillet 1724. D'abord procureur, il devint ensuite notaire. Il avait vingt-huit ans quand il publia la *Relation de la mission faite à Armes près de Clamecy, par les R. R. P. P. Robot, Lau et Noiroi, jésuites, aux mois d'avril, mai et juin 1754*. Le récit, paru à Bruxelles en 1752, petit in-8° de 45 pages, souleva, paraît-il, d'ardentes récriminations parmi les partisans des jésuites et causa de nombreux désagréments à son auteur, qui mourut le 10 septembre 1787.

**MILLELOT (Philippe-Numa)**, fils de Numa-François, perruquier, et d'Anne Henriette, est né à Clamecy le 15 novembre 1824. Mêlé aux troubles de Clamecy, 1851, il fut condamné à la déportation dans une enceinte fortifiée. Il a publié : *Notes rectificatives sur les événements de Clamecy en 1851*, adressées à M. Eugène Tenot, auteur des *Etudes historiques sur le coup d'Etat* (Paris, Armand Le Chevalier, 1869, in-18 de 41 pages).

**MILLIEN (Achille)**, né à Beaumont-la-Ferrière en 1838, fit de brillantes études au collège de Nevers où, certaine année, il remporta le prix Manuel si envié. C'est au collège de Nevers que j'ai fait sa connaissance et, si

d'avril il n'arriva pas en rang utile pour aller à la Chambre, mais, le 13 mai 1849, il fut élu, le premier sur sept, représentant à l'Assemblée législative. Il siégea à La Montagne et s'acquitta une certaine notoriété par son antagonisme envers le président Dupin. Il fut même censuré le 17 mai 1850 pour insulte à ce président. L'imprimeur Regnaudin-Lefèvre a fait paraître le compte-rendu du procès des citoyens J. Miot, H. Pellault, A. Rouet et E. Regnaudin, en raison d'un écrit sur le régime de détention infligé, dans la prison de Nevers, au citoyen Malardier, représentant du peuple, devant la Cour d'assises de la Nièvre, 19 et 20 février 1851. Après le 2 décembre, il fut transporté en Algérie. L'amnistie du 15 août 1859 lui ayant permis de rentrer en France, il ouvrit une pharmacie à Paris. En 1861, la condamnation de Blanqui, son maître, le fit devenir un des chefs du parti socialiste. L'année suivante, impliqué, avec Greppo, dans une affaire de société secrète, il est arrêté et condamné à trois ans de prison. A l'expiration de sa peine, il passe en Angleterre et s'affilie à l'Internationale. L'amnistie du 15 août 1869 le fait rentrer à Paris. Le 7 novembre 1870, il est nommé adjoint au maire du XIX<sup>e</sup> arrondissement. Il ne réussit pas à entrer à l'Assemblée nationale le 8 février 1871 mais, après l'insurrection du 19 mars, il est élu, le 26, membre de la Commune. Le 28 avril, il proposa la création d'un comité de Salut public. Lors de l'entrée des troupes à Paris, il s'échappe, se réfugie en Angleterre puis passe en Suisse. Il est mort à Adam-Ville, près Paris, le 9 mai 1883. Il a écrit deux brochures : *Réponse aux deux libelles : les Conspirateurs et la naissance de la République*, de Chenu et de Delahodde (1850, in-8°); — *L'heure suprême de l'Italie* (1860, in-8°).

**MOHLER** (Gustave), né à Paris le 8 mai 1836 et fixé à Nevers depuis 1863, fut élève de L. Cognet de Barye. C'est avec un égal amour et un égal talent qu'il s'occupe de peinture,

de sculpture, de dessin et de faïence. En 1894, il a même fait construire un four dans le but de fabriquer des émaux selon le procédé Limousin. Il a consacré plus de cinquante toiles aux chiens qu'il adore. Il a exposé aux Salons de Paris : 1857, *Tom*, chien barbet. — 1861, *M<sup>lle</sup> B. C.*, dessin; — *Diane*, chienne d'arrêt; — *Conquérant*, chien griffon. — 1864, *Luminaud*, chien basset; — *Wolf*, chien terrier. — 1865, *Relais de chiens nivernais*; — *Nature morte*; — *Portrait de l'auteur*, dessin. — 1866, *Chiens anglo-normands*. — 1867, *Chiens bassets*. — 1868, *Chiens d'arrêt*; — *Nature morte* (chat sauvage). — 1869, *Chiens courants vendéens*. — 1870, *Chien griffon au canard*; — *Portrait de M<sup>lle</sup> G.*, faïence. — 1874, *Portrait de M<sup>me</sup> la vicomtesse de C.*, faïence; — *Confiance et défiance* (dogue et terrier). — 1875, *Nivernaise*, faïence. — 1876, *Cheval de trait*, sculpture bronze. — 1877, *Fillette*, faïence. — 1878, *Portrait*, faïence; — *Portrait*, faïence; — *Chien d'arrêt*, acquis par le musée de Bourges. — 1879, *Portrait de M<sup>lle</sup> G.*, faïence; — *Portrait de jeune fille*, au musée de Nevers; — *Chien à la porte d'une bergerie*. — 1880, *Mélancolie*, faïence; — *L'Attente*, chien épagneul; — *En l'absence des maîtres* (deux terriers). — 1889, *Tête de vieille femme*, faïence. — 1892, *Portrait de M. L. A.*, faïence. — 1899, *Une Morvandelle*, faïence; — *Portrait de M<sup>lle</sup> L.*, faïence. — Les expositions de Nevers ont vu : 1872, *Rustaud*, chien basset; — *Fox et Fritz*; — *Fleurs*, faïence; — *Fruits*, faïence; — *Chaudron*, faïence; — *Portrait de M<sup>me</sup> I.*, dessin; — *Vénus et Cérès*, coupe faïence; — *Portrait de M<sup>lle</sup> C. L.* — *Portrait de M<sup>lle</sup> E. G.*, faïence; — *Portrait de M. A. de la C.*, coupe faïence; — *Enfants et fleurs*, faïence; — *Amours*, faïence; — *Plantes*, faïence; — *Ronces*, faïence; — *La peinture*, plaque faïence. — 1873, *Fox après la chasse*; — *Alton*, chien d'arrêt; — *Fleurs*; — *Portrait*, dessin; — *Cheval de trait*, plâtre; — *Tête de chat*, terre cuite; — *Oiseaux*, coupe faïence; — *Paysage*, plaque faïence; — *Portrait*, plaque faïence. —

1874, *Retour du marais*; —, *Femme de Mouësse*; — *Allée de ferme, environs de Paris*; — *Fruits*; — *Tête de cheval*, étude; — *Portrait de feu M. J. B. M.*, dessin; — *Portrait de P. M.*, dessin; — *Portraits des enfants de M. le comte de La R.*, faïence; — *Coupe polychrome*, faïence; — *Portrait du jeune M.*, sculpture. — 1875, *Résignation*; — *Fritz*; — *Nature morte*; — *Paysage (la neige)*; — *Paysage (le soir)*; — *Fruits*; — *Fox endormi*; — *Coupe polychrome*, faïence; — *Gourde*, faïence; — *Plat polychrome*, faïence; — *Portrait de M. V.*, dessin; — *Portrait de M. B.*, médaillon plâtre. — 1876, *Perplexité*; — *La soupe*; — *Nature morte*; — *Saint-Marc*, faïence; — *Saint-Mathieu*, faïence; — *Bouteille*, faïence; — *Cheval de trait*, bas relief bronze. — 1880, *Porte de bergerie*; — *Portrait de M. C.*; — *Mon chien*; — *Jeune chat*, bronze; — *Tête de chien*, bronze, etc., etc. Tous les ouvrages indiqués ci-dessus et qui n'ont pas de mention spéciale, sont des peintures à l'huile. M. Mohler a produit encore une grande quantité de portraits, de paysages, de fleurs, d'animaux qui, sans compter ses éventails et ses écrans peints sur soie et satin, dénotent un maître.

\* **MONOT** (.....), docteur en médecine à Montsauche, maire de Montsauche, conseiller général, s'est occupé tout spécialement de la protection de l'enfance, et a publié un livre intitulé : *De l'industrie des nourrices et de la mortalité des petits enfants* (Paris, Faure, 1867, in-8°), qui ne fut pas étranger à sa nomination dans la Légion d'honneur.

**MONTEIGNIER (Jules)**, né à Dompierre-sur-Nièvre le 31 juillet 1836, de Lazare Monteignier, propriétaire, et de Marie-Anne-Gabrielle Tardy, sa femme, fit ses études au collège de Nevers, où ses dessins à la plume étaient très recherchés de ses camarades. Destiné au notariat, il ne tarda pas à laisser le papier timbré pour entrer dans l'atelier de Gleyre. Monteignier fit de rapides progrès,

exposa pour la première fois à Nevers en 1863, et fut admis au Salon l'année suivante. Mais, s'il aimait la peinture, il adorait le Nivernais, et revint habiter son village natal. Il est hors de doute que sa place était marquée à Paris. La viticulture a fait du tort à la peinture, nous le regrettons. Heureusement, ce brave cœur nous fait encore de temps à autre admirer ses portraits et ses paysages. Il a exposé à Paris 1864 : *Intérieur nivernais* (au musée de Varzy). — 1868, *La forge*. — 1869, *Portrait de M. Paul Ferrier*; — *Coin de cuisine*, nature morte. — 1870, *Un soir d'hiver*. — 1880, *Portrait de M. Locquin*; — *Près de la fenêtre*, intérieur. — Nevers, pendant ses expositions, a vu les toiles suivantes : 1863, *Atelier de forge*; — *Fileuse*. — 1872, *Portrait de M. Achille Millien*; — *Portrait de M. P. F.*; — *Portrait de M. Jules Saget*; — *Enfants dans les bois*; — *Fleurs et fruits*. — 1873, *Portrait de M<sup>me</sup> O*; — *Portrait de M. L.* — 1874, *Portrait de l'auteur*; — *Braconnier*. — 1875, *Portrait de M. et M<sup>me</sup> B.*; — *Pivoines*. — 1870, *Portrait de M. Bouveault*; — *Préparatifs de chasse*. — 1877, *Les cloütiers*; — *Coins d'office*. — 1879, *Près de la fenêtre*; — *Etude*; — *Portrait de M<sup>me</sup> P.*; — *Portrait de M<sup>lle</sup> B.* — 1880, *Portrait de M. L.*; — *Portrait de M<sup>lle</sup> P.*; — *Un bon élève*. — 1887, *Portrait de M<sup>me</sup> B.*; — *Portrait de M. Guerreau*; — *La journée finie*; — *Coin de forêt*. — Parmi ses autres œuvres, il est bon de citer : 1867, *Jeune femme à sa toilette*. — 1885, *Portrait de M. G. Molher*; — *Chanteuse*; — *L'affût*. — 1886, *Portrait de M. et M<sup>me</sup> Fieffé*; — *Portrait du président Mérijot*. — 1887, *Le parc de Pougues*; — *Un flûteur*. — 1892, *Portrait du peintre Garcement*; — *La vieille musette*, etc., etc.

**MONTJOYEUX (de)**, voir : Richard.

**MONTSAULNIN (Charles de)**, fils d'Adrien, seigneur des Aubues, et de Gabrielle de Rabutin, dame de Montal, en la paroisse de Dun-les-Places, naquit aux Aubues (Lormes)

en 1619. Les registres de l'état civil de Lormes ne remontant qu'à l'année 1622, il a été impossible de donner une date plus exacte. — Charles de Montsaulnin embrassa la carrière militaire, y fut connu sous le nom de Montal, et renommé pour la défense des places. Il s'était attaché au prince de Condé, qui lui donna d'abord une compagnie dans son régiment d'Enghien-Infanterie, et qui l'en fit nommer colonel quelques temps après. Montal suivit Condé quand ce prince, aigri par l'insuccès de la Fronde, égaré par un orgueil effréné, n'eut pas honte d'accepter le titre de généralissime des armées espagnoles. En 1653, il défendit Sainte-Menehould que Louis XIV assiégeait en personne, et ne put prendre autrement que par la famine et en donnant aux vaincus les conditions les plus favorables. Pour récompenser Montal, le prince de Condé lui donna le gouvernement de Rocroy, dont il venait de s'emparer. Quelques années après, les Espagnols ayant désiré la paix, elle fut conclue en 1659 et suivie d'une amnistie générale. Condé revint à la Cour comme s'il n'en fut jamais sorti, seulement il resta, depuis lors, absolument fidèle et dévoué. Depuis, Montal ne fut pas oublié. Pendant la guerre contre la Hollande, Louis XIV lui confia le gouvernement de Charleroi. Guillaume d'Orange, profitant de l'éloignement des généraux français, investit cette place en laissant croire par ses mouvements qu'il se proposait d'assiéger Tongres. Soit de sa propre initiative, soit sur les ordres qui lui avaient été donnés, Montal était sorti de Charleroi pour se jeter dans Tongres. Mieux renseigné, il n'hésite pas un seul instant, laisse Tongres pendant la nuit, traverse le camp ennemi et rentre dans Charleroi, 18 décembre 1672. Le lendemain, il fait une vigoureuse sortie qui décida la levée du siège. En 1673, il s'empare de la ville de Beaumont-en-Thierache; en 1675, de la place de Thuyn, qui couvrait tout le pays d'entre Sambre-et-Meuse, et en 1676, de la ville de Marche-en-Farnine (Luxembourg), dont il se

rendit maître après quinze jours de tranchée ouverte. Il contribua beaucoup à la défaite de la garnison de Mons, près de cette place, en 1678. Lieutenant général, il fut nommé gouverneur de Mont-Royal en 1688, et reçu chevalier des ordres du roi en 1691. Il fut très affecté de n'être pas compris dans la promotion des maréchaux de France de 1693 et ne se remit pas de cette déconvenue. En 1695, il fut chargé par le maréchal de Villeroy du siège de Dixmude, et mourut à Dunkerque le 27 septembre 1696. Il fut, dit-on, inhumé à Saint-Brisson.

**MOREAU DE CHARNY (Napoléon-François)**, né à Clamecy le 19 mars 1809, était fils de François-Edme-Julien Moreau-Charny, principal du collège, et d'Anne-Catherine Tayon. Poète à ses heures et, pendant quelques années, professeur de dessin au lycée de Nevers, on lui doit, comme poète : *A la mémoire de M<sup>or</sup> Dominique-Augustin Dufêtre, évêque de Nevers* (novembre 1860, in-8° de 8 pages); — *Le chaulage des champs* (Nevers, Fay, 1863, grand in-8°, poème de 14 pages); — *Le coteau Rapin ou l'œil de Dieu*, légende amoignonne (bulletin de la Société nivernaise, 1863); — *Réveries du soir*, poésies (Paris, Didier, 1867, grand in-8°); — *Nubila tempora* (bulletin de la Société nivernaise, 1867); — *A propos de céramique* (bulletin de la Société nivernaise, 1870); — *La vérité* (bulletin de la Société nivernaise, 1872); — *La mer* (bulletin de la Société nivernaise, 1870). — Comme peintre, il a exposé à Nevers, en 1880 : *Les oracles de Marguerite*, aquarelle; — *Les ondines de la Loire*, aquarelle; — *Une embuscade de loups*, aquarelle; — *Moutons au repos*, d'après le tableau de Rosa Bonheur; — *La fée aux roses*.

\* **MORET (Vincent)**, religieux récollet, né à Nevers, aurait prêché avec succès un Avent à Saint-Séverin de Paris. Il a fait imprimer, en 1650 : *La simplicité chrétienne*; — *La prudence chrétienne*.

N

**NAULT (Denis)**, fils de Jérôme Nault, avocat en Parlement, fut baptisé à Luzy le 2 octobre 1633. Son parrain fut maître Denis Nault, licencié ès-lois, juge de Luzy, Savigny-Poil-Fol, etc. Après avoir fait ses études de droit, il devint successivement avocat en Parlement, conseiller de S. A. S. le prince de Condé, bailli de Toulon et juge civil et criminel de la ville et châtellenie de Luzy. Il est mort en 1707 après avoir publié : *Ariante ou le grand Ministre*, par NAU, châtelain de Luzy (Lyon, Charles Mathevet, 1688, petit in-12, avec un portrait de Jean-Baptiste Colbert, gravé par J.-C. David); ce petit livre contient l'histoire de l'administration de Colbert. — *Histoire de l'ancienne Bibracte à présent appelée Autun*, par Denys NAULT (Autun, Bernard Lamothe-Tort, 1688, in-12); cet ouvrage, fort rare, mériterait d'être réimprimé.

**NAULT DE CHAMPAGNY (Claude)**, fils de Denis Nault et de Louise Repoux, naquit à Luzy le 26 avril 1724. Volontaire au régiment de Champagne-Infanterie, le 8 février 1742, il devient sous-lieutenant en second, le 8 novembre de la même année, lieutenant en premier le 22 mars 1743, puis aide-major le 8 décembre 1746, avec le rang de capitaine. Il fait la campagne d'Allemagne de 1757 à 1762, est nommé chevalier de Saint-Louis le 22 mars 1758 et major le 20 mars 1759. Il a le rang de lieutenant-colonel le 25 mars 1765, devient brigadier d'infanterie le 3 janvier 1770, lieutenant-colonel du régiment d'Austrasie-Infanterie le 18 avril 1776. Il obtient

une pension de 2.400 livres le 28 novembre 1779 et est fait maréchal de camp le 1<sup>er</sup> mars 1780. On lui donne une pension de 3.600 livres le 20 janvier 1792.

**NÉE DE LA ROCHELLE (Jean)**, fils de François Née, avocat en Parlement, lieutenant en l'élection de Clamecy, et de Jeanne-Marie Lecointe, fut baptisé à Clamecy le 8 mars 1692. Devenu avocat en Parlement, il fut successivement procureur fiscal de la châtellenie de Clamecy, subdélégué de l'intendant d'Orléans et maire électif de Clamecy. Les travaux de ses charges ne l'empêchèrent pas de s'occuper d'histoire et surtout de littérature. Ses poésies légères lui attirèrent la protection de Mlle de Charolais qui avait un faible pour ce genre. Il fut inhumé dans l'église de Clamecy le 6 décembre 1772 après avoir publié : *Le maréchal Boucicaut, nouvelle historique* (Paris, 1714, in-12), ouvrage qu'on ne peut plus lire aujourd'hui; — *Le czar Démétrius, histoire moscovite* (La Haye, 1710, in-12), qui ne vaut pas mieux que *la duchesse de Capoue, nouvelle italienne* (Paris, 1733, in-12); — *Les métamorphoses d'Hylas en papillon*, badinage inséré dans le *Glaneur français* (1747); — *Mémoires pour servir à l'histoire du Nivernois et Donzinois*, avec des dissertations (Paris, 1747, in-12), cet ouvrage qui, avec le suivant, lui a donné quelque renom dans nos contrées, a été considérablement étendu par un de ses descendants; — *La coutume d'Auxerre, avec les commentaires* (Paris, 1749, in-4°).

**MORIO (Ariste-Armand)**, fils de François-Gilbert-Edme Morio, notaire, et d'Elise-Eugénie Baudot, est né à Lormes le 5 mai 1837. Entré à l'École polytechnique en 1854, il devint sous-lieutenant à l'École d'application de Metz en mai 1856. Lieutenant en premier deux ans après, il fait la campagne d'Italie en 1859, devient capitaine en 1865, est décoré après Fröschviller et se trouve au désastre de Sedan. Chef d'escadrons en 1876, lieutenant-colonel en 1884, colonel en 1888, il est nommé général de brigade en décembre 1893, officier de la Légion d'honneur, commandant de l'artillerie du VII<sup>e</sup> corps d'armée à Besançon, et général de division en mars 1899.

**MOULINS (Renaud de)**, appelé dans tous les actes *Reginaldus de Molinis Engilbertorum*, fut élu évêque de Nevers en 1360 et mourut dans les premiers mois de l'année 1361. Il légua, à l'église de Nevers, 2.700 florins, valant 2.050 francs d'or, pour faire apprendre la grammaire à douze enfants et pour quelques services.

**MOULINS (Philippe de)**, neveu du précédent, a pu naître vers 1324 et fut destiné à l'état ecclésiastique. En 1355 il rebâtit l'église de Moulins-Engilbert et, en 1378, il y fonda une collégiale de six chanoines. Evêque d'Evreux 1383, il fut appelé au siège de Noyon cinq ans plus tard. Secrétaire des rois Jean, Charles V et Charles VI, il les servit fidèlement pendant cinquante-six ans et mourut à Paris le 31 juillet 1409 donnant 1.000 francs d'or à son pays d'origine qu'il ne nomme pas

mais qui, d'après divers documents probants, ne peut être que Moulins-Engilbert. Son épitaphe se lisait jadis sur une lame de cuivre placée au milieu du chœur des Célestins de Paris.

\* **MOUTON (P.)**, ex-lieutenant-colonel au 21<sup>e</sup> régiment de ligne en garnison à Nevers, a publié : *Du Droit à l'assistance publique*. (Nevers, Bégat, 1849, in-8°, 21 pages).

**MULLOT DE VILLENAUT (Adolphe)**, décédé le 28 novembre 1897, au château de Vauzelles, près Nevers, dans sa soixante et unième année, sortit de l'École centrale, occupa diverses situations dans l'industrie et devint inspecteur du travail dans les manufactures. Révoqué, il rentra dans la Nièvre, fut membre de la Société d'agriculture et vice-président de la Société nivernaise. Il avait préparé une *Histoire de la province du Nivernais suivie des généalogies des familles féodales* que sa famille, sans aucun doute, ne laissera pas inachevée. Les bulletins de la Société nivernaise contiennent plusieurs articles de M. de Villenaut, parmi lesquels : *Note sur l'industrie métallurgique au mont Beuvray*; — *Des cessions territoriales dans notre histoire*; — *La légende des Clèves au château ducal de Nevers*; — *Correspondance de J.-J. Rousseau avec plusieurs familles de la province*; — *Un duel à Poiseux, sous Louis XIV*; — *Origine des usages des bois*; — *La seigneurie de Brinon-les-Allemands*; — *Registres terriers des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles*; — *Le Barrois des Barres*; — *Affranchissement des serfs en nivernais*.



**OGIER (Pierre-Jean-Marie)**, né à Nevers le 15 août 1773, était le cousin du célèbre avocat général Marchangy. Il était professeur de mathématiques à Paris quand il fut nommé, le 22 brumaire an xiv (13 novembre 1805), professeur à l'école secondaire communale de Nevers. Il traduisait déjà les auteurs anglais et italiens et cultivait les muses. Au commencement de 1808, il fut obligé, pour des raisons qui me sont inconnues, mais qui ne paraissent pas étrangères à la politique, de cesser ses fonctions. Il retourne à Paris et fait insérer quelques-unes de ses poésies dans le *Mercur de France* de 1809. On le trouve inspecteur d'académie à Metz de 1810 à 1812, puis à Strasbourg jusqu'en 1815, époque où il est appelé à Bourges. Malade, il obtient de résider à Nevers. Le 1<sup>er</sup> novembre 1815, le recteur, M. Delisle, qui avait pour lui une vive amitié, lui écrit que, dans l'Université, il a la réputation d'être un malade imaginaire, et qu'il ne faudrait pas qu'un autre, plus jeune, arriva au rectorat avant lui. Les menées cléricales le touchent profondément. « Vive Dieu, lui écrit le recteur, le 25 février 1816, il faut mourir debout et sur la brèche. » On le laisse onze mois sans le payer. Ecœuré, il demande sa retraite en 1822, puis, n'ayant pas de réponse, va dans sa propriété du Chêne, commune de Saint-Germain-en-Viry, s'occuper de travaux agricoles. Ses amis ne lui cachent pas qu'excellent théoricien, il ne peut être qu'un triste praticien exposé à devenir la dupe des paysans qui le vexeront tout aussi bien qu'un recteur. On lui recom-

mande de faire de nouvelles démarches pour obtenir une pension, mais il résiste. Il finit, en 1826, par reconnaître que le bonheur champêtre ne peut être l'apanage que des hommes très riches ou très pauvres, et cherche à vendre sa propriété. Je regrette de ne pas connaître la fin de cet homme juste, bon et savant. Il a laissé, dit-on, un volume de mousses et de plantes sylvestres recueillies en collaboration avec Henri Cassini et de nombreux mémoires qui ont servi à Legendre pour ses ouvrages de géométrie.

**OSMOND (Ranulphe d')**, fils de Ranulphe, marquis d'Osmond, et d'Aimée-Marie Carsillon des Tillières, fit dans sa prime jeunesse de beaux voyages, puis devint une des notabilités du sport. Au mois de septembre 1852, en tirant une perdrix dans son parc de Pontchartrain, son fusil creva sous la culasse et lui fracassa la main. Il fallut opérer la désarticulation. Six semaines après, il monte à cheval pour savoir s'il pourrait, de temps à autre, faire une promenade. Tout à coup il entend les cris d'une meute en pleine chasse. Sans se rendre compte de ce qu'il faisait, il rend la main à son cheval et arrive le premier à l'hallali. Il comprit alors qu'il pouvait reprendre l'existence qu'il avait rêvée. On connaît en Nièvre ses chasses au sanglier, son goût pour les courses et son installation à Châteauneuf-val-de-Bargis. Il a publié : *Décentralisation; l'Etat par la province* (Nevers, Michot, 1871, 29 pages in-8°).

— *Le Gué-aux-Oies, près Corbigny*; — *Le Champ de blé*; — *Le Pré vert*; — *Environs de Corbigny*; — *Un Soir d'hiver*; — *L'Anguison au bois des Chaumes*; — *Une Matinée au pâturage*; — *L'Abreuvoir*; — *Les Saules*. — 1876, *Sous les Arbres*; — *Le Bois en hiver*; — *Le faubourg du Briou, à Corbigny*; — *Le pré de la Patouille*; — *Soleil levant*; — *L'Abreuvoir*; — *Environs de Corbigny*. — 1877, *Le Vannier*; — *Les Laveuses*; — *L'Étang de Mouas*; — *Le Matin*; — *Les Bouleaux*; — *Le village de Mouas*; — *Le Printemps*; — *L'Automne*. — 1879, *Une Soirée de septembre (environs de Corbigny)*; — *Un faubourg de Corbigny*; — *Le barrage de Médine, à Nevers*; — *La Mare*; — *Près de la Ferme*; — *Bords de la Loire*; — *Huttes de Charbonniers*; — *Le printemps aux Montapins*; — *La ferme en Automne*. — 1880, *Une Soirée aux bords de la Loire*; — *Forêt*; — *Mai*; — *La rue de Mouësse, un jour de pluie*; — *Le retour du Paysagiste*; — *Maison du faubourg de Mouësse (Nevers)*; — *Le chemin de St-Eloi*; — *La Loire à Nevers*. — 1887, *La sente du Châtelet à Coyolles (Aisne)*; — *Au bord de l'Étang*; — *Retour du pâturage*; — *Environs de Jérusalem (Palestine)*; — *La route de Bethléem (Palestine)*; — *Une fontaine près de Jaffa (Palestine)*; — *Paysage*. — 1895, *Vieille chaumière à Chitry*; — *Le moulin d'Eugny (Nièvre)*; — *Le vieux chemin*. — Beaucoup d'autres tableaux ont figuré aux expositions d'Auxerre, Dijon, Angers, Lyon, etc. Nous citerons seulement *le Chemin de la Ferme* qui est au musée de Clamecy.

\* **PANSERON (Jacques)**, avocat en Parlement, élu en l'élection de Nevers, demeura à Saincaize, tout à côté du prieur François de Berthier. Il caressa la muse à ses moments perdus et chanta Adam Billault. On peut retenir ces vers en l'honneur du maître menuisier :

La rage ne pouvant mordre sur ton renom,  
Tu passeras toujours pour le premier des hommes,  
Bien que tu ne sois pas le premier de ton nom.

**PARENT DE CHASSY (Louis-Nicolas)**, est indiqué comme né à Vignol le 29 août 1729. M. le Maire de Vignol n'a pu constater cette naissance dans les registres de l'état civil de sa commune. La ferme de Chassy se trouve cependant dans cette commune. Quoi qu'il en soit, il fut avocat au Conseil du roi à Paris. Élu député à la Constituante, en 1789, par le bailliage du Nivernais, il devint suspect, fut arrêté, jugé et exécuté le 2 février 1794.

**PARENT (Étienne-Jean-François)**, fils de Charles-François, tanneur, et de Jeanne Cler, est né à Clamecy le 18 septembre 1754. Destiné à l'état ecclésiastique, il devint prêtre, desservant de la paroisse de Rix, puis principal du collège de Clamecy. Il était fort estimé et avait composé des poésies tendres et des rondes champêtres. Grand ami des principes de 1789, il fut agent national du district de Clamecy jusqu'après les événements de thermidor. Il avait pris le surnom de Bias, était fort sobre et porta, dit-on, le bonnet rouge et la carmagnole. Apôtre de la Liberté, il institua sous lui douze apôtres de la Raison pour prêcher dans les campagnes et composa un cathéchisme républicain. On raconte encore aujourd'hui qu'on venait de loin pour le voir et l'entendre. Il fut nommé, en 1796, professeur d'histoire à l'école centrale de Nevers. Pendant son séjour à Nevers, il fit imprimer chez L. Roch, en 1797, *le Questionneur*, publication révolutionnaire, paraissant irrégulièrement. On le trouve à Paris en 1800, se qualifiant encore de professeur d'histoire et de géographie. Il est mort pauvre, à Dornecy, le 16 septembre 1802. On a de lui : *Essai sur la bibliographie et sur les talents du bibliothécaire* (Paris, an ix, chez l'auteur, rue Jacob, in-8° de 54 pages); ses *Etrennes des enfants, ou recueil de contes moraux* ont été imprimées en 1821 (Clamecy, chez Delavau, in-8° de 68 pages).

**PARENT-DESBARRES (Pierre-François)**, né à Clamecy le 27 pluviôse an vi (15 février

*Ballard, Etienne, Dubuffe père et fils, Dupin, Sauzet, Lherbette, Marrast, Lamartine, Serizier, Galimard, Drouyn de Lhuys, Baroche, le duc de Bassano, Chaix d'Estance, le prince L. Czartoryski, M<sup>me</sup> de Pons de Wagner, M<sup>me</sup> Houry, M<sup>me</sup> Conte, Mante, Julia Grisi, Rosine Delron, les princes Garitzin et Troubeskoï, etc., etc.* Plusieurs de ses miniatures ont figuré à l'Exposition universelle de 1855 avec quelques autres spécialement commandées par Napoléon III : *l'Empereur et l'Impératrice*, d'après Winterhalter ; *la reine Hortence*, d'après Gérard ; *Louis-Napoléon, roi de Hollande, Napoléon I<sup>er</sup>*, etc. Il a traité à l'aquarelle quelques sujets de genre : *la Jeune femme à la harpe* ; — *Etudes de baigneuses* ; — *Après le bal*, etc. Il obtint une troisième médaille en 1834, une deuxième en 1837, une première en 1841, une deuxième en 1848 et la croix en 1852. Il est mort à Paris, le 11 novembre 1875, laissant quelques essais poétiques.

\* **PAULTRE (Emile)**, beau-frère d'Ernest Gillois, ami de Philippe Dupin, de Michel de Bourges, de Frédéric Girerd, bien vu de George Sand, fut malgré cela notaire à Nevers, notaire droit mais positif, dit-on. De son étude, il passa dans la banque Mirès qu'il sut quitter à propos. Revenu à Nevers, il ne refusa pas, dans les moments les plus difficiles de notre temps, de présider la municipalité nivernaise. Le département l'envoya à la Chambre en 1871, mais il flotta entre le centre droit et le centre gauche, et mourut, le 29 octobre 1872, dans sa propriété de Dampierre. Il avait rédigé un journal de notariat et publié un volume intitulé *Capharnaum*, mélange de douce philosophie et d'atticisme aimable qu'on aime à feuilleter (Paris, Hetzel, 1868). C'est dans un des chapitres du *Capharnaum* qu'on trouve ce passage : « Le vent d'ouest, véritable fléau, ronge peu à peu notre continent et arrive, avec le temps, à l'entamer et à le faire reculer. Mais, en France, règne un autre vent encore plus

àpre, plus opiniâtre et plus destructeur, c'est le vent de la raillerie qui, sans trêve ni relâche, courbe et abaisse les plus grandes renommées, sème au loin le doute, ébranle les vérités les plus importantes, mine et désagrège incessamment la morale et la société. »

**PELLAULT (Jean-Pierre-Henri)**, fils de Vrain-Pierre-Gabriel Pellault, avocat, et d'Emilie Victorine Thomas, est né à Clamecy le 17 septembre 1816. Après avoir été reçu docteur en droit, il exerça la profession d'avocat dans sa ville natale de 1840 à 1846. Il s'occupa beaucoup d'agriculture. Très libéral, il publia, en 1838, à Clamecy, *le Flotteur*, almanach des intérêts du peuple pour l'arrondissement de Clamecy et qui ne contient rien qui ait trait à la localité. De plus en plus mêlé aux choses de la politique, il devint conseiller général et marcha avec J. Miot, A. Rouet, E. Regnaudin, P. Malardier. Le 10 septembre 1850, il fit imprimer chez Regnaudin Lefèvre : *Bon sens et bonne foi*, feuille politique mensuelle ; je crois que le second numéro ne parut pas. J'ignore si M. Pellault fut inquiet après le coup d'Etat de 1851. Il a publié : *Idées nouvelles sur l'agriculture et les irrigations, réfutation de la proposition de M. Dangeville* (Paris, Dentu, 1844, in-8°) ; — *Commentaire de la nouvelle loi sur les irrigations* (Paris, Durand, 1845) ; — *L'art de s'enrichir par l'agriculture en créant des prairies*, ouvrage indispensable à tous ceux qui s'occupent d'agriculture (Nevers, J.-M. Fay, 1844, in-8°) ; — *Traité de l'appel comme d'abus ou recours au Conseil d'Etat en matière ecclésiastique* (Paris, Durand, 1857) ; — *Code des pharmaciens*, contenant le texte de toutes les lois, édits, règlements, décrets qui intéressent la profession pharmaceutique, avec un commentaire, etc. (Paris, Durand, 1858, grand in-18).

**PELLETIER DE CHAMBURE (Andoche-Eugène)**, né à Paris, en mars 1813, fit ses études à l'institution Massin, puis au collège

Charlemagne. A dix-huit ans il fit paraître son premier sonnet dans les *Annales romantiques*. En 1843, il publia chez Ledoyen, à Paris, un recueil de poésies intitulé *Transeundo*. Après un mariage, en 1834, il était venu habiter le château de la Chaux, commune d'Alligny-en-Morvan, et s'occupa d'agriculture, tout en devenant conseiller général du canton de Montsauche (1848 à 1870). Il écrivit dans le *Journal de l'Agriculture* une étude remarquée sur *un domaine en Morvan*. Mais, s'étant passionné pour le langage pittoresque de son pays, il se mit à étudier minutieusement le patois morvandau et, après de nombreuses années de travail et de recherches, il publia le *Glossaire du Morvan, étude sur le langage de cette contrée, comparé avec les principaux dialectes ou patois de la France, de la Belgique-Wallonne et de la Suisse romande* (Paris et Autun, 1878, 1 gros vol. in-4° de 966 pages à 2 colonnes). L'Académie française a décerné à M. de Chambure, pour ce travail d'un haut mérite, le prix Archon des Pérouses. — M. de Chambure est mort à Paris le 28 janvier 1881.

**PELLETIER-DULAS**, avocat, était imposé dans la commune Maux, indivisément avec son frère, Louis Pelletier, quand il fut élu député, en février 1841, en remplacement de M. de La Ferté-Meun de Champlatreux. Il s'était présenté comme légitimiste. Plusieurs électeurs de l'arrondissement de Château-Chinon ayant demandé l'annulation de l'élection parce que M. Pelletier ne payait pas 500 francs d'impôts, le cinquième bureau de la Chambre, après trois examens, conclut à l'annulation. M. Pelletier ne payait, en effet, que 498 fr. 30 d'impôts. Il fut invalidé le 27 février et travailla de son mieux pour M. Benoist d'Azy qui fut élu le 4 avril 1841.

**PÉTIET (Auguste-Louis)**, général, né à Rennes le 19 juillet 1780, était fils de Claude Pétiét, membre du Conseil des Anciens, ministre de la guerre en 1796, gouverneur de la

Lombardie en 1800, né à Châtillon-sur-Seine (Côte-d'Or) et inhumé au Panthéon. Auguste-Louis Pétiét fut créé baron par décret du 31 novembre 1814. Dans ses *Souvenirs militaires* (Paris, 1841), il donne un historique, très détaillé, de la bataille d'Austerlitz, des opérations de sa division en Alsace et en Champagne, et des détails peu connus sur la campagne de 1815. Il a publié, dans le *Spectateur militaire*, un *Précis des opérations en Afrique, du 13 mai au 18 juin 1830*. Fixé plus tard au château des Plauts, commune d'Imphy, il devint député de la Nièvre le 29 février 1852 et le 21 juin 1857. Membre fondateur de la Société nivernaise des lettres, sciences et arts, il fut délégué par cette société pour la représenter, au mois de septembre 1851, au Congrès scientifique d'Orléans. Il est mort le 2 août 1858.

\* **PETITIER (Jean-Baptiste)**, avocat, subdélégué à Château-Chinon et premier échevin de cette ville en 1781, a écrit une intéressante brochure de 32 pages intitulée : *Statistique de la ville de Château-Chinon à l'époque de 1789*.

\* **PICART DE LAPOINTE**, lieutenant de la vénerie du roi, fut élu député du Tiers aux États généraux de 1789, pour le bailliage de Saint-Pierre-le-Moûtier.

**PICQ (Pierre)**, né à Clamecy le 5 mars 1750, et mort le 22 novembre 1810, fut notaire, puis géomètre-arpenteur à Clamecy. Il a fait imprimer : *Usage de la chaîne, de l'équerre simple et de l'équerre composée pour l'arpentage et la mesure de toutes les lignes, hauteurs et figures inaccessibles, etc.* (Auxerre, Baillif, 1791, in-8° de 32 pages, 2 planches de dessins géométriques).

**PIERRE DE FRANAY (Pierre)**, né à Nevers, en 1676, mort dans la même ville, à soixantedix-sept ans, le 27 avril 1753, est connu par ses poésies et ses écrits en prose. Il apparte-

nait à la famille Pierre qui paratt originaire de l'ancienne paroisse de Diennes, fournit de nombreux notaires aux châtellenies de Cercy-la-Tour et de Decize, s'enrichit, posséda les seigneuries de Franay-le-Ravier, Saint-Cy, le Chaillou, Champrobert, etc., et se divisa en deux branches principales : 1<sup>o</sup> celle des Pierre de Champrobert; 2<sup>o</sup> celle des Pierre de Franay et de Saint-Cy, qu'on a quelquefois confondues avec les familles de Champrobert et de Franay. Pierre de Franay, président des finances en la généralité de Moulins, acquit, le 15 mai 1725, la terre et seigneurie de Neuvy-le-Barrois, puis, voulant établir une fabrique de faïence, à l'instar de Nevers, dans les dépendances de son nouveau château, il fit venir de Nevers des artistes et des maîtres-faïenciers. Ayant sous les yeux les secrets de la fabrication, il composa un poème sur *la Fayence*, qu'il fit insérer dans le *Mercur de France*, août 1734 (1). Il avait déjà publié, en 1731, *la Mythologie ou Recueil de fables grecques, ésopiques et sybaritiques mises en vers français*. Il fit insérer dans le *Mercur*, septembre et décembre 1738, janvier, février, avril et juin 1739, divers fragments sous le titre d'*Essais sur l'histoire du Nivernais*, mais dom Duval, Lebœuf et Fréron l'ayant critiqué et même convaincu d'anachronisme, il ne continua pas. Pierre de Franay avait aussi composé diverses pièces de théâtre que M. Roubet découvrit au château de Neuvy, et fit connaître, en 1870, dans le bulletin de la Société nivernaise. Ces pièces sont : 1<sup>o</sup> *Alcméon*, tragédie en cinq actes. M. Roubet n'avait découvert que les trois derniers actes. M. Jardé, élève de l'école normale, a pu mettre la main sur les deux premiers. C'est une œuvre de jeunesse; 2<sup>o</sup> *Jeanne de Naples*, tragédie en cinq actes. Le livret est entier mais la pièce n'a pas été faite; 3<sup>o</sup> *Le baron d'Espinchal ou le Diable imaginaire*, comédie

(1) Une réimpression fut faite à Paris, chez Aubry, en 1870, in-12, sous ce titre : *La Fayence*, poème de P. Franay, suivi de *Vasa Faventina*, avec une introduction sur l'usage et le prix des faïences aux siècles derniers, par le baron Ch. Davillier.

en un acte. Les personnages comme Prudotin, syndic de village, la Ressource, prêteur, Friponnet, fermier, et Tiretout, collecteur, sont bien étudiés. Le dernier surtout, qui ne rend pas la monnaie parce qu'il la garde pour les frais qu'il n'a pas fait, mais qu'il aurait pu faire, est pris sur le vif; 4<sup>o</sup> *les Antiquaires*, comédie en trois actes. Il faut savoir gré à l'auteur d'avoir eu, le premier, la pensée de mettre sur la scène le personnage de l'antiquaire, souvent si curieux, pour ne pas dire plus. Très oublié aujourd'hui, Pierre de Franay fut, selon les uns fort aimable et très pacifique, selon les autres avare et d'un caractère difficile.

**PIERRE DE CHAMPROBERT (Michel)**, fut commissaire national près le tribunal du district de La Charité en l'an II, et président du Comité de surveillance et la Société populaire. Il fut élu, en 1792, député suppléant de la Nièvre à la Convention nationale et n'eut pas à siéger. Il devient ensuite avocat à Bourges. En 1808, il est avoué près le tribunal civil de Moulins-Engilbert qui fut ensuite transporté à Château-Chinon. Divorcé le 5 juillet 1791, il se remaria à La Charité, le 30 brumaire an II (20 novembre 1793), avec la citoyenne Marie Solange, dite Tallie Auger, fille d'un administrateur du district. A cette occasion sa femme reçut, des commissaires délégués du représentant Fouché, une dot de 3.000 livres comme fille pauvre.

**PIERRE DE CHAMPROBERT (Paulin)**, fils du précédent, est né à Nevers le 14 septembre 1799. Engagé pendant les Cents-Jours au 13<sup>o</sup> de ligne, il reçut plus tard la médaille de Sainte-Hélène. Pendant quelque temps secrétaire de la Cour de cassation, il s'adonna à l'histoire, à la science et aux lettres et publia : *Notice historique et critique sur le duc de Choiseul, ministre de Louis XV* (Nevers, 1836, in-8<sup>o</sup> de 80 pages); — *Mélanges biographiques* (Nevers, 1836, in-8<sup>o</sup>); — *Le comte d'Artois* (Nevers, 1837, in-8<sup>o</sup> de 40 pages); — *Notice*

*historique sur Lazare Hoche* (1840, in-18): — *Excursion géologique dans le Morvand et visite de ses granits en cours d'exploitation* (1842, in-8°). Il devint conseiller municipal à La Charité et mourut dans cette ville le 20 décembre 1879.

**PIGEON (Jean-Charles-Antoine)**, né à Château-Chinon le 1<sup>er</sup> mars 1814, fut reçu docteur en médecine, à Paris, le 31 août 1837. Il fut longtemps médecin à Corvol-l'Orgueilleux, puis devint médecin des usines de Fourchambault et des pauvres des environs. En 1880, il a publié *le Rôle de l'électricité dans l'économie animale* (in-8°). Je n'ai pas la compétence nécessaire pour apprécier la valeur de ce travail auquel je préfère son petit poème *le Morvandean*, daté de 1850 et dans lequel il chante son cher Morvand, que les beautés des autres pays ne sauraient effacer de son cœur.

Sous le plus beau ciel,  
J'ai vu l'Italie  
Et l'Andalousie,  
Par terre éternel !  
Ce n'est rien pour moi.  
Que j'aime de tes hautes cimes  
• Le front rocailleux  
Se dressant aux cieux,  
Quoique son pied dans les abîmes,  
A l'œil étonné  
Paraisse enchainé.

On raconte que, porté en 1848 sur la liste des candidats à la députation, il se désista en faveur de M. Dupin. Il avait épousé la fille du général Allix.

**PILES (Roger de)**, fils d'Adrien, contrôleur au grenier à sel de Clamecy, et de Barbe Grasset, fut baptisé à Clamecy le 20 octobre 1635 avec cette remarque du curé : « lequel Roger toutefois est nay le septième jour dudit mois. » Il eut pour parrain Roger de Bellegarde, duc, pair et grand écuyer de France, alors en disgrâce dans cette contrée, et pour marraine Etiennette Olivier, épouse de François de Blanchefort, baron d'Asnois. Roger fit ses

études à Paris chez son oncle, Jean-François de Piles, chanoine de Notre-Dame. En 1662, il devient précepteur du fils du président Amelot. Plus tard, lorsque son élève devint ambassadeur, il le suivit en Italie, en Portugal, en Espagne, en Suisse, comme secrétaire d'ambassade. Partout, il satisfait son goût pour l'art, visite les monuments, les palais et les collections particulières, et note ses impressions. Envoyé à La Haye, comme amateur de tableaux, mais en réalité pour se concerter avec les partisans de la paix, il fut arrêté et resta près de cinq années en prison soit à La Haye, soit au château de Louvestein. Dans sa prison, il écrivit *la Vie des peintres*. Il fut reçu ensuite conseiller amateur de l'Académie de peinture et de sculpture. Comme peintre, il avait une grande intelligence du clair obscur, le sentiment de la couleur et le talent d'imitation. Parmi les portraits qu'il a laissés, on cite ceux de Boileau et de M<sup>me</sup> Dacier. Il mourut à Paris en 1709, dans sa maison de la rue de Grenelle. Il était bon ami, fidèle et discret. Il a écrit : *L'art de la peinture*, traduit en français par M. de Piles, enrichi de remarques, augmenté d'un dialogue sur le coloris et de plusieurs figures d'académie (Paris, N. Langlois, 1673, in-12); — *Abrégé de l'anatomie accommodée aux arts de peinture et de sculpture*; — *Conversations sur la connaissance de la peinture*; — *Dissertations sur les ouvrages des plus fameux peintres*; — *Abrégé de la vie des peintres*, avec des réflexions sur leurs ouvrages et un traité du peintre parfait, de la connaissance des dessins et de l'utilité des estampes (Paris, Muguet, 1690, in-12), orné d'un beau frontispice par Coyvel, gravé par Simonnet; — *Éléments de peinture pratique*; cet ouvrage a été réédité et augmenté par Ch. Joubert (Paris, 1766, in-12, 5 planches). En 1767, on a réuni, en 5 vol. in-12, les *Œuvres diverses* de M. de Piles.

**PILLET (Eugène-François)**, fils de François Pillet, huissier, et d'Armande-Célestine Clé-

mendot, est né à Poiseux le 18 mars 1831. Engagé volontaire au 5<sup>e</sup> de ligne le 4 novembre 1848, il passe en Afrique de 1849 à 1850, est caporal le 2 décembre 1849 et sergent-fourrier le 30 octobre 1850. Sergent le 20 mars 1853, il va au 9<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied le 20 janvier 1854 et part pour la Crimée d'où il ne rentre qu'en 1856 et où il devient sergent-major le 18 novembre 1854, et sous-lieutenant le 29 juin 1855. Il reçoit une balle à la tempe le 8 septembre suivant, devant Sébastopol, et est décoré le 24. Trois ans après, il prend part à la guerre d'Italie et est tué à Solférino le 24 juin 1859.

**PITTIÉ (François-Gabriel)**, né à Nevers le 4 janvier 1820, était le fils de Philippe Pittié, maître de pension, et de Marie-Antoinette Teurier. Il commença ses études au collège de Nevers, les continua et les acheva d'une façon remarquable au collège Charlemagne à Paris, puis entra, le 5 décembre 1847, à l'école militaire de Saint-Cyr d'où il sortit comme sous-lieutenant le 1<sup>er</sup> octobre 1849. Pendant la guerre de Crimée il fut deux fois blessé devant Sébastopol, ce qui lui valut la croix d'honneur le 14 septembre 1855 et le grade de capitaine le 20 novembre suivant. Quatre ans après, il est de nouveau gravement blessé à Solférino, 24 juin 1859, et reçoit l'Ordre militaire de Savoie. En 1860, il remplit les fonctions de substitut du commissaire impérial près le 1<sup>er</sup> conseil de guerre de la 3<sup>e</sup> division militaire à Lille. Major le 21 décembre 1866, officier de la Légion d'honneur le 24 décembre 1869, il fait partie de l'armée de Bazaine en 1870. Prisonnier le 29 octobre, il s'évade le 3 novembre et rejoint le général Bourbaki, lequel le nomma lieutenant-colonel et le chargea de former le 68<sup>e</sup> régiment de marche, 8 novembre. Il passe ensuite à l'armée du Nord avec Faidherbe. Sa brillante conduite à la bataille d'Amiens le fait nommer colonel, 20 décembre, et commandant de la 2<sup>e</sup> brigade de la 1<sup>re</sup> division du 12<sup>e</sup> corps. Blessé à la bataille de Pont-Noyelle

le 23 décembre, il n'en assiste pas moins aux batailles de Bapaume et de Saint-Quentin. Plus tard il prit part aux opérations de l'armée de Versailles contre les insurgés de la Commune. Au moment de la revision des grades, il fut remis au rang de lieutenant-colonel, 25 novembre 1871, et attaché au 42<sup>e</sup> de ligne. Il était républicain. Ce n'est que 29 décembre 1874 qu'il fut nommé colonel au 61<sup>e</sup> de ligne. Le président Grévy le choisit comme chef de sa maison militaire, 3 mars 1879. Dans ces fonctions il fit preuve du plus grand tact et montra toujours la plus parfaite urbanité. Général de brigade le 3 juin 1879, il devint ensuite divisionnaire le 28 avril 1883. Chevalier de la Légion d'honneur le 14 septembre 1855, officier le 24 décembre 1869, commandeur le 24 juin 1871, grand officier le 24 juin 1886, il était officier de l'Instruction publique. Il est mort à Paris le 3 décembre 1886. — Militaire remarquable, homme du monde, littérateur et poète, il est un des nivernais qui font le plus d'honneur à notre pays. C'est en 1858 qu'il donna ses premiers vers à la *Revue de Paris*, puis il en fit paraître dans la *Revue des Deux-Mondes*, la *Correspondance littéraire*, la *Revue française*, la *Revue contemporaine*, la *Nation suisse*, la *France littéraire*, la *Revue des poètes*, la *Vie littéraire*, le *Parnasse*, etc. On ne peut se dispenser de citer de lui : *Le roman de la vingtième année*, suivi de notes poétiques (Paris, 1862, in-12) ; — *Traduction en vers des poésies de Goethe, de Burns, de Heine* ; — *Væ victoribus*, sonnets ; — *Les Scabieuses*, sonnets et poèmes, 1879 ; — *A travers la vie*, poésies, 1885, in-12.

\* **PORTIER (Jean)**, né à Nevers, a fait imprimer, en 1619, une tragédie latine intitulée *Pantogle* (petit in-12).

\* **POTELLERET (Alexandre-Alphonse)**, fils de Paul Potelleret, agriculteur, et d'Alphonsine-Emilie Dasville, est né à Saint-Benin-d'Azy le 3 septembre 1835, fit ses études au collège de Nevers et entra à l'école Saint-Cyr. Génér-

ral de brigade, président du comité technique de la gendarmerie en 1894, il fut adjoint au gouverneur de Verdun et commandeur de la Légion d'honneur le 14 juillet 1897.

\* **POUGAULT (Marie-Eléonore)**, a publié : *Lettre sur la date de la construction de l'église de Moulins-Engilbert et de la collégiale de Philippe-de-Moulins* (Nevers, 1864, 19 pages). La Société nivernaise et les archéologues n'admirent pas son opinion.

**PRACOMTAL (Gabriel-Eléonor de)**, grand propriétaire. Il obtint de l'Empire un brevet de louvetier. Il était conseiller général en 1811. La Restauration en fit un colonel et le département de la Nièvre son député le 22 août 1815 et le 4 octobre 1816. Il fut renvoyé à la Chambre en 1820, en 1823 et en 1824.

\* **PRESNE (Jean)**, fils de Pierre-Marcel Presne, limonadier, et d'Anne-Eugénie Joubleau, est né à La Charité-sur-Loire le 10 avril 1827. Il a publié : *Etudes sur la ville de La Charité-sur-Loire* (Paris, s. d., in-8° de 71 pages).

**PUY-MONTBRUN (Alexandre du)**, fils de Jean, marquis de Montbrun en Dauphiné, et lieutenant-général des protestants de France, naquit à Montbrun en 1600, mais appartient au Nivernais par suite de son mariage avec

Magdeleine-Louise de Salins, dame de La Noe, Ternant, Maulaix, Fours, etc. Dans le monde militaire, où il tint une brillante place, il fut connu sous le nom de marquis de Saint-André-Montbrun. Etant lieutenant-général de l'armée d'Italie, en l'absence du prince Thomas de Savoie, il fut pourvu, le 29 octobre 1640, de la charge de gouverneur et lieutenant-général du Nivernais. C'était une des pures gloires de l'armée et cependant, écrit Parmentier, la religion avait servi de prétexte au cardinal Mazarin pour lui refuser le bâton de maréchal de France. Choisi par la République de Venise pour être généralissime de ses armées, il quitta La Noe le 24 février 1658 pour se rendre à Venise. L'histoire rapporte qu'il reçut quarante et une blessures en défendant l'île de Candie contre les Turcs qui finirent cependant par l'emporter en 1669. Dupuy-Montbrun revint mourir à La Noe où, par une faveur inespérée alors pour un protestant, il put être enterré dans un coin du cimetière vers 1674. Il laissa deux filles : 1° Marguerite, qui épousa Corneil Aersens, marquis de Sommelsdick, seigneur de Châtillon-en-Bazois, avec lequel elle demeurait à La Haye (Hollande) en 1685 ; 2° Charlotte, qui porta La Noe, Ternant et autres lieux à son cousin Jacques du Puy, marquis de Montbrun, fils de Charles et de Diane de Caumont, sa seconde femme.

## R

**RADONVILLIERS** (Claude-François **LYSARDE** de), fils de Denis-Louis Lysarde, sieur de Radonvilliers, major du régiment de Sébeville, et de Gabrielle Simonin, laquelle était fille de Philibert Simonin, conseiller au siège présidial de Saint-Pierre-le-Moûtier, est né à Decize le 6 novembre 1710. Il entra chez les jésuites, professa dans différents collèges, devint secrétaire de Monseigneur de la Rochefoucault, archevêque de Bourges, précepteur des enfants de France en 1757, conseiller d'État, et entra à l'Académie française. Il mourut à Paris le 16 avril 1789. On cite de lui une traduction de *Cornelius Nepos* et un estimable *Traité sur la manière d'apprendre les langues* (1768, in-12). Ses *Œuvres diverses* ont été recueillies et publiées par Noël, à Paris, 1803, (3 vol. in-8°). Sa bibliothèque passa entre les mains de Claude-Gaspard Prisyé, commissaire de comptabilité à Nevers, époux de Françoise-Louise-Marie Simonin du Vernay.

**RAGON** (Jean-Baptiste), né à Clamecy en 1592, mort en 1670, est cité parmi les écrivains de l'Auxerrois par l'abbé Lebeuf (*Mémoires*, t. II, p. 520), qui lui attribue divers ouvrages de piété sans en faire connaître le sujet et le titre.

**RAMEAU** (Jean-François), fils de Jean-Louis Rameau, seigneur de Saint-Père, avocat en Parlement, subdélégué de l'intendant d'Orléans, et de Marguerite-Suzanne Myonnet, fut baptisé à Saint-Père le 17 novembre 1736.

Il était né le 15 juin. Devenu avocat en Parlement, il fut, après son père, subdélégué de l'intendant d'Orléans. A la Révolution, il fut homme de loi à Cosne, puis vice-président du Directoire du département de la Nièvre. Élu député à l'Assemblée nationale le 8 septembre 1791, il fut plus tard arrêté, condamné à mort et exécuté le 18 floréal, an II (6 mai 1794).

**RANDON DE LUCENAY** (Louis-Paul), seigneur de Lucenay, du Bessay et autres lieux, né à Paris le 6 septembre 1743, était fils d'Elie Randon de Lucenay et de Marie-Louise de Pons. Mousquetaire en 1764, il devient capitaine au régiment Royal-Cavalerie en 1765 et mestre de camp en 1773. Le 25 septembre de cette dernière année, il fit l'acquisition de marquisat de Rome-Vernouillat. Chevalier de Saint-Louis en 1785, il est nommé maréchal de camp le 1<sup>er</sup> mars 1791.

**RAPINE** (Guillaume), seigneur de Sainte-Marie et autres lieux, probablement fils d'Emery et de Geneviève Duffé, naquit à Nevers à la fin du XV<sup>e</sup> siècle. Il fit ses études de droit, obtint sa licence et est dit, en 1510, lieutenant du bailli de Nivernais au siège de Montenoison. Il devient ensuite avocat fiscal à Nevers. M. Morellet, dans son *Essai chronologique sur les légistes nivernais*, dit que ses concitoyens l'envoyèrent à l'Assemblée des États provinciaux de 1534 où il fut chargé, avec son ami, Noël Bourgoing, de la dernière rédaction de la *Coutume du Nivernais*.

aurait fait imprimer ce travail, en 1530, en caractères gothiques. Il fut enfin pourvu de l'office de lieutenant-général au bailliage de Nevers. Chargé, en 1554, d'aller à Blois pour poursuivre auprès du roi Henri II l'abolition des bordelages dans la ville de Nevers, il ne réussit pas dans sa mission. Guy Coquille dit qu'il était « homme de grand jugement et savoir excellent. » De son union avec Jeanne Baudreuil, Guillaume Rapine eut, entre autres, Guy Rapine, seigneur de Sainte-Marie, qui devint lieutenant-général du bailli de Nivernais et fut élu, en 1560, avec Guy Coquille, député du Tiers aux Etats d'Orléans.

**RAPINE (Florimond)**, seigneur de Fourcherenne, né à Nevers en 1580, avocat général au siège présidial de Saint-Pierre-le-Moultier, fut député du Tiers-Ordre aux Etats tenus à Paris en 1614. Il tint un journal des séances de ces Etats, journal qu'il eut la prudence de ne pas publier mais qui vit le jour en 1651 sous ce titre : *Recueil très exact et curieux de tout ce qui s'est fait et passé de singulier et mémorable en l'Assemblée générale des Etats tenus à Paris en 1614 et particulièrement en chacune des séances du Tiers-Ordre* (Paris, 1651, in-4°). On assure que, tout en étant très prudent, il ne manquait pas d'énergie et qu'il sut résister au chancelier Nicolas Bruslard, seigneur de Sillery.

**RAPINE (Charles)**, né à Nevers, d'abord cordelier observantin, se fit religieux récollet et publia : *Nucleus philosophiae* (1625); — *Paraphrase sur les épîtres de Saint-Paul*; — *Paraphrase sur les psaumes de David*; — *Histoire générale de l'origine et des progrès des Récollets réformés ou Déchaux*; — *Les Annales ecclésiastiques du diocèse de Chalon* (1636); — *Exposition sur la règle de Saint François* (1640).

**RAPINE DE SAINTE-MARIE (François)**, récollet, connu sous le nom de Père Paschal,

était fils de Jacques Rapine, sieur de Sainte-Marie, lieutenant-assesseur au duché-pairie de Nivernais, et de Claude Bolacre. On a de lui : *Christianisme naissant dans sa gentilité*, ouvrage dans lequel Marion, docteur en Sorbonne, trouva des écarts aussi frappants que ceux imputés aux jésuites auteurs du livre *les Superstitions de la Chine* censuré par la faculté de théologie le 18 octobre 1700; — *le Christianisme florissant au milieu des siècles* (Paris, 1666). La plupart des auteurs nivernais nomment ce livre : *le Christianisme florissant dans la primitive église* (1633). Il est possible qu'il y ait eu deux éditions publiées avec une variante dans le titre.

**RAPINE DE SAINTE-MARIE (Louis-Marie)**, fils de Claude-Louis-François Rapine, seigneur de Sainte-Marie, et de Marie-Gabrielle Carpentier de la Thuillerie, naquit à Nevers en 1774. A peine âgé de dix-huit ans, il émigra et servit dans l'armée de Condé. Rentré en France en 1798, il perfectionne ses études et s'occupe d'histoire. En 1810, il est premier adjoint au maire de Nevers et publie ses *Recherches historiques sur Nevers*. Ce travail, accueilli avec une grande faveur et qui mérite d'être encore consulté de nos jours est en partie composé de documents empruntés à Guyot de Sainte-Hélène, à Parmentier et à Gillet. En 1817, M. de Sainte-Marie est dit chef d'état-major et chevalier de Saint-Louis. Il fut député de la Nièvre de 1822 à 1827 et siégea à côté du baron Hyde de Neuville. Quoiqu'ayant reçu sa part dans le milliard des émigrés et montré un grand dévouement à la royauté, il n'en aurait pas moins vu, avec regret, le gouvernement se diriger dans la voie qui devait le conduire à l'exil. Il aurait même publié, à ce sujet, une paraphrase du règne de Charles I<sup>er</sup> d'Angleterre. En 1827, il est qualifié comte de Sainte-Marie et maire de la commune de Sainte-Marie. Après 1830, il se retira des affaires publiques et mourut à Nevers le 23 septembre 1841, à soixante-sept ans.

/ t. Harléu

\* **RAPPIN (Augustin-Pierre)**, directeur des vingtièmes, reçut en l'an II un brevet de récompense nationale de 2.840 livres annuelles, et obtint en 1816 un brevet de maître de poste à Pouilly. On le dit natif de Donzy où l'on a rien pu découvrir le concernant. La mairie de Pouilly a bien voulu faire des recherches dans les registres de l'état civil de 1816 à 1850 et n'a pas trouvé son acte de décès.

**REGNARD (Adrien-Albert)**, fils de Joseph-Adrien-Isidore Regnard, propriétaire, et d'Anne-Henriette-Alexandrine Joubert, est né à La Charité-sur-Loire, le 20 mars 1836. Il fit ses études médicales, devint interne des hôpitaux, puis fut reçu docteur. Dans les dernières années de l'Empire, il prit une grande part au mouvement socialiste et publia, en 1865, des *Essais d'histoire et de critique* inspirés des doctrines du matérialisme scientifique. La même année, au mois de novembre, il représente ces doctrines au Congrès de Liège et fut exclu des hôpitaux. Il ouvre alors des cours particuliers de médecine et publie, avec M. Clémenceau, la *Revue encyclopédique*. Fondateur de la *Libre-Pensée*, il écrit dans ce journal des articles qui lui valent quatre mois de prison. En 1869, il est un des délégués des libres-penseurs à Naples. L'année suivante, pendant le siège de Paris, il collabore au journal de Blanqui, la *Patrie en Danger*. Sous la Commune, il devient secrétaire général de la Préfecture de police. Lors de l'entrée des troupes à Paris, il s'échappe et se réfugie à Londres où il reste jusqu'à l'amnistie de 1880. Pendant son séjour en Angleterre il publie l'*Athéisme* (1878, in-18), et fut le correspondant politique et littéraire du journal russe le *Messager de l'Europe*. Quelque temps après son retour en France il fut nommé inspecteur général des services administratifs au ministère de l'Intérieur et membre du Conseil supérieur des prisons. Il est actuellement président des inspecteurs de l'Assis-

tance publique. Il a de plus publié les ouvrages suivants : *Nouvelles recherches sur la congestion cérébrale* (1868, in-8°) ; — *Histoire de l'Angleterre depuis 1815 jusqu'à nos jours* (1882, in-32) ; — *L'État, ses origines, sa nature et son but* (1885, in-8°) ; — *Aryens et sémites* (1890, in-18) ; — *Chaumette et la Commune de 1793* (1890, in-8°) ; — *Calendrier de l'ère révolutionnaire et sociale* (1892) ; — *La Renaissance du drame lyrique, Essai de dramaturgie musicale* (1895, in-8°) ; — *De la suppression des délits de vagabondage et de mendicité* (1898). Depuis 1898, il fait paraître dans les *Annales médico-psychologiques*, un ouvrage intitulé *Génie et Folie, réfutation d'un paradoxe*, qui paraîtra en librairie dans le courant de 1899.

**REGNAULT (François-Gilbert-Emile)**, né à Tannay, le 20 décembre 1835, était fils de Louis Regnault, médecin, et d'Emélie de Chégoïn. Il fit de très bonnes études au collège de Nevers et entra à l'École polytechnique en 1853. Il sortit un des premiers de cette école avec le titre d'ingénieur des manufactures. En 1871, à Bordeaux, il fut mis en rapport avec M. Thiers qui lui fit accepter la préfecture de la Charente. Il administra ensuite le département de Saône-et-Loire, fut nommé, en 1877, préfet du Loiret et, en 1881, directeur général des manufactures de l'Etat. N'oublions pas de dire qu'il fut aussi maire de sa ville natale et qu'il alliait une grande fermeté à beaucoup de douceur et de bonté. Il est mort le 23 octobre 1886, étant commandeur de la Légion d'honneur.

**RÉMIGNY (Angélique-Louis-Marie de)**, fils de Jean-Baptiste-François, marquis de Rémigny, seigneur de Billy, Dumphlun, Cizely, Cigogne, etc., et de Suzanne-Thérèse Séguier, fut baptisé à Billy-Chevannes le 25 mars 1757. Au moment de la Révolution, il abandonna son bel hôtel de Nevers et émigra. Sa mère et son frère, Antoine-Henri, furent guilloti-

nés le 4 thermidor an II (22 juillet 1794) et le séquestre fut mis sur ses biens. Après la tourmente, sa sœur, M<sup>me</sup> de Feillens, profitant de son absence, se fit envoyer en possession de tous les biens de sa famille et fit même annuler, par le tribunal de Nevers, le testament de son père. De son côté, sa femme, Françoise Guignes de Moreton de Chabriland, obtint son divorce. Rentré en France, le marquis de Rémigny, abandonné et dépouillé, se maria à Paris, à Pierrette-Elisabeth Fromentin, dont les parents tenaient une laiterie. Il mourut peu après laissant un fils, Pierre-Nicolas. Le 9 juillet 1807, M<sup>me</sup> de Rémigny se pourvut contre le jugement obtenu par M<sup>me</sup> de Feillens et le fit réformer. Un jugement du Tribunal de Nevers, en date du 29 mars 1809, décida que les biens de la succession de M. de Rémigny père seraient divisés et que, sur 24 portions desdits biens, 19 reviendraient au mineur et 5 à M<sup>me</sup> de Feillens. Pierre-Nicolas, dernier marquis de Rémigny, fut élevé au collège de Nevers et mourut à l'âge de quinze ans, en 1821, des suites d'une piqûre qu'un serpent lui aurait faite à la lèvre. Son tombeau se trouvait au cimetière de Nevers, derrière la chapelle. Sur une pierre très élevée se lisaient ces simples mots : « Cy gist mon fils. » Le bel hôtel de Rémigny, sis à Nevers, passa en d'autres mains et fut acquis par M. Brisset. En 1864, le Conseil municipal de Nevers décida la création de la rue de Rémigny qui, depuis, passa à travers les jardins de l'hôtel, laissant de côté l'orangerie dont on a fait un cercle.

**RENAULT (Paul)**, né à Luzy le 5 juin 1815, fils de Pascal-Etienne Renault et de Claudine Cogny, sœur du docteur Cogny, médecin de Charles-Maurice de Talleyrand, prince de Bénévent, fit ses études au collège d'Autun. Il alla ensuite à Paris suivre ses cours de médecine sous la direction de son oncle. Le 10 janvier 1839 il fut reçu docteur. Peu après, il fut nommé inspecteur du

Service des Enfants trouvés de la Nièvre, qui s'organisait alors, mais il n'occupa que fort peu de temps ces fonctions. Le docteur Cogny l'avait mis en rapport avec le marquis de Castellane (Henri), époux de Joséphine-Pauline de Talleyrand, qui l'attacha à sa maison et l'emmena en Italie. C'est pendant ce voyage, fin 1842, que la marquise de Castellane obtint du pape le corps entier de Sainte-Atilie qu'on avait découvert le 30 septembre. L'acte constatant l'authenticité et la donation de ces reliques fut dressé à Rome le 8 mars 1843. Le docteur Renault a publié, à Saint-Flour, en juillet 1843, la *Notice de la translation dans l'église de Marcenat (Cantal) du corps de Sainte-Atilie*, imprimé chez V. Viallefort (in-8° de 22 pages). Il recueillit dans ses voyages en France et en Italie de fort intéressantes notes qui sont restées manuscrites. Il avait également amassé de nombreux matériaux sur notre histoire particulière, mais il ne sut, plus tard, ce qu'ils étaient devenus. Après avoir quitté la maison de Castellane, M. Renault abandonna la médecine et vécut, soit à Luzy, soit à Paris, dans l'indolence et la solitude. Il est mort à Paris en 1886.

**RENDUEL**, ou plus exactement **RANDUEL (Pierre dit Eugène)**, né à Lormes le 28 brumaire an VII (18 novembre 1798), était fils de Jacques Randuel, cabaretier, et d'Etienne-Henriette Gourdeau. Il commença par être clerc de notaire à Lormes, puis, en 1816, il devint clerc d'avoué à Clamecy, ses parents étant venus habiter cette ville. La conscription l'ayant désigné pour être soldat, il n'eut aucun goût pour l'état militaire et se fit remplacer. Il gagne alors Paris où, après avoir travaillé chez deux libraires, il entra, en 1821, à la librairie fondée par le colonel Touquet, rue de la Huchette. Les affaires de cette maison le mirent en rapport avec M. Laurens de Pérignac, qui avait abandonné le second de ses noms pendant la Révolution et était imprimeur-libraire rue du Pot-de-Fer-

Saint-Sulpice, aujourd'hui rue Bonaparte. Là, il fit la connaissance de la fille cadette de M. Laurens, M<sup>lle</sup> Rose-Célestine, et la demanda en mariage. La mort de M<sup>re</sup> Laurens retarda cette union. Renduel rentre alors pour quelque temps chez Hauteœur jeune, libraire, rue de Grenelle-Saint-Honoré. M. Laurens fut obligé de céder son brevet de libraire à Honoré de Balzac, mais sa fille n'en devint pas moins M<sup>re</sup> Renduel. Dans le courant de 1828, Renduel installe, 22, rue des Grands-Augustins, un cabinet de librairie, qui devint vite le rendez-vous de toutes les célébrités littéraires et artistiques de l'époque. Il profite du mouvement romantique, comme éditeur, et groupe autour de lui Victor Hugo, Sainte-Beuve, Laménais, Théophile Gautier, Henri Heine, les Musset, Gérard de Nerval, Alfred de Vigny, les Lacroix, Charles Nodier, Petrus Borel, Frédéric Soulié, Eugène Sue, Léon Gozlan, le vicomte d'Arlincourt, etc., qui, tous, furent ses amis et ses clients. En 1837, il transféra sa librairie rue Christine, 6. Sa santé s'étant altérée, il acquit, un peu avant 1840, le château et la terre de Beuvron, où il passa d'abord plusieurs mois chaque année et où il finit par se retirer complètement. Il s'occupe alors d'agriculture, obtient des prix aux comices, se fait aimer et élire plusieurs fois maire de sa commune. Son dévouement se manifesta particulièrement pendant l'épidémie cholérique qui fit des ravages dans sa contrée. Durant la guerre de 1870, nouvellement renommé maire, il ne prit aucune précaution, ne ménagea pas ses forces, devint sérieusement malade et mourut le 19 octobre 1874.

• **RÉVEILLÉ-PARISE (Joseph-Henri)**, né à Nevers en 1782, mort à Paris en 1852, était le neveu de Guyot de Sainte-Hélène. D'abord chirurgien militaire, il suivit les armées en Autriche, en Espagne, en Hollande, en Dalmatie et se trouva à Waterloo. Docteur en médecine à Paris, il entra à l'Académie de médecine. — Il a publié : *Physiologie et*

*hygiène des hommes livrés aux travaux de l'esprit* (Paris, J.-B. Baillière, 1881, in-12).

**RICHARD DE MONTJOYEUX (Antoine)**, né à Paris le 22 octobre 1795, fut maire de la commune d'Annay le 24 décembre 1851, puis conseiller général pour le canton de Cosne, et enfin élu, le 21 novembre 1858, député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement, pour la deuxième circonscription de la Nièvre, en remplacement du baron Petiet, décédé. Réélu en 1863, il entra au Sénat le 14 août 1868. Il est mort au château d'Annay, le 15 décembre 1874, étant chevalier de la Légion d'honneur.

**RICHARD DE SOULTRAIT (Jacques-Hyacinthe-Georges)**, fils de Gaspard-Antoine-Samuel Richard de Soultrait, officier, puis receveur général de la Loire et du Rhône, et d'Hyacinthe-Esther Outrequin de Saint-Léger, vit le jour le 27 juin 1822, et s'occupa toujours d'archéologie, d'histoire et de numismatique. Il fut créé comte par le pape Pie IX, le 2 août 1850 puis, grâce à ses travaux et aux services de son père, il obtint une perception à Lyon. Il fut décoré pour la publication de son *Répertoire archéologique de la Nièvre*. Nommé trésorier-payeur général à Chaumont en 1876, il passa à Besançon l'année suivante et fut retraité en 1884. Membre fondateur de la Société nivernaise des lettres, sciences et arts, il obtint de cette société, qu'il présida plus tard, la publication de plusieurs de ses ouvrages. Il était, paraît-il, fort sujet à des accès de bile et, dans ses critiques, ne mesurait pas toujours la valeur de ses expressions. Il est mort en 1888. Outre de nombreuses notices insérées dans l'*Almanach de la Nièvre* de 1848 à 1871, sous le titre : *Statistique monumentale du département de la Nièvre*, on a de lui : *Armoirial de l'ancien duché de Nivernais* (Paris, 1847, in-8°, 20 planches d'armoiries); — *Notice sur le château de Villeneuve (Aveyron)* (Paris, 1849, in-8° de 12 pages); — *Abrégé de la statistique*

Moulins-Engilbert, et de Françoise Gueneau, fut baptisé le 14 février 1737. Il était garde du corps du roi, compagnie de Villeroi, le 30 décembre 1754 et fut fait chevalier de Saint-Louis le 11 juillet 1779. Lieutenant-colonel de cavalerie dans la garde constitutionnelle du roi le 1<sup>er</sup> novembre 1791, il devint maréchal de camp le 20 novembre 1820. Il est mort, le 27 juin 1823, à Lormes où il s'était marié. Son frère, Jean-Baptiste Robert de Genay, longtemps docteur en médecine à Nevers, fut la tige des Robert Saint-Cyr.

**ROBERT (Guillaume-Amable)**, fils d'Amable Robert des Chevannes, contrôleur au grenier à sel de Moulins-Engilbert et des actes des notaires, et de Jeanne-Guillemette Alloury, est né le 29 août 1752. Avocat au siège présidial de Saint-Pierre-le-Moûtier, il fut élu député du Tiers au Etats généraux pour le bailliage du Nivernais. Il devint ensuite inspecteur principal des postes et fut décoré comme président de la députation de la Nièvre qui fut admise auprès de Napoléon pendant les Cent-Jours. Il est mort à Saint-Pierre-le-Moûtier, le 13 octobre 1823. Ses descendants habitèrent Nevers.

**ROCHE (Charles-Louis)**, né à Nevers en 1790, chirurgien militaire de 1808 à 1815, se fit recevoir docteur en médecine en 1819. Après avoir été longtemps secrétaire de la Société de médecine de Paris, il entra à l'Académie de médecine en 1850. Chevalier de la Légion d'honneur en 1837, il fut fait officier le 14 août 1862 et mourut à Paris le 4 avril 1875. Disciple de Broussais, il a publié un certain nombre d'ouvrages qui rappellent l'influence du maître : *Réfutation des objections contre la nouvelle doctrine des fièvres* (1821, in-8°); — *La nouvelle doctrine médicale considérée sous le rapport des théories et de la mortalité* (1827, in-8°); — *Eléments de pathologie médico-chirurgicale* (1825-1828, 5 vol. in-8°), avec M. Sanson. Cet ouvrage a eu sa quatrième édition en 1845. — *Lettres sur*

*le choléra, 1832 à 1849. — L'influence de la vaccine sur la population, 1855.* — Il a rédigé, avec MM. Bousquet et Pariset, le *Bulletin de l'Académie royale de médecine et de chirurgie pratique*.

\* **ROCHUT (Louis)**, vétérinaire à Nevers, fut élu député de la Nièvre à la Législative le 13 mai 1849.

**ROLLET DE BELLERUE**, demeurant à Lavault, commune de Larochemillay, a publié, le 10 février 1876, un poème intitulé *Charlemagne* et inspiré, dit l'auteur, par le culte qu'il a voué aux vraies gloires du catholicisme ainsi qu'à la pure légitimité royale de France.

**ROUBAUD (Félix-Alexandre)**, né à Grasse, le 8 octobre 1820, fut reçu docteur en médecine à Paris au mois de mai 1844, et nommé médecin-inspecteur des eaux minérales de Pougues en 1859. Il fonda, en 1848, l'*Annuaire médical et pharmaceutique de la France*, et, en 1854, la *France médicale*. — Il a écrit de nombreux ouvrages parmi lesquels : *Théophraste Renaudot* (1857, in-12); — *Les eaux de Pougues* (1859, in-18); — *Pougues et ses environs, histoire et description* (1861, in-12); — *Des différents modes d'action des eaux de Pougues* (1867, in-8°).

**ROUBET (Louis-Gaspard)**, fils de Paul-Etienne Roubet, maître menuisier à Nevers, et depuis, adjoint au maire de cette ville, et de Philiberte Ballerat, est né à Nevers le 6 février 1810. Il fit ses études aux collèges de Nevers et de Bourges. Admissible à l'Ecole polytechnique, sa santé ne lui permit pas de se présenter aux examens oraux. A peine rétabli, il s'engage dans l'artillerie, mais ses forces le trahirent bientôt et il dut quitter le service. Il fait alors ses études de droit puis devient notaire à Decize. Les vieux papiers, l'histoire et l'archéologie l'attirent et il commence à collectionner parchemins,

médailles, poteries, armes et tapisseries. Nommé juge de paix à La Guerche, le 4 mars 1852, il accumule dans sa villa du Gravier tous ses trésors. La Société nivernaise inséra dans ses bulletins les notices suivantes : *Foy et hommage par le sieur des Ruyaulx au comte de Nevers en 1284*; — *Les coustres ou gardiens de l'église de Saint-Cyr*; — *Des rois inconnus*; — *Droits féodaux sur la Loire dans le détroit de la châtellenie de Nevers*; — *Un manuscrit*; — *Du fait de la gabelle*; — *Pierre de Frasnay, auteur dramatique*; — *Des mines d'argent au pays du Nivernais*; — *Le trésor du Veüllin*; — *Des anciens orfèvres de Nevers*; — *Épigraphie historique du canton de La Guerche*; — *Un compte-rendu du Congrès de Châteauroux*; — *Une question de céramographie*; — *Numismatique*; — *Documents inédits sur Decize, 1787*; — *Extrait du terrier de la châtellenie de Châteauneuf-sur-Allier, commencé en 1607*; — *Céramographie*; — *Une conspiration à Decize contre le maire en 1789*; — *Note sur la Chapelle aux chats*; — *Un mot de céramographie*; — *La question de Gergovia*; — *Cercueils de pierre trouvés à Cuffy*; — *Pistillus globulus*; — *Une estègue de l'époque Romaine*; — *Notice biographique sur Michel Despresfaits*; — *Le châtél de Bois-Rozerein*; — *Les Dragons à Germigny*; — *Les livres de familles dans le Nivernais* (avec l'abbé BOUTILLIER); — *Essai de quelques rectifications*; — *Le cachet d'oculiste romain d'Alluy*; — *Notice historique sur Sermoise*; — *Rapport sur une statuette de Mercure trouvée à Nevers*; — *Une note sur la céramique*; — *La verrerie d'Aprémont*; — *Le trésor de Neuzy, près Cosne*; — *Perrières d'Aprémont et du Veüllin, villa des Ryaux*; — *Notice historique sur les forges et fourneaux du canton de La Guerche*; — *Saint-Gildard, Saint-Gildas*; — *Les terriers du prieuré de Fontaine*. — M. Roubet est mort le 26 avril 1880, étant président de la Société nivernaise et président de la Société historique de l'Indre. Il était instruit, spirituel, complaisant pour ses collègues, écrivait

bien, dessinait sûrement et sculptait avec goût. Parmi ses nombreuses productions, il est bon de retenir : *Un mariage à la potence, ou, à bon chat, bon rat*, proverbe en un acte, 1735, paru à Nevers, chez Bégat, en 1869, sans nom d'auteur; — *Un mariage par paroles de présents en 1618* (Châteauroux, Nuret, 1879, in-8°); — *Une visite à Ternant* (Châteauroux, Nuret, 1879, in-8°). — Son frère cadet, Jean-Alexis Roubet, aspirant de marine en 1831, fut retraité comme capitaine de vaisseau et commandeur de la Légion d'honneur.

\* **ROUET (Alexandre)**, fermier, conseiller général de 1848 à 1851, fut élu député de la Nièvre à la Législative le 13 mai 1849.

**ROUGET (François)**, né à Vendôme en 1803, s'établit comme tailleur à Nevers, vers 1830, dans la rue du Commerce. Il avait des idées très libérales et obtint, aux élections d'avril 1848, un nombre respectable de suffrages. Quoique sa renommée n'ait pas trop dépassé Nevers, c'est surtout comme poète qu'il fut connu. Il a publié des *Poésies* (Paris, Arnauld de Wresse, 1857, in-12), dont on ne parle plus guère aujourd'hui, et laissé une grande quantité de manuscrits possédés par M. Trotet, son gendre et successeur. En 1860, il adressa à M. Millien, pour le complimenter, d'assez bons vers qui ont été publiés, en 1896, dans les *Étrennes nivernaises*, et dont nous citerons la fin :

Ah! garde bien, ami, ta muse simple et bonne,  
Ton printemps qui fleurit promet un bel automne.  
Continue à chanter le travail, la vertu,  
Soutiens, dans son labeur, l'honnête homme abattu;  
Prêche, console, instruis, chante: apôtre et poète,  
Sois du peuple toujours le guide et l'interprète;  
Les heureux villageois souriront à tes chants,  
Et moi, je te salue! ô poète des champs.

**ROUVET (Jean)**, de Clamecy, serait l'inventeur du flottage. M. Dupin aîné, dans son *Morvand*, p. 199 à 206, soutient énergiquement cette assertion. M. F. Moreau, syndic du bois à ouvrier, déclare, dans son *Histoire du flot-*

*tage en trains* (Paris, 1843), que cette invention remonte à la plus haute antiquité et que la première application du flottage sur la Cure appartient à Gilles Desffroisiez, maître de forges en Nivernais. Jean Rouvet n'aurait été que la caution, puis le successeur de Desffroisiez. De son côté, Charles Leconte fit arriver de l'Yonne à Paris, en avril 1547, le premier train de bois à brûler et Guillaume Sallonyer établit à ses frais, vers 1550, des pertuis et écluses propres à faciliter le flottage en trains sur cette rivière. Chacun apporta sa part dans le transport par eau des bois du Morvand à Paris. Le *Mémoire de la généralité de Moulins*, dressé par M. LE VAYER, intendant en 1698, dit que c'est le marquis de La Tournelle qui trouva l'invention de faire flotter les bois sur l'Yonne. Il est probable que ce grand seigneur aida de sa bourse l'idée trouvée depuis fort longtemps. On doit l'en féliciter. Il n'en est pas moins vrai qu'en 1828, grâce à M. Dupin aîné, on inaugura, sur le pont de Bethléem à Clamecy, un buste de Jean Rouvet, inventeur du flottage en 1549. Depuis trois siècles la Compagnie des bois à brûler (approvisionnements de Paris) fait frapper des jetons d'argent à l'effigie de Jean Rouvet. La Compagnie des petites rivières a préféré mettre sur ses jetons : J. SALLONYER, DE CHATEAU-CHINON, INVENTEUR DU FLOTTAGE A BÛCHES PERDUES SUR LA HAUTE-YONNE, 1550. Ce Sallonyer, que les uns nomment Guillaume et les autres Jean, aurait besoin d'être mis un peu plus au jour.

**ROY (Charles)**, fils de Martin Roy, avocat au

bailliage de Nivernais, et de Jeanne de Corbigny, est né à Nevers le lundi 22 septembre 1572. Guy Coquille fut un de ses parrains. Prêtre, il devint conseiller au Parlement de Paris le 9 décembre 1605 et maître des requêtes en juillet 1613. Par son testament olographe, du 26 mars 1622, il donna 50.000 livres, les ornements de sa chapelle, ses livres de théologie et ses manuscrits, pour la fondation, en la ville de Nevers, d'un monastère de Carmes qui devait s'appeler le couvent de l'Annonciation. Il mourut le 17 septembre de l'année suivante.

\* **ROY (Charles)**, conseiller du roi, lieutenant civil et criminel en l'élection de Nevers, petit-neveu du précédent, décéda en sa maison de la rue de la Parcheminerie, le 6 janvier 1708, âgé de plus de quatre-vingts ans. Par acte du 2 novembre 1702, il avait donné tous ses biens meubles et immeubles à l'Hôtel-Dieu pour que leur revenu fut « employé à la subsistance, nourriture, entretien des personnes de l'un et l'autre sexe, malades, vieillards, estropiés, mutilés, hors d'état de gagner leur vie, et spécialement pour que les enfants pauvres apprennent un état, afin que travaillant tous, ils évitent la fainéantise et la mendicité et, gagnant leur vie et celle de leur famille, ils ne soient aucunement à charge au public et aux particuliers. » On estimait, en 1835, à plus de trois millions la valeur des immeubles légués. Le nom de cet homme éminemment bienfaisant a été donné à la rue qui, longeant les murs de l'hôpital, va de la rue de Paris à la rue de Parigny.

*par Saint-Just dans la séance du 9 thermidor* (20 pages in-8°); — Ses *Œuvres*, avec notice, ont été imprimées à Paris, en 1834.

**SAINT-LÉGER** (Albert de CHAMPS de), fils de Paul-Augustin de Champs de Saint-Léger et de Barbe Ballard de la Chapelle, est né vers 1801. Il était petit, remuant très causeur et très homme du monde. D'après l'*Echo de la Nièvre*, du mardi 30 mars 1841, on parlait alors de lui pour remplacer à la Chambre M. Pelletier-Dulas, dont l'élection avait été annulée parce qu'il ne payait pas 500 francs d'impôts. Seulement on regarda ses opinions politiques comme trop tranchées pour entraîner les constitutionnels et on choisit M. Benoist d'Azy qui était légitimiste moins puritain. L'année suivante, M. de Saint-Léger fut le concurrent de M. Benoist. La *Revue de la Nièvre*, de mai 1842, fait remarquer malicieusement qu'on le disait homme de haute intelligence avec des goûts studieux, et que son nom exhalait un parfum d'aristocratie d'une parfaite suavité pour la gentilhommerie du pays. M. Albert de Saint-Léger ne fut pas élu. Pendant de fort longues années il représenta le canton de Château-Chinon au Conseil général. Il collabora aux *Ouvriers européens*, de Le Play, son ami, et fut commissaire de l'Exposition universelle de 1867. Il est mort en son château de Saint-Léger-de-Fougeret, à quatre-vingt-neuf ans, le 7 janvier 1890, étant officier de la Légion d'honneur. Certaines personnes assurent qu'il était comte romain.

**SAINT-PHALLE** (Charles de), fils de Jean-Vincent, marquis de Saint-Phalle, et de Charlotte-Hermine Bourgeois de Boynes, naquit le 27 juillet 1794, à Dusseldorf (Prusse rhénane) pendant l'émigration de ses parents qui, à leur retour, le firent inscrire, le 15 floréal, an x (5 mai 1802), sur les registres de l'état civil de Saint-Benin-d'Azy. En 1814 il servit dans les cheveu-légers de la Garde impériale et, en 1815, dans les lanciers de la

même garde. Etant capitaine, il démissionna en 1821 pour se marier. En 1835, il hérite de son oncle, Joseph-Louis de Saint-Phalle, ancien lieutenant-colonel d'infanterie, propriétaire de Montgoublin et de Sardolles. Depuis lors, on le trouve à Saint-Benin-d'Azy. Il devient maire de cette commune, conseiller général du canton et chevalier de la Légion d'honneur. D'une taille plutôt petite, légèrement gros, il avait les yeux fort brillants. Très intelligent, très instruit, il fit lui-même l'instruction de ses enfants qu'il fit recevoir aux écoles du gouvernement. L'un de ses enfants, Max-Ange-Henri-Thomas, aspirant de marine, mourut à Saïgon, le 25 septembre 1859, à bord du *Catinat*.

**SALLONNYER.** (Voir Rouvet).

**SALLONNYER DE MONTBARON** (Claude-François), fils de Jacques Sallonnyer, seigneur d'Argoulais et de Montbaron, et de Claude-Marguerite Gascoing, devint avocat en Parlement. Le 16 janvier 1714, il acquit la terre et seigneurie de la Montagne. Il trouva le château en piteux état et cependant s'y installa. Par contrat du 9 janvier 1712, il avait épousé Françoise-Andrée de Charency dont il eut cinq enfants. Les cahiers qu'il rédigea pour l'instruction de ses enfants, et qui font encore aujourd'hui partie des archives du château de la Montagne, montrent que M. de Montbaron joignait un grand savoir à la tendresse la plus exquise. Combien y a-t-il de pères qui ont eu le mérite d'instruire leurs enfants? On peut le citer comme exemple et cependant il ne fut pas heureux; deux de ses enfants moururent jeunes encore, un autre, François, fut tué à la bataille de Dettingen, le 28 juin 1743, un quatrième, Jacques, fut tué à la bataille de Raucoux, le 29 septembre 1746; le seul survivant lui succéda vers 1750.

**SALLONNYER DE TAMNAY** (Jules-Joseph), fils de Jean-Joseph-Pierre Sallonnyer, dit le comte de Tamnay, grand bailli d'épée du

bailliage de Saint-Pierre-le-Moûtier, et de Jeanne Prévost de Lacroix, fut baptisé le 21 octobre 1783. Il embrassa la carrière des armes et devint aide de camp du maréchal Macdonald. Colonel et commandant de place à Alger en 1837, il se retira du service comme maréchal de camp et commandeur de la Légion d'honneur. Il est mort, sans alliance, en 1861.— Son frère jumeau, Auguste-Victor-Gaspard, chef d'escadron d'Etat-major, mourut des suites des blessures qu'il avait reçues à l'attaque du fort l'Empereur dont la prise précéda celle d'Alger, 1831.

**SANGLÉ DU MOUTOT (Jacques-Charles)**, né à Clamecy le 3 avril 1746 et baptisé le 7, était fils de Jacques Sanglé, écuyer, sieur du Moutot, et d'Anne-Perrette Faulquier. Il fut maire de Clamecy de la fin de 1790 à novembre 1793. Il a laissé, en manuscrit, des *Remarques sur les poètes italiens* et des *Notes historiques sur Clamecy*. Sa famille a fait imprimer son *Recueil des lettres de M. Dumoutot à M<sup>me</sup> son épouse, pendant le voyage qu'il fit en Suisse, dans les mois de juin et juillet 1785* (Lausanne, 1806, in-18).

**SANGLÉ-FERRIÈRES (Alexandre-Pierre)**, né à Clamecy le 26 avril 1787, du mariage d'Etienne-Pierre Sanglé-Ferrières avec Euphrasie Bogne, entra dans la magistrature. Il a publié des *Dissertations sur les lois civiles en général* (Paris, M<sup>me</sup> Dufresne, 1807, in-8°, 60 pages). — Après avoir occupé divers postes, il fut nommé conseiller à la Cour de Bourges le 6 novembre 1833. Il prit sa retraite, ces années dernières, à Clamecy et y mourut.

**SAULX-TAVANNES (Gaspard de)**, fils de Jean de Saulx et de Marguerite de Tavannes, est né vers 1510. Il devint seigneur de La Ferté-Chauderon, en partie par son mariage avec Françoise de La Baume-Montrevel et, à ce titre, nous appartient un peu. Il fut successivement chevalier de l'ordre du roi, capitaine

de cinquante hommes d'armes, lieutenant-général de Bourgogne, chevalier d'honneur au Parlement, maréchal de France, amiral des mers du Levant et gouverneur de Provence. Homme d'action avant tout, il prit part à tous les événements de son temps. Il a été tour à tour au nombre des captifs de Pavie, des vainqueurs de Cérises, des héros de Jarnac et de Moncontour. Devenu maréchal de France, il assista au sinistre conseil où fut résolu le massacre de la Saint-Barthélemy et « ce coup lui a toujours paru franc de blâme devant Dieu et devant les hommes. » On doit reconnaître cependant que personne n'a plus poursuivi de ses plaintes et de ses railleries le règne des femmes et des favoris. Il est mort en 1573, pendant le siège de La Rochelle. — Son fils aîné, Guillaume, seigneur de Marcy, près Varzy, se rallia au panache blanc d'Henry IV, tandis que son cadet, Jean, baron de Vitry-sur-Loire, resta un ligueur zélé.

**SAUTEREAU DE BELLEVEAU (Jean)**, fils de Jean, notaire royal, et de Marie Mineau, est né à Epiry le 2 février 1741. Avocat en Parlement, il est dit homme de loi, demeurant à Saint-Pierre-le-Moûtier, dans les premiers jours de la Révolution. En 1790, il est procureur général syndic du département. En cette qualité et comme membre de la Société des amis de la Constitution de Nevers, le 4 mai 1791, il prononça l'éloge funèbre de Mirabeau dans l'église cathédrale de Nevers. Il fut élu député à la Législative le 8 septembre 1791. Elu à la Convention nationale le 4 septembre 1792, il vota pour la mort de Louis XVI. Après le 9 thermidor (27 juillet 1794), il fut envoyé à Rouen et ouvrit aux suspects les portes des prisons. Le 23 vendémiaire an iv (16 octobre 1795), il est appelé aux Cinq-Cents, et siégea à cette assemblée jusqu'en l'an vi. Il fut nommé juge au tribunal d'appel de Bourges le 18 floréal an viii (8 mai 1800) et finit probablement son existence dans ces fonctions.

\* **SAUVAGEON (Ch.)**, médecin à Nevers, a publié, en 1640, un volume intitulé : *Ars sanitatis tuendæ* (Paris, Jean Bessin, in-12).

**SAVARY (François de)**, fils de Denis et de Françoise de Damas, dame de Brèves, naquit en 1560. A l'âge de vingt-deux ans il suivit en Turquie son parent, Jacques Savary de Lancosme, alors ambassadeur à Constantinople. Ce dernier étant mort en 1591, François de Savary fut nommé à sa place. Il parcourut la Grèce, la Terre-Sainte, l'Égypte et les États de Tunis et d'Alger, obtint la préséance des ambassadeurs de France sur ceux d'Allemagne, fit aboutir un traité de commerce en 1604 et collectionna plus de cent volumes turcs et persans qui sont à la bibliothèque nationale. Entre temps, il aime Isabelle de Caugny, « grecque de nation et chrestienne, » et en a trois filles, qu'il fit naturaliser dès sa rentrée en France, 1607. L'année suivante, il est ambassadeur à Rome et chevalier des ordres du roi. Rappelé en France au commencement de 1614, il est nommé gouverneur de Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, et s'occupe de la construction de son château de Brèves, qui fut une des résidences les plus splendides de nos contrées. En 1625, il obtint l'érection en comté de sa seigneurie de Brèves et mourut, à Paris, trois ans après, laissant, outre des mémoires estimés : *Discours abrégé des asseurez moyens d'anéantir et ruiner la monarchie des Ottomans*; — *Discours sur l'alliance qu'a le Roy avec le Grand-Seigneur, et de l'utilité qu'elle apporte à la chrétienté* (1604); — *Articles du traité fait en l'année 1604 entre Henri-le-Grand, roy de France et de Navarre et le sultan Amat, empereur des Turcs, par l'entremise de messire François Savary, seigneur de Brèves, lors ambassadeur de Sa Majesté à la Porte dudit Empereur* (Paris, 1615, in-4° de 22 feuillets), imprimé en caractères turcs et français; — *Relation du voyage de M. de Brèves, tant en Grèce, Terre-Sainte et Égypte qu'aux royaumes de Tunis*

et Alger (Paris, Nicolas Gasse, 1628, 2 parties en 1 vol. in-4°).

**SAVIGNY (Charles-Louis REGNAULT de)**, comte de Moncorps, fils de Charles et d'Emma de Moncorps, est né à Nevers le 17 mai 1836. Auditeur au Conseil d'État sous l'Empire, il fut chef de cabinet de M. Béhic, ministre de l'agriculture et du commerce. Après 1870, il rentra dans la Nièvre, fut élu conseiller général, en 1871, pour le canton de Saint-Saulge et devint maire de Saint-Saulge. Candidat monarchiste à l'élection sénatoriale partielle du 16 juin 1889, il fut élu et siégea à droite. Il échoua aux élections générales. On a de lui un *Journal d'un voyage en Orient* (1869-70); *Égypte, Syrie, Constantinople* (Paris, 1873, grand in-8°), illustré de 19 dessins et vues, par Riou et A. de Neuville.

**SAVIGNY DE MONCORPS (René-Jean-Baptiste REGNAULT de)**, frère du précédent, né à Nevers le 24 décembre 1837, devint officier au régiment des carabiniers, chevalier de la Légion d'honneur, et se retira du service. Il a publié : *Coup d'œil sur les almanachs illustrés du XVIII<sup>e</sup> siècle*. Une deuxième édition a été augmentée de la description de vingt des plus jolis almanachs.

**SEGUIN (Onésime-Edouard)**, médecin, qui se fixa plus tard aux États-Unis, est né à Clamecy le 20 janvier 1812. Il était fils de Jacques-Onésime Seguin, docteur en médecine, et de Marguerite Uzane. Pendant son séjour en France, il a publié : *Théorie et pratique de l'éducation des enfants arriérés et idiots* (Paris, Germer, 1842, in-8°); — *Traitement moral, hygiène et éducation des idiots et autres enfants arriérés, etc.* (Paris, Baillière, 1846, in-18); — *Jacob-Rodrigue Perreire, premier instituteur des sourds-muets de France, etc.; Notice sur sa vie et ses travaux, et analyse raisonnée de sa méthode* (Paris, J.-B. Baillière, 1847, in-18). — Depuis son passage en Amérique, il a publié divers ouvrages en langue anglaise.

**SÉRENT (Armand-Sigismond-Félicité-Marie de)**, né à Paris en 1762, fils d'Armand-Louis de Sérent, maréchal de camp, gouverneur des ducs d'Angoulême et de Berry, et de Bonne-Marie-Félicité de Montmorency-Luxembourg, devint seigneur de Mhère et de Vauclaix par son mariage avec Charlotte-Ferdinande-Marie de Choiseul. — En 1778, il est dit garde du corps du roi, compagnie de Luxembourg, et devient successivement capitaine au même corps, 24 juin 1780, capitaine de remplacement, 28 mars 1785, maître de camp du 2<sup>e</sup> régiment d'Angoulême, 22 novembre 1785, attaché comme colonel au même régiment, 17 mars 1788, colonel commandant, 23 avril 1789. Est élu député à la Constituante par le bailliage de Nivernais et Donziais, et peu après passe en Angleterre. Certains auteurs l'ont fait mourir à Quiberon, dans cette misérable tentative des émigrés contre la France, 1795, d'autres à Paris, le 16 mars 1796.

**SERGET (René-Nicolas)**, né à Corbigny, à neuf heures du matin, le 22 floréal an x (12 mai 1802), fils de Jean Serget, marchand, et de Marie Coïchot, commença ses études à Corbigny et les termina à Avallon. Reçu bachelier à dix-huit ans, il va faire son droit à Paris. Peu après, il entre au collège de N.-D.-des-Champs où il suit des cours de droit et de médecine en donnant des leçons dans une institution libre. En 1823, il entra au grand séminaire de Nevers. Ordonné prêtre le 11 mars 1826, il fut chargé de desservir la paroisse de Mars-sur-Allier. Il devint ensuite professeur de rhétorique au collège de Nevers, fonctions qu'il remplit jusqu'à la Révolution de 1830, époque à laquelle il fut nommé vicaire-administrateur de Bazoches-en-Morvand. Il est nommé vicaire de la cathédrale de Nevers en 1832, et professeur de rhétorique au petit séminaire de Corbigny en octobre 1833. Devenu supérieur de cette maison en 1839, il donna sa démission en 1847 et fut appelé à la cure de Brinon-les-Allemands. En avril 1848, il fut candidat à l'As-

semblée constituante, mais ne réussit pas. Deux ans après, il est fait recteur de l'Académie de la Nièvre. C'est dans l'exercice de ces fonctions qu'il fut décoré par Louis-Napoléon lors de son passage à Nevers, le 15 septembre 1852. L'Académie de la Nièvre ayant été supprimée, l'abbé Serget devint vicaire général de Nevers et archidiacre de Bethléem. Nommé évêque de Quimper par décret du 6 février 1855, il fut préconisé le 23 mars, et sacré à Paris le 20 mai. Il fonda dans son diocèse de nombreux établissements religieux et fut élevé au grade d'officier de la Légion d'honneur le 13 août 1858. En revenant des eaux du Mont-Dore, il expira à la gare de Moulins, le 26 juillet 1860. Il avait publié : *Méditations de Kroust*, traduites de l'allemand (Nevers, Bégat, 1853, 5 vol. in-8°), dont deux seulement furent imprimés à Nevers.

\* **SIGNORET (Henri-François)**, est décédé à Nevers dans le courant de mai 1898, ayant été maire de Nevers, président de la Chambre de commerce et membre du Comice agricole. Il obtint, comme agriculteur, de nombreux succès dans différents concours, le prix d'honneur pour ses vaches au concours de Paris, 21 février 1870, et la croix de la Légion d'honneur. Il s'occupa beaucoup aussi de la fabrication et du décor des faïences et vendit, en 1875, sa manufacture à M. Montagnon.

\* **SIMONIN**, directeur du grand séminaire de Nevers. On lui doit : *Biographie universelle des hommes qui se sont fait un nom par leur génie, leurs talents, leurs vertus, leurs erreurs ou leurs crimes, par Feller, continuée jusqu'en 1815 par l'abbé Simonin, directeur du grand séminaire de Nevers*. (Nevers, Fay, 4 vol. in-8° à 2 colonnes).

**SONNIÉ-MORET (Alexandre)**, fils de Michel et de Reine-Louise Chappotin, est né à Iraney (Yonne), le 3 février 1803. Il devint avoué à Clamecy et occupa ses loisirs à des études d'histoire et de bibliographie. Il a publié dans

le bulletin de la Société nivernaise : *Notice sur la suite chronologique des anciens seigneurs d'Asnois, de 1258 à 1737* ; — *Les écrivains de Clamecy et leurs publications*. — Il a fait imprimer à Clamecy, en 1872, un volumineux et intéressant travail intitulé : *Ephémérides clamecycoises, mémorial journalier, actes et documents de toute nature pouvant servir à l'histoire de la ville de Clamecy* (in-8°). — Il est mort à Villiers-sur-Yonne (Nièvre), le 22 octobre 1879, jouissant de l'estime générale.

**SONNIÉ-MORET (Bernard-Théophile-Ernest)**, né à Clamecy le 24 novembre 1823, mort à Arthel le 11 juillet 1858, a écrit : *Quinze ans du règne de Louis XIV* (Paris, Didier, 1859). Cet ouvrage devait former trois volumes, le premier seul parut du vivant de l'auteur. L'impression des deux autres fut surveillée par un ami. Dans sa séance du 24 août 1860 l'Académie française a décerné à ce travail un prix qui en consacre le mérite.

**SORBIER (Jean Barthelot de)**, fils de Jean Barthelot de Sorbier, chevalier de Saint-Louis, chirurgien-major de la maison du roi, et d'Elisabeth Loubradou de la Perrière, est né à Paris le 16 novembre 1762. Elève à l'école de Brienne, il se lia avec Bonaparte, son condisciple, et fut, avec lui, lieutenant au régiment de la Fère en 1785, en garnison à Valence. L'histoire rapporte que c'est là que Bonaparte connut et aima M<sup>lle</sup> Caroline du Colombier. Au printemps de 1786, quand la famille du Colombier alla habiter sa propriété de Basseaux, à deux lieues de Valence, Bonaparte s'y rendit souvent dans le cabriolet de son ami Sorbier. Plus tard, emporté par la destinée, Bonaparte se souvint de celle qu'il aurait voulu épouser. Sorbier fit toutes les guerres de la République et de l'Empire. Il est général de brigade en 1795, général de division peu après, créé comte en 1808, commande l'artillerie de l'armée d'Italie en 1809, contribue au succès des batailles de Raab, 14 juin 1809, et de Wagram, 5 et 6 juillet

1809, et est nommé colonel de l'artillerie de la garde impériale en 1810. Prend une grande part à la campagne de Russie, spécialement à la bataille de la Moskowa, 7 septembre 1812. Premier inspecteur général de l'artillerie, il réorganisa cette arme après la retraite de Moscou et fait les campagnes de 1813 et 1814. La première Restauration le maintint dans ses fonctions et le nomma commandeur de l'ordre de Saint-Louis. Napoléon lui ayant conservé ses grades et dignités pendant les Cent-Jours, la seconde Restauration l'interna à Niort, puis lui permit d'aller habiter sa propriété de la Motte, commune de Saint-Sulpice. Il s'occupe d'agriculture, et on parle de lui, en 1818, pour la députation, mais on ne fit qu'en parler car alors il n'était pas bien en cour. Il devint cependant maire de Saint-Sulpice et dressa lui-même le tableau des chemins vicinaux de sa commune, 14 décembre 1825, tableau qui a servi en très grande partie au classement des chemins vicinaux actuels. Il mourut le 23 juillet 1827 et fut inhumé dans l'église de Saint-Sulpice. Il avait épousé Agathe-Gabrielle Marion de Givry.

**SPIFAME (Jacques)**, fils de Jean, seigneur de Passy, homme d'un grand savoir et d'un esprit rare, prêtre, recteur de l'Université de Paris le 10 octobre 1522, chancelier en 1533, conseiller au Parlement de Paris dès 1522, président de Chambre des enquêtes en 1543, chanoine de Notre-Dame de Paris, doyen de Saint-Marcel, 1541, abbé commandataire de Saint-Paul au diocèse de Sens, et enfin, en 1544, vicaire général de Charles, cardinal de Lorraine, archevêque de Reims. Il fut nommé par François I<sup>er</sup> à l'évêché de Nevers et préconisé à Rome le 5 mai 1546. Il est le premier évêque qui donna la permission, par lettre du 26 décembre 1551, de faire usage du gras les samedis, depuis Noël jusqu'à la Purification, ainsi que cela se faisait dans le diocèse d'Auxerre. Il fut créé conseiller d'Etat le 14 octobre 1556 et assista aux Etats généraux

tenus à Paris le 5 janvier 1557. Dès cet époque, ses sympathies étaient acquises aux idées réformistes. Il résigna son évêché dans le courant d'avril 1558, embrassa ouvertement les doctrines de Calvin et gagna Genève en 1559. Il prend le nom de Passy et se fait considérer non seulement par son savoir, mais encore par sa bienfaisance, reçoit des lettres de bourgeoisie et est introduit dans les deux Conseils de la ville. Nommé par Calvin lui-même pasteur de l'église protestante d'Issoudun, il fut envoyé à Orléans auprès du prince de Condé en qualité de ministre. Condé le députa à la Diète de Francfort, en 1562, pour justifier les protestants révoltés contre l'autorité royale. Ses harangues eurent plein succès. Rentré à Genève, où il s'était marié avec sa maîtresse, Catherine de Gasperne, veuve d'un procureur au Châtelet de Paris, mort en 1539, et dont il avait eu deux enfants, il eut l'idée de faire un faux acte de mariage, daté d'une époque de beaucoup antérieure, parce qu'un de ses neveux constestait devant le Parlement de Paris la légitimité de la naissance de ses enfants. Emprisonné le 11 mars 1566, Spifame fut accusé par Théodore de Bèze qui le suspectait d'intelligence avec Catherine de Médicis. Traduit à la barre du Conseil de Genève pour avoir fabriqué un faux acte de mariage et s'être servi de sceaux falsifiés dans le but de frustrer son neveu de son héritage en faveur de ses enfants adultérins, il fut condamné à mort pour adultère et eût la tête tranchée le 25 mars 1566. Il est à remarquer qu'il ne fut pas condamné pour les faux vrais ou supposés dont on l'accusait.

**SUBERT (Emile-Philibert)**, né à Nevers le 6 juillet 1836, fils de Charles et d'Eugénie Gonat, fit ses études au collège de Nevers, puis suivit, à Paris, les cours de l'École de médecine et fut reçu docteur le 21 août 1863. Il est médecin de l'hospice de Nevers, du lycée, de l'école normale de filles, de l'assistance publique, secrétaire de l'Association des

médecins de la Nièvre, etc., etc. Ses travaux et ses services lui ont valu de très nombreuses médailles d'or et les palmes académiques. Comme membre de la Société nivernaise, dont il a été longtemps le secrétaire, il a publié dans les bulletins de cette société : *Notice bibliographique sur les eaux de Pougues*; — *De l'eau minérale de Fourchambault*; — *Rapport sur une étude du docteur Maurin*; *Aperçu médical de la saison de 1866 aux eaux de Pougues*; — *Notice complémentaire sur les eaux minérales de Saint-Parize-le-Châtel et de Saint-Honoré*; — *Une coutume funéraire dans les environs de Nevers*; — *Une excursion à Autun et au mont Beuvray*; — *Les grottes d'Arcy*; — *Mémoire sur les préjugés relatifs aux maladies des enfants*; — *Habitation gallo-romaine à Seuilly, commune de Challuy*; — *Analyse d'un travail de M. Gustave Marty sur la grotte de Montlaur (Ariège)*, etc. — Comme secrétaire de l'Association des médecins de la Nièvre, il a rédigé les *Rapports sur les travaux des Conseils d'hygiène publique et de salubrité*, 1880-1881, 1882-1883, 1883-1884. Il prépare un fort intéressant travail sur les médecins de Nevers.

**SURUGUE (Adrien)**, fils de François, faiseur de flottages, et de Barbe Coquille, est né à Clamecy le 31 octobre 1753. Devenu prêtre, il émigra en 1792, se fixa à Moscou et devint curé de l'église catholique de Saint-Louis de cette ville. Pendant la période malheureuse de notre histoire, il rendit de nombreux services aux soldats français restés à Moscou, 1812. Témoin de l'incendie de cette capitale, il en transmit, à un de ses amis de France, un récit longuement détaillé dans deux lettres qui furent imprimées à Paris, en 1823, chez Plancher, sous ce titre : *Lettres sur l'incendie de Moscou, écrites dans cette ville par l'abbé Surugue, témoin oculaire et curé de l'église Saint-Louis à Moscou*. Ce travail peut être opposé, avec fruit, à la relation du prince Rostopchine. L'abbé Surugue est mort dans l'exercice de ses fonctions le 21 décembre 1812.

## T

**TALLEYRAND DE PÉRIGORD** (**Marie-Augustin-Elie-Charles de**), prince de Chalais, puis duc de Périgord, né à Paris le 10 janvier 1788, était fils d'Elie-Charles de Talleyrand de Périgord, duc de Périgord, maréchal de camp, et de Marie-Caroline de Baylens de Poyanne, dame de Vandenesse, Nourry, Arcilly, Anizy, etc. Son père ayant émigré, il commença ses études en Allemagne et les termina à Paris. Il fut du nombre de ces jeunes gens inactifs auxquels Napoléon I<sup>er</sup> envoya un brevet d'officier. C'est en 1809 qu'il fut nommé sous-lieutenant au 7<sup>e</sup> hussards. Depuis lors, il prit part à presque toutes les affaires du temps et devint, pendant la campagne de Russie, aide-de-camp du général de Nansouty. A la chute de l'Empire, il était chef d'escadrons et officier de la Légion d'honneur. La Restauration lui donna, en 1815, le 1<sup>er</sup> régiment de cuirassiers de la Garde et le nomma, le 18 mai 1820, commandeur de la Légion d'honneur. Maréchal de camp en 1824, il entra à la Chambre des pairs en 1829. Il se tint à l'écart pendant le règne de Louis-Philippe et ne se mêla ni aux hommes ni aux choses du second Empire, mais ne voulut pas que ses régisseurs ou employés fissent de l'opposition à ce régime par la raison, disait-il, que Napoléon I<sup>er</sup> lui avait rendu service en faisant de lui un homme. Il mourut à Paris le 9 juin 1879, s'étant, pendant quarante-neuf années, occupé spécialement d'œuvres de bienfaisance dont Vandenesse eut sa large part.

**TAVERNIER** (**Gilbert**), nivernais, né en 1516, était Célestin en 1538. Cinq ans après, il est supérieur de la maison de Metz et y meurt en 1599. Il a fait, dit-on, une grande quantité de sermons contre les hérétiques, et publié divers écrits en vers et en prose.

**TENAÏLE-CHAMPTON** (**Louis-Etienne**), fils de Louis-Etienne Tenaille de Champton, écuyer, garde du corps du roi, et d'Elisabeth-Sophie Faulquier, fut baptisé à Clamecy le 7 avril 1778. Il fut, pendant quelques années, lieutenant de gendarmerie à Joigny et mourut dans cette ville vers 1835. Il a publié : *Histoire de la gendarmerie depuis sa création jusqu'en 1790, accompagnée de tableaux de création de maréchaussée à différentes époques, de celui de leur résidence, etc.* (Paris, Amelin, 1829, in-8°). Cet ouvrage est encore consulté avec fruit.

**TENAÏLE-SALIGNY** (**Etienne-Philippe-Théodore**), né à Clamecy le 22 février 1830, était fils de Jean-Baptiste-Etienne-Marie, propriétaire, et de Philippe-Aglac-Victorine Moret. Après avoir été reçu licencié en droit en 1850, il visita, avec curiosité et perspicacité, l'Italie, l'Allemagne et les pays Scandinaves. Rentré en France, il acquit, en 1855, une charge d'avocat au Conseil d'Etat et à la Cour de cassation et entra en relations avec tous les républicains prêts à combattre l'Empire tout puissant. Il fut du nombre de ceux qui revendiquèrent, au mois d'août 1864, l'hon-

neur d'être compris dans le procès des Treize. Trois ans après il écrit dans l'*Impartial de la Nièvre*. Son premier article, 5 juin 1867, eut pour but de prouver que la société devait des réparations à ceux qu'elle avait injustement frappés. En 1869, il entame, dans la Nièvre, la lutte contre la candidature officielle de M. le comte Le Pelletier d'Aunay. Ses premiers efforts furent vains mais ne restèrent pas infructueux. Il est à Paris au moment de la guerre fatale. Le 5 septembre 1870, le gouvernement de la Défense nationale le nomma maire du 1<sup>er</sup> arrondissement de Paris. Ces fonctions lui furent maintenues par l'élection du 2 novembre suivant. Il n'eut pas de concurrent. C'était évidemment là un superbe certificat de civisme. Après les désastres, il fut nommé préfet de la Nièvre, le 20 février 1871, puis de la Charente-Inférieure le 13 juillet suivant. Il donna sa démission au moment même où il apprit la chute de M. Thiers, 24 mai 1873. Le gouvernement nouveau le trouve aussitôt sur la brèche et le voit élire conseiller municipal de Paris, novembre 1874. Aux élections de 1876, il ne réussit pas dans la Nièvre. Il est nommé préfet du Pas-de-Calais le 21 mars de cette année, chevalier de la Légion d'honneur peu après et quitte ses fonctions lors du 16 mai 1877. Le 15 décembre de cette dernière année, il est appelé à la préfecture de la Haute-Garonne. Il occupait ce poste, quand les républicains de la Nièvre lui firent un devoir de se laisser porter comme candidat à l'élection sénatoriale du 5 janvier 1879. L'union s'étant faite sur son nom, M. Tenaille-Saligny entra au Sénat où il tint une place marquée. Ses travaux, ses soins assidus à la défense des intérêts de ses électeurs, sa droiture, son esprit aimable et conciliant ne lui firent pas retrouver l'union première et il ne réussit pas le 8 janvier 1888. La mort le toucha au mois de mars 1889. — Il a collaboré à la *Revue pratique du droit français*, à la *Revue du droit français et étranger*, au *Dictionnaire général de politique*, de M. Block, etc. Il a

publié : *Le Code pénal de Norvège* (Paris, Auguste Durand, 1862, in-8°, 20 pages); — *Mémoire des griefs de Château-Chinon au sujet du tracé du chemin de fer* (Nevers, Bégat, in-8°, 40 pages); — *La République et le gouvernement de combat* (Paris, A. Le Chevalier, 1874, in-8°, 58 pages).

**TERNANT (Philippe de)**, seigneur de Ternant, prévôt de Paris en 1436, en remplacement de Gilles de Clamecy, gouverneur de Paris en 1437, chambellan de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, et l'un des premiers chevaliers de la Toison d'or, est connu dans l'histoire pour sa passe d'armes avec Galliot de Baltasin, gentilhomme de Castille et chambellan du duc de Milan. Philippe de Ternant devait être mort en 1458. Il avait donné à l'église de Ternant deux magnifiques tryptiques en bois à volets et peints, qui existent encore aujourd'hui et sont malheureusement trop inconnus.

**TESTELETTE (Philibert)**, nivernais, chanoine régulier de Sainte-Geneviève, mort à Paris en 1680, est l'auteur d'un écrit où il prétend que le livre de *l'Imitation de Jésus-Christ* est l'ouvrage de Thomas A Kempis. Il a encore écrit : *Vie et éloge du Père Lallement*.

**TEXTOR DE RAVISY (Jean)**, né à Ravisy, près Saint-Saulge, vers 1470, « grammaticus excellent en l'Université de Paris, » dit Guy Coquille, latinisa son nom de Tixier, comme c'était l'habitude alors, et devint *Ravisius Textor, niversensis*. Moréri prétend que son oncle paternel, Victor, sous-maître des grammairiens au collège de Navarre, prit soin de son éducation. Il est certain qu'il devint un des ornements de ce collège, qu'il eut beaucoup de réputation et un grand nombre de disciples. Il fut recteur de l'Université le 15 décembre 1500. D'après son épitaphe, qui se trouvait dans la chapelle du collège de Navarre où il aurait été inhumé, il serait mort le 3 décembre 1542. D'autres auteurs

prétendent qu'il mourut le 13 décembre 1524 et que son frère, Jacques, acheva, en 1525, son livre de l'*Origine de l'imprimerie*. Il a laissé un grand nombre de lettres, desquelles \*il résulte que tantôt il se trouve dans l'indigence et se plaint de n'être pas récompensé, tantôt qu'il est bien habillé, fréquente la cour et est très satisfait de son état. C'est un peu comme cela dans la vie. — Presque tous ses ouvrages sont relatifs à l'enseignement et ont été adoptés dans la plupart des collèges de France. On ne les lit plus aujourd'hui, cependant je citerai : *Specimen epithetorum omnibus artis poeticæ studiosis maxime utilium* (Paris, 1518); dans cet ouvrage l'auteur trouve l'étymologie de plusieurs noms de lieux dans le passage de César en Gaule et se livre souvent à des inventions chimériques; — *De Memorabilibus et claris mulieribus aliquot diversorum scriptorum opera* (Paris, 1521, in-f°); — *De Prosodia, libri IV* (1522); — *Officina, seu potius naturæ historia, in qua copiose dispositum est per locos, quidquid habent, auctores in diversis disciplinis plurimi, etc.* (Paris, 1522); — *Ravisii Textoris (J.), nivernensis, officina, partim histor., partim poet., referta disciplinis* (Paris, R. Chauldière, 1552, in-f°); — *Cornucopia qua continentur loca diversis rebus per orbem abundantia* (Paris et Basle, 1536); — *Dialogi aliquot et epigrammata* (Paris, 1536, in-8°); — *Ravisii (J.) Textoris, nivernensis, non vulgaris eruditionis Epistolæ* (Parisii, apud Joan. Macæium, 1538, petit in-8°). — Il a composé des comédies, des tragédies, des odes et des élégies. Il ne faut pas oublier qu'il a dédié son *Officina* à un nivernais, très inconnu, de la manière suivante : *Inculpatissimo viro, sacrarumque litterarum professori meritissimo, D. Joanni Bolvaco, nivernensi, Navarrensiarum grammaticorum gymnasiarchiv, Joannes Ravisius Textor, nivernensis.*

\* **THÉBAULT (Marie-Albert)**, ancien élève du collège de Nevers, officier, chevalier de la Légion d'honneur, était, en 1883,

lieutenant au 143<sup>e</sup> régiment d'infanterie à Albi lorsqu'il fut désigné pour faire partie de l'expédition du Tonkin. Il était à Nossi-Bop le 23 janvier 1885, à Lang-Son le 22 février suivant. Un mois après, il quittait Lang-Son avec la colonne commandée par le général Négrier, prenait part aux vingt assauts livrés contre la ville de Dong-Dong et, dans un des derniers combats qui devait nous rendre maîtres de la ville, il était mortellement frappé et tombait sur le champ de bataille.

**THIBAUDIN (Jean dit Louis)**, fils de Jean et de Jeanne Balandreau, naquit à Moulins-Engilbert le 13 novembre 1822. Après avoir fait, comme élève boursier, de très bonnes études au collège de Nevers, il entra à l'école de Saint-Cyr le 19 avril 1841. Elève d'élite le 10 avril 1842, caporal le 10 novembre suivant, sergent le 16 janvier 1843, il sortit le 1<sup>er</sup> avril 1843, sous-lieutenant au 6<sup>e</sup> régiment d'infanterie légère alors en Afrique, contrée où il resta jusqu'au 24 avril 1849. Lieutenant le 3 juin 1847, il devient capitaine le 10 août 1853. Passe comme adjudant-major au 15<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied le 25 décembre 1853. Fait la campagne d'Italie, est décoré le 13 août 1859 et reste avec le corps d'occupation jusqu'au 24 février 1860. Major au 47<sup>e</sup> d'infanterie le 8 février 1860, il devient chef de bataillon au 35<sup>e</sup> d'infanterie le 8 février 1863, puis du 5<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied le 12 août 1864. Lieutenant-colonel du 67<sup>e</sup> d'infanterie le 4 mars 1868, il devient colonel de ce régiment le 12 août 1870, six jours après la bataille de Forbach. Est blessé au bras droit par un éclat d'obus, le 16 août, à la bataille de Rezonville, en conduisant en personne un bataillon de son régiment à l'attaque de l'ennemi à son débouché des bois pour l'y refouler et l'y contenir. Emmené en captivité à Mayence, il s'évade et, après avoir couru de grands périls, vient se mettre à la disposition du gouvernement de la Défense nationale. Il commande alors, à l'armée de l'Est, la

2<sup>e</sup> division d'infanterie du XXIV<sup>e</sup> corps et exerça ultérieurement le commandement de ce corps d'armée au moment de son mouvement de retraite pour entrer en Suisse. Chargé par le général en chef, Clinchant, d'inspecter les troupes internées en Suisse, et ensuite d'en opérer le rapatriement après la conclusion de la paix, il a repris, sa mission terminée, les fonctions de son grade de colonel et se rendit à Cambrai, appelé d'urgence par le général Clinchant, pour former le 10<sup>e</sup> régiment provisoire d'infanterie (18 avril 1871), avec lequel il partit pour l'Algérie, afin de réprimer l'insurrection arabe. La commission de revision des grades n'eut pas à statuer sur les grades qu'il avait eus pendant la guerre. En reprenant de lui-même ses galons de colonel, l'évadé de Mayence a voulu affirmer que son évasion n'avait point eu pour but de vivre de la défaite de son pays, mais celui d'accomplir un devoir en répondant à une voix qui lui venait de la France (ce sont ses propres expressions). Il quitta l'Afrique le 22 décembre 1871, devint colonel du 32<sup>e</sup> d'infanterie le 25 mai 1872, officier de la Légion d'honneur et officier d'Académie le 25 juin 1874, général de brigade le 15 mai 1877. Commande à Orléans jusqu'au 26 juillet, et est appelé à Lyon, le 26 juillet 1879, comme chef d'état-major général du gouverneur militaire de Lyon et du XIV<sup>e</sup> corps d'armée. Est nommé officier de l'Instruction publique le 25 mars 1880. Directeur de la première direction (infanterie) au ministère de la guerre, du 10 juillet 1880 au 17 novembre 1881, il reçoit la cravate de commandeur de la Légion d'honneur le 18 janvier 1881. Du 11 janvier au 6 juillet 1882 il commande la 22<sup>e</sup> brigade d'infanterie à Troyes. Général de division le 7 juillet 1882, il commande à Perpignan jusqu'au 18 janvier 1883, époque à laquelle il est placé à la tête de la 6<sup>e</sup> division d'infanterie à Paris. Ministre de la guerre du 31 janvier au 6 octobre 1883, il est élevé à la dignité de grand officier de la Légion d'honneur le

14 juillet 1883. En disponibilité le 6 octobre suivant, il est nommé membre du comité d'infanterie, par décret du 31 janvier 1885. Il commande ensuite la place de Paris et, en cette qualité, est chargé du commandement supérieur de la défense, du 29 décembre 1886 au 13 novembre 1887. Il passe alors dans le cadre de réserve, puis est mis à la retraite le 28 janvier 1888. Depuis lors, il vit dans la retraite à Montfermeil (Seine-et-Oise), ayant toujours eu autant de modestie que de bonne volonté. Ceux-là seuls qui l'ont connu pourront parler des trésors d'affection qu'il eut pour ses parents et pour sa patrie.

**THIERS (Edouard)**, né à Saint-Saulge le 15 mai 1843, était fils de Pierre-Louis-Thimothée, horloger, et de Gabrielle-Marie-Philippine Briand. Son père, homme d'un esprit très ingénieux et très inventif, alla s'établir à Paris peu de temps après sa naissance et fabriqua, passage Choiseul, des appareils de son invention, par la vente desquels il acquit une assez belle fortune. Edouard Thiers fit ses études à Sainte-Barbe, puis entra à l'École polytechnique en 1863. Après son stage à l'École d'application de Metz, il fut nommé lieutenant de génie en 1867 et désigné pour concourir aux travaux de défense de la place de Metz. Jusqu'en 1870, il se consacra à des études pratiques qu'il devait bientôt utiliser. En juillet 1870, il est nommé capitaine à l'état-major du génie et attaché à la défense de la place de Belfort, sous les ordres du colonel Denfert. Il exécuta les travaux de défense des faubourgs avec assez d'activité pour entrer en contact avec l'ennemi. A la tête de cinq compagnies, deux de francs-tireurs et trois de mobiles, il se jette dans la Haute-Alsace, occupe Danne-Marie et Mulhouse, et pousse des pointes dans la direction de Colmar. Le 14 octobre, il tombe à l'improviste sur les derrières d'un corps allemand qu'il oblige à la retraite. Le 2 novembre, refoulé par l'armée d'investissement, il se replie, la nuit, sur Belfort, sans se

laisser entamer, et après avoir fait sauter le viaduc de Dannemarie, que les Allemands ne purent jamais rétablir, ce qui les priva de l'usage du chemin de fer pour le service de leurs parcs de siège. Aussitôt rentré à Belfort, Thiers est chargé du commandement du fort de Bellevue, qui n'avait ni casemates ni canons. Il semble que les Allemands connaissent cette situation, car ils attaquèrent de suite ce fort. Sous un bombardement furieux, Thiers acheva les constructions, trouvant dans son patriotisme des accents tels, qu'il rendait des forces aux hommes épuisés de fatigue. Pendant près d'un mois, au milieu d'alertes continuelles, on travailla sans relâche. Le 3 décembre, les Allemands ouvrent, pour ne plus l'éteindre, le feu sur Belfort. Le 9, ne pouvant réduire le fort de Bellevue, ils tentent une nouvelle surprise et sont repoussés. A la fin de décembre, ils lancent plus de deux mille projectiles par jour. Ils sont enfin obligés de se retirer et d'attaquer la place par le Sud et le fort des Perches. Après la guerre, le colonel Denfert demanda pour Thiers l'épaulette de commandant. Regardé comme trop jeune (!) Thiers reçut seulement la croix. Il est alors attaché au dépôt des fortifications et chargé d'écrire le récit de la défense de Belfort. Il travailla à cet ouvrage avec le capitaine de La Laurencie, et le publia à la fin de 1871. Quatre éditions furent enlevées coup sur coup. Peu après, le capitaine Thiers passait au 1<sup>er</sup> régiment de génie et concourait à la construction du camp de Satory. En 1875, il dirige, sur la frontière d'Italie, la construction de forts et de routes. En 1877, il est envoyé à Lyon et, en six ans, il établit le système de fortifications qui protège notre frontière du sud-est. Trois ans après, il est élu conseiller général pour le quatrième canton de Lyon, et en 1885, il devient député du Rhône. Il tient, à la Chambre, une place remarquable dans les commissions du budget et de l'armée. Ce grand patriote, cet homme énergique et savant, mourut à Paris, au mois de février

1889. Il fut inhumé au cimetière Montparnasse, à côté de son père, décédé le 14 mai 1877.

**THOLLÉ (Guillaume)**, fils de Claude Thollé, marchand tanneur à Moulins-Engilbert, et d'Anne Isambert, dont le père était chirurgien, est né le 12 août 1735. Il fut destiné à l'état ecclésiastique, mais on ignore où il fit ses études. Le 18 octobre 1760 il signe, Thollet, son premier acte comme vicaire de Vandenesse où il resta jusqu'en 1764. On assure qu'il devint ensuite professeur au collège de Nevers, et on en a conclu qu'il était jésuite, sans se souvenir qu'à cette époque, par décision de l'évêque Antoine Tinsseau, des prêtres séculiers avaient remplacé les jésuites. M. Rebregot, curé de Vandenesse, lui ayant résigné son bénéfice, il signe, Tollet, son premier acte comme curé de cette paroisse, le 31 décembre 1772. D'une taille moyenne, d'une figure avenante et douce, Guillaume Thollé avait un caractère gai, ouvert et aimant. Il était savant et aimait les livres. Sa bibliothèque renfermait de bons et nombreux ouvrages. En partie noyée en remontant la Loire de Nevers à Decize, elle était encore considérable à sa mort, mais elle fut gaspillée par ses héritiers. Libéral et aumônier, il disait s'en rapporter à la divine providence. Il était d'une extrême sobriété; même, étant évêque, une tasse de lait et deux œufs sur le plat composaient son dîner. En 1790 il fut élu, par le district de Moulins-Engilbert, à l'administration départementale de la Nièvre. Cette même année, 12 juillet, l'Assemblée nationale vota la loi ordonnant que les évêques et les prêtres devaient prêter le serment d'être fidèles à la nation, à la loi et au roi. Cette loi, acceptée par le roi le 22 décembre, fut promulguée le 26. M. de Suffren, évêque de Nevers, ne voulant pas prêter ce serment et ayant quitté son siège, fut réputé avoir renoncé à son évêché, et une élection fut ordonnée dans le but de pourvoir à son remplacement. Guillaume Thollé, pensant qu'il valait mieux se consacrer au bien

public que d'aller fomenter à l'étranger des désordres contre son pays, se mit sur les rangs. Le 20 février 1791, après avoir entendu la messe du Saint-Esprit en l'église Saint-Cyr, de Nevers, les 180 électeurs votants du département procédèrent à l'élection d'un évêque. Après deux scrutins, Guillaume Thollé fut élu par 130 voix contre 48 données à Claude Fauchet, ancien grand-vicaire de l'archevêque de Bourges. Aussitôt après la proclamation du scrutin, le nouvel évêque prononça, en présence de toutes les autorités constituées, un discours dans lequel on remarqua, avec le plus grand intérêt, les principes du civisme le plus pur et du plus haut attachement à ses devoirs. Guillaume Thollé fut sacré à Paris, en l'église de Notre-Dame, le 27 mars 1791. Le même jour il adressa au pape une lettre pour lui faire part de sa nomination et de sa consécration, et lui demander sa bénédiction apostolique. De retour à Nevers, il s'installa dans l'abbaye de Saint-Martin et adressa sa *Lettre pastorale*, qui fut imprimée chez M<sup>me</sup> veuve Louis Lefèvre. Des témoins de bonne foi ont raconté souvent que, dès qu'il avait touché, en assignats, le trimestre de son traitement, il faisait assembler les pauvres chez lui et leur distribuait la moitié de ce qu'il avait reçu. En 1792, il est président du Conseil général et remplit ces fonctions jusqu'en 1793. Incarcéré pendant les moments difficiles de cette époque, sa conduite fut examinée, en floréal an II, dans le Temple de la Raison, par les membres du comité de surveillance réunis sous la présidence de Noël Pointe. Aux questions qui lui furent posées, le peuple répondit que Guillaume Thollé « avait toujours été connu comme un excellent patriote, soutenant les malheureux et ayant soutenu de toutes ses forces les patriotes opprimés et incarcérés dans l'affaire du 19 au 30 janvier 1792. » Il fut mis en liberté le 8 floréal (27 avril 1794), avec quatre-vingt-dix-sept autres personnes parmi lesquelles MM. Chambrun-d'Uxeloup, Le Pain de Bussy, Le Roy

de Prunevaux, de Nourry, du Verne, etc. Guillaume Thollé quitte alors Nevers et se retire à Luzy chez M<sup>me</sup> Jadioux, sa sœur. M. Bonneau, maître de forges à Vandenesse, ayant appris son séjour à Luzy, le fit prier de rentrer dans son ancienne paroisse. Il regagne alors Vandenesse où, en 1796, il tient les registres de l'état civil et dit la messe chaque jour. Il porta d'abord les insignes de l'épiscopat, puis prit la soutane noire, mais garda toujours la croix épiscopale. Les habitants de Vandenesse avaient tellement de confiance en ses lumières, qu'ils le consultaient toujours avant de plaider et il arrivait fort souvent à rétablir la paix. Il avait une petite pharmacie que ses connaissances médicales lui permettaient d'utiliser en faveur des pauvres; enfin, la commune de Vandenesse étant dépourvue d'instituteur, il ne dédaigna pas d'en remplir les fonctions d'une façon tout à fait désintéressée. Il habitait, dans la rue de la Boudelle, une maison devant laquelle se trouvait une cour non close, et on raconte que, les dimanches, la population se rassemblait dans cette cour pour entendre le curé-évêque jouer du violon. Le 24 juin 1800, il devient maire de Vandenesse. Quelque temps avant le Concordat, il se trouva à une réunion des évêques constitutionnels que le premier Consul avait convoqués. En sortant de cette conférence, il frappa familièrement sur l'épaule de Bonaparte en lui disant : « d'une main vous faites semblant de nous protéger et de l'autre vous nous égorgez. » Il rentra à Vandenesse où, assure-t-on, un évêché lui fut offert; il refusa. Il mourut le 8 août 1805 et fut inhumé, en présence d'une douzaine de prêtres et d'un grand concours de population, dans le chœur de l'église, au pied de l'autel. Cette église, désaffectée depuis, devint la propriété du duc de Périgord, et est aujourd'hui en grande partie transformée en maison d'habitation.

**THOMAS (Jean-Basile)**, fils de Charles-Basile, marchand de bois, et de Reine Gavard,

est né à Clamecy le 17 juillet 1779, et fut d'abord marchand de bois. De 1842 à 1847, il est directeur du journal *le Moniteur des eaux et forêts*, qui se fonde dans le *Journal de l'approvisionnement de Paris*, et y publia des articles qui, dit-on, n'ont pas grande valeur. Il a également fait paraître diverses brochures plus ou moins sarcastiques contre M. Dupin aîné. Il est mort à Paris en 1855, ayant publié un *Traité général de statistique, culture et exploitation des bois* (Paris, Bouchard-Huzard, 1840, 2 vol. in-8°).

**THOMAS (Pierre-Isidore-Alexandre)**, né à Clamecy le 22 ventôse an x (13 mars 1802), fils d'Henri-Benjamin, marchand de bois, et d'Adélaïde Caffard-Delong, a publié dans sa jeunesse : *Etrennes aux jésuites pour l'édification des personnes pieuses affectionnées à la Société* (Paris, Carpentier, 1826, in-18) ; — *Calendrier jésuitique* (Paris, 1828, in-18). — Il est mort, le 16 janvier 1863, au Morne-Rouge (Martinique) où il exerçait, depuis quelques années, les fonctions d'avoué.

**TIERSONNIER (Charles-Eloy)**, fils de Benoit, ancien chef d'escadrons de cavalerie, et de Joséphine-Ida-Herminie Salonnyer de Tamnay, est né à Meauce (Saincaize) le 28 septembre 1818. Entré à l'École militaire le 15 juillet 1837, il n'en sortit, par suite de maladie, qu'au bout de trois ans. Sous-lieutenant au 36<sup>e</sup> régiment de ligne, le 1<sup>er</sup> octobre 1840, il fut nommé lieutenant le 26 octobre 1843 et, en juin 1844, suit son régiment en Afrique. Il est cité à l'ordre après le combat du 22 novembre 1845. Capitaine le 21 juillet 1848, il rentre en France le 16 décembre suivant. En 1849, il fait partie du corps expéditionnaire dirigé sur Rome et est décoré le 12 juillet. Revenu en France le 18 février 1851, il est promu capitaine adjudant-major le 11 avril. Chef de bataillon au 55<sup>e</sup> régiment de ligne le 17 mars 1858, il prend part à la guerre d'Italie et est tué à Solferino le 24 juin 1859.

**TIERSONNIER (Alphonse-Pierre)**, fils d'Eloy et d'Anne-Madeleine-Agathe Cabaille de l'Isle, est né à Vary, commune de Langeron, le 3 juin 1819. Après avoir fait son droit, il rentra chez ses parents et se livra à l'agriculture. Ses nombreuses médailles d'or et ses prix d'honneur aux divers concours de Lyon et de Poissy, l'ont fait nommer chevalier de la Légion d'honneur. Fixé au Colombier, près Nevers, il a été l'un de nos plus remarquables éleveurs.

**TILLIER (Claude)**, né à Clamecy le 11 avril 1801, mort à Nevers le 12 octobre 1844, était fils d'Edme-Claude-Gaspard, serrurier, et de Marie-Anne Cliquet. Il fit ses études, comme boursier, au lycée de Nevers. A dix-neuf ans, il était maître d'études, et à vingt ans soldat. Après six années de service militaire, il devient professeur dans une pension et enfin instituteur communal. C'est en 1830 qu'il commence à écrire. La politique l'attirant, il rédigea un journal d'opposition, à Clamecy, puis un autre à Nevers, *l'Association*, en 1838. Lorsque ce dernier eut cessé de paraître, il fit des brochures sur les hommes de son temps, sur la réforme électorale, sur les banqueroutes, sur les dotations princières, sur les miracles, sur les reliques, etc. Ces brochures, appelées *Pamphlets*, eurent un grand retentissement dans le département, quelques-unes même furent reproduites par *le National*, et Timon (de Cormenin) écrivit à l'auteur des lettres de félicitation et d'encouragement. Dire la vérité aux hommes et prendre toujours parti pour le faible contre le fort, fut le but de sa vie. Essentiellement démocrate, il resta ferme et déiste. Considéré comme une brebis galeuse, père de deux enfants, pauvre jusqu'au pain noir, il ne broncha pas dans sa voie. Miné par une maladie de poitrine, il mourut jeune. Ses amis lui ont élevé un buste à Nevers. Depuis 1877, la ville de Nevers a donné le nom de Claude Tillier à la petite rue de l'Embarcadère. Clamecy a fait le même honneur à celui

qui écrivit : « Ce n'est point en proscrivant les gloires du passé qu'on relève l'époque actuelle de son abaissement : on le rend au contraire plus visible. » — Claude Tillier a publié : *Mon oncle Benjamin* (Paris, 1843, in-8°), édition originale; — *M. Nolens et M. Volens* (Nevers, C. Sionest, 1843, 8 f. in-8°); — *Vingt-quatre pamphlets de choses et d'autres* (Nevers, C. Sionest, 1843); *Pamphlets* (Nevers, Sionest, 1846, 2 vol. in-12), édition originale; — *Belle Plante et Cornelius* (Nevers, Sionest, 1846, in-12), édition originale de toute rareté; — *Œuvres*, précédées d'une introduction par Félix Pyat (Paris et Nevers, 1846, 4 vol. in-12), édition originale.

\* **TOYTOT (Ernest de)**, fils d'Armand de Toytot, président du Tribunal civil de Nevers, et d'Angélique-Louise Pinet, est né à Nevers. Il fut un moment secrétaire général de la préfecture de la Nièvre. Il a donné quelques pages aux bulletins de la Société nivernaise, particulièrement : *Un Archéologue nivernais à Alexandrie, et le Faïencier nivernais; étude monographique des ouvriers des deux mondes suivant la méthode de M. Le Play*. — Il a publié : *M. Rio et l'art chrétien* (Paris, Douniol, 1872, in-8°); — *Arbitrage et violence; les oblats de Saint-Andelain et l'exécution des décrets* (Nevers, Vallière, 1880, in-16); — *Un oraison funèbre au XVI<sup>e</sup> siècle, Louis de Gonzague, duc de Nevers* (Nevers, 1882, in-8°, 13 pages); — *Faïenciers de Nevers, tâcherons propriétaires, dans le système des engagements volontaires permanents* (1886, 52 p. in-8°).

\* **TRÉMEAU (Charles-Louis)**, fils d'Edmond-François, maître de forges, et de Jeanne-Marguerite-Augustine Bertillon, est né à Vandenesse le 9 septembre 1849. Entré à l'École militaire le 2 octobre 1869, il en sortit, le 14 août 1870, sous-lieutenant au 1<sup>er</sup> régiment de dragons, alors enfermé à Metz, et fut versé au 1<sup>er</sup> régiment de dragons de marche. Après diverses reconnaissances sur Monte-

reau, le régiment entra à Paris le 14 septembre et devenait, au mois de décembre, le 13<sup>e</sup> régiment de dragons. La guerre finie, Trémeau fut dirigé sur Chartres, puis Angoulême, avec son escadron, qui fut le noyau du 13<sup>e</sup> régiment de dragons. Lieutenant le 13 mars 1873, il passe au 18<sup>e</sup> régiment de chasseurs le 11 octobre suivant. Capitaine au 19<sup>e</sup> régiment de chasseurs le 21 octobre 1875, il entre, l'année suivante, à l'École supérieure de guerre et en sort avec le n<sup>o</sup> 5 sur 72, le 1<sup>er</sup> janvier 1878. Affecté à l'état-major du 1<sup>er</sup> corps d'armée, il passe, en février 1879, à l'état-major du Ministre de la guerre. Fut trois fois officier d'ordonnance du général Campenon, lorsqu'il fut ministre. En 1882, il est nommé professeur d'art militaire et sous-directeur des études à l'École d'application de cavalerie. Il est chef d'escadrons au 13<sup>e</sup> régiment de dragons le 20 décembre 1883, et chef d'état-major de la 2<sup>e</sup> division de cavalerie le 15 février 1889; devient lieutenant-colonel le 29 décembre 1890, commandant en second de l'École d'application de cavalerie en 1891, chevalier de la Légion d'honneur le 19 septembre 1892, colonel au 4<sup>e</sup> régiment de chasseurs, puis en mai 1899, commandant par intérim de la brigade de cavalerie du 1<sup>er</sup> corps d'armée à Lille, et deux mois après, général de brigade.

**TRESVEAUX DE BERTHEUX (François-Julien-Marie)**, vint habiter Decize comme receveur particulier des contributions indirectes et de la navigation, et y prit sa retraite. Il devint maire de Decize après le coup d'Etat de 1851, fut décoré le 25 janvier 1852. Il fut remplacé, le 16 mai 1854, par le docteur Gros. Il recueillit beaucoup de documents sur le Nivernais et particulièrement sur les environs de Decize et a signalé, le premier, le mariage contracté à Dornes, l'an VIII, par le général Lannes, depuis duc de Montebello, avec M<sup>lle</sup> Guéhéneuc. Il n'habitait plus Decize quand il communiqua, le 8 juin 1854, à la Société nivernaise, son histoire manuscrite

de Decize. Cette histoire, écrite en éphémérides, sur des documents authentiques, a été, depuis, publiée à Moulins-sur-Allier, chez P.-U. Enaut, sous ce titre : *Annales de la ville de Decize* (in-12).

• **TROUFLAUT (Gilbert)**, né à Nevers le 12 février 1736, fut prêtre et chanoine de Saint-Gildard de Nevers, et par dessus tout botaniste et naturaliste. Ami de Jean-Jacques Rousseau et en correspondance avec les plus célèbres savants de son temps, il semble n'avoir pas été inquiété pendant la Révolution. Au moment de l'organisation de l'Ecole centrale de Nevers, il fut nommé professeur d'histoire naturelle, 25 messidor an iv (15 juillet 1796). Son *Discours sur la botanique pour l'ouverture du cours de cette science établi à Nevers*, fut imprimé à Nevers par F. Lefèvre aîné, l'an II de la République (in-8°) et « tiré à 300 exemplaires sur la caisse du riche, par arrêté du représentant du peuple Noël Pointe. » Gilbert Trouflaut eut l'idée première d'organiser, à Nevers, une société d'agriculture et publia un *Programme sur l'état de l'agriculture du département de la Nièvre et sur l'utilité de l'établissement d'une société d'agriculture* (chez J. Lefèvre aîné, à Nevers, 1797, 29 p. in-8°). Plus tard, il se retira à Autun où il mourut le 1<sup>er</sup> février 1820, et où ses papiers et sa bibliothèque furent dispersés. — On cite de lui : *Mélanges d'histoire naturelle sur les serpents et les champignons de la France* (1790, manuscrit de 223 pages).

**TURIGNY (Jean-Placide)**, fils de Pierre, percepteur, et de Virginie-Suzanne Simonet, est né à Chantenay le 17 janvier 1822, fit une partie de ses études au collège de Nevers et fut reçu bachelier à Paris en 1841. Il concourt

ensuite avec succès pour entrer dans les hôpitaux militaires. A sa sortie du Val-de-Grâce, fin 1847, il donna sa démission. Après avoir été reçu docteur en médecine à Paris, en 1850, il s'établit à Nérondes (Cher). Républicain convaincu, il fut, en 1851, condamné à six ans d'Afrique, mais put s'échapper et gagner Bruxelles. A son retour en France, il fut interné à Chantenay. En 1868, il collabore à l'*Impartial du Centre* et, le 19 juin 1870, il est élu conseiller général pour le canton de Saint-Pierre-le-Moutier. Au 4 septembre, il fonde la *Tribune nivernaise* avec MM. Eugène Gandrey et Prosper Bégat. Tous furent, quelques temps après, condamnés à six mois de prison et 2.000 francs d'amende. Afin d'éviter la prison, M. Turigny se rendit, fin décembre 1871, à Genève d'où il revint, le 16 avril 1872, pour aller siéger au Conseil général où il avait été élu par les cantons de Nevers et de Saint-Pierre. On lui refusa l'ouverture des portes de cette assemblée et le sursis de prison qu'il demandait. Le 16 avril 1872, il entra pour six mois à la prison de Nevers, et un an après il est choisi comme candidat à la députation. Elu le 27 avril 1873 contre M. Gillois, candidat officiel, il fut invalidé le 17 juin, malgré le soutien de M. Girerd. Réélu le 12 octobre suivant, il a toujours été réélu. D'abord membre du groupe de l'union républicaine, il siégea ensuite, et toujours depuis, à l'extrême gauche. Il avait collaboré à l'*Union républicaine*, de Bourges, sous le pseudonyme de Pierre Sauvignon, à l'*Ordre républicain* de Châteauroux, à la *Tribune*, et au *Réveil social*, de Paris, sous celui de Jean Guêtré. Il a publié plusieurs articles dans la *Jeune France*, revue plus littéraire que politique, dans laquelle il a rappelé le nom de Claude Tillier.

## U

**USQUIN (Philippe-François-Didier)**, né à Pouilly-sur-Loire le 17 mai 1757, du mariage de François-Didier Usquin, maître chirurgien, avec Jeanne Gueneau, était avocat en Parlement au moment de la Révolution. Il

devint maire de Saint-Germain-en-Laye et baron de l'Empire. Sous la Restauration, il fut député de Seine-et-Oise, de 1815 à 1824, et mourut à Paris le 3 février 1843.

## V

**VENELLE (Pierre)**. Jean Née de La Rochelle l'appelle Venette; l'abbé Lebœuf le nomme Venelle et le fait naître à Clamecy; Jean-François Née de La Rochelle indique le hameau de La Roche, commune de Beuvron, comme étant le lieu de sa naissance. Il a fait imprimer à Paris, en 1558, ses *Lettres contenant les prouesses et bravades faites la même année par la cavalerie légère de France*.

**VERNE DE PRESLE (Thomas-Laurent-Madeleine du)**, fils de Barthélemy-Laurent-Dominique du Verne, écuyer, seigneur de Presle, Giverdy, etc., et de Catherine Françoise Millot de Montjardin, est né à Giverdy le 21 juin 1763. Entré à La Flèche le 8 février 1777, il en sortit le 10 septembre 1778 et fut nommé garde de marine le 19 décembre suivant. Lieutenant de vaisseau le 1<sup>er</sup> mai 1786, il émigra à la Révolution. Rentré en France sous le faux nom de Théodore Dunan, comme agent royaliste, il fit partie de la conspiration dirigée par Brotier, de Lavillechurnois et autres, et ayant pour but de restaurer le trône des Bourbons. Arrêté à la caserne de l'École militaire, il fut traduit devant le conseil de guerre permanent de la 17<sup>e</sup> division militaire et condamné à mort. Sa peine fut commuée en dix années de fer. Au 18 fructidor an v (4 septembre 1797), au moment où il allait être déporté, il acheta, dit-on, sa grâce en se faisant le dénonciateur de ses complices. Depuis lors, il entra dans la police. Il est mort à Maubranche (Cher) le 13 décembre 1844.

**VERNET (Claude-Luc)**, fils d'Edme, marchand épicier, et de Marie-Françoise Maillard, est né à Clamecy le 9 brumaire an xiii (31 octobre 1804). Destiné à l'état ecclésiastique, il devint prêtre, fut curé d'Arthel et s'occupa de poésie. On a de lui : *Ode à M<sup>r</sup> Naudo, évêque de Nevers* (s. d. Clamecy, Cégrétin, in-8° de 7 pages); — *La Napoléonide*, poème héroï-comique (Clamecy, Cégrétin, 1852, in-8° de 168 pages).

**VIALAY (Victor-Jean-Antoine)**, né à Château-Chinon le 28 mai 1820, était fils de Claude-Laurent, docteur en médecine, et de Claudine-Philiberte-Sophie Lavenir. Engagé au 4<sup>e</sup> régiment de chasseurs le 11 avril 1840, il devient brigadier le 8 janvier 1841, maréchal des logis le 19 octobre 1843, fourrier le 27 novembre 1844, chef le 7 mai 1847, adjudant le 4 avril 1849 et sous-lieutenant le 24 décembre suivant. Lieutenant le 1<sup>er</sup> mai 1854, il passe au 98<sup>e</sup> régiment de ligne le 4 mars 1855. Ayant été désigné pour faire partie de l'armée d'Italie, il fut tué à Solferino le 24 juin 1859.

**VIELBOURG (René de)**, marquis de Myennes, fut pourvu, le 6 février 1664, étant capitaine au régiment des Gardes Françaises, de la charge de lieutenant général au gouvernement du Nivernais et du Donzinois. Il fut tué par accident, la veille de Saint-Laurent, 1669, dans sa chambre, au château de Myennes, par un de ses laquais « qui fit tomber un pistolet de dessus le manteau de la cheminée, lequel pistolet en tombant partit et le tua sur

le champ, d'une balle à la tête, alors qu'il s'habillait pour aller à la chasse. »

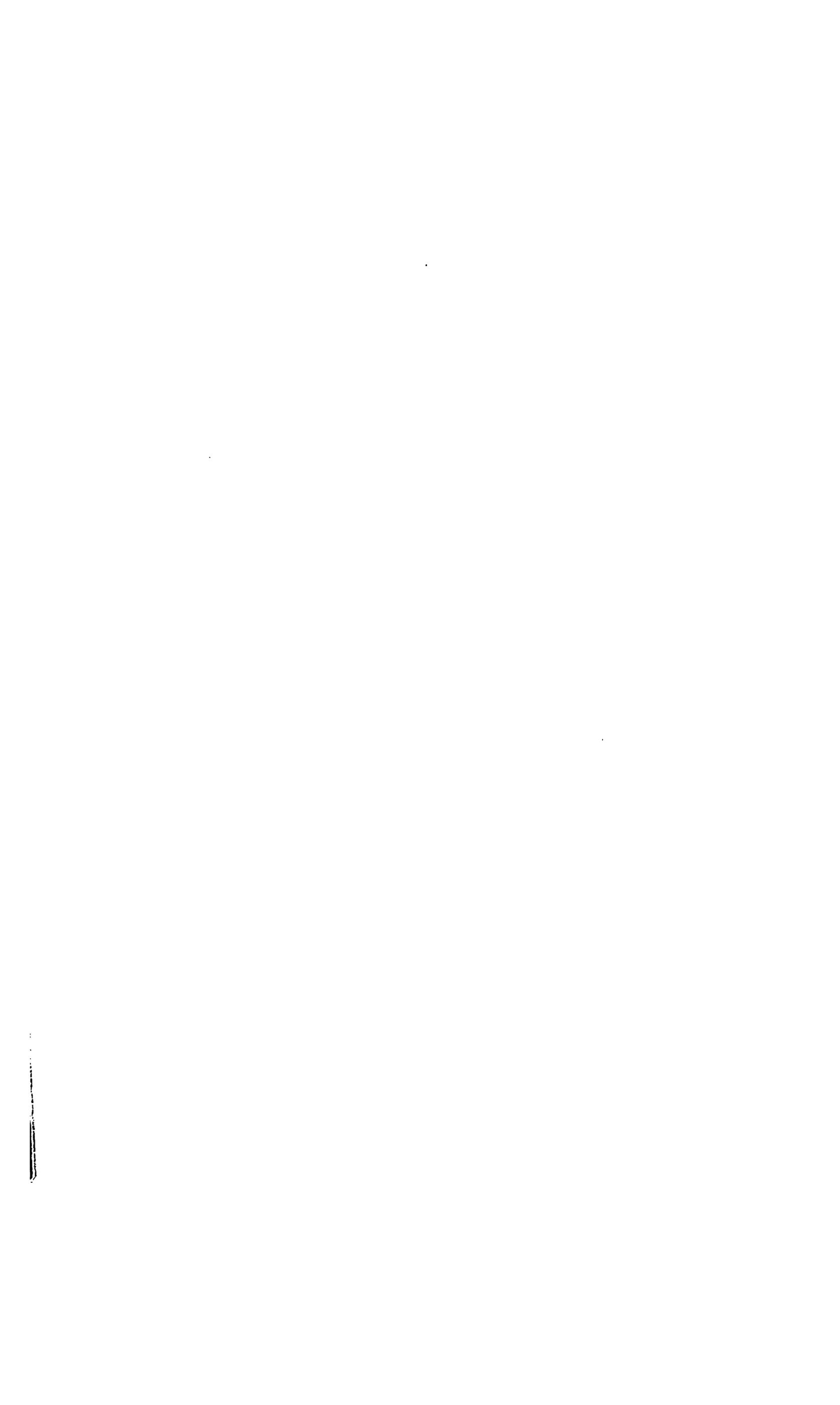
**VIELBOURG (Louis-René de)**, lieutenant-général pour le roi en Nivernais, colonel du régiment de Beauvoisis, chevalier de Saint-Louis, fut tué à la défense de Namur, le 18 juillet 1695. Sa femme, Louise-Françoise de Harlay de Céli, remarquable par sa beauté et son esprit, était passionnée pour les belles choses. Elle avait colligé un superbe cabinet d'objets d'art et de curiosité et une bibliothèque du meilleur goût, que l'on vendit après sa mort, arrivée à Paris le 20 février 1735. Presque toutes ses reliures étaient sorties des artistes les plus célèbres du temps.

**VILLARS (Louis-Hector de)**, fils de Pierre et de Marie Gigault de Bellefonds, est né à Turin, en 1653, pendant l'ambassade de son père. Certains biographes l'ont fait naître à Moulins-sur-Allier, mais les registres de l'état civil de cette ville ne contiennent absolument rien à ce sujet. Hector de Villars appartient au Nivernais comme marquis de La Roche-millay et de La Noce, baron de Ternant, seigneur de Lanty, Tazilly, Maulaix, Fours, Champlevois, Savigny-Poil-Fol, etc. A seize ans, il fait ses premières armes comme aide de camp du maréchal de Bellefonds, son parent. Il est grièvement blessé à la bataille de Senef, 1674, et nommé colonel d'un régiment de cavalerie. On le trouve ensuite en Flandre, puis en Alsace. Après la paix de Nimègue, 1678, il paraît à la Cour, se jette dans les intrigues et est disgracié. En 1683, il est ambassadeur à Vienne, maréchal de camp en 1689, lieutenant général en 1693, il redevient ambassadeur à Vienne en 1699. Il est en Lombardie en 1701. L'année suivante, il est à l'armée du Rhin, bat le prince de Bade à Friedlingen, et est nommé maréchal de France au mois d'octobre. En 1703, il gagne la bataille d'Hochstœdt sur les Impériaux; en 1704, il soumet les Camisards autant par la douceur que par la force et est employé, de

1705 à 1707, contre les Impériaux. En 1708, il délivre le Dauphiné de l'invasion du duc de Savoie. Successeur de Vendôme à l'armée du Nord, 1709, il gagne la bataille de Malplaquet, mais, grièvement blessé, il est emporté sans connaissance du champ de bataille, et l'armée bat en retraite. C'est en 1712 qu'il remporta la célèbre victoire de Denain, qui sauva la France et permit la paix d'Utrecht, 1713. L'Autriche n'ayant pas accédé au traité, Villars continue la guerre sur le Rhin, s'empare de Spire, Landau, Fribourg, et devient un des négociateurs de la paix de Rastadt, 1714. Nommé gouverneur de Provence, il fait creuser le canal qui porte son nom. A la même époque, il entre à l'Académie française. Après la mort de Louis XIV, il est membre du Conseil de régence. Louis XV l'ayant appelé à commander en Italie sous les ordres du roi de Sardaigne, le nomma maréchal-général de France. Il conquiert rapidement le Milanais et le duché de Mantoue sur les Autrichiens, mais devenu malade il quitte son commandement pour aller mourir à Turin le 17 juin 1734, dans la chambre même où il était né. Tout le monde s'accorde à reconnaître dans Villars un grand stratège et un excellent tacticien; on dit généralement qu'il s'imposa des sacrifices pécuniaires pour les besoins de l'État, mais on dit aussi qu'il fut rapace. On a, sous son nom, trois volumes de *Mémoires*, publiés en Hollande; le premier volume seul est de lui, les deux autres ne sont qu'une informe compilation.

**VINCENT (Guillaume)**, né à Clamecy, a dédié à Henri II le poème intitulé *le Convoy de Pallas, déesse de science, au très chrétien roy de France, pour faire son entrée en la noble ville de Tours, composé par Guillaume Vincent de Clamecy*. (Tours, Jean Rousset (vers 1552), in-8°, bois sur le titre); rarissime.

**VINCENT (Jean-Louis)**, fils de Jean et de Madeleine-Eugénie Roulant, est né à Varzy le 3 pluviôse an III (22 janvier 1795). Il com-



# ADDITIONS ET RECTIFICATIONS

---

**APPLEINE (Nicolas)**, né à Prémery, dans les premières années du XV<sup>e</sup> siècle, étudia, devint clerc, et fut reçu chanoine dans la collégiale de Saint-Marcel de Prémery. Il fut si bien, pendant sa vie, le soutien et le consolateur des pauvres, qu'à sa mort, ceux-ci l'invoquèrent comme saint. Louis XI entendit parler de lui et, dans l'espoir qu'elle lui rendrait la santé, il fit venir et revêtit la soutane du chanoine. Personne ne sait s'il fut soulagé mais, ce qu'il y a de certain, c'est qu'il borna sa reconnaissance à l'envoi d'une lettre à l'évêque de Nevers. Les habitants de Prémery, qui espéraient autre chose, demandèrent inutilement à Charles VIII l'exemption des tailles et des subsides pendant douze années, en considération de leur saint. Les évêques ratifièrent la canonisation faite par le peuple et fixèrent la fête du chanoine au 12 août. En 1646, Eustache de Chéry leva solennellement le corps qu'il plaça dans une châsse, derrière l'autel de la cathédrale.

**ARNAUD DE SAINT-SAUVEUR (Pierre-Jules-Louis)**, fils d'Adam-Louis-Ignace-Marie et d'Anne-Aimée-Virginie Vigier, est né à Paris le 16 avril 1817. Entré à l'Ecole spéciale militaire le 25 novembre 1836, il devint sous-lieutenant le 1<sup>er</sup> octobre 1838, lieutenant le 17 mars 1842, capitaine le 19 décembre 1848. Il entre dans la garde républicaine le 7 août 1849. Chef d'escadron commandant la gendarmerie

du Bas-Rhin le 4 mars 1854, il commande la 1<sup>re</sup> compagnie de la légion d'Afrique du 1<sup>er</sup> janvier 1856 au 1<sup>er</sup> avril 1857, époque à laquelle il vient commander la compagnie de la Seine. Est décoré le 28 juillet 1858. Nommé grand-prévôt du III<sup>e</sup> corps de l'armée d'Italie le 25 avril 1859, il est fait officier de la Légion d'honneur le 25 juin suivant. Le 31 mars 1860, il devient lieutenant-colonel de la cavalerie de la garde de Paris, et, le 11 août 1862, colonel chef de la 26<sup>e</sup> légion de gendarmerie, à Grenoble. Le 31 décembre 1864, il commande le régiment de la garde impériale et reçoit la croix de commandeur le 21 décembre 1866. Général de brigade le 16 décembre 1869, il est chargé de la subdivision du Haut-Rhin. Grand-prévôt de l'armée du Rhin le 21 juillet 1870, il fut fait prisonnier de guerre le 29 octobre. Rentra de captivité le 18 mars 1871. Fut plusieurs fois inspecteur général de gendarmerie en 1872, 1873 et de 1875 à 1879. — Il est mort à Paris le 26 avril 1884, étant commandeur de l'ordre du Lion de Zoehringen de Bade, officier de l'ordre des SS. Maurice et Lazare de Sardaigne, commandeur de Sainte-Anne de Russie, du Nicham Iftikar de Tunis et de la Couronne de Fer d'Autriche.

**BACHELIER (Joseph)**, né à Nevers le 9 janvier 1810, était fils de Charles et de Marie Bourgeois. Il s'engagea à l'Ecole de cavalerie le 16 février 1828, parcourut successivement

tous les grades inférieurs et fut nommé sous-lieutenant le 15 janvier 1838. Lieutenant le 27 février 1842, il est détaché à l'École de cavalerie comme officier d'instruction le 16 avril 1843. Il passe au 2<sup>e</sup> régiment de chasseurs d'Afrique le 31 mai 1844 et reste en Algérie jusqu'au 16 septembre 1863. Il est nommé chevalier de la Légion d'honneur le 8 août 1847 et capitaine le 25 juin 1849. Il est blessé d'un coup de feu à la main droite, le 24 juin 1852, dans un combat contre les Beni-Snassen. Chef d'escadrons au 2<sup>e</sup> régiment de spahis le 20 avril 1854, il commande le cercle de Lalla-Maghrnia le 13 janvier 1858. Lieutenant-colonel le 30 novembre 1859, il devient colonel du 2<sup>e</sup> régiment de dragons le 13 août 1863 et rentre en France. Passé au 4<sup>e</sup> régiment de chasseurs le 18 juillet 1865, il retourne en Afrique où il reste jusqu'au 7 novembre 1868. Officier de la Légion d'honneur le 12 mars 1866, il fut nommé général de brigade le 16 décembre 1869, commandant la subdivision des Vosges. Le 16 juillet 1870, il est à la tête de la 2<sup>e</sup> brigade de la division de cavalerie du II<sup>e</sup> corps de l'armée du Rhin. Prisonnier de guerre le 20 octobre, il rentre de captivité le 12 mars 1871, fut nommé commandant de la 2<sup>e</sup> brigade de la III<sup>e</sup> division de cavalerie de l'armée de Paris le 28 mars 1871. Commandeur de la Légion d'honneur le 20 avril 1871, il fut placé dans la section de réserve le 10 janvier 1872, et retraité, sur sa demande, le 10 octobre 1878. Il est mort à Paris le 29 janvier 1886, ayant la décoration de 1<sup>re</sup> classe de l'ordre du Nicham-Iftikar de Tunis avec plaque.

**BALANDREAU (Lazare)**, fils de Claude Balandreau, marchand, et de Charlotte Déchaux, est né à Château-Chinon le 16 août 1762. Enrôlé volontaire, il était capitaine quand il fut pris par les Vendéens et fusillé pour n'avoir pas voulu crier vive le roi.

\* **BARAT**. Est cité dans l'*Album du Niver-*

*nais*, t. II, p. 240, note, comme étant de Pougues, et non seulement pour avoir sauvé la vie à plusieurs de ses camarades, mais encore pour avoir pris deux pièces de canon à l'ennemi le 27 septembre 1793. Consulté, M. le Maire de Pougues a bien voulu me faire savoir qu'il avait vainement compulsé les registres de l'état civil de sa commune depuis l'année 1773, sans rencontrer une seule fois le nom de Barat.

**BEAUPIN (Francis)**, né à Gien (Loiret), le 12 février 1842, est fils de François-Guillaume Beaupin et de Julie Siméon-la-Bernaïdière. Il suivit les cours du collège de Gien, puis se destina au commerce des tissus. Fixé à La Charité-sur-Loire, M. Beaupin fut élu conseiller municipal le 7 mai 1871. Résolument républicain, M. Beaupin multiplia, à la Société polytechnique, ses conférences sur l'*Instruction populaire; la mutualité; le réveil du parti républicain sous la Restauration; Voltaire et ses œuvres*, etc., etc. Conseiller d'arrondissement le 21 juillet 1877, il fut élu conseiller général le 7 août 1892. Vice-président de cette assemblée en 1895, il en devint président en 1897. Comme président de la Société de secours mutuels de La Charité, il a reçu une médaille de bronze le 8 février 1895, et une médaille d'argent le 13 août 1898. Il est officier d'Académie depuis le 29 mai 1895.

**DE BÈZE (Jacques-Claude)**, fils de Jacques-Claude de Bèze, officier d'infanterie, et d'Elisabeth de Hiéronimy, naquit à Schlestadt le 26 novembre 1744. Entré dans l'armée le 1<sup>er</sup> novembre 1765, comme sous-lieutenant au régiment de Berry-Infanterie, il devint, le 12 novembre 1768, sous-aide-major et abandonna le corps le 7 septembre 1774. Pendant la Révolution, il est commandant de la garde nationale de Nevers. En septembre 1791, il fut élu troisième suppléant de la Nièvre à la Législative et n'eût pas occasion de siéger.

\* **BOUQUEROT DES ESSARTS**, général de cavalerie qui, en 1814, sabra l'avant-garde ennemie devant Nancy, était d'Asnan, dit l'*Album du Nivernais*, t. II, p. 240, note. M. le Maire d'Asnan, consulté, n'a pu trouver un renseignement exact sur ce personnage qui, peut-être, était frère de Bouquerot de Voligny.

**BROUILLET (Eugène)**, fils d'André Brouillet et de Louise Brouillet, est né à Chapelle-bâton, canton de Charroux (Vienne), le 6 septembre 1853. Il fit ses études à Rochefort-sur-Mer, puis fut reçu docteur en médecine le 28 mai 1881. Conseiller général républicain pour le canton de Dornes depuis le 4 août 1895, M. Brouillet est conseiller municipal de Dornes, délégué cantonal et suppléant du juge de paix.

**CHAILLOU (Nicolas)**, né à Sainpuits (Yonne), le 14 juillet 1751, du mariage de Claude Chaillou, juge de Sainpuits, et de Marie-Anne Meunier, était propriétaire à Beaumont-la-Ferrière quand il fut élu, en 1808, dans la Nièvre, candidat au Corps législatif sans être appelé à y siéger.

**DESPATYS (Pierre-Etienne)**, fils de Charles-Nicolas Despatys de Courteilles, conseiller du roi au grenier à sel de Clamecy, et de Louise-Françoise-Anne Colleau, fut baptisé à Clamecy le 15 septembre 1753. Il était avocat en Parlement quand il fut pourvu, le 31 décembre 1778, d'un siège de conseiller-clerc au présidial d'Auxerre. Il devint ensuite lieutenant-général au présidial de Melun le 20 juillet 1785, et député du Tiers-Etat aux Etats généraux par le bailliage de Melun, le 18 mars 1789. Il siégea dans la majorité progressiste. A l'expiration de son mandat, il se tint à l'écart. Sous le Consulat, il fut nommé, le 14 germinal an VIII (4 avril 1800), commissaire du gouvernement près le tribunal de Melun, membre de la Légion d'honneur le 25 prairial

an XII (14 juin 1804), chevalier de l'Empire le 20 janvier 1809, baron le 2 mai 1811. Il se rallie aux Bourbons, est élu député, le 4 octobre 1816, par le collège de Seine-et-Marne, réélu en 1818, 1827 et 1830. Il fut ensuite nommé président du Tribunal civil de Melun, obtint sa retraite et mourut à Melun le 19 décembre 1841.

**DUPREY (Georges)**, fils de Henri-Louis-Laurent-Antoine Duprey, magistrat, et de Luce Bardet-Saucy, est né à Roussillon (Saône-et-Loire), le 16 octobre 1864. Il fit toutes ses études à Paris, et fut reçu docteur en médecine le 21 juillet 1891. Installé à Château-Chinon, il se présenta, comme républicain radical, aux élections du 20 janvier 1899, pour remplacer, au Conseil général, M. Camus, décédé, et fut élu à une grande majorité. Le 12 février suivant, il entra au conseil municipal de Château-Chinon

**FITEAU (Edme-Nicolas et non Lin-Charles)** comme il a été dit ci-dessus, fils d'Etienne et d'Angélique Tasson, est indiqué sur les registres matricules du régiment des chasseurs de Franche-Comté, où il s'enrôla le 19 août 1789, comme étant né à La Charité-sur-Loire le 6 novembre 1771, mais son acte de baptême, qu'il produisit plus tard, dit qu'il naquit à Saint-Léger-le-Petit (Cher), le 9 août 1772. Ses parents habitèrent toujours La Charité; ils y eurent : en 1767, Lin-Charles; en 1770, Toussaint-Etienne, et une fille en 1774. C'est donc accidentellement qu'Edme-Nicolas naquit à Saint-Léger-le-Petit, qui était peut-être le pays d'Angélique Tasson. En 1792, Edme-Nicolas fait partie de l'armée des Alpes. Brigadier-fourrier le 15 juillet 1793, il passe aux partisans de l'armée du Rhin le 21 novembre suivant, et se distingue si particulièrement, qu'il devient maréchal des logis le 7 janvier 1794, quartier-maître-lieutenant le 5 avril, lieutenant à la suite du 7<sup>e</sup> bis régiment de hussards le 30 mai, et lieutenant en

pied le 25 août. De 1795 à 1797, il est à l'armée d'Italie et devient capitaine le 21 décembre 1797. Fait partie de l'armée d'Orient en 1798, 1799, 1800 et 1801 ; est nommé provisoirement chef d'escadrons par le général en chef Bonaparte le 12 octobre 1798. Reçoit deux balles à l'avant-bras droit près d'Alexandrie (Egypte) le 21 mars 1801. Est nommé provisoirement chef de brigade du 3<sup>e</sup> régiment de dragons par le général en chef Menou le 23 septembre 1802 ; est confirmé dans ce grade le 3 octobre 1803 et fait membre de la Légion d'honneur le 11 décembre suivant. Il passe ensuite à la Grande-Armée, devient officier de la Légion d'honneur le 14 juin 1804, et commandeur le 25 décembre 1805. Colonel major des dragons de la garde impériale le 13 septembre 1806, il reçoit la décoration de la Couronne de Fer le 23 décembre 1807. Général de brigade le 25 mai 1809, il est blessé grièvement à Wagram le 6 juillet, et mis en congé pour raisons de santé le 9 février 1810. Il est fait comte de l'Empire, sous la dénomination de comte de Saint-Etienne, par lettres patentes du 14 avril 1810. Le 5 août suivant, il commande le département du Léman et se suicide quelques mois après, 14 décembre.

\* **LÉGARÉ**, de Magny, se fit sauter, le 14 fructidor an VII (31 août 1799), dans une poudrière que les Turcs venaient d'emporter. (*Album du Nivernais*, t. II, p. 240, note). De 1762 à 1781, les registres de l'état civil de Magny-Cours relatent la naissance de douze enfants nés de Marin Légaré, aubergiste, et de Marguerite Rondon, ou de Michel Légaré, boulanger, et de Françoise Basseporte. Il est à craindre qu'on ne sache jamais rien de plus sur ce brave qui a trouvé une mort glorieuse en Egypte.

**MARTIN**, dit **MARTIN-CHARLY** (Dominique), fils de Toussaint et de Jeanne Fresse, est né à Nevers le 7 avril 1772. Il s'enrôla au régi-

ment de Vexin-Infanterie le 24 octobre 1787 et fut congédié le 6 juin 1788. Il reprend du service au régiment de chasseurs à cheval d'Alsace le 9 avril 1789, passe dans la cavalerie de la légion de Luckner le 30 septembre 1792 et devient lieutenant de canonniers au 3<sup>e</sup> bataillon de volontaires nationaux de la Nièvre le 5 novembre suivant (armée du Nord et de la Moselle). Le 1<sup>er</sup> avril 1793, il est dans l'infanterie des chasseurs-francs de Mayence. Capitaine de cavalerie le 4 avril 1793, il ne tarde pas à faire la campagne de Vendée, fin 1793, 1794 et 1795. Reçoit un coup de feu à la jambe droite à l'affaire de Saint-Etienne-de-Courcoué. Chef d'escadron adjoint au 16<sup>e</sup> régiment de dragons le 10 avril 1794, avec rappel du 13 septembre 1793, adjudant-général chef de brigade le 29 septembre 1795, par nomination provisoire du représentant du peuple Duval. Le 14 octobre suivant, il est employé à l'armée de l'intérieur et chargé du commandement du département de l'Eure. Le 4 juillet 1797, il est chef d'escadron commandant le 27<sup>e</sup> escadron de gendarmerie (Yonne et Loiret). Adjudant-général employé à l'armée de réserve le 5 mai 1800, il ne fut pas compris dans l'organisation de l'armée d'Italie. Colonel, chef de la 8<sup>e</sup> légion de gendarmerie le 5 septembre 1801, officier de la Légion d'honneur le 14 juin 1804, mis à la suite à l'organisation de 1814, il reçut la croix de chevalier de Saint-Louis le 26 octobre, puis obtint une solde de retraite du grade de maréchal de camp, par ordonnance royale du 22 mai 1816. Deux ans après, le 25 mars 1818, il était nommé maréchal de camp honoraire. Il est mort à Neuilly (Seine) le 17 janvier 1858.

**MOLIÈRE** (Alexis), né le 23 septembre 1774, à Entrains, était fils d'Etienne Molière, manoeuvre, et de Marie-Edmée Ravet. Il savait à peine lire quand il entra, comme volontaire, le 3 août 1792, dans le 2<sup>e</sup> bataillon des réserves. Il se distingua dans toutes les affaires qui eurent lieu en Allemagne et en

Italie, depuis 1792 jusqu'au blocus de Gênes. Le 24 frimaire an VIII (15 décembre 1799), l'ennemi en déroute était vivement poursuivi dans la montagne par les grenadiers du 55<sup>e</sup> détachés en tirailleurs; le grenadier Molière, dans l'ardeur de la poursuite, s'étant avancé rapidement par un sentier très escarpé, fit un faux pas et roula au fond d'un ravin où se trouvait rassemblée une compagnie de soixante croates armés de carabines à deux coups. Loin d'être effrayé par le nombre de ses adversaires, Molière se relève vivement et crie à l'officier ennemi : « Rendez-vous ou vous allez être fusillés par un bataillon qui vous entoure. » L'officier obéit, les armes des chasseurs sont posées et le brave Molière conduit seul ses prisonniers jusqu'au lieu où sa demi-brigade s'était ralliée. Le Premier Consul lui décerna, le 26 prairial an IX (15 juin 1801), un fusil d'honneur. Passé dans les chasseurs de la garde des consuls, Molière fut classé dans la 6<sup>e</sup> cohorte de la Légion d'honneur et fit, avec la garde impériale, les campagnes d'Autriche, de Prusse, de Pologne et d'Espagne. Sous-lieutenant au 61<sup>e</sup> régiment d'infanterie de ligne, le 6 avril 1811, il prit part à l'expédition de Russie, se distingua, le 29 août 1812, à l'affaire de Wiazna, où il fut blessé de trois coups de sabre; il fut nommé lieutenant le 25 septembre suivant. Il fit avec distinction les guerres de 1813 et 1814 en Saxe et en France, obtint le grade de capitaine le 21 janvier 1814 et fut admis à la retraite le 1<sup>er</sup> août de la même année. S'étant marié à Arquian, il se fixa dans cette commune, dont il fut longtemps conseiller municipal et où il mourut le 12 août 1859. De son union avec Anne-Agathe Lherbé, fille de Georges Lherbé, marchand épicier, et de Françoise-Agathe Bourguignon, qu'il avait épousée le 21 mai 1822, il n'eut qu'un fils, Henry-François-Alexis, né le 17 mars 1823, sorti de l'école militaire de Saint-Cyr comme sous-lieutenant, retraité en 1872, avec le grade de commandant, et mort à Arquian le 12 février 1886.

**PABION (Abel)**, fils de Louis-Honoré et de Marie Dutartre, est né à Saint-Andelain le 6 septembre 1860. Après avoir fait ses études au lycée de Nevers, puis à l'école de droit de Paris, il devint successivement avocat consultant à Cosne, président du Syndicat viticole des communes de Pouilly, Tracy et Saint-Andelain, vice-président du comice agricole de l'arrondissement de Cosne, lieutenant territorial attaché au conseil de guerre du VIII<sup>e</sup> corps d'armée, etc. En mars 1898, il a été élu, avec une profession de foi républicaine, conseiller général pour le canton de Pouilly, en remplacement de M. Durand, décédé.

**PONTAUT (Louis-Henri-Constant)**, né à Cosne le 8 décembre 1852, est fils de Pierre-François-Constant Pontaut, libraire, interné après le coup d'Etat de 1851, et de Louise Serveau. Libraire, lieutenant au 61<sup>e</sup> territorial, président de la Société d'études pour l'amélioration du vignoble dans la Nièvre, administrateur de la société *l'Union fraternelle militaire*, président d'honneur de la *Mutualité scolaire du canton de Cosne*, M. Pontaut fut élu conseiller municipal de Cosne au mois de mai 1896, et conseiller général au mois de juillet 1898.

**TARDY (Albert)**, né à Lormes le 13 juin 1844, de l'union d'Edme-Eugène Tardy avec Jeanne-Marie Petitier, fit de bonnes études, à Paris, au collège Rollin, puis devint, après le stage voulu, notaire à Lormes, du mois de décembre 1874 au mois d'août 1885. Élu conseiller municipal à Lormes, comme républicain, en 1878, il ne tarda pas à être maire de sa ville. Depuis 1883, il représente le canton de Lormes au Conseil général.

**WARMONT (Auguste-Joseph)**, docteur en médecine, médecin-adjoint à la manufacture de glaces de Saint-Gobain, est né à Nevers le

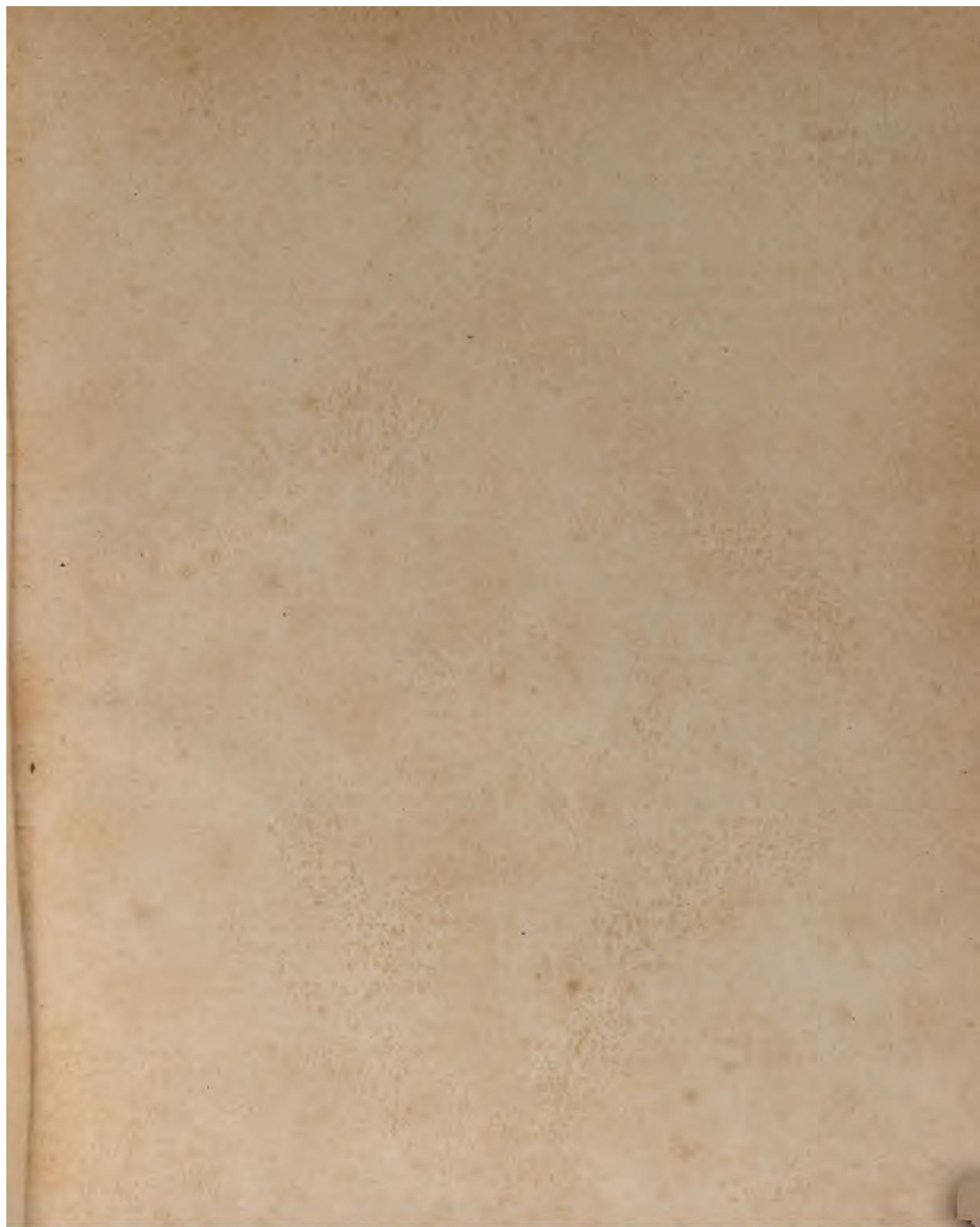
9 mai 1827. Il était fils de Pierre-Louis-François Warmont, conducteur des ponts et chaussées, et d'Antoinette Avril. Il se retira à Chauny (Aisne), où il exerça son art pendant quelques années et où il publia ses *Recherches historiques sur les faïences de Sinceny, Rouy et Ogues* (Chauny et Paris, 1864, in-8°, 10 planches en couleurs). Il est l'auteur de poésies fugitives, presque toutes du domaine de la chanson. L'une d'elles, chantée par lui, le 28 septembre 1865, à Château-Thierry, à la suite de la séance

générale de la Société des médecins de l'Aisne, commence ainsi :

En venant à Château-Thierry,  
J'avais arrangé dans ma tête  
Un petit discours bien senti  
Pour célébrer ce jour de fête:  
Mais c'est en vain que je voulus  
Exhiber les fruits de ma veine,  
Car les bêtes ne parlent plus  
Dans le pays de La Fontaine.

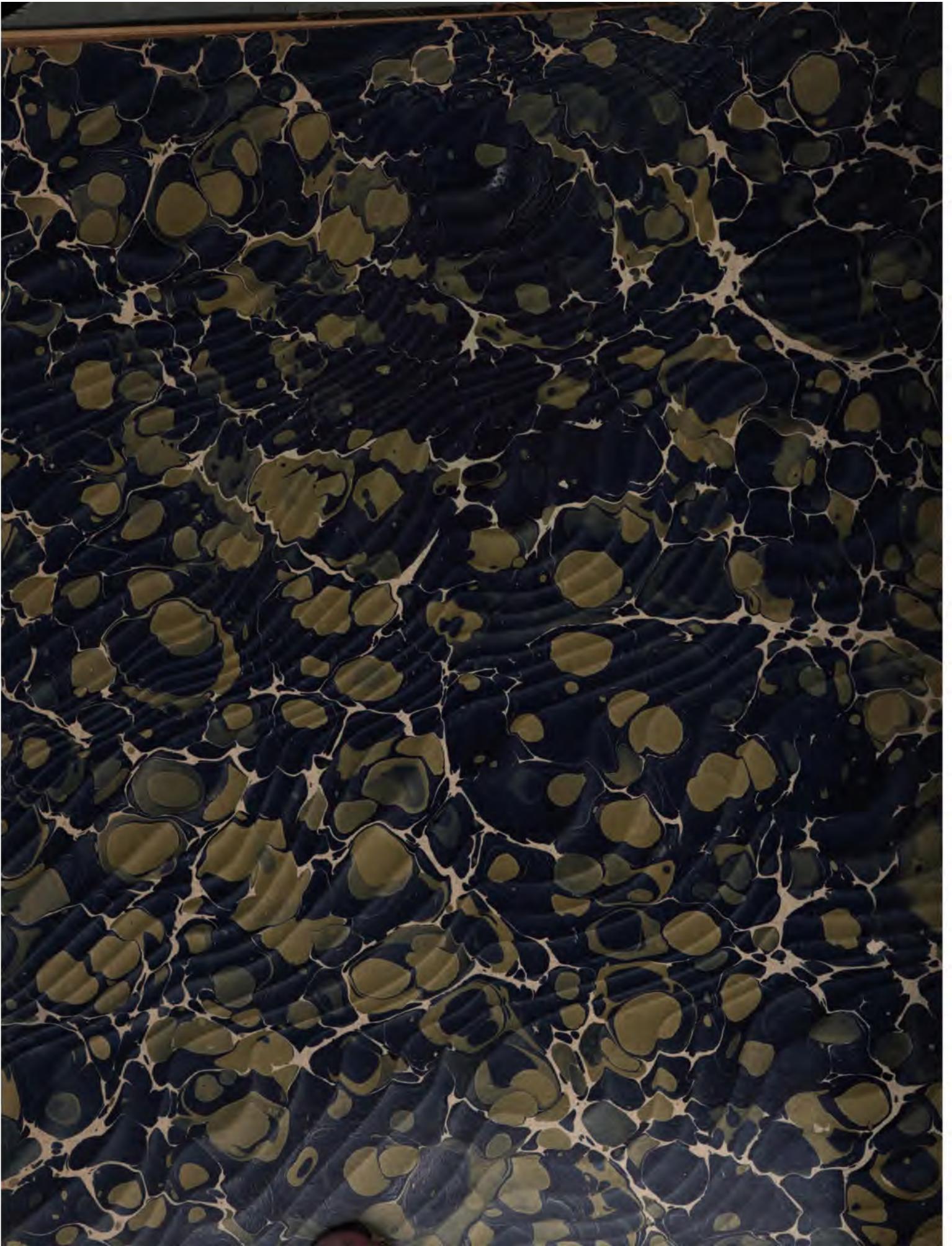
Le Nivernais lui doit : *Notes pour servir à l'histoire des émaux de Nevers, recueillies par un Nivernais* (Paris, librairie Emile Lechevalier, 1887).











DC 611 .N732 .G9 C.1  
Dictionnaire biographique des  
Stanford University Libraries



3 6105 036 319 726

6  
.N7  
.G9

DATE DUE

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES  
STANFORD, CALIFORNIA  
94305

